

THE ROYAL CANADIAN INSTITUTE

12. b. 41.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/bulletin34inst>

97,0

[

4,0

10/15

BULLETIN

DE

L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

(3,4)

DE L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Le Directeur de l'Institut : M. Eugène BERTH, professeur à l'Université.

Président : M. le Prof. H. SIAVESTRE.

Secrétaire-général : M. le Prof. Henri FAZY.

Bibliothécaire : M. Louis DUFOUR, archiviste d'Etat.

Section des Sciences naturelles et mathématiques : Président, M. le Prof. G. OLIVARI; Secrétaire, M. le Prof. Emile YUNG; Secrétaire-adjoint, M. le D. H. OLIVARI.

Section des Sciences morales et politiques, d'Archéologie et d'Histoire : Président, M. Henri FAZY; Vice-Président, M. Em. GOLAY; Secrétaire, M. le Prof. P. DUPROIX; Secrétaire-adjoint, M. le Prof. WUARN.

Section de Littérature : Président, M. le Prof. J. DEVILLARD; Vice-Président, M. le Prof. L. BEDARD; Secrétaire, M. le Pasteur MAISTRE-CASTOLDI; Vice-Secrétaire, M. Louis ZBINDEN.

Section des Beaux-Arts : Président et trésorier, M. le Prof. SIAVESTRE; Vice-Président, M. H. LE GRAND-ROY, prof.; Secrétaire, M. H. HÉBERT, professeur.

Section d'Industrie et d'Agriculture : Président, M. G. TOURNIER; Vice-Présidents, MM. Jean NICODÉ et GUILLIEMET-VAUCHER; Secrétaire, M. Cl. FONTAINE-BORGEL; Trésorier, M. Marc-Louis PACTRY.

Comité de Gestion :

Outre le Président et le Secrétaire-général de l'Institut, MM. H. SIAVESTRE, J. DEVILLARD, V. VERCHÈRE, G. TOURNIER et J.-L. REVERDIN.

*B
Sci
Z*

BULLETIN

DE

L'INSTITUT

111

NATIONAL GENEVOIS

TRAVAUX DES CINQ SECTIONS

1^o DES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES; 2^o DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES, D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE; 3^o DE LITTÉRATURE; 4^o DES BEAUX-ARTS; 5^o D'INDUSTRIE ET D'AGRICULTURE.

TOME XXXIV

GENÈVE

CHEZ GEORG, ÉDITEUR, LIBRAIRE DE L'INSTITUT GENEVOIS

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE LA SUISSE

1897



AS
322
I55
t.34

618834
20.9.55

Imprimerie Centrale Marseillaise, boulevard James-Faurel, 17.

BULLETIN

DE

L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

DISCOURS

DE

M. le Professeur Eugène RITTER, Président
de l'Institut genevois

à la séance annuelle du 25 Avril 1895

MESSIEURS,

Dans les cinquante volumes que notre Institut a publiés depuis sa fondation, il y a nombre de travaux qui ont eu le succès dont ils étaient dignes. Mais on y peut aussi indiquer quelques mémoires qui auraient dû être remarqués davantage, et qui n'ont pas obtenu toute l'attention qu'ils méritaient. L'estime des connaisseurs est quelquefois taciturne. En revanche, il est vrai, une œuvre d'érudition solide ne vieillit pas, et il n'est jamais trop tard pour en parler.

C'est ce qui me permettra de vous entretenir aujourd'hui du procès de Jacques Gruet, dont notre secrétaire-général, M. Henri Fazy, a publié les pièces il y a dix ans (1). Le

(1) *Mémoires de l'Institut genevois*, tome XVI.

hasard de mes lectures a mis sous mes yeux la copie de documents qu'il n'a pas connus, parce que les originaux ne s'en retrouvent plus au dossier du procès, conservé aux Archives de Genève.

Ces documents que j'ai découverts dans les papiers de Rocca, parmi les manuscrits de la Société genevoise d'histoire, sont au nombre de deux : une invective grossière et moqueuse à l'adresse de Calvin, en français ; — et en latin, une espèce de profession de foi philosophique : ce dernier morceau étant, au dire de Gruet, la copie d'un écrit d'un changeur de Lyon, nommé Jean Descordes, parisien. Gruet l'avait vu à Genève, s'était entretenu avec lui ; et ce Jean Descordes « lui disoit et admenoît beaucouptz de folles opignons ». Gruet prétend qu'il « le repregnoit ». J'imagine au contraire que ces deux libres esprits s'entendaient bien entre eux, et qu'ils étaient d'accord sur les choses divines et humaines.

Au fond, leurs idées se réduisaient à quelque chose de tout négatif, et une entière incrédulité. On sait qu'en marge d'un livre où Calvin parlait de l'immortalité de l'âme, Gruet avait écrit un jour : *toutes folies*. Ces deux mots sont le résumé de tout ce qu'il a pensé. Un haussement d'épaules en face des dogmes chrétiens : il ne faut pas chercher autre chose dans sa philosophie. Elle n'a rien de curieux et d'intéressant en soi. Elle n'a de valeur que par sa date : parmi les hommes de notre pays et de notre race, il y a eu beaucoup de libres penseurs. Gruet est le plus ancien de ceux dont la mémoire est venue jusqu'à nous. Au temps de la Réforme, il a été incrédule comme on pouvait l'être à l'époque de Lucrèce et de Lucien ; tout ce qu'on sait de lui doit être considéré de près, si l'on veut connaître l'histoire des idées dans notre ville.

Jacques Gruet, fils d'un notaire (1), était un homme de plume. Son métier de teneur de livres et son petit patrimoine fournissaient à son entretien. Il vivait solitaire; mais il avait des amis, quelques livres. Il écrivait, dit un témoin dans son procès, de jolies lettres et de bons contes; « il se mesloit, dit un autre témoin, d'escripre des ballades et dictons qui ne valloient guerre »; il avait composé, contre le duc de Savoie « une rime en patois », et dans l'inventaire de ses meubles qu'on fit après sa mort, on trouva « un traba de sappin pour escripre ». Mais on est étonné de voir qu'il n'avait point d'écritoire, et qu'il était obligé d'en emprunter une, quand il voulait mettre la main à la plume.

Dans sa petite maison du Bourg-de-Four, « en laquelle il se tenoit et habitoit luy seul, sans avoir personne qui habitasse avecq luy », il avait lu et réfléchi. Quand je suis seul, disait-il, j'écris les pensées qui me viennent, et je laisse ensuite de côté mon écrit, pour le reprendre plus tard à tête reposée, et voir si je n'ai pas à le corriger.

Il savait écrire en trois langues : latin, français et patois. C'est en patois qu'il rédigea une adresse au clergé, avec des menaces de mort : il alla afficher ce morceau à la chaire de notre cathédrale de Saint-Pierre, le lundi 27 juin 1547.

Je me sèpare ici de MM. Galiffe père et Henri Fazy, qui ne paraissent pas croire que Gruet soit l'auteur de ce placard. Mais il savait coucher par écrit ce qu'il composait en

(1) Après la mort de son père, qui paraît s'être marié tard, Jacques Gruet avait été placé sous la tutelle de sa mère. Si c'est tout à la fin de cette période de sa vie que se place la quittance passée le 9 octobre 1522 en faveur d'Hugonette sa mère et tutrice (*Mémoire de M. Fazy*, page 112), il aurait eu vingt-cinq ans à cette date, et cinquante en 1547, au moment de son procès et de sa mort.

patois (1): chose rare en tout temps, rarissime à son époque. C'est cela sans doute qui dirigea immédiatement les soupçons sur lui.

Une preuve plus décisive peut être tirée du fait qu'après qu'il eut nié d'être l'auteur du placard, et qu'ensuite il l'eut avoué dans les tortures, rien ne put lui arracher le nom de quelque complice. S'il a menti en se reconnaissant coupable quand il eut été « mis à la corde », il est étonnant que la question ne lui ait arraché qu'un seul mensonge. Il s'est obstinément et noblement refusé à donner aux interrogations multipliées, aux tortures plus d'une fois recommencées, les réponses attendues par ses persécuteurs, qui voulaient impliquer ses amis dans son procès, et, qui, insistaient sur les termes du placard : *se vot nor fatte enfuma. . . gardey qu'ox ne vot mette en ta lua. . . cettou fottu pretre renia no vegnon mettre en ruyua. . . No ne vollin pas tunt avey de metre*. Ce nous répété avait frappé les juges; il indiquait tout un groupe d'hommes derrière la menace; on voulait les démasquer, et savoir au nom de qui avait parlé l'écrivain. Gruet refusa toujours de compromettre personne. Il avait été seul à écrire son placard; il déclara toujours avoir agi sans aucune aide; il eut le courage, au milieu des tourments, de persister dans la négative.

Tout se tient, en admettant qu'il a écrit le placard. Il l'a nié d'abord, parce que tout mauvais cas est niable. L'estrapade lui arrache l'aveu de sa faute; alors il se sent condamné, et ne demande plus qu'à mourir.

Notre Code pénal d'aujourd'hui punit les menaces de mort, de quelques semaines d'emprisonnement. Gruet paya de sa tête sa tentative d'intimider le clergé. Dès le lende-

(1) *Mémoire de M. Fazy*, page 71.

main de sa téméraire entreprise, il avait été arrêté ; on avait saisi ses papiers et ses livres ; on y vit la preuve de son incrédulité, de son esprit d'opposition ; la sentence qui fut rendue contre lui un mois après, accumule les griefs sans qu'on voie nettement si le magistrat a pensé, comme les jurisconsultes dont il a demandé l'avis, que « par dessus tous les crimes [de Gruet] le plus énorme, c'est des blasphèmes qu'il dict contre Dieu et Moyse, par lesquels il apert qu'il ne recognoyt aucune divinité ».

Quoiqu'il en soit, dans les papiers jaunis de ce curieux procès, beaucoup de nos contemporains pourraient reconnaître leurs idées ; et Gruet, dont ils ignorent le nom, serait digne d'être célébré et fêté par eux comme un de leurs prédécesseurs et des martyrs de leur cause. Je rappelle qu'un jour, dans ses *Etudes d'histoire religieuse* (1), M. Ernest Renan a dit de notre Gruet quelques mots qu'il faut recueillir :

(1) Pages 346 et 347, dans un article sur les *Lettres françaises de Calvin*, publiées en 1854, par M. Jules Bonnet. M. Gaberel (*Histoire de l'Eglise de Genève*, page 388 du premier volume) avait fait de Gruet un ancien chanoine, l'identifiant avec un personnage de ce nom qui figure dans le procès d'Antoine de Vax en mars 1535 (même volume, page 204, et page 80 des pièces justificatives).

Cette erreur a passé de là dans une note de l'ouvrage de M. Jules Bonnet (tome I, page 212) et M. Renan l'a reproduite à son tour dans l'article cité.

Le chanoine Gruet vivait encore à une époque très voisine du procès de notre Jacques Gruet, comme on le voit par le registre du Conseil de Genève, à la date du mardi 23 novembre 1546: *Prossès criminel contre le sr Gruet, jadix chanoenne et chanfre de Geneve*. Pour ce qui est intitulé de la poysson que fust ballié à maystre Pierre Vyret, ministre, ordonné que le prossès de la femme exécuté pour tel cas soyt visité ; et, sus la visitation, l'on en pourra fere ung doble pour suyvre contre le dit adhérent, si peult estre appréhendé.

« Cet infortuné, voué à la mort par la fatalité, coupable d'avoir dit en mauvais style au XVI^e siècle ce qui se dit en bon style au XIX^e. . . ».

Lettré et libre penseur, incrédule raisonnant son incrédulité, Jacques Gruet était à sa manière un fils de la Renaissance. Isolé dans une ville où la Réforme était maîtresse, ce païen du Bourg-de-Four fut écrasé sans pitié. Les amis de l'histoire doivent remercier M. Henri Fazy d'avoir mis au jour tous les documents qu'il a trouvés dans nos archives sur cet intéressant sujet.

La mort, messieurs, nous enlève chaque année quelques membres : c'est un tribut funèbre qu'il faut payer toujours. Nous rappelons avec respect la mémoire de ceux qui nous ont quittés.

Dans la Section des Sciences morales, M. Florian Racine, membre honoraire ; M. le comte Cieskowski et M. l'abbé Ducis, membres correspondants ;

Dans la Section de Littérature, M. le professeur Daguet, membre correspondant ;

Dans la Section des Beaux-Arts, MM. Delapeine et Charles Menn, membres effectifs, et M. Camoletti, membre honoraire.

Nous aimions à rencontrer M. l'abbé Ducis dans les Congrès des sociétés savantes de Savoie : il était là dans son centre, au milieu des membres du clergé catholique, que son exemple attirait vers ces travaux d'histoire locale qui s'allient si bien à la vie paisible d'un prêtre de campagne. L'abbé Besson, au siècle dernier, correspondait avec les érudits genevois de son époque ; et chez nous, Léonard Bulaeac rendait volontiers visite aux chartreux de Pommier et aux capucins de St-Julien : aujourd'hui, cent cinquante ans après eux, nous nous plaisons à imiter ces prédécesseurs et

ces maîtres, et à entretenir d'agréables relations avec les ecclésiastiques distingués et amis de l'étude, qui n'ont jamais manqué dans les diocèses qui nous avoisinent.

Les Genevois du XVI^e siècle, en rompant les attaches qui jusqu'alors avaient toujours uni notre ville au vieux pays allobroge, se sont tournés vers la Suisse allemande, et ont cherché des alliés dans les villes de cette noble contrée. M. Dagnet, par ses livres, et par le souffle patriotique qui les animait, a uni son nom à celui de ces époques historiques où des générations de héros ont fondé notre Suisse libre. L'âme de ces temps lointains vibrait en lui. Ceux qui l'ont vu par exemple au château de Grandson, où s'est réunie en 1883 la Société d'histoire de la Suisse romande, conserveront toujours le souvenir de sa voix mâle, de son cœur chaud, et de son juvénile entrain.

Nous ne verrons plus ici, messieurs, dans nos séances annuelles, non plus que dans les séances de plusieurs de nos sections, notre bibliothécaire, M. Charles Menn, son fin regard et son aimable sourire. Il était dévoué à notre Institut, dont il était comme une des cariatides. Avec lui disparaissent quelques-unes de nos traditions.

Nous marchons ainsi vers l'avenir, messieurs et chers collègues, en perdant d'une année à l'autre quelques anciens amis et quelques compagnons d'œuvre. Serrons les rangs, et faisons appel à la jeunesse, pour que notre Institut demeure ce qu'ont voulu James Fazy et les hommes d'élite qui se sont unis à lui pour le fonder : un foyer de libres idées, une arène démocratique ouverte à l'émulation, un organe essentiel du développement populaire dans cette nouvelle Genève, qui a démoli les vieilles murailles de la cité de Calvin, sans cesser pour cela de vouloir rester ce qu'elle est depuis quatre siècles : un des ateliers intellectuels de l'Europe.

APPENDICE

I

Société genevoise d'histoire. Ms. n° 86. Copie de la main de François Rocca (1).

Voici un écrit de la main de Gruet, qui se trouve entre les pièces de son procès :

Calvin, puisque tu es si mortifié en ta chair, comme tu en fais la mine, et quasi qu'il n'y a en ton corps plus de corruption, ains tes os et ta chair sont en esprist; même que. à ce que je vois et connois, tu es comme Dieu : ton esprist monte par une échelle, comme les anges montoient au temps de Jacob, tu parles à Dieu par cette échelle, et puis tu nous viens annoncer ce qu'il t'a dit : tu fais merveilles.

Puisque tu as tant de crédit envers luy, sçais-tu bien ce que tu feras ? Si tu me veus croire, rejette la doctrine de Christ, et dis qu'il n'étoit...., et que tu as trouvé par les Ecritures que ce n'étoit pas luy qui étoit Messias, mais que

(1) Fils du pasteur Jean Rocca, et né en 1706, François Rocca, avocat, du CC, occupa pendant une année (1751) la place de secrétaire de la Justice, et pendant six ans (1762-68) celle du secrétaire du Consistoire. Enfin, le 4 avril 1768, il fut nommé commissaire-général de la République, c'est-à-dire, son feudiste, son archiviste; et il occupa jusqu'à sa mort (25 mai 1776) ces fonctions qui ont dû lui sourire; car il aimait à recueillir et à copier des documents historiques.

c'est toi-même. Lors tu auras un nom immortel, comme tu désires avoir; et tes apostats auront meilleure occasion d'écrire de ta sainteté.

Car les Apostres ne sçavoient rien : l'un étoit pescheur, l'autre masson; l'autre, que sçai-je? Mais toi, tu as tes témoins : Abel, Reymond, Copus (1), etc., qui sçavent tant bien écrire. S'ils veulent appliquer leur opiniâtreté comme tu fais la tienne, il ne fut oncques si grand bruit de Jésus-Christ qu'il sera de toi. Brief, l'on dira que ton corps sera évanoui avec celui de Jean Evangéliste (2); mais surtout, garde-toi bien de te laisser crucifier ou brûler.

Voici enfin la copie d'un écrit latin de la main de Gruet, mentionné en son procès (3), et contenu dans une feuille de

(1) Sur ces trois personnages, Abel Poupin, Raymond Chauvet et Michel Cop, d'origine française, pasteurs à Genève en 1547, voir *la France protestante*; et pour le dernier : Galiffe, *Notices généalogiques*. IV.

(2) On comprend qu'on pût dire facétieusement du maigre corps de Calvin, usé par les veilles, qu'il était destiné à s'évanouir à la fin. Mais la légende ne raconte rien de semblable de saint Jean.

La fête de S. Jean-Porte-Latine rappelle le souvenir du miracle par lequel l'apôtre, jeté dans une chaudière d'huile bouillante, en sortit resplendissant de santé : à cela se rapporterait le mot *brûler*, qui termine le morceau. Toujours est-il que ce passage n'est pas clair.

(3) Ce second document est mentionné à maintes reprises dans le *Mémoire* de M. Fazy, pages 47, 52, 57, 60-61, 64, 65, 76, 99, 100, 102, 104, 105, 109 (*Mémoires de l'Institut genevois*, tome XVI).

Du document qui précède, au contraire, il n'est jamais parlé

papier, écrite des quatre côtés (1); dont environ la moitié, qui est la partie d'en bas, manque pour avoir été coupée, ou plutôt déchirée et emportée.

Première page.

Charissime Lector,

Diversi homines diversas habent opiniones. Unus est litterarum professor, alter bellicator, alter habens cupiditatem divitiarum, alter philosophus, alter faber, etc. Quid tibi videtur, charissime Lector?

Nescio quid dicerint homines, nec scripserint; sed opinor ego omnia scripta de potentia divina fore falsa, somnia et fantasma.

Aliqui docti dixerunt hominem creatum ex substantia terræ, et primus fuit Adam.

Veraciter opinor ego, mundum fuisse absque principio, necdum erit sui aliqua finis. Verbi gratia, quis est homo qui potuit describere veraciter de peractis in principio mundi? Nullus alter invenitur Moyse, qui descripsit generationem primam; et ipse Moyses descripsit de rebus sui temporis præteritis duo millia (2,000) annis; et omnia quæ descripsit, suo ingenio comprehensit, nullum habens authorem, excepto quod dicit ipse, omnia sua perscripta fuisse sibi a Deo

dans les interrogatoires de Gruet : c'est sans doute un des papiers que les Auditeurs Jean Pernet et Pierre Castel ont trouvés en faisant l'inventaire des biens de Gruet après son décès. Ces magistrats vinrent rapporter au Conseil, le 15 octobre 1548, qu'ils avaient trouvé chez lui « quelque placard, épitaffe, et autres escripts de sa main; et aussi a mesdict des ministres, de Calvin..... ». Le Conseil ordonna que ces papiers fussent joints au dossier du procès.

(1) C'est-à-dire pliée en deux, de manière à faire quatre pages.

revelata : Quod nego, quia plures homines desideraverunt complere omnia mandata, sicut dicit Evangelicus, qui non potuerunt unquam aliquid percipere de iis quae scripsit ipse Moses. Dicebat enim ille quod vidit Deum in speciem ignis. Sed Deus se presentare illi aliquo modo. sed dicit ipse vocem.
.

Seconde page.

accipere sanguinem holocausti, et illum aspergere circa altare; et, quod non dicebat, illum bibere; et etiam accipere pinguedines circa lumbos victimarum, et illos pingues cremare, cum haec omnia sint stultitiae. Si respondeas : « Deus tali modo obediri voluit », respondeo : « Si ita esset quod habuisset talem potestatem, quare non creavit hominem ? cum sciat cogitationes hominum, ut dicit scriptor, quare vult probare hoc quod satis est illi probatum ? Concordo Aristoteli qui dicebat talia, cum vidisset opera Moysis : « Miror quod iste cornutus multa dicit, sed nihil probat. »

Ipse Moses dicebat, ut prius dici, quod omnia sua prius narrata erant sibi a Deo revelata; quod ignoro. Sed erat homo comprehendens ex intellectu suo mirabilia; et omne quod inveniebat, describebat, dicebatque post tandem quod omnia sibi revelata erant; quod falsum est. Deinde venerunt tandem homines, nihil negotiantes, qui imaginaverunt super hoc quod dixerat Moses, et addiderunt multa alia fabulosa, et omnia descripserunt, quisque juxta sui sensus imaginationem, sicut Job, Isayas, et alii veteres. Deinde moderni, sicut fuit Hyeronimus, Ambrosius, et moderni, sicut Beda, Scotus, De Aquinio, et alii barbari, quorum invenitur inter ceteros falsitas, ut est eorum theologia, ac canones falsi. a Evangelistis rejicienda. Venient in futurum aliqui, qui . . .
.

Troisième page.

Quæ dignitas apparet illius Dei? Est res nefanda, facere hominem, dare illi vitam; post tandem alicui dare tempus vitæ duarum horarum, alteri trium dierum, etc., et post tandem illi contribuere mortem. Sicut res incredibiles creare hominem, et cito illum lacerare. Item dicunt animam esse in corpore, qui animam dicunt esse spiritus. Quo vadit iste spiritus, in exitu corporis? Si respondeas : « Moratur in aliquo loco, expectando adventum ultimum. » Quare Deus illum non dimittit (sinit) in suo proprio corpore, non illi mutare locum? Si dicas : « Sunt in requie, glorificantes Deum; cæteri sunt in inferno. » Si sunt in inferno, aliqua appareret essentia; sed nunquam fuit certissime cognitum de iis rebus.

Item, si ita esset quod aliqui fuissent resurrecti a mortuis, credo quod descripsissent quidquam de alterius mundi forma; sicut fuit Lazarus et alii multi. Sed omnes sunt res inventæ ad placitum hominis si ita sit quod dormiant annum.

Iste qui vocatus fuit Christus, qui dicebat se esse filium Dei, quare tanta passus est? Si fuisset filius Dei, demonstrasset potentiam talem qualem dicebat se a Deo habere. Non credo illum fuisse filium Dei; sed erat aliquis fantasticus, qui volebat sibi talem attribuere gloriam; et omnia quæ de ipso scripta sunt, certissime sunt falsa. Ponamus quod ita fuerit, cur cruci figeretur? Dixit latroni : « Hodie mecum eris in Paradiso ». Si existat, ergo est. Si sit, est aliqua substantia. Si sit substantia, debet esse aliqua apparentia, quæ videri potest. Si fuisset aliquis Deus, non poterat

.

Quatrième page.

Hoc ideo credo quod, cum mortuus est homo, nulla est altera expectatio vitæ. Nonne videmus, in dies, exempla

quæ sunt contraria istis narratis et descriptis ab hominibus?

Nos qui nomen habemus Christiani, nonne opinamur quod Judæi, Turci, et alii viventes aliis modis, sunt condemnati, propter hoc, quod non credunt in Christo? Si ita esset quod esset unus Deus, actor omnium rerum, qui creaverit omnes homines, quare creavit tantam magnam multitudinem, et postea vellet ipsam periri facere? Quod est incongrua oratio: nonne vides quod omnes prosperant, tam Turci quam Christiani? Sed tamen, ut prius dici, differentia est inter hominum naturam. Aliqui sunt qui desiderant sanguinis effusionem; alii pacifici; alii vero casti inter mulieres, alii sunt luxuriosi. Unde hoc procedit? Ex natura elementorum; et quamvis moderni nostri substinent ham fabricam quod se totaliter debetur par Deum solum regere, nihilominus puto philosophos astrologos propinquiores esse veritati, et expertos inter cæteros; sed veniamus ad principium nostri operis :

Si ita esset quod esset aliquis Deus, et illi Turci, et cæteri male viventes, ut dicunt nostri, quare Deus pateretur tantas iniquitates sibi fieri, et non vindicaret se ab illis?

Respondet aliquis : « Nonne satis vindicat, cum moriuntur tum patibulo, tum tum submergiis; et alii, custodientes sua precepta, vivunt diu. » Hoc vero nullum alium invenio acturum sole, luna et stellis, cum quatuor elementis.

Si quæras, quis fecit talia opera, propter quod nullus est author de iis, nescio quid tibi respondeam, sed tamen, sunt aliqui astronomi qui sicut Plato, Aristoteles, quos si legas, percipias propius veritatem
.

(Les lacunes de ce morceau, les ellipses et les sous-entendus

qui s'y rencontrent, et peut-être les fautes de copie que Rocca a pu commettre, ne permettent pas d'en faire une traduction satisfaisante. Je n'ai voulu, dans les pages qui suivent, que donner une esquisse des principales idées. C'est une paraphrase que j'ai essayé de faire, plutôt qu'une reproduction. En quelques endroits où le sens était vague, j'ai cherché à le préciser, au risque de m'égarer : le lecteur jugera.)

« Les hommes, cher lecteur, n'ont pas tous les mêmes idées. Celui-ci est professeur de belles-lettres, celui-là soldat; un troisième court après les richesses, un autre est philosophe, un autre forgeron. Et toi, cher lecteur, dans quelle classe te ranges-tu ?

Je ne connais pas tout ce que les hommes ont pu dire et écrire, mais je pense que tout ce que disent les Ecritures de Dieu et de son pouvoir, n'est que fausseté, rêveries et imaginations.

Quelques savants disent que l'homme a été fait du limon de la terre; qu'Adam fut le premier homme. Et moi, pour dire vrai, je pense que le monde n'a pas eu de commencement et n'aura jamais de fin. Voyons : qui est-ce qui a pu faire un récit véridique de ce qui s'est passé au commencement du monde ?

Je ne vois que Moïse, qui ait raconté les premiers jours de la création. Eh bien ! les choses dont Moïse a parlé s'étaient passées deux mille ans avant lui (1). Tous les récits qu'il nous fait, il les a tirés de son estoc; il ne s'appuie pas sur un auteur plus ancien. La seule garantie qu'il nous offre, c'est que Dieu lui a révélé toute la législation qu'il a établie. Je le nie : il y a beaucoup d'hommes, en effet, qui ont bien voulu accomplir tous les commandements, selon le mot de

(1) *Mémoire de M. Fazy*, page 74.

Jésus-Christ dans l'Evangile : «*Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra si ma doctrine vient de Dieu* (1) » et qui n'ont jamais réussi à rien voir par eux-mêmes de ce que Moïse a écrit

Que Dieu se plaise à recevoir le sang des victimes, qu'il fait répandre autour de l'autel, et les gras morceaux qu'on y brûle, ce sont des sottises. Si tu réponds : « Dieu a voulu qu'on lui obéisse ainsi », je réplique : Si Dieu était tout-puis-sant, pourquoi n'a-t-il pas créé l'homme *impeceable* (2) ? S'il est vrai qu'il connaisse la pensée des hommes, comme le dit l'Ecriture, pourquoi les met-il à l'épreuve ? N'est-il pas censé connaître d'avance le résultat de cette épreuve ?

Je suis de l'avis d'Aristote qui disait, après avoir lu les ouvrages de Moïse : « J'admire ce personnage qu'on représente avec deux cornes au front : il dit beaucoup de choses, et ne prouve rien de ce qu'il dit. »

Moïse a prétendu que ce qu'il raconte, il le tient des révélations que Dieu lui a faites. Je n'en sais rien. Mais je pense que c'était un homme de grand esprit, à idées admirables : tout ce qui lui venait en tête, il l'écrivait ; c'était bien ; — et il le donnait comme des révélations à lui faites : là était la fausseté.

Ensuite sont venus des hommes qui ont ajouté leurs imaginations à celles de Moïse, qui ont accumulé beaucoup d'autres fables, et les ont développées chacun selon son sens et sa fantaisie : ainsi Job, Isaïe, et les autres écrivains de l'Ancien Testament. Puis sont venus les modernes, comme saint Jérôme, saint Ambroise ; et de plus modernes

(1) *Evangile selon saint Jean*, VII, 17.

(2) Le texte est inintelligible, à le prendre tel qu'il est. Je suppose une lacune, que je comble comme je peux.

encore : Bède le vénérable, Duns Scot, saint Thomas d'Aquin, et autres scolastiques du moyen âge. Mais leurs erreurs ont été découvertes ; leur théologie et leurs dogmes faux étaient destinés à être rejetés un jour par les protestants. Et dans l'avenir il en viendra d'autres qui

Votre Dieu se conduît-il avec dignité ? C'est une indignité de créer des hommes, et de leur donner la vie, pour ne les en laisser jouir que trois jours, que deux heures. Est-il croyable que Dieu ait créé l'homme pour le briser au bout de quelque temps ?

Ceux qui disent que l'âme est spirituelle, reconnaissent qu'elle est dans le corps. Où va l'âme, à la mort du corps ? Si tu dis : « Elle demeure quelque part, attendant le jugement dernier », pourquoi Dieu l'a-t-il changée de place, et ne l'a-t-il pas laissée dans son propre corps ? — Si tu dis : « Les âmes pures sont en repos et glorifient Dieu ; les autres sont en enfer. » Si elles sont en enfer, il en paraîtrait quelque chose ; mais on n'a jamais rien su de certain à ce sujet.

Et encore, s'il était vrai que quelques-uns fussent ressuscités des morts, comme Lazare et d'autres, je crois qu'ils auraient raconté ce qu'ils auraient vu dans l'autre monde. Allez : tout cela, ce sont des inventions faites à plaisir.

Et celui qu'on a appelé le Christ, qui se disait être le fils de Dieu, pourquoi a-t-il souffert sa passion ? S'il eût été fils de Dieu, il eût déployé cette puissance qu'il disait tenir de Dieu. Je ne crois pas qu'il ait été fils de Dieu. Ce n'était qu'un homme d'imagination, qui voulait ce rôle glorieux ; et tout ce qui a été dit de lui, est faux certainement. Admettons en effet qu'il eût le don de faire des miracles : se fût-il laissé crucifier ?

.

Je crois donc qu'il n'y a pas à attendre une autre vie après la mort. Ne voyons-nous pas quelquefois tel fait qui contredit ce qu'enseignent ces hommes qui se prétendent inspirés ? Nous qui nous appelons chrétiens, ne pensons-nous pas que les Juifs, les Turcs, et d'autres encore, sont condamnés parce qu'ils croient pas au Christ ? Si Dieu existait, et qu'il eût créé les hommes, comment aurait-il mis au monde une si grande multitude, pour vouloir ensuite la faire périr ? Et cela ne concorde pas d'ailleurs avec le fait : ne vois-tu pas que tous prospèrent, les Turcs comme les chrétiens ?

Comme je l'ai dit, il y a de la différence entre les caractères. Les uns aiment à verser le sang, et d'autres sont des gens pacifiques ; les uns sont chastes, et les autres courent après les femmes : D'où cela vient-il ? De la nature des éléments.

Quoique nos modernes (1) soutiennent le système d'après lequel tout l'Univers serait gouverné par un seul Dieu, je crois au contraire que ces philosophes sont plus près de la vérité, d'après lesquels le monde est soumis à l'influence des astres ; ces penseurs-là sont plus instruits que les autres. — Mais venons à la question fondamentale.

S'il y avait un Dieu, voyez les Turcs, et ces autres que nous appelons mécréants, comment Dieu souffrirait-il qu'ils lui fissent une telle injure, que de lui refuser l'hommage ? Comment ne se vengerait-il pas ?

On répondra : « Ne se venge-t-il pas assez, quand ces gens meurent sur le gibet, ou sont noyés, tandis que d'autres hommes qui observent la loi de Dieu, vivent longtemps ? »

(1) Est-ce que ce sont les penseurs chrétiens, Pères de l'Eglise et philosophes scolastiques, qui sont appelés *les modernes*, et opposés ainsi aux philosophes de l'antiquité ?

Quant à moi, je ne vois point dans le monde d'autres principes actifs que le soleil, la lune, les étoiles, et les quatre éléments.

Si tu demandes : « Qu'est-ce qui a fait tout ce que nous voyons, puisqu'il n'y a point de Créateur ? » je ne sais trop que te répondre. Et pourtant, il y a certains savants astronomes qui comme Platon et Aristote : Si tu les lisais, tu verrais la vérité de plus près
.

II

Dans l'interrogatoire auquel Gruet fut soumis le 2 juillet 1547 (au 21^e article) il lui fut rappelé qu'il avait été « redargué et repris par la seigneurie, et admonesté par les ministres ; » et il reconnut qu'il avait été « détenu et admonesté pour des petites fautes, comme des dances ».

Nous donnons ci-dessous quelques extraits de registres, qui se rapportent à cette affaire où Gruet s'était montré « mal emboché », et où Calvin avait eu à lui river ses clous.

Registre du Consistoire, jeudi 1^{er} avril 1546. — Le S^r Anth. Lectz, auquel furent faictes remontrances, et interroger de ce que la fame est qu'il a esté dancer en sa mayson, ung dimanche passé huyt jours. Lequel a responduts estre vray que le samedi devant, y avoyt promis sa fille à Claude Filippe (1); que le dit dimanche suyvant, se trouvarent chez

(1) Ce mariage a été omis par Galiffe (*Notices généalogiques*, I, 308 et III, 291).

luy le dit Claude Philippe, et mons^r de Crans, avecq tabusset que mennoyt ; que le dit S^r de Crants dits que la coustume est, riére Mess^{rs} de Berne, est de dancier. Se escuse ; et dits estre vray qu'il futs dancier, et a nommées certains, tant femme que homme, que sont : sa femme pour une : la femme de Guido Mallet.— Et survinst le S^r Sindicque Ablard Corne, et le cappitaine Perrin.

Advis : L'on luy a dit que Mess^{rs} désirent de estre adverti plus clert de l'affere, et qu'il mandast ici sa femme ; et a dit qu'il l'envoyerats.

La femme du S^r Anth. Letz, donne Rolette, à laquelle furent faictes remontrances, et interroguer du dessus, à causé des dances qui furent faictes chez eulx, comme devant est demander par son mari, disant ce qu'il elle en sayt, et de nommer les hommes qu'il estoyt : dits estre vray que eulx, venant de Bellerive bien tart, estre environ sept heures de nuyt, et que, après leur sopper, que tabusset estoyt chez eulx, surveint avecq le S^r de Crants, et ung de Thonon. Et ne veult confesser avoir dancier, elle ; ouy, le dit de Crants avecq l'espose. Interroguer s'il ne y veinst personne d'estrange, dits estre vray : le S^r Sindicque Anblard Corne, et Perrin ; et dit avoir ceccer de dancier. Interroguer de dire vériter s'il ne futs point dancier dès l'avènement des S^{rs} Sindicques et cappitaine ? L'a nyé en savoir riens. Interroguer s'il ne futs pas dancier à Bellerive, le nye en savoir riens ; interroguer de dire vériter, dits estre vray qu'elle croyt que l'on dançats ; le nye, et ne veult confesser.

Advis : Qu'il soyent demander ici pour jeudi, voyant et oyant leur confession ; et sus cela, l'on les remettrats devant Mess^{rs} à paroistre à cela.

Registre du Consistoire, jeudi 8 avril 1546. — Jehan Batista Sept, auquel furent faictes remontrances s'il n'asts

pas lieu d'aller d'aller, tant à Bellerive que chez le S^r Anth^e Lects, au jurement de la fille du dit Lects, lequel le nye. Interroguer s'il n'y fust pas d'aller, dits n'en savoir, et qu'il peult estre qu'il y a esté d'aller. Luy ont esté faictes bonne remontrances de dire vérité. Le nye estre en la danse au dit Bellerive. Interroguer de ceste ville, dits estre vray que mons^r de Crants danssats, et ung de Thonon, avecq la petite seurs des Philippes. Dits estre vray qu'il en vists d'aller d'autres, ne les scayt nommer. Interroguer de ceulx qu'estoyt en présence. Dits le S^r Anblard Corne, le S^r Perrin, Gruet, Bergeron, et Mollard. Interroguer se l'esponse ne dansa, dit n'en scavoir riens; ne veult dire aistre.

(Suit l'interrogatoire de Mia, sœur des Philippe; des femmes de Claude Baudichon, Ami Perrin, Donzel et Guido Mallet; et de Bergeron, ancien serviteur de Claude Philippe.)

Jaques Gruet, auquel furent faictes remontrances comme et du dessus; lequel dits estre vray qu'il ex dites compagnies, tant à Bellerive qu'en cette ville; et ne dit sinon comme dessus. Luy ont esté faictes bonne remontrances de dire vérité; et dit n'avoir vehu nullement danssés, sinon celle dessus mentionnés. Interroguer sus ung propos qu'il a dit ici que fault rappos sont cause des scandalles, Luy ont esté faictes remontrances que les admonitions de l'Evangille, et touchant les vices, ne sont point scandalles.

Advis: Qu'il soyent remis devant Mess^{rs}, tous, tant hommes que femmes, et qu'il soyent pris par serment s'il n'ont point d'aller, ne veult dansser ailleurs et masques en quelque temps.

Registre du Consistoire, mardi 20 avril 1546. — Jaques Gruet et Pierre Moche, auquel furent faictes remontrances au dit Gruet que fust ici à cause des dances, que le nya, et

mentits au dit Consistoyre, et le dit Moche futs en la dite danse; et ont esté en prison, et despuys envoyer pour leur faire remontrance.

Le dit Gruet se escusant, disant qu'il a mal faict d'avoir mal faict, avoir mensonger, nonoustant que se ne peult pas estre tant de scandalles avecq aultres. Aussi a callonnyé que mons^r Calvin dits en son sermon que les danseurs estoyent ruffians.

Mons^r Calvin luy respond avoir prononcer tel propos, que de les danses s'en suyt ruffiannage; et non pas ainsi qu'il l'espouse.

Luy ont esté faictes remontrances sus ce qu'il len a florettes que demonstre des péchés véniel. Mons^r Calvin luy a esté faictes remontrances qu'il ne fault point accompairoistre les ministres à florettes et barelle (?). Item sus ce que au soir il se trovast yvre, et fust scandalle.

Le dit dits que notre S^r a dit que l'on reprenne son frère soit remonstré en secret. Luy ont esté faictes remontrances que c'estoyt scandalles.

Advis: De Jaques Gruet, qu'il soyt remis ici à jeudi pour voir s'il aurait meilleur repentances. Item, luy ont esté faictes remontrances, et interroguer de ce qu'il luy futs faict auser (?). A conté qu'il avoyt supper chez le Borchet; et que, luy estant couchés, luy dormant, y luy futs estachées une corde en lartoyt (*l'orteil*); et cryoyt. Il se escuse d'aller à Chambéry, et qu'il se playseyt le tenir pour escuser.

Austre advis. — Voyant qu'il est aussi mal emboché et complexionnés, qu'il luy soyent de rechief faictes remontrances de venir yci avant que recepvoir la cenne ou de crier à Dieu merci en mettant les genoult en terre, prononçant de sa bouche avoir mal dit; et parler avec bonne remontrances. L'on l'a remis ici à jeudi.

Registre du Consistoire, jeudi 22 avril 1546. — Jacques Gruet, Claude Phillipe, Denys Hugue, Loys Francq, Delapala, Jehanton de la Coppe, Batezard Sept, Bergeron, ausquel furent faictes remontrances après ce qu'il ont été ès prisons, à cause des dances, et certain pour avoir menti ici; et renvoyé ici par nous magnifique seigr^s pour leur faire remontrances. Sont tous d'un bon volloir d'avoir repentance.

Furent aussi faites remontrances à part à Jacques Gruet, touchant la dernière rémission, de ce qu'il avoyt eposé à la volle (?). Le dit se escuse de ce qu'il estoyt mal informer.

III

Dans l'inventaire des meubles de Jacques Gruet, à la page 114 du mémoire de M. Fazy, se trouve un article qui appelle un commentaire :

« Item quatre petits livres : le premier de *Lucien*, l'austre *Bâtiment des receptes*, l'austre *Controves des sexes masculin et féminin*, l'austre *Livre d'amours*. »

En feuilletant le *Manuel du Libraire*, de Brunet, on peut développer ce bref paragraphe. Il est intéressant d'examiner chacun de ces volumes qui formaient la petite bibliothèque de Gruet.

1. *Lucien*. C'était sans doute quelqu'une des traductions en français qui venaient d'être faites de quelques-uns des ouvrages du spirituel philosophie grec, par exemple : Lucian, *De ceulx qui servent à gaiges ès maisons des gros seigneurs et bourgeois*, traduction de Jean des Gouttes, Lyon, 1536. Après le titre se trouve l'épître du traducteur. I. D. G., lyonnois, à C. F., son cher amy. — On voudrait pouvoir identifier ce

Jean des Gouttes avec un des cinq personnages de ce nom qui figurent aux pages 144-148 du Tome V des *Notices généalogiques* de Galiffe.

2. *Bastiments des receptes*, contenant trois petites parties de receptaires. Imprime à Poitiers le xvii jour Dapiril, 1544. — C'est un ouvrage traduit de l'italien. L'original avait paru à Venise en 1541. Le titre d'une édition postérieure est plus développé, et fera mieux comprendre le contenu du livre : *Bastiment de plusieurs receptes*, pour faire diverses senteurs et lavemens, pour l'embellissement de la face et conservation du corps en son entier; aussi de plusieurs confitures liquides, et autres receptes secretes et desirées non encore veües.

3. *Controverses des sexes masculin et féminin*. De cet ouvrage, peu favorable au beau sexe, on connaît plusieurs éditions, dont la première a paru à Toulouse en 1534; les autres sont de 1536, 1537, 1538, 1539, 1540, 1541. La rapidité avec laquelle on les voit se succéder, montre le succès qu'avait obtenu l'auteur, Gratian du Pont, seigneur de Drusac.

4. *Livre d'amours*. La première édition est de Paris, 1494:

Livre d'amours, ouquel est relatée
La grant amour, et façon par laquelle
Pamphille peut jouyr de Galathée,
Et le moyen qu'en fit la maquerelle.

Une autre édition est de Paris, 1545. Ce livre est une paraphrase, en vers français, du poème latin intitulé : *Pamphili carmen de arte amandi*, et dans d'autres éditions : *Pamphili liber de amore inter Pamphylum et Galatheam*.

Outre ces quatre volumes énumérés dans l'inventaire, Gruet en possédait un autre dont il est parlé dans ses inter-

rogatoires (1). C'est un ouvrage de Calvin : *Briève instruction pour armer tout bon fidèle contre les erreurs de la secte commune des anabaptistes*. On ne connaît aujourd'hui qu'un seul exemplaire de la première édition de cet ouvrage (1544) ; il est à Paris, à la bibliothèque de l'Arsenal. Les savants éditeurs des *Opera Calvini* s'en sont servis pour le réimprimer. A la page 145 du volume qu'il avait en main, le malheureux Gruet avait en l'imprudence d'écrire en marge : *toutes follies*. Cette page traitait de la vie éternelle et de la résurrection, comme on peut le voir aux colonnes 119 et 120 de la réimpression.

IV

Quand Gruet marcha au supplice, *mira fuit in homine conversio*, écrivit Calvin à Viret. Cette brève parole peut être interprétée diversement (2). Une lettre de Farel à Calvin, du 22 juin 1558, est plus explicite : « . . . quod contigit in Grueto, qui tandiu et tam perdit in Dominum insanierit, et tamen sub fine Deum agnovit. »

Une autre lettre de Farel nous donne d'étranges renseignements sur la liberté de pensée qui régnait à cette époque chez les pasteurs de la contrée. Farel va jusqu'à les accuser — et j'imagine que c'est à tort — d'avoir eux-mêmes entraîné Gruet dans l'incrédulité :

Philippi factio (*le parti de Jean Philippe, condamné à mort et exécuté le 10 juin 1540*).... non ita perdit erat, nec tam nocens quam comici Caesaris (*le parti d'Ami Perrin, qui fut*

(1) *Mémoire de M. Fazy*, pages 63, 100, 102, 104 et 110.

(2) *Mémoire de M. Fazy*, page 28.

condamné à mort le 3 juin 1555). Ille enim libertatem carnis querebat, nec aperte bellum Christo parabat. Verum hic in Christi doctrinam belligeratur et eam pro fabula habet. Debeamus hoc pastoribus qui Gruetum et ejus farinae homines in tam perniciosam sententiam pertraxerunt. Heri audiebam horrenda de Carolo [*Damont*], qui praefuit ludo genevensi. Si vera sunt quam sunt detestanda, in sacris praeter fabulas nihil esse. Quid de Mose? Quid de Christo?... Aiebat is, bonam pastorum partem in ea esse sententia, et aliter non docere Christum quam Arabes Mahumetum. Faciebat cum Carolo Veronus, scelestus ille, qui jam abiit mortem se dignam, et illius compotor Pinetus : insignes erant Campinellus, Maerinus, Fontanus papista. Huic conjicio non procul abesse Morandum, cui tam sunt scelesti omnes grati. Et meministi quid nobis dixerit porcus ille [*qui*] in carcere detinebatur Faber : Nimirum se cum Morando facere, cui prophetae et Job nihil erant. (*Lettre de Farel à Viret, du 2 janvier 1549*).

Il faut citer aussi ce que Théodore de Bèze, dans sa biographie de Calvin, a dit de Gruet :

Siquidem per id tempus, quidam, famosum libellum scripsisse et sacro pulpito adfixisse deprehensus, in quo tam alia multa nefaria in sanctum ministerium, tum etiam illud scriptum erat, *Calvinum esse in Rhodanum praecipitandum*, causa dicta, infinitarum aliarum blasphemiarum praeter expectationem convictus, capitis supplicio affectus est.

Quin etiam, post ejus interitum, inventus est libellus, ipsius manu, adversus Mosen ipsumque adeo Christum professo scriptus, quo impietatis scelere dubium non erat, quin alios etiam aliquot infecisset.

Calvinum esse in Rhodanum praecipitandum : il n'était pas question de cela dans le placard. C'est Michel Roset, dans ses

Chroniques (V, 11) qui, en narrant l'arrestation et la mort de Gruet, a mis dans son récit cette phrase incidente : « Aulcuns menaçoient de jecter Calvin au Rosne ». Théodore de Bèze, qui avait lu sans doute les *Chroniques*, s'est fourvoyé en rapportant de mémoire ce qu'il y avait trouvé.

Notons enfin ce que dit encore Michel Roset, qui écrivait douze ou quinze ans après la mort de Gruet et le procès fait à son livre : « On a dempuis congneu qu'il avoit empoisonné plusieurs de son athéisme. »



L'EQUATION DU FUTUR

NOUVELLE

I

L'Équation.

Depuis longtemps je connaissais Monsieur et Madame de la Reyssouze comme de fidèles clients ; mais ils ne m'invitaient à passer chez eux quelques instants, que si l'un ou l'autre était malade. Aussi. — en septembre 1891, — je fus assez surpris de leurs invitations réitérées ; ils insistèrent même si cordialement, que je pris l'habitude de venir presque chaque soir passer quelques heures dans leur intimité.

Aymon de la Reyssouze est un excellent homme, ne bousculerait pas un insecte, et, chasseur acharné, se borne à chasser les champignons ; — entre cinquante et soixante, figure sensuelle, bordée de favoris grisonnants, ... une tête de magistrat gourmand. Sa femme a trente-cinq ans environ ; son teint mat, ses cheveux noirs ondulés, ses lèvres mobiles, assez fortes — certaines intonations de sa voix chaudement timbrée, dans le regard quelques rares éclairs, laissent soupçonner une impressionnabilité extrême qu'elle dissimule sous une indifférence et une distraction presque continuelles. Enfin, chez eux, la musique et les liqueurs sont excellentes.

Je me laissais donc choyer assez aisément, et ne me faisais pas trop prier pour aller y récréer mes esprits par une

conversation émolliente. D'ailleurs, j'y rencontrais à peu près chaque soir. M^{lle} Aurélie Vaudremer, leur voisine, avec qui j'avais été élevé. Quoique célibataire, elle avait acquis, après la trentaine, un embonpoint de matrone; franche, droite, dévouée, fort gaie, elle m'avait inspiré dès mon enfance une sérieuse affection de camarade, que ses qualités d'esprit et de cœur avaient fortement consolidée.

Ce soir-là, à mon arrivée, on prenait le thé. Aymon de la Reyssouze vint me serrer la main, et comme chaque jour :

— Hein! docteur, me dit-il, quelle température! aujourd'hui nous avons eu la journée la plus chaude de l'année.

— Croyez-vous ?

— J'en suis convaincu. Un verre de chartreuse, docteur, ... avec de la glace? Quelle saison désastreuse pour les champignons!

Et, levant l'index pour accentuer l'importance de la citation, d'une voix lente et scandée, il ajouta :

— *Experto credo Roberto!*

Je m'assis auprès d'Aurélié, qui travaillait à une broderie.

— Il y a de l'orage dans l'air, murmura-t-elle à demi-voix.

— Tant mieux pour les champignons!

— Vous ne comprenez pas; les champignons n'auront pas une goutte de cet orage-là.

Aymon revenait vers moi :

— Permettez que je vous présente M. L'Estrange, professeur de mathématique, à Schnitzburg. Quant au capitaine Aguilard, vous l'avez déjà rencontré chez moi; il est en passage ici pour quelques jours.

Je m'inclinai; sans paraître avoir entendu, le professeur L'Estrange reprit la discussion commencée avec Aguilard, qui me tendit la main; mais M^{me} de la Reyssouze survint.

— Je vous en supplie; laissez dormir ces questions épuisantes, vous me donnerez la migraine. Faisons plutôt un peu de musique.

— Quel est donc le sujet de ce fâcheux entretien? demandai-je à Aurélie.

— Depuis le souper, ils causent de sympathie, de télépathie, de névropathie, et autres *inepties*, à propos du livre du Dr Arenarius, sur la psychologie des trépassés.

— Je comprends M^{me} de la Reyssouze; la conversation manque de gaieté.

— Monsieur le professeur, si vous êtes musicien, reprit la maîtresse de maison, soyez assez bon pour m'accompagner au piano.

— Oh! bien piètre musicien, Madame; mais votre voix couvrira mes fausses notes.

Lorsque le professeur se fut installé au piano, je fus frappé par son visage fin, aigu même, entouré d'une barbe blonde taillée carrément. Les cheveux court, la lèvre supérieure très mince, rasée, — les yeux bleus, froids, inquiets, fureteurs, — la voix saccadée, incisive, la vivacité nerveuse des membres grêles et anguleux dénotaient une personnalité intéressante; j'étais sur le point de communiquer mon impression à Aurélie, lorsque M^{me} de la Reyssouze commença l'*Amour transi*, de Wackernagel — cette fade bleuette dont la musique a encombré, l'an dernier, le piano de tous les salons à la mode. Une jeune fille réchauffe de ses caresses un enfant à demi-mort de froid; mais cet enfant est l'Amour, et à son tour il embrase le cœur de la trop charitable enfant. Après la première strophe, qu'il avait correctement déchiffrée, L'Estrange, en tournant une page, fit glisser à terre le cahier, et sans le relever continua. La chanteuse, les yeux dans l'espace, ne parut pas s'en aper-

cevoir, — et de sa voix expressive et vibrante attaquait sans hésitation la seconde strophe. Dès lors l'accompagnement prit une allure fantaisiste et imprévue; il semblait ne plus suivre les paroles et s'égarer loin de leur sens réel; il exprimait, non la sensibilité banale de la romance, mais plutôt une passion presque tragique, les angoisses d'un cœur affolé, et restait pourtant en parfaite harmonie avec la voix, toujours plus frémissante d'émotion. Il n'accompagnait plus les paroles, mais *l'âme* de celle qui chantait.

Après la dernière strophe, le professeur, en une variation hardie, — reprit la mélodie, la broda d'arpèges, la développa en modulations séductrices; entraînée par le piano, la voix de nouveau s'éleva, débordante de tendresse, éperdue d'amour, — et sur les joues plus colorées de la chanteuse, glissaient des larmes lentes.

Tandis que les auditeurs désorientés applaudissaient mollement, le regard de M^{me} de la Reyssouze s'abaissa sur Aguilard, qui ne l'avait pas quittée des yeux, et un sourire énigmatique passa sur les lèvres.

Aymon, qui était demeuré dans son fauteuil, les yeux clos, parut s'éveiller :

— J'avoue, dit-il, ne plus rien comprendre à la musique moderne. Encore une tasse de thé, M. L'Estrange?

— Volontiers, répondit le professeur. Mais, capitaine, vous semblez tout à l'heure ne pas partager les idées du D^r Arenarius. Franchement, croyez-vous à la télépathie!

— Encore! s'écria Aurélie; drôle de mathématicien!

— Oui! depuis le 5 juillet dernier, j'y crois! dit Aguilard d'une voix sourde.

— La conversion a donc été subite? continua L'Estrange; elle résulte sans doute de faits absolument indubitables, survenus dans des circonstances toutes spéciales?

— Certes oui ! absolument indubitables ! affirma Aguilard, en appuyant sur les mots.

— Et peut-on, dit Aurélie, demander à connaître ces « circonstances toutes spéciales ? »

A cette question, le capitaine demeura muet, les yeux fixes, tenant d'une main sa tasse de thé à moitié vide, de l'autre une cigarette éteinte ; puis, posant sa tasse sur la table, sa cigarette dans la tasse, répondit avec hésitation :

— Il vaudrait mieux je préfère garder le silence.

— *Infandum, regina, jubes...* commença Aymon ; mais la fin du vers fut tranchée net par un coup d'œil cinglant de sa femme.

— Une telle affirmation, repris-je, ne manque pas de valeur ; mais de là à une preuve mathématique.....

— Je vous en prie, Philippe, me dit Aurélie, ne réveillez pas votre dada. Vous n'allez pas appliquer l'arithmétique à ce cas particulier.

— Et pourquoi non ? lança tout-à-coup la voix agressive du professeur L'Estrange. Le vulgaire méconnaît la puissance et la souplesse des mathématiques ; saisissez bien !... il s'imagine que les idées et la psychologie tout entière leur échappent. Il faut n'avoir jamais ouvert un traité d'algèbre...

— Tel est mon cas, je le confesse, dit Aurélie.

— Suivez bien mes déductions, docteur, continua L'Estrange, et vous verrez que votre expression de « preuve mathématique » est plus exacte que vous ne le croyez. Chacun de nous, dans un moment critique de sa vie, a eu l'impression plus ou moins confuse qu'il était en rapport avec un être séparé de lui par de grandes distances vous saisissez, n'est-ce pas ?... Cette impression chez les uns, a été passagère, et s'est traduite uniquement par un désir fugace, non exprimé, de se rapprocher de cet être. Chez

d'autres, l'impression a été plus persistante; le désir a été assez impulsif pour donner naissance à des réflexions : « Que fait-il ? pense-t-il à moi ? » — et enfin, chez l'un de vous peut-être, à ces questions répétées, une réponse est venue, ... je ne sais d'où, ... émanant des confins obscurs de la conscience, ou même de la personne anxieusement appelée; et il s'est dit : « Oui, il pense à moi, il m'écrit ! » et cette lettre arrive à la date prévue. Ici, la télépathie s'est produite sans que vous vous en doutiez ; pendant quelques secondes, ... saisissez bien vous avez été en relation avec l'être absent, grâce un lien réel, mais non perceptible. Il en serait de même, si vous vous étiez efforcé de sonder l'avenir ; les deux problèmes ont une solution identique, car la télépathie et le pressentiment sont de même essence ; seulement la première transporte notre esprit au travers de l'espace, et le second au travers du temps. Eh ! bien, ce phénomène qui passe en général inaperçu, je l'ai étudié ; j'ai recherché ses causes, analysé les circonstances qui le provoquent, celles qui le favorisent, ... vous saisissez n'est-ce pas ?... j'ai voulu le reproduire et j'y suis parvenu. — Mathématiquement, — vous entendez, *mathématiquement* j'ai pu faire surgir à volonté mes pressentiments, j'ai déterminé leurs lois, et les ai fixées en une équation, l'*Equation du futur*, ... que voici d'ailleurs.

Et tirant de sa poche un bâton de craie, le professeur commença à parcourir le salon en tous sens, donnant un coup d'œil à chaque panneau, à chaque meuble. Tout-à-coup, il s'écria :

— Voilà ! très-bien ! vous permettez, Madame ?

Brandissant la craie, il se préparait à écrire.

— Malheureux ! mon paravent japonais ! ... jamais !

Imperturbable, il chercha encore, puis ouvrit la porte du salon, et remarquant qu'en dehors elle était peinte en

brun foncé, aussitôt il se mit à aligner une série de signes algébriques. Enfin, il se retourna; ses petits yeux étincelaient, ses lèvres minces étaient entr'ouvertes par un sourire de triomphe.

— Voilà l'Equation! s'écria-t-il. — Je ne l'ai pas encore amenée à la perfection; elle ne donne pas la solution complète, et ne peut dévoiler l'avenir tout entier. Elle indique pourtant très exactement saisissez bien!... quels seront, à une date précise, la situation et l'état d'un individu, ainsi que ses rapports avec son entourage; — sans toutefois mentionner les événements qu'il a traversés jusque là, ni ceux qui suivront. Voulez-vous juger de l'exactitude de ses réponses?

— Le ciel nous en préserve! s'écria Aurélie. Connaitre l'avenir? mais, je ne veux pas! La vie serait intolérable : savoir que demain ma vieille domestique me volera! — que mercredi prochain, un ennuyeux personnage viendra, sans que je puisse l'éviter, me torturer de son bavardage pendant plusieurs heures! — que, dans un mois, je perdrai un de ceux que j'aime! — que je serai moi-même paralysée et idiote pendant cinq ans avant de mourir! non, jamais! Je vous en conjure, M. L'Estrange, ne laissez pas évader votre gracieuse formule, et gardez la pour vous.

Regardant Aurélie avec un tranquille dédain, le professeur répondit :

— La science est sacrée, Mademoiselle, et je n'ai plus le droit de laisser ma découverte dans l'ombre. Quand vous aurez saisi sa portée, vous n'en parlerez plus sur ce ton courroucé. Voulez-vous, mon cher docteur, tenter de l'appliquer à vous-même, par exemple?

— Avec plaisir! je désirerais savoir dans quel état d'âme je me trouverai dans deux ans, à pareille date.

- Très bien. Votre âge ?
- Quarante ans.
- Votre état civil ?
- Sexe masculin, célibataire.
- Votre tempérament ?
- Nervoso-sanguin.
- L'état actuel de votre âme ?
- Calme et gai.

Et L'Estrange griffonnait avec ardeur contre la porte, me considérait parfois une seconde, et écrivait de nouveau. Puis, s'arrêtant, il revisa son calcul très-minutieusement, et dit :

— Dans deux ans docteur, à pareille date, vous serez amoureux fou d'une veuve qui vous adorera.

— Et je l'épouserai ?

— Vous oui, vous l'épouserez.

— Fichtre ! votre équation est brutale : en quelques secondes, sans prévenir, elle bouleverse une existence Et sans doute, elle ajoute : « Ils furent heureux, et ils eurent beaucoup d'enfants ? »

— Croyez bien que tout cela n'est pas un conte ; prenez-en note, docteur, par écrit. Prenez note, s'il vous plaît !

— Allons donc ! vous oubliez mon âge !

— Eh ! eh ! insinua Aurélie, rien de tel qu'un vieux bois pour flamber clair.

— Heureux mortel ! s'écria Aymon, grâce à votre formule, vous pouvez, en toute sécurité, jouer à la bourse, puisque vous connaissez à chaque instant les cours du lendemain ; et lorsque vous partez à la chasse des champignons, vous savez si les morilles seront nombreuses et les bolets parfumés. — *O fortunatos nimium...*

— Eh ! bien, oui, interrompit M^{me} de la Reyssouze d'un

ton agacé, ... *sua si bona nôrint!* Nous le savons, mon ami, nous le savons!

— Je suis persuadé, mon cher professeur, continua Aymon sans s'émouvoir, que cette formule a eu une influence prépondérante sur votre destinée.

— Vous en jugerez tout-à-l'heure!

Et le professeur L'Estrange vint se placer debout, le dos au piano, dans l'attitude d'un orateur qui compte parler longuement et désire ne pas être interrompu; puis, très méthodique, il commença :

— Ne soyez point surpris de m'entendre raconter ma vie : je ne me vanterai nullement, et ne veux pas faire de psychologie. A l'appui de ma découverte, j'apporte simplement des documents authentiques; et, quoi qu'il en coûte à mon amour-propre, je vais vous les faire connaître avec tous les détails nécessaires. Dans les questions scientifiques, la vérité avant tout!

— *Amicus Plato*, ... ajouta Aymon.

— *Sed magis amica veritas!* termina Aurélie.

— Aymon, vous êtes ridicule! s'écria M^{me} de la Reyssouze. Aurélie elle-même, vous l'entendez, vous sait par cœur.

— L'Equation du futur, reprit le professeur, est arrivée trop tard pour modifier notablement les conditions fondamentales de mon existence : lorsqu'elle vit le jour, j'étais majeur depuis dix ans, et marié depuis six mois. Aussitôt, avec son aide, j'entrepris d'étudier l'être humain : ma femme d'abord. Elle était toute désignée pour la première application de la méthode. Que ma femme ne m'adorât pas rien que de très probable si l'on connaît les conditions dans lesquelles elle m'a épousé vous saisissez, n'est-ce pas?... et je ne me serais point préoccupé de cette froideur relative, si je l'avais supposée définitive. Mais que plus tard

cette froideur fit place à une passion dont je ne serais pas l'objet, ... je ne pouvais accepter cette éventualité, et voulais me renseigner le plus exactement possible. — Ainsi donc, ma femme ne m'aimait pas; mais, dans l'avenir, m'aimerait-elle? — « Non! » répondit l'Equation. — Ressentirait-elle plus tard un véritable amour? — « Oui! » — A quelle époque? — « En 1893! » — En vain, je m'efforçai d'atteindre une solution plus approchée, je ne pus en apprendre davantage; pour extraire de l'Equation une réponse touchant un individu quelconque, il est nécessaire d'y intercaler les valeurs qui caractérisent cet individu : son âge, ses qualités physiques et morales, etc... en un mot, son coefficient personnel; vous saisissez, n'est-ce pas?... et j'ignorais les données qui se rapportaient à l'objet aimé. Ah! si je l'eusse connu, cet objet, l'Equation m'aurait promptement révélé les circonstances les plus délicates du futur événement! — Je fus donc obligé, pour obtenir ces données, de recourir à d'autres procédés : je surveillai Marthe assidûment, — ma femme se nomme Marthe; — tandis qu'elle lisait, parlait, travaillait, se promenait, je ne la perdais pas de vue, je scrutais les lignes de son visage. Rien! — pas un étranger, dans sa vie, ni cousin, ni ami d'enfance, ni amoureux repoussé, ni fiancé délaissé! — Alors je l'espionnai : pendant ses sorties, je la suivis; je m'informai de ses relations, des familles qu'elle visitait; car là devait vivre, grandir, se préparer l'homme qui lui inspirerait la passion prédite. Mais je ne trouvai aucun indice qui pût me guider, et, poussé par la frénésie du mathématicien à la poursuite d'une solution, je voulus *savoir* à tout prix. O vous, qui pendant des mois avez été hantés par un problème, vous me comprenez!

— Mais elle, elle ne comprenait pas! murmura Aurélie. Pauvre petite! une caresse, un mot d'amour, ... voilà ce qu'elle aurait compris!

— « Vous me comprenez, continua L'Estrange, ... et comme moi vous eussiez fouillé son bureau, décacheté ses lettres, examiné à la loupe chaque page de sa correspondance, chaque feuillet de ses livres. Comme moi, sans haine, sans autre mobile qu'une soif inextinguible de la vérité, vous fussiez demeuré à l'affût jour et nuit, analysant chaque détail de sa coiffure, de sa toilette, — étudiant ses gestes, — cherchant dans le timbre de sa voix, dans l'éclat de son regard, la solution poursuivie, épiant la naissance de l'amour. La nuit ! oh ! la nuit surtout : combien d'heures ont sonné tandis que je méditais, penché sur ce visage endormi, dont les teintes chaudes se noyaient dans l'or des cheveux, ce visage si calme, dont les lèvres entr'ouvertes appelaient le baiser ! oh ! que n'eussé-je pas donné pour pouvoir fouiller les cases du cerveau enfermé sous ses surfaces séduisantes et ces courbes si pures, ... comme je fouillais les tiroirs des meubles ! et quelle joie, lorsque, d'un recoin inexploré de cette tête de sphinx, j'aurais arraché le nom de celui qu'elle devait aimer un jour ! — Alors, de cette personnalité démasquée, j'aurais — dans un corollaire victorieux — déduit les *inconnues* indispensables ; j'aurais vu ma destinée se fixer en une formule complète et immuable... Mais rien !... toujours rien ! Marthe demeurait sereine, muette, irréprochable, ... même dans son sommeil ; et cela dura vingt-deux mois environ. Vous saisissez, n'est-ce pas ?

— Quelle abomination ! repartit Aurélie ; martyriser ainsi une innocente enfant !... Ah ! je ne le plaindrais pas, le monstre ! si cette gentille Marthe s'avisait de...

— *Monstrum horrendum, informe, ingens* ! déclara Aymon d'un ton doctoral.

— De tels maris, soupira M^{me} de la Reyssouze, n'ont que ce qu'ils méritent. Et, haussant les épaules avec un souve-

rain mépris, elle alla s'asseoir au fond du salon, près du capitaine Aguilard ; silencieuse, désormais elle se borna à écouter, tout en glissant parfois au travers de ses paupières abaissées, un regard furtif sur son voisin.

— A cette époque, poursuivit L'Estrange, survinrent certaines modifications dans la manière d'être de ma femme ; au début à peine saisissables, peu à peu elles s'accrochèrent, se précisèrent, au point de frapper les étrangers. Parfois très-pâle, abattue, inerte, le visage désolé, elle demeurait des journées entières un livre à la main, mais ne lisant pas. Parfois au contraire, en ma présence même, elle se transformait : de son corps souple et jeune émanait un charme incompréhensible ; le sang affluait à ses lèvres, à ses joues ; en me regardant, ses yeux avaient des lueurs humides ; sa voix se nuancait d'inflexions caressantes.

Cependant les périodes de tristesse et de prostration devinrent plus longues, alternant avec des crises de pleurs. Cet état me donna l'éveil, je consultai l'Equation, et j'appris ainsi l'arrivée très-prochaine de mon beau-frère. Sans saisir le motif exact de cette visite, je me doutai qu'elle avait pour objet l'avenir de Marthe.

A peine fut-il dans mon cabinet, en présence de ma femme, il me prit à partie : dans une sorte de réquisitoire, avec une solennité apprêtée, il critiqua ma conduite, en se plaçant à un point de vue absolument faux ; puis il arriva graduellement à une exaspération ridicule, et m'adressa les plus folles invectives. Je demurai calme : vous saisissez, n'est-ce pas?... ces reproches déraisonnables ne m'atteignaient pas ; ses injures prouvaient sa mauvaise éducation, et non ma culpabilité. Je ne me défendis pas : je ne voulais pas dévoiler ma puissance, en expliquant le mobile de mes actions ; je ne pouvais pas parler de l'Equation et de ses

prophéties. Pourquoi répondre? il ne comprendrait pas.... *il ne savait pas!* Alors il s'adressa à ma femme, s'efforça de lui démontrer l'incompatibilité irréductible de nos deux caractères, lui conseilla d'abandonner mon domicile, et enfin l'entraîna. — Parvenue sur la porte, elle se retourna, troublée, indécise, puis vint tomber dans mes bras en balbutiant des mots incohérents. Mais je ne me laissai pas surprendre : tout cela n'était que vaines démonstrations, émotion superficielle, symptômes purement nerveux; elle ne m'aimait pas, et ne m'aimerait jamais! *L'Equation l'affirmait!* — Marthe rentra dans sa famille; une instance en divorce me fut intentée; je m'y opposai, ne voulant pas céder la place à l'Inconnu que doit aimer ma femme en 1893, ... et dès lors nous avons vécu séparés. J'ai voyagé, étudiant et transformant mon Equation; parfois pour rendre service à un ami, je l'ai utilisée à des recherches sur certains événements futurs qui ne m'intéressaient point; et, dès que sera arrivée la date annoncée, lorsque j'aurai enfin constaté la justesse de mes prévisions et acquis la certitude absolue, je divulguerai ma découverte dans un traité dont je rassemble les matériaux.

— Je suis fort impatient de le consulter, dit le capitaine Aguilard; il paraîtra vers la fin de 1893?

— Ou dans les premiers mois de 1894, répondit L'Es-trange, ... à moins que les circonstances n'entravent ma liberté d'action. Car l'Equation m'a fait à diverses reprises une prédiction bizarre, ... saisissez bien! je vous prie, ... prédiction qui nécessitera même, vu son absurdité, une révision attentive de certaines solutions d'apparence paradoxale.

-- *Nocturna versate manu!* risqua Aymon, timidement, en a parte.

— L'Equation m'a annoncé qu'en juin prochain, je serai séquestré dans une maison d'aliénés.

— Vraiment ? s'écria Aurélie ; mais alors je commence à croire à son Equation !

II

Le Futur.

Hier matin, je suis allé prendre des nouvelles d'Aurélie. Depuis quelques jours, elle est très-souffrante : une crise de rhumatisme paralyse son activité, sans toutefois modifier sa belle humeur. Etendue sur une chaise longue, elle lisait sa correspondance ; auprès d'elle, sur une table, des lettres dé-cachetées, des journaux. Dès que je m'informai de sa santé, elle répondit avec une vivacité de bon augure :

— Beaucoup mieux ! je suis presque guérie, grâce à vos soins, mon cher Philippe, ... et aussi grâce aux bonnes nouvelles que m'apporte mon courrier.

— J'attribuerai surtout ce résultat aux nouvelles.

— Jugez par vous-même, continua-t-elle. D'abord, je suis tante une fois de plus, d'un délicieux neveu ; puis ma protégée, la mère Gouillat, a trouvé de l'ouvrage...

— A coup sûr, pas chez un « tempérant » ; elle n'aurait pas accepté.

— Enfin, j'apprends que le professeur L'Estrange est mort.

— Oui en effet, ... lundi dernier.

— Et vous ne m'aviez rien dit ?

Je ne croyais pas que cela pût vous intéresser.

— Il m'était assez indifférent, je l'avoue; mais Marthe, ... elle est charmante, cette petite femme, ... si simple, si affectueuse! j'ai pour elle un sincère attachement, et je souhaite que ce veuvage mette fin à ses soucis... Mais pourquoi cette mine singulière? Bon! vous rougissez maintenant comme un jeune homme!

— Je ne je ne crois pas...

— Si vous voulez! mais, dites-moi, ... comment est mort le professeur?

— Vous savez que, en Juin 1892, j'ai dû réclamer son internement dans la maison du docteur Darall : depuis quelques mois sa névrose avait fait de tels progrès, il était en proie à une agitation si désordonnée, que sa femme, arrivée auprès de lui pour le soigner, a failli succomber à cette affreuse tâche. Dès lors, son état n'a cessé d'empirer; son intelligence s'est éteinte peu à peu, et il a succombé en pleine démence.

— Et Marthe? que dit-elle?

— Toujours abattue, ... elle parle peu; mais le moral semble se relever. Elle aura, je le crains, bien de la peine à recouvrer sa santé.

— Vous l'y aiderez, mon ami, ... de tout votre cœur, n'est-ce pas?

— Oh! oui, certainement; je serais si heureux de voir reparaitre un sourire sur ce visage amaigri!

— Vous y mettez un tel zèle, que vous réussirez, ... j'en suis convaincue. Mais vous paraissez préoccupé; je dirai plus : vous avez beaucoup changé : vous êtes distrait, dissimulé, ... même avec moi, votre vieille amie. Vous balbutiez, vous ne dites plus ce que vous pensez; vous avez, tout doucement abandonné votre ton doctoral, ainsi que la redingote professionnelle et les couleurs sombres; vous

avez même arboré, l'été dernier, un complet gris clair de grand style. En vérité, je vous le dis, vous avez dépouillé le vieil homme, ... et je vous en félicite!

— Vous exagérez. Aurélie; vous voyez les choses sous un jour.....

— Je vois, mon cher ami, se réaliser les prédictions de l'Equation du futur!

— Quelles prédictions?

— Bien!... bien!... faites la sourde oreille maintenant! Comme le redoutait Monsieur L'Estrange, il a été interné dans une maison d'aliénés : première prophétie! — Aujourd'hui, nous sommes en 1893, et la crise qu'il prévoyait chez sa femme pour cette époque est survenue à point nommé : seconde prophétie!

— Comment?... vous pensez que Marthe, ... que M^{me} L'Estrange éprouve une une passion!

— Eh!... pourquoi pas? et que vous importe? — Quoi qu'il en soit, j'ai quelques raisons de le supposer. Ah! si l'Equation pouvait réparer les maux qu'elle a causés, ... si la troisième prédiction pouvait se réaliser!

— La troisième?

— Oui, mon cher Philippe, celle qui vous concerne. Vous vous souvenez, en 1891, chez les de la Reyssouze : « Dans deux ans, vous a dit l'Equation, vous serez amoureux fou d'une veuve qui vous adorera, et que vous épouserez. »

— Ah! oui... il me semble...

— Et je connais une veuve une veuve dont vous êtes amoureux fou!... là!

— Moi?... je vous jure...

— Inutile de répondre : je n'interroge pas, je constate. D'ailleurs le professeur L'Estrange n'a pas pu terminer le traité qui devait publier sa découverte; et j'ai tout lieu de

croire que M^{me} L'Estrange contribuera de tout son pouvoir à mettre en lumière l'infailibilité de la formule. Je connais Marthe, je l'ai vue de très près dans des circonstances où le cœur seul parle : elle vaudra faciliter la réalisation des événements prédits. Dès qu'elle saura que vous aimez une veuve, elle s'empressera de concourir à cette union inéluctable et providentielle; et ainsi elle aura édifié un monument qui perpétuera le souvenir de l'Equation. Croyez-moi, mon cher Philippe, lorsque Marthe aura retrouvé sa jeunesse et sa santé, — dans quelques mois — allez l'interroger sur les moyens de « dégager ces inconnues ».

— Je n'oserai pas..., elle ne comprendra pas que...

— Allez! vous dis-je, timide adolescent! si vous l'aimez, ... « la réciproque, aurait dit le professeur L'Estrange, doit être vraie; car saisissez bien!... l'Equation du futur ne s'est jamais trompée! »

D^r BLANCHARD.

Décembre 1893.



LE FRANÇAIS AU CANADA



Nous désirons avant tout exprimer notre reconnaissance à celui qui a bien voulu se charger de présenter ce modeste essai à l'Institut National Genevois; un tel interprète saura lui gagner quelques cœurs, et, en passant par ses lèvres, il acquerra sans doute une partie du charme qui lui manquerait peut-être.

Ajoutons que ces lignes ont été écrites aussi impartialement que possible, sans aucun parti pris, après un séjour, hélas! beaucoup trop court sur les lieux, et surtout après avoir consulté tous les ouvrages à portée. Comme il serait fatigant pour tous d'indiquer constamment, au cours de ces pages, les sources où nous avons si librement puisé, nous ne ferons que donner une rapide nomenclature de la plupart des auteurs auxquels nous avons emprunté des renseignements quelconques, tout en nous réservant le plaisir de compléter cette liste par les indications nécessaires à qui désirerait approfondir un sujet si intéressant ou vérifier quelques-unes de nos assertions.

Liste des auteurs consultés :

Francis Parkman, A.-M. Elliott, Edward Farrer, *Transac-*

tions and Collections of the American Antiquarian Society, Napoléon Legendre, Benjamin Sulte, F.-G. Marchand, J.-M. Lemoine, P.-J.-O. Chauveau, l'abbé Casgrain, l'abbé Verreau, John Reade, John Lesperance, Paul de Cazes, l'abbé Cuq, l'abbé C. Tanguay, Louis Fréchette, l'abbé Rois, etc., etc.

Pour rendre justice au sujet que nous abordons aujourd'hui, ce ne serait pas quelques pages mais bien *tout un volume* qu'il faudrait y consacrer; en effet l'étude de l'histoire du Canada est si inséparable de celle de la langue, tant d'éléments divers ont contribué à la formation de celle-ci, la question s'offre à nous sous un aspect si complexe, qu'il est difficile d'y apporter un peu de lumière.

Au commencement du XVI^e siècle (1534), nous assistons à la découverte du Canada par Cartier qui y fit probablement quatre voyages, et sans doute la malheureuse expédition de Roberval est encore présente à toutes les mémoires, mais si intéressants que soient ces premiers essais de colonisation, ils ne nous touchent guère, puisque ce n'est qu'au commencement du XVII^e siècle, avec Champlain, que l'élément français réussit à prendre pied fermement dans le Canada, et c'est à Louis Hébert que revient la gloire d'avoir été le premier colon de la Nouvelle-France. De quelques habitants que nous nous trouvons au Canada, c'est-à-dire à Québec, à l'époque de la première conquête anglaise en 1629, nous en sommes arrivés aujourd'hui à une population française de près de deux millions d'habitants dans le Haut et le Bas-Canada, plus environ 500,000 Canadiens répandus à travers diverses parties des Etats-Unis; et cela alors que l'immigration française s'est, pour ainsi dire, complètement arrêtée depuis la seconde conquête anglaise en 1760, époque où l'on ne comptait que 65,000 habitants de race française dans tout le Canada. Il est consolant

de constater un accroissement si remarquable, une fécondité si merveilleuse, alors qu'on se plaint du contraire dans la vieille France. En effet les familles de 25-30 enfants n'y sont point rares : nous pourrions citer le cas de 27 enfants assistant à l'enterrement du 28^e, nous pourrions faire mention de 14 noces d'or, célébrées à la fois dans une même paroisse, et de bien d'autres cas tout aussi remarquables ; en présence de chiffres aussi concluants on s'explique cet accroissement qui semblerait presque miraculeux. Il est aussi juste de dire que le gouvernement français y a beaucoup contribué ; Colbert avait établi un système de primes offertes d'abord aux tout jeunes mariés, puis aussi et surtout des primes beaucoup plus fortes aux parents de nombreuses familles. Dans les origines les femmes manquaient au Canada, et l'on dut y suppléer par des envois de France. Ici trouve place une calomnie assez répandue, calomnie qui a piqué au vif les Canadiens ; on a prétendu (et tout le monde connaît les vers de La Fontaine à cet égard) que ces envois se composaient de femmes de la pire espèce, tirées des prisons et des plus mauvais lieux de Paris ; cette accusation est absolument sans fondement, comme le prouvent tous les registres et documents de l'époque ; citons à preuve le fait qu'une ou deux « brebis galeuses » s'étant glissées parmi ce troupeau, on s'empressa de les renvoyer à bord du vaisseau qui les avait amenées de France. Il en est de même des hommes : les colons n'étaient point, comme on l'a prétendu, « un tas de repris de justice », dont on voulait débarrasser la Vieille-France aux dépens de la Nouvelle, mais au contraire d'honnêtes et bons travailleurs provenant de tous les districts ruraux de France. C'est là un point fort important dans l'étude de l'histoire du Canada, et qui est prouvé par les registres si

admirablement tenus dans chaque paroisse depuis la fondation de la colonie. En effet, nous trouvons la liste complète portant le nom de chaque colon, son lieu d'origine, puis les mariages, naissances, baptêmes, décès; de sorte que l'abbé Tanguay a pu publier un dictionnaire généalogique des familles canadiennes qui remonte au commencement du XVII^e siècle, et fournit la généalogie complète de tous les « habitants » du Canada; c'est là, nous le croyons, un cas unique au monde, et d'où l'on pourrait tirer bien des conclusions; celle qui nous importe le plus, c'est que, grâce à ces registres, nous pouvons nous faire une idée exacte des différents éléments, dialectes et patois qui ont contribué à la formation du français au Canada. Les bornes assignées à ce travail ne nous permettent pas d'entrer dans les détails, nous ne ferons donc que citer quelques-unes des provinces qui ont fourni le plus de colons à la Nouvelle-France, à savoir: la Normandie, la Perche, la Picardie, le Poitou, la Champagne, la Beauce, le Lyonnais, la Guyenne, la Gascogne, la Provence, etc.

Il est à remarquer que les colons venus du Nord s'établirent de préférence à Québec, ceux du Sud à Montréal.

Nous avons donc en présence des colons provenant de toutes les parties de la France, apportant dans leur nouvelle patrie, les mœurs, coutumes, manières de leur province, mais surtout le dialecte, le patois, les idiotismes auxquels ils étaient habitués; tous ces différents éléments sont rapprochés, resserrés, reliés entre eux, d'une façon bien plus étroite que l'on ne se le figure généralement dans le Vieux-Monde, la colonie ne pouvant subsister que grâce à l'union la plus intime de tous ses membres, qui avaient à affronter tous les obstacles et toutes les difficultés imaginables. Puis, et surtout, il nous faut tenir compte de deux influences qui

sont d'une importance capitale dans la formation de la langue à savoir : celle du clergé et celle des seigneurs, tous deux en contact journalier et intime avec « l'habitant ».

Ces influences ont été toutes deux bienfaisantes au possible. On a beaucoup dénigré « l'habitant » ainsi que sa langue et son pays, à commencer par Voltaire qui s'est attiré la haine et le mépris de tous les Canadiens par les termes injurieux qu'il emploie à l'égard de leur patrie, qu'il traite de « quelques arpents de neige et de glace » (*Candide*, et ailleurs aussi, si je ne me trompe), et surtout par la joie qu'il a montrée à l'occasion de la chute de Québec dont il a célébré la prise par les Anglais dans une sorte de fête et d'apothéose, représentation théâtrale, feu d'artifice, etc., à Fernex, en 1760. Tout son génie n'a pu réussir à lui faire pardonner ce que les Canadiens se plaisent à appeler « son apostasie ». Citons encore Oscar Commettant qui, dans son livre de voyages publié en 1860, se plaît à ridiculiser l'ignorance des « habitants », dont plusieurs, nous dit-il, lui demandèrent des nouvelles de Louis XIV et de Madame de Maintenon, et s'affligèrent beaucoup lorsqu'ils apprirent la mort de ces personnages. Il est toujours facile de faire de l'esprit aux dépens des autres, et surtout des absents, mais il est fort regrettable que des absurdités colportées de bouche en bouche, arrangées, embellies à plaisir finissent par être prises pour la vérité. Nous avons nous-même entendu bien des personnes s'apitoyer sur le sort des pauvres Canadiens, ignorants, misérables, écrasés par les prêtres, ne parlant qu'un patois qui n'est plus du français, et pas encore de l'anglais. Thomas Moore, le poète irlandais, parle de la prononciation barbare du Canada, et il en est de même de plusieurs auteurs qui ont jugé le Canada par l'Acadie, même par la Louisiane, ou par quelques exceptions fort rares

dans les districts anglais (Haut-Canada), ou encore et surtout par les Anglais, Écossais et Irlandais, mariés et établis dans le Canada français, qui ont oublié leur propre langue, et ne parlent celle de leur patrie d'adoption qu'imparfaitement encore. Mais ne nous arrêtons pas davantage à ces critiques sans fondement pour la plupart, en tout cas fort exagérées, et voyons ce que nous trouvons à y opposer.

En premier lieu, le général marquis de Montcalm à son arrivée au Canada remarque comme les Canadiens parlent bien le français, ses lettres débordant d'éloges pour la société de Québec et Montréal.

James Roy, philologue anglais, dit : Le français du Canada est plus pur que celui de Paris, et n'en est point une corruption; s'il s'en écarte, c'est à cause d'un changement d'opinion survenu chez les grammairiens français ». Avouons que cet éloge nous semble outré, et que les Canadiens eux-mêmes ne l'acceptent pas sans réserves. Puis voici le témoignage de M. de La Mothe, dans son *Voyage au Canada*, publié dans le *Tour du Monde de 1875* : « En approchant, on entend bientôt le doux parler de France qu'un accent tout particulier souligne sans le défigurer..... Un isolement de cent ans d'avec la métropole a pour ainsi dire cristallisé jusqu'à ce jour le français du Canada, et lui a fait conserver fidèlement les expressions en usage dans la première moitié du XVIII^e siècle; mais ce serait une injustice de dire, comme l'ont fait certains voyageurs, qu'en Canada on parle le patois normand. Tous les mots, ou peu s'en faut, dont se sert le Canadien, se trouvent dans nos dictionnaires. Son langage est plus correct que celui qu'on parle dans nos petites villes ».

Lord Dunham compare la jeunesse anglaise à la jeunesse française au Canada, sous le rapport de l'éducation, et la comparaison ressort tout à l'avantage de celle-ci.

Le voyageur Suédois Kalam est absolument étonné de l'excellence de la langue française au Canada, excellence à laquelle il ne s'attendait point.

Inutile de continuer ces citations qui pourraient se multiplier à l'infini, ajoutons seulement le jugement qui nous semble le plus juste, et le plus exact, celui de M. Edward Farrer qui déclare que : « au Canada on parle un bon français, le français de l'âge d'or, quelque peu terni par des anglicismes assez nombreux, et prononcé d'une façon assez négligée ». Quelle différence pourtant d'avec la langue de Guernesey, par exemple, ou même la langue employée dans maints districts ruraux de France ! Nous avons conversé avec un paysan, ou plutôt un journalier, pendant plus d'une demi-heure, et non seulement nous lui avons entendu exprimer des idées fort claires, bien conçues, témoignant d'une certaine instruction, et de beaucoup de bon sens, mais encore, à une seule expression près (le mot « pantoute »), s'est-il toujours servi d'expressions parfaitement grammaticales, et de sa prononciation nous pourrions dire qu'à proprement parler il n'avait pas d'accent, c'est-à-dire pas de prononciation bien saillante, comme celle qui nous fait à première vue reconnaître les habitants de certaines provinces de France, bien que nous ayons remarqué quelques intonations fausses, et surtout une uniformité monotone qui n'existe dans aucun autre pays de langue française.

Avant d'en finir avec la prononciation, citons rapidement les principales divergences que l'on trouve dans certaines parties du Canada, sans pourtant qu'elles soient d'un usage universel :

â pour *à*, *é* pour *è*, *a* pour *ais*, *oé* pour *oi* ou *ois*, *or* pour *ar*, *y* pour *j* ou *g*, *ga* pour *ca*. On double souvent le *t* à la fin des mots en y ajoutant un *e* : *potte* pour *pot*, *litte*

(*lit*), *boutte* (*bout*), *ô* pour *au*, *u* pour *eu* (quelquefois, ex. : *Ugène*), *in* et *im* pour *un* ou *um*. Le *g* se change quelquefois en *d*, et vice-versa. Le *k* devient parfois *t*, *x* devient *sse*, (ex. : *Félice* pour *Félix*). *Bre*, *dre*, *cre*, *fre*, *gre*, *pre*, *tre*, se prononcent : *beur*, *deur*, *ceur*, etc. : *tendeurment* (*tendrement*), *beurloque* (*breloque*). Les *ll* mouillées se prononcent toujours comme *y*. Tels sont les *principaux* vices de prononciation; passons maintenant au langage.

Les Français, à leur arrivée dans la partie Nord-Est du continent américain, y trouvèrent deux groupes principaux de langues indigènes, celui des tribus algonquines se subdivisant en plusieurs dialectes et patois, et celui des Iroquois, (Cinq Nations), composé aussi de plusieurs familles dont la principale est le Huron. Le Huron-Iroquois était la langue prédominante dans toute la Nouvelle-France à l'arrivée des colons. Mis en contact quotidien avec les Indiens, partageant leur vie, comme le firent bien des missionnaires, trappeurs, chasseurs, coureurs des bois, ne serait-il pas naturel que les « habitants » eussent adopté et incorporé à leur langue tout un fond de termes indiens? C'est ainsi du moins que les choses se sont toujours passées, lors de l'envahissement d'un territoire quelconque, si barbare fût-il. Ici, au contraire, les langues ne se sont pour ainsi dire pas assimilées, et cela provient surtout des difficultés presque insurmontables que l'on rencontre à chaque pas dans l'étude des langues indiennes. Le père Lejeune se plaint de « la richesse importune » d'un de ces dialectes. Belcourt mentionne la « multitude désespérante de variations dans les verbes ». La classe du nom détermine la classe du verbe; celui-ci est soumis non seulement à l'influence du sujet, mais encore à celle du régime, etc., etc.; le manque d'espace nous empêche d'entasser les exemples, nous renvoyons les philologues à l'ad-

mirable grammaire de la langue algonquine de l'abbé Cuoq.

Presque tous les mots Hurons sont composés en grande partie de voyelles ; il leur manque nombre de consonnes, et toutes les labiales ; d'où, et de bien d'autres raisons qu'il serait trop long d'énumérer, il résulte que la langue française n'a pour ainsi dire pas subi l'influence des dialectes indiens ; au reste il en est à peu près de même des langues anglaise et espagnole. Les Indiens, au contraire, ont subi davantage l'influence des langues des nations avec lesquelles ils se sont trouvés en contact, sans que pourtant cette influence ait été bien considérable.

Enumérons rapidement les mots qui ont passé des dialectes indiens dans le français-canadien, tout en constatant que plusieurs de ces mots ont été adoptés aussi, non seulement par les Anglais, mais encore par les Français de la Vieille-France.

Remarquons tout d'abord que, bien que les dialectes indiens soient riches en termes qui expriment des idées abstraites, et bien que leurs écrits traitent en grande partie de métaphores, paraboles, etc., un *seul terme* pourtant a été emprunté à cet ordre d'idées, et la maigre liste que nous donnons ci-dessous ne comprend guère que des mots désignant des objets d'un usage journalier, pour la plupart inconnus en France.

Babiche (de la terminaison verbale algonquine *bij*, attacher) : lanières de peau, avec lesquelles on coud les souliers sans semelle faits à domicile.

Manitou : génie, Dieu.

Malachias : rassades dont on orne les habits des sauvages.

Micouenne ou *Micouane* : cuillère de bois (mouvette chez les Normands).

Micmac (nom propre d'une tribu) : d'abord feu et sang,

à cause de la valeur de cette tribu, puis plus tard embarras, intrigue.

Mitasse : bas ou plutôt guêtre à la sauvage.

Nugane : berceau.

Ouaouaron ou *Wawaron* : grosse grenouille verte (Bull frog des Anglais).

Oualumiche : espèce de saumon.

Pagaie : ce mot pourrait bien ne pas être d'origine indienne, cf. *Littre* : « Le nom et l'usage des pagaies viennent des nègres bijagoz (Sénégal portugaise) ».

Pétun : tabac, pétuner fumer, mot d'origine douteuse employé en France déjà en 1572, probablement d'origine brésilienne.

Pichou : nom d'un être laid ou malin.

Picouille : animal maigre à l'excès.

Piroque : mot indien francisé en *piroque* (cf. *Littre* : mot caraïbe).

Succacomi : espèce de plante, que les sauvages fumaient et fument encore.

Sagamité : bouillie de blé d'Inde ou de maïs.

Sacaqua ou *sacaqué* : bruit, hurlement, tapage.

Tobogan : traîneau sans patins.

Tomahawk : espèce de hache indienne.

Mocassin : soulier de peau de chevreuil ou d'original (élan).

Wigwam : mot algonquin signifiant maison.

Otoka : airelle.

Ouache ou *ouiche* : cabane du castor et le conduit souterrain y aboutissant.

Sagamos : chef indien.

Succotash : bouillie de fèves et de maïs vert.

Ouragou : plat, vase.

L'influence des dialectes indiens dans la formation du français au Canada est donc une quantité presque entièrement négligeable. Il serait pourtant juste d'ajouter que la syntaxe de ces dialectes peut avoir exercé une certaine influence, mais le temps ne nous permet pas d'entrer dans des détails techniques à cet égard.

Quant à l'action de l'anglais, elle est beaucoup plus considérable, et nous allons maintenant en dire quelques mots, si rapidement et si incomplètement soit-il.

Une chose qui nous a frappé, c'est la facilité avec laquelle les Canadiens établis dans les concessions anglaises changent, ou plutôt laissent changer leur nom. Deschamps devient Fields, Loiseau Bird, Jean-Pierre Lajoie John Gladstone, Joseph Langevin Joseph Twenty. Nous avons rencontré dans nos pérégrinations un certain John Wood, qui nous chargea d'une commission pour son frère, demeurant soi-disant dans notre voisinage, mais, lui dimes-nous, nous ne connaissons aucun Wood dans notre petite ville; bien sûr que non, nous répondit-il, il ne s'appelle pas Wood, mais bien Shalibô, et comme nous manifestons quelque étonnement: oh! c'est bien simple, reprit-il, nos parents venus de France s'appelaient Jolibois, mon frère établi aux Etats-Unis est devenu Shalibo et moi dans l'Ontario John Wood. Ce serait bien le cas de dire «le nom ne fait rien à la chose». Pendant que nous en sommes aux noms propres, nous pourrions nous permettre d'en relever quelques-uns d'assez drôles. Le jeune Gouin est baptisé du nom de son parrain: Marin Gouin, les enfants Hot deviennent Pierre Hot et Charles Hot. Dans les mariages nous constatons des coïncidences encore plus étranges: M. Dubois épouse M^{lle} Labranche; Durocher M^{lle} Lapierre; Desruisseau M^{lle} Larivière; Beauregard M^{lle} Labelle; Vintonneau M^{lle} Labière;

Poisson M^{lle} Hanneton, et comme bouquet M. Lefifre épouse M^{lle} Lamusique.

Nous trouvons aussi assez fréquemment qu'il s'opère une fusion entre les noms de baptême et les noms de famille par exemple : Jean Harel devient Janrel, Paul Hus Paulus, Hugues Rousse Hugrousse, etc.

Mais le temps presse, et, entraîné par le charme de notre sujet, peut-être nous sommes-nous trop attaché aux préliminaires ; nous ne voudrions pourtant pas soumettre votre patience à une trop longue épreuve, et nous allons nous efforcer d'arriver d'un pas rapide aux conclusions de notre rapport, si tant est que notre modeste « essai » puisse se targuer du nom de rapport.

Quant aux autres termes employés incorrectement au Canada, nous pourrions les diviser en deux catégories :

1° Les termes anglais employés soit à cause du manque complet de termes analogues en français, soit par ignorance du terme français.

2° Les mots français changés et dénaturés d'une manière ou d'une autre.

Rappelons tout d'abord que ce n'est pas exclusivement au Canada que l'on a importé des termes anglais, n'avons-nous pas en France les mots *turf*, *sport*, *handicap*, *jockey*, *sportsman*, *steeple-chase*, *bookmaker*, *pool*, *five o'clock*, *garden-party*, *rallye-paper*, *select*, etc., etc., prononcés à la diable remplaçant souvent de bons vieux mots français ? ne voyons nous pas constamment les Allemands, après quelques années de séjour à l'étranger, se servir de mots français ou anglais en les assaisonnant d'une terminaison allemande « iren » ou autre ; et l'on blâmerait les pauvres Canadiens d'avoir fait ce que nous, nous nous permettons de faire sans aucune excuse valable, et cela après une séparation de près de

300 ans de la mère-patrie, et souvent par nécessité absolue ! Mais citons quelques anglicismes choisis au hasard.

Collecter et collection pour percevoir et perception. Conviction pour culpabilité. Emanation pour émission. Installément pour versement. Office pour bureau ou cabinet d'affaires. Contracteur pour entrepreneur. Défranchiser pour priver une paroisse, un comté, etc., de ses droits politiques. Législater pour légisférer. S'objecter pour s'opposer à. Acter pour jouer un rôle. Agent de station pour chef de gare. Brigade du feu pour corps de pompiers. Consomptif pour poitrinaire. Cuir patente pour cuir verni. Maître de poste pour directeur des bureaux de poste. Mappe pour carte géographique. Marchandises sèches (dry goods) pour nouveautés. Marier quelqu'un pour épouser quelqu'un. Opérateur du télégraphe pour télégraphiste. Passager pour voyageur (en chemin de fer). Paillasse à ressort pour sommier élastique. Poche pour blouse de billard. Soubassement pour sous-sol. Station de feu pour poste des pompiers. Tabacôniste pour marchand de tabac. Tomber en amour pour s'éprendre (fall in love). Nous n'indiquons pas l'étymologie de ces mots faute de temps, et surtout parce qu'elle saute aux yeux de tout linguiste.

Citons quelques variantes de mots français qui peut-être ne font que donner à la langue un certain cachet d'originalité ou d'archaïsme, comme le prétendent certains auteurs canadiens : fanil pour fenil ; détorse pour entorse ; greyer pour gréer ; ondains pour andains ; marbres pour billes ; siler pour siffler ; dévirer pour retourner, meublier pour ébéniste.

Mais nous en arrivons à un tout autre ordre de termes, à savoir ceux qui sont employés pour exprimer des états, des idées, des objet absolument inconnus en France. Rappe-

lons-nous bien que le français s'est trouvé transplanté dans un milieu absolument différent; différent par les mœurs, les manières, le climat, en un mot toutes les conditions de la vie, il a été obligé de trouver des noms pour des objets, des plantes, des légumes, des outils, s'offrant pour la première fois à ses regards; avouons qu'il ne s'en est pas mal tiré, qu'il a parfois observé les lois de l'étymologie ou de la dérivation, et généralement choisi des termes fort expressifs et pittoresques.

Par exemple ce sont tous les termes de la sucrerie d'érable, coulisse, gouterelle, cassot, eau d'érable, réduit, tremette, tire-loque, mouvette.

Puis le rude hiver du nord avec ses rafales, ses avalanches, a aussi introduit beaucoup de mots nouveaux : Bordée de neige, frasil (glace rompue en petits morceaux et mélangée d'eau), glisade, glissette, puis poudroïement, poudrerie, poudrer, pour indiquer les amas de neige (drifting), puis, quand la neige ne « poudre » pas, c'est-à-dire quand le vent ne l'entraîne pas jusqu'à un obstacle quelconque, on dit qu'elle « pelotte », ce qui veut dire qu'elle est humide, qu'elle se tasse; puis, avant que la campagne soit couverte d'une couche de neige si épaisse qu'il est impossible de retrouver la trace d'aucune route, on « balise » les chemins; voilà un bon terme de marine auquel on a donné une signification différente, mais expressive, à savoir marquer les routes par des poteaux. La neige fait-elle boule sous le sabot du cheval, on dit qu'il est « botté », et que les chemins sont « boullants »; au cas contraire ils sont « moulineux ». On parle encore de « renvois », de « barauder », des « lisses » du traîneau, et de « cahots », les creux formés dans la neige qui font cahoter le traîneau. Certaines voitures particulières au pays s'appellent

« des berlots, berlins ou carrioles ou même des démocrates ». Les souliers à neige se nomment des raquettes; puis on porte « un capot » et on « s'encapote ». « Se piéter » veut dire résister fortement. Dans les différentes espèces de bois nous rencontrons les termes : épinette, bois d'original, le bois de plomb, la pruche. Puis nous avons sapinage, cageux et plançon, n'oublions pas non plus chéquer les bagages au lieu d'enregistrer, qui, à vrai dire, ne serait pas correct, puisqu'en Amérique on n'enregistre jamais les colis. Ce sont ensuite la brunante au lieu de la brune, la noirceur au lieu de la nuit, le revollin au lieu de l'embrun; cailler pour s'endormir, parolie pour petite assemblée politique; caucus dans un sens analogue. Cisailler un cheval, tirer alternativement et rapidement les guides, et encore poussailler, machouiller, collettailler, mouillasser, bourrasser. Pour finir mentionnons : barrer ou débarrer une porte, tomber en botte, clairon pour aurore boréale, frotter pour cirer les souliers, grillé pour hâlé par le soleil, dérèner un cheval, tinton (de tinter), menoir au lieu de timon, avoir les côtes sur le long pour être moulu, la ferrée qui est une espèce de bêche, etc.

En terminant cette liste peut-être trop longue, nous pourrions nous demander si l'on a bien raison de reprocher aux Canadiens l'emploi des mots suivants : char au lieu de wagon, lisse pour rail, carré pour square, piastre pour dollar, banquise pour iceberg, patinoir pour skating-ring.

Ces quelques pages suffiront-elles à donner quelque idée des divergences principales? Nous aurions encore bien des choses à ajouter, mais nous n'osons dépasser les limites qui nous ont été assignées (30 minutes), et nous nous empressons de conclure. Nous tenons à insister sur le fait que tout ce que nous venons d'avancer ne s'applique en aucune façon

à l'Acadie, pays entièrement différent du Canada, dont la langue est à peu près incompréhensible aux Français, mais qui, par cela même, ainsi que par son histoire, offre un champ d'étude des plus attachants.

Il en est de même pour la Louisiane avec son patois créole; nous ne pouvons entrer dans aucun détail mais nous ne résistons pas à l'envie de citer à preuve de ce que nous avançons quelques lignes d'un conte nègre :

MARIAGE M^{lle} CALINDA.

Dan tan le zote fois, compair Chivreil ave compair
Torti te tou le de ape fe lamou a Mamzel Calinda.
Mamzel Calinda te linmin mie compair Chivreil, cofair
Li pli vaïan; me li te linmin compair Torti oucite,
Li si tan gagnin bon tahor. Popa Mamzel Calinda li di;
« Mo fie, li tan to maie, fo to soize cila to oule », etc.

TRADUCTION (*mot pour mot*).

Dans temps les autres fois, compère Chevreuil avec com-
[père
Tortue était tous lesdeux après faire l'amour à M^{lle} Calinda.
M^{lle} Calinda avait aimé mieux compère Chevreuil, pourquoi
[faire
Le plus vaillant; mais elle avait aimé compère Tortue aussi.
Il si tant gagner bon cœur: Papa M^{lle} Calinda dire lui:
Ma fille il temps de marier; faut te choisir cela tu voulez...

Pardonnez-moi cette digression, et revenons-en à notre sujet.

Somme toute, il est assez difficile, sinon impossible de porter un jugement définitif sur l'état de la langue française au Canada. Nous avons rencontré, comme nous l'avons dit plus haut, des ouvriers parlant un français remarquablement pur, d'un autre côté nous avons conversé avec l'éditeur d'un

journal canadien que nous avons eu assez de peine à comprendre, et qui émaillait son discours d'expressions à nous inconnues; cela provenait sans doute de ce qu'il s'était trouvé lancé dans une société parlant anglais en grande partie. Nous avons entendu un excellent sermon prêché par un pasteur canadien, et dont pas un mot n'aurait choqué l'oreille d'un puriste français. Nous avons lu d'excellents articles dus à la plume de certains auteurs canadiens, et nous pourrions vous envoyer certains paragraphes de journaux qui ne sont guère compréhensibles, si ce n'est pour un Canadien.

Nous tenons à payer notre tribut de respect et d'admiration à l'œuvre admirable du clergé dans le Canada; nous reconnaissons hautement son influence énorme sur la langue et l'éducation, comme sur le caractère et les mœurs de « l'habitant ». Les jésuites et récollets, les missionnaires et les prêtres ont fait preuve d'une ardeur et d'un zèle infatigables; rien ne les a rebutés, ni les privations, ni les souffrances, ni même les tortures atroces que les Indiens leur ont souvent infligées. Plus tard ils ont résisté de toutes leurs forces, et avec une énergie invincible, à toutes les persécutions des Anglais, ils ont surmonté et renversé tous les obstacles que ceux-ci se plaisaient à entasser sur leur chemin, et ils ont enfin conquis la noble indépendance dont ils jouissent aujourd'hui. C'est à eux que l'on doit les premières écoles fondées déjà en 1616; c'est à eux que l'on doit une partie des excellents établissements d'instruction qui existent dans le Canada, tels que le petit Séminaire, le grand Séminaire de Monseigneur Laval, les Universités de Laval, Mc. Gill, Toronto, Lennoxville, Dalhousie, de nombreux collèges et écoles normales, etc., et encore aujourd'hui nous retrouvons constamment leurs noms à travers toute la littérature du Canada.

Nous avons l'intention de dire quelques mots du système féodal, en vigueur jusqu'à la fin de la première moitié de ce siècle, et qui a exercé, une influence presque aussi puissante que celle du clergé, mais le temps presse et nous passons outre.

Le manque de livres et de journaux a été un des plus grands obstacles que les Canadiens aient eu à surmonter. Jusqu'à une époque assez récente il ne s'imprimait rien (en français) au Canada, les éditeurs n'auraient pu faire leurs frais; on était donc obligé de recourir aux journaux et livres anglais et américains; et cet état de choses était tel que « bien des personnes vivant encore aujourd'hui se souviennent d'avoir été obligées de copier en classe la plupart des cours qu'elles suivaient, parce qu'il n'existait qu'un seul livre pour le professeur; souvent même ce livre unique faisait complètement défaut ». On voit d'ici l'inconvénient. Aujourd'hui tout cela est bien changé, les journaux canadiens-français circulent dans tout le pays, la langue française si longtemps opprimée est devenue une des langues officielles de la province de Québec: elle est aussi non seulement tolérée, mais légalement reconnue au siège du pouvoir fédéral. Dans les débats du parlement d'Ottawa, et dans la correspondance officielle des départements, l'usage des deux langues est facultatif, et les lois, de même que les documents publics, doivent s'imprimer et se publier en français et en anglais; et ce résultat admirable a été conquis grâce à une énergie inépuisable, à une force de volonté et de résistance indomptable, mais toujours sans aucune violence. Les Canadiens sont tout aussi loyaux envers l'Angleterre qu'envers la France, la mère patrie, comme ils l'appellent encore. On s'étonne parfois, et bien justement, de ce que les Canadiens n'ont pas fait cause commune avec les Américains en 1775-76,

lors de l'attaque de Québec par ceux-ci, alors qu'ils auraient facilement pu changer la face des choses et chasser à jamais les Anglais du Canada, et c'était justement à quoi les rebelles s'attendaient; et pourtant de quelle sagesse les Canadiens n'ont-ils pas fait preuve dans cette circonstance, car devenus citoyens des Etats-Unis, leur individualité, leur identité, leur langue même n'eût-elle pas été bientôt engloutie comme un faible torrent, un mince tributaire, dans cet Océan immense?

En dernier lieu, ajoutons que les sociétés scientifiques et littéraires, soit françaises soit anglaises, soit mixtes, se multiplient depuis le commencement du siècle à savoir : la Société de Géographie de Québec; la Société Littéraire et Historique de Québec; l'Institut canadien-français d'Ottawa; la Société royale du Canada, qui nous a fourni des documents précieux avec une rare obligeance; et tant d'autres que nous passons sous silence.

Rendons hommage aux historiens Bibaud, Garneau, Ferland, Faillou; aux poètes et écrivains Quesnel, Mermet, Bibaud, puis plus tard mentionnons Angers, Barthe, Turcotte, puis Lenoir, Crémazie et enfin, parmi nombre d'autres, Louis Frechette dont le mérite a été reconnu en France, et qui a été couronné par l'Académie Française.

En nous arrachant à grand regret à cette étude si attachante pour nous, nous ne pouvons que souhaiter qu'elle soit le point de départ de recherches et de travaux plus compétents et plus complets que le nôtre.

ALBERT FERMAUD.

Geneva, Juillet 1894-Janvier 1895.



LES CLICHÉS D'AYMON

I

Suivant la formule consacrée, l'origine des relations entre les familles Aguilard et de la Reyssouze « se perdait dans la nuit des temps ». Et si quelque observateur se fût avisé de soumettre à une analyse minutieuse la sympathie qui unissait le capitaine Aguilard et Aymon de la Reyssouze, il eût reconnu qu'elle se composait uniquement d'habitudes invétérées.

Plus âgé de quinze ans, Aymon abusait de cette situation privilégiée pour accabler le capitaine de citations jamais renouvelées, toujours prévues, et énoncées d'un ton professoral; à toute heure du jour, il le criblait des mêmes traits depuis longtemps émoussés, mais d'autant plus agaçants. Ancien magistrat, il était atteint de cette manie, si commune chez ceux qui étalent des favoris corrects au-dessous d'une toque et au-dessus d'une robe; M^{me} de la Reyssouze manifestant une répulsion évidente pour ce genre littéraire, son mari en était réduit à déverser ses apophtegmes sur les visiteurs qui se risquaient dans son intimité. — Tous les ans durant quelques semaines, le capitaine séjournait chez M. de la Reyssouze, lisait, se promenait, et acceptait avec plaisir un genre de vie dont la monotonie somnifère le dé-

lassait des préoccupations militaires; il supportait d'ailleurs les dictons et aphorismes d'Aymon avec une impassibilité si stoïque, qu'il était devenu un hôte choyé et nécessaire.

Mais — en 1892 — dès son arrivée, Aguilard se montra soucieux, rêveur. Symptôme plus fâcheux : les citations d'Aymon l'horripilaient, — et il le laissait voir. Comme de coutume, M^{me} de la Reyssouze ne prononçait que de rares paroles; mais sur son visage, habituellement somnolent, se lisaient de fréquentes impatiences; dans ses yeux foncés, cerclés de bistre, s'allumaient de courtes lueurs, et tous ses gestes, toutes ses attitudes trahissaient un trouble persistant. Quoique Aymon ne semblât pas impressionné par l'humeur maussade de son entourage, tous trois cependant sans l'avouer, éprouvaient la sensation plus ou moins nette d'une tension anormale dans les liens qui les rapprochaient.

Un dimanche après midi, le capitaine Aguilard, assis sur la dalle qui couronnait le mur de la terrasse, fumait des cigarettes ininterrompues, et laissait errer ses regards, tantôt sur la campagne, tantôt sur le panorama des Alpes qui déployaient à l'horizon leurs lumineuses splendeurs. A quelques pas, sur un banc rustique, M^{me} de la Reyssouze lisait, adossée à une charmille taillée qui entourait la terrasse d'un demi-cercle de feuillage compacte. Dans le grand silence qui régnait sur les environs, ils échangeaient à de longs intervalles quelques paroles indifférentes.

— L'intrigue de ce roman ne vous captive guère, dit Aguilard; depuis une demi-heure, vous n'avez pas tourné une page.

— Cette *Débauche* ! repartit M^{me} de la Reyssouze; que c'est long et fastidieux !.... et plein d'horreurs !.... Pour les militaires comme vous..... passe encore.....

— Pour nous, ces récits ne sont pas moins navrants.....

mais plus passionnants que pour une jeune femme. Si voulez, je pourrais aller vous chercher.....

— Non, merci. je ne lis pas.

Elle ferma son livre, leva les yeux vers les montagnes lointaines, et retomba dans sa rêverie. Les minutes s'écoulaient lentement, dans la chaleur lassante du milieu du jour; autour d'eux ils sentaient flotter des effluves énervants, des pensées inquiètes, insidieuses, qui les frôlaient, les troublaient, — mais dont ils ne voulaient pas s'avouer l'influence croissante. Enfin, — attirée par les yeux du capitaine fixés sur son visage, — elle croisa son regard avec le sien, longuement, sans trouble apparent. — jusqu'au moment où une rougeur fugitive vint colorer son teint mat. Tandis qu'elle abaissait ses paupières. Aguilard murmura :

— Hélène!... dites... vous m'avez pardonné?

— Vous pardonner? reprit-elle d'une voix assourdie.

— Soyez indulgente, je vous en supplie! Vous comprendrez combien longtemps j'ai tenté de résister..., quels efforts de tous les instants ont pu m'empêcher de parler jusqu'ici.

— Mais hier, dans le calme de cette clairière..., vous marchiez si près de moi..., vous ne parliez plus..., lorsque j'ai saisi votre main, vous l'avez laissée dans la mienne. Alors mon amour m'a entraîné..., et si mes lèvres ont touché vos cheveux...

— Vous pardonner? mon ami, répéta M^{me} de la Reysouze; et à mots entrecoupés, lents, comme si elle eût hésité, de crainte de laisser paraître quelque émotion, -- elle continua :

— Je n'ai rien à vous pardonner. Déjà pendant votre dernier séjour ici, j'avais prévu la fin prochaine de notre ancienne amitié; à sa place grandissait chaque jour un sentiment, nouveau pour moi, plus fort..., plus doux peut-être...

— Oh ! Hélène... quelle joie !... puis-je croire...

— Je ne m'en suis pas inquiétée,... tellement j'étais certaine que votre loyauté vous interdirait tout aveu, et qu'une année d'éloignement guérirait cette fièvre. Mais à votre retour, j'ai lu dans vos premiers regards que je n'étais trompée, — j'ai pressenti... ce qui est arrivé. Et je n'ai pas été surprise... hier... dans la clairière...; non... pourquoi dissimuler ? Bien des jours se passeront avant que nous puissions de nouveau parler à cœur ouvert... ni surprise, ni offensée; une impression de terreur indéfinissable m'a glacée : quelqu'un nous observait !

— Je ne comprends pas cette crainte, sans motif...

— Je ne peux rien expliquer, et pourtant j'en suis sûre ; un œil inconnu était fixé sur nous... de près ou de loin, je ne sais... *on nous a vus !* Depuis lors, cette idée ne me quitte plus ; et vivre ainsi, avec cette continuelle angoisse, dans un mensonge sans fin..., je ne pourrais pas ! Ami, croyez-moi, les jours heureux sont passés !

— Pourquoi vous alarmer ? dit Aguilard ; je combattrai ce vertige, je m'efforcerai près de vous de rester l'ami d'autrefois. Si vous le désirez, j'aurais le courage de m'éloigner...

Subitement il se tut : sur le gravier de l'allée, des pas lents et réguliers bruissaient en se rapprochant. M^{me} de la Reyssouze se leva, prit son livre, et sans une parole, disparut derrière la charmille. Quelques secondes plus tard, de l'autre côté de la terrasse, apparut Aymon, solennel et décoratif, dans son immuable redingote noire ; ses favoris grisonnants descendaient réguliers vers ses épaules, accentuant le contraste avec son teint rubicond ; mais, — fait anormal, — il avait repris son masque de magistrat, et son sourire satisfait n'entr'ouvrait plus ses lèvres rasées.

— Tout seul, capitaine ?

- Tout seul.
- J'aurais dû m'en douter, l'atmosphère étant nuageuse.
- Je ne saisis pas.
- Vous avez oublié l'axiome du poète :

Tempora si fuerint nubila, solus eris!

Loin d'égayer Agnilard, cette facétie contracta sa bouche en une grimace si expressive, que Aymon n'hésita pas à ajouter :

- Ses yeux m'ont dit : Ton plat discours m'embête,
Bête!

— Et votre chasse aux champignons ? Avez-vous été heureux aujourd'hui ? demanda le capitaine, avec l'intention évidente de transporter la conversation sur un terrain moins rocailleux.

— Je n'ai pas chassé aujourd'hui... ni même depuis longtemps ; la saison n'est point propice. Vous l'auriez remarqué, si votre humeur mélancolique ne vous rendait indifférent à l'existence de votre entourage. Non ! les champignons ne sont plus l'objet de mes travaux ; je me suis adonné à de nouvelles études : depuis l'an dernier, mes loisirs sont charmés par la photographie. Je travaille assidûment... je fais des découvertes...

- Vous ? des découvertes ?

— Eh ! oui, des découvertes ! Je ne suis plus « vieux jeu », comme vous aimiez à le constater ; Je me modernise ! *Quantum mutatus...* et je venais vous faire part de mes plus récents succès.

- Mais... je n'y entends rien.

— Vous êtes trop modeste, mon ami ; vous verrez, cela vous intéressera. La semaine dernière, j'ai expérimenté un appareil pour la photographie à grande distance. A mon

objectif, j'ai adapté un système divergent qui l'a transformé en un vrai télescope, et j'ai obtenu des clichés surprenants. Ainsi... tenez... de mon laboratoire, j'ai photographié le château de la Verpillère, distant de quatre kilomètres huit cent vingt-deux mètres; examinez cette épreuve... voyez ces détails d'architecture... n'est-ce pas parfait?

Aguilard prit la feuille roulée que lui tendait Aymon; l'ouvrit; puis, après quelques secondes, la lui rendit :

— Oui..., pas mal..., assez curieux.

— Vous ne semblez pas enthousiaste, observa Aymon; vous n'êtes point, il est vrai, un adepte de la science du soleil. Voici un autre sujet qui retiendra peut-être votre attention : la Claire-Voie..., ce sentier, — que vous connaissez sans doute, — ombragé de chênes vénérables. Sous leur voûte séculaire, vous remarquez, n'est-ce pas, ce couple enlacé, qui détache si nettement sa silhouette sur ces buissons éclairés par des rayons obliques? une pure bucolique!... et surtout, — ne l'oubliez pas! — à trois kilomètres de l'objectif!... Vous reconnaissez les deux promeneurs?... Non?... Prenez donc cette loupe : la femme?... prononcer son nom serait indiscret : cette élégance de formes, ces lignes ondoyantes... *incessu patuit dea!* Et son cavalier : la tournure militaire, le costume ajusté, la moustache en croc, le désignent suffisamment...

— En effet, hasarda Aguilard, il me semble que...

— Allons, capitaine, assez de réticences. Soyez franc; vous les avez reconnus, ces amoureux; votre silence embarrassé me le prouve... *Quousque tandem.....* « jusqu'à quand » croyez-vous que je tolérerai la situation ambiguë où vous me maintenez depuis trois semaines?

— Aymon! pas d'insinuations, s'il vous plaît! Si vous vous estimez offensé, si vous désirez une réparation.....

— Ne vous emportez pas, mon cher capitaine,

...Je sais tuer aussi ; je suis rhéteur!...

et souvenez-vous que je ne suis point un mari tragique. Dans le cours d'une longue carrière, j'ai représenté Thémis aux yeux des humains ; j'ai tenu ses balances avec impartialité, sans jamais brandir son glaive, — et je ne veux pas aujourd'hui le tirer de son fourreau. D'ailleurs, une enquête plus approfondie serait superflue, *habemus confitentem reum* ! La pièce à conviction — ce cliché — est une preuve absolument convaincante. Aussi me bornerai-je à rendre un arrêt brièvement motivé. Considérant...

— Cette palinodie est d'un goût douteux ! interrompit Aguilard.

— Sachez que, en tant que juge, je ne me suis jamais permis la moindre palinodie ; et maintenant, comme jadis, je suis juge ! Donc, je reprends : considérant d'une part, que j'estime trop ma légitime épouse pour la soupçonner, et que je ne dois voir dans sa conduite qu'une imprudence irréfléchie ; — considérant d'autre part, que cette imprudence peut avoir des conséquences irréparables et délictueuses ; que, si vos excursions illégales avaient d'autres témoins que mon télescope, *sæpe latet anguis in herba*, la Renommée aux cent voix aurait tôt fait de bannir la paix de mon domicile.... j'arrête : vous vous éloignerez, et la sentence sera exécutoire dans le plus bref délai.

— Vous me permettrez bien.... commença Aguilard consterné ; mais déjà Aymon avait tourné le dos, et remontait d'un pas majestueux vers la cour de la ferme. Bientôt le capitaine l'entendit appeler le cocher :

— François ! vous tiendrez l'équipage attelé pour le train de six heures, et vous conduirez à la gare monsieur le capitaine Aguilard.

Jusqu'à la dernière minute il demeura aux côtés du condamné, l'entretenant de sujets indifférents, avec une politesse plus raffinée encore que de coutume, sans faire aucune allusion à la décision récente, mais ne lui laissa pas une minute de liberté.

Quand Aguilard fut dans la voiture, Aymon lui affirma que M^{me} de la Reyssouze, empêchée d'assister à ce départ le regretterait infiniment, qu'il lui transmettrait les compliments du voyageur, et que lui-même espérait le revoir, plus tard, lorsque le temps — *tempus edax rerum* — aurait fait son œuvre d'apaisement. Et tandis que la hante grille de fer grinçait en se refermant derrière l'attelage, tandis que le capitaine, le cœur serré songeait que — au delà de cette porte — s'ouvrait devant lui un avenir désolé, — Aymon se prit à écouter le trot lointain du cheval sur la route durcie, et scandant du doigt le rythme du vers, il déclama :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum !

II

Le 18 août dernier, le D^r Chaucer fut appelé chez M. de la Reyssouze. A son arrivée, il fut introduit dans le cabinet d'Aymon. Les volets rigoureusement clos maintenaient la pièce tout entière dans une obscurité absolue; seule, une large table de marbre apparaissait éclairée par une lanterne à glace rouge, et surchargée des nombreux objets usités dans un laboratoire de photographie. Aymon, penché vers la lanterne, examinait une épreuve.

— Veuillez agréer toutes mes excuses, mon cher Docteur, de vous recevoir en ces lieux : je développe des clichés. Je

vous ai mandé pour ma chère épouse; je crois sa santé gravement compromise, et je désire que vous l'étudiez avec une extrême attention. Soumise à un interrogatoire serré, elle se dérobe, et nie toute souffrance; j'ai donc jugé utile de vous donner préalablement quelques renseignements qui vous permettront, malgré les échappatoires prévues, de juger en connaissance de cause. Voici les faits: depuis un an.... mais prenez un siège, Docteur....

...c'est moi qui t'en convie.

— Merci, je vous écoute.

Aymon s'installa dans un fauteuil, un peu à l'écart de la table, glissa son index gauche dans son gousset, et, balançant son lorgnon au bout de sa chaînette d'or, il reprit :

— Depuis un an..., soyons précis..., depuis onze mois, l'état de M^{me} de la Reyssouze m'inspire de sérieuses inquiétudes; à diverses reprises, je vous en ai fait part: chaque fois, vous m'avez rassuré, en diagnostiquant des troubles nerveux, de l'irritation spinale — si je ne me trompe — et vous avez prescrit les toniques, l'hydrothérapie. Mais dimanche dernier, de nouveaux symptômes se sont manifestés...

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.

entre minuit et une heure... je dormais, lorsque... mon sommeil est excellent, réparateur, sans cauchemar; — donc, je dormais, lorsque je fus réveillé en sursaut : un cri avait retenti. Je prêtai l'oreille... quelques secondes s'écoulèrent. Je perçus le même cri, et je crus reconnaître la voix de M^{me} de la Reyssouze, malgré l'éloignement, — car elle habite, comme vous le savez, dans une autre aile de notre demeure. Je me levai, j'allumai une lampe, et me dirigeai vers son appartement : je trouvai mon épouse sur son séant, les

yeux hagards, les mains crispées dans un geste d'effroi ; elle répétait : « Là!... là!... je ne peux plus le voir!... fermez les volets! » Elle désignait en face du lit une fenêtre ouverte, au-delà de laquelle je n'aperçus que les ténèbres enveloppant la campagne. Dès que les volets furent fermés, je m'informai de la cause de cet émoi : M^{me} de la Reyssouze, très-agitée au début, se calma graduellement, mais se renferma dans un mutisme obstiné. Le lendemain, lundi, à la même heure, survint une crise identique ; au milieu de propos incohérents, M^{me} de la Reyssouze s'adressa à moi en criant : « Regardez... là-bas... vers cette fenêtre !... C'est vous qui l'avez tué!... Allez-vous-en! »

— Vous semblait-elle consciente dans sa terreur ? demanda le D^r Chancer, ou plutôt supposeriez-vous que ses paroles fussent la conséquence d'une sorte de délire ?

— J'adopterais de préférence l'hypothèse d'un délire passager : cette accusation de meurtre, lancée contre son époux — un magistrat intègre — revêt un caractère indubitable d'aberration ; la répulsion qu'elle m'a témoignée dans cette circonstance, concourrait également à faire prévaloir cette interprétation. En effet, entre nous aucun dissentiment n'a surgi qui la puisse motiver, et dans le cours des journées qui ont suivi, elle a gardé son attitude accoutumée, plus réservée, plus morose certainement, mais point hostile. Mardi soir, je fus témoin d'un semblable paroxysme : sans cesse elle répétait, montrant la fenêtre : « Là! vous voyez... là! vous l'avez tué ! oui, c'est vous qui l'avez tué!... »

Mes yeux cherchaient, avec effort,
Ta vieille faulx qui luit dans l'ombre,
O vieux squelette de la mort !

Mais inutilement... je n'aperçus rien. Quoique ému de ces crises répétées, et indisposé par la perturbation qu'elles

ont amenée dans mon sommeil, j'avais conservé toute ma lucidité. En toute occurrence, vous ne l'ignorez point, je demeure calme et réfléchi : *impavidum ferient ruinae*..... Je méditai donc sur cette affaire, et je fus acculé à ce dilemme : ou M^{me} de la Reyssouze est en proie à des hallucinations... et alors, mon cher Docteur, le cas serait de votre ressort; ou elle a positivement *vu* un être dont l'aspect a déterminé ces terreurs nocturnes, — sans que j'aie pu moi-même constater le fait *de visu*, étant arrivé trop tard, ou ne possédant point une vue suffisamment pénétrante. Je résolus donc de suppléer à l'insuffisance de mes facultés visuelles par un artifice scientifique. Sans prévenir ma digne épouse, dans la journée de mercredi je dissimulai derrière les tentures de sa chambre un appareil photographique braqué sur la fenêtre désignée comme lieu de l'apparition. Il était muni d'un obturateur à mouvement d'horlogerie, qui ne devait le déclancher qu'à onze heures du soir lorsqu'elle serait endormie. Durant trois nuits..., hier soir encore... mon appareil a fonctionné à merveille, mon épouse a été en proie aux mêmes symptômes; mais, sur mes clichés ne s'est révélée aucune image réellement démonstrative. Ces crises sont donc uniquement maladives... et voilà pourquoi, mon cher Docteur, je vous ai prié de venir. Maintenant, si vous voulez bien, nous passerons chez Madame.....

— Est-il indiscret, interrompit le Docteur, de vous demander à voir ces clichés ?

— Nullement indiscret ! J'en ai tiré quelques positifs... que voici. Scrutez-les tout à votre aise !... Ça et là, des marbrures..., des filaments grisâtres..., des taches pareilles à celles qui déparent souvent les meilleures épreuves; sur celle-ci un *voile*, comme nous disons... probablement une bougie allumée par la malade.

— En effet, dit Chaucer, je distingue quelques lignes estompées..., des apparences informes, diffuses..., rien de net.

— Espérez-vous, reprit Aymon goguenard, y trouver un portrait de fantôme, avec ressemblance garantie? Votre désappointement, ô sceptique fils d'Esculape, ne me surprend point médiocrement.....

Rodrigue, qui l'eût dit?

Chaucer ne releva pas cette allusion taquine : il s'était rapproché de la lumière, et minutieusement il étudiait une épreuve qu'il tenait sous les rayons rouges émis par la lanterne. A ses yeux de plus en plus attentifs, quelques vapeurs indécises, groupées au centre de la mince feuille brunâtre, perdaient leur caractère indistinct ; des courbes se précisaient, dessinaient les contours d'un corps humain. Lentement, de nouveaux détails se révélaient ; les ombres prenaient leurs valeurs, les lumières accentuaient les saillies ; les membres, bizarrement flottants, apparaissaient désarticulés, flasques ; les vêtements, creusés en plis étranges accusaient des déformations hideuses. Le visage demeurait inerte, mais les traits se démasquaient successivement, malgré les stries entrecroisées qui les altéraient ; sous les reflets de la lanterne, ces sillons simulaient de sanglantes blessures ; — et sans que la vie se fut éveillée, sans que le regard des yeux à demi-fermés se fut allumé, l'image prit une réalité si saisissante que, sans hésiter, Chaucer reconnut le capitaine Aguilard.

Lorsque le Docteur, stupéfié, sans mot dire, déposa l'épreuve sur la table et se leva, — Aymon, renversé dans son fauteuil, la tête en arrière, les mains croisées, méditait vaguement en tournant ses pouces.

— Eh ! bien, mon cher Docteur, dit-il, pouvez-vous me communiquer le résultat de vos investigations?...

En suivant dans son vol la fantasque chimère.

Avez-vous découvert la clef de ce mystère?

— Non, répondit Chaucer en prenant son chapeau; rien... simples reflets... purs jeux de lumière!...

Et il se rendit auprès de M^{me} de la Reyssouze, dont les réponses trop brèves, évasives, ne lui apprirent rien. Il se borna à lui prescrire du bromure de strontium, — et se retira fort préoccupé.

Ces faits bizarres lui devinrent une obsession sans trêve; à toute heure, il se surprenait tentant, en un effort irrité, de pénétrer dans le domaine de l'insondable; et son esprit s'effarait en se heurtant à la muraille de granit qui enserrait ce domaine. Il ne fut pas étonné..., il éprouva plutôt un saisissement aigu, un horrible vertige, — comme s'il se fût penché sur le bord d'un gouffre, dont l'attraction l'avait déjà fasciné à distance, — lorsqu'il lut, quatre jours plus tard, dans la *Gazette de Louèche* du 16 août, la nouvelle suivante :

« Hier, au pied du Gemshorn, a été retrouvé le cadavre
« d'un touriste, effroyablement mutilé et défiguré par une
« chute de plusieurs centaines de mètres. Son identité a pu
« être établie à l'aide des lettres contenues dans son porte-
« feuille; elles étaient adressées à M. Pierre Aguilard, capi-
« taine aux chasseurs d'Afrique. »

D^r BLANCHARD.

Novembre 1894.

LE POÈTE DANOIS

LOUIS HOLBERG

CAUSERIE

Pourquoi les Danois ont-ils accaparé Louis Holberg, originaire de Bergen en pleine Norvège? Ils ont pour cela plusieurs bonnes raisons. D'abord la Norvège, réunie au Danemark sous la reine Marguerite par l'union de Calmar (1397), conserva ce régime jusqu'en 1814; ensuite les Norvégiens portés aux choses intellectuelles veulent tous avoir étudié à Copenhague, enfin le séjour de Bergen eut pour Holberg plus de pierres que de morceaux de pain; d'ailleurs il n'est pas étonnant qu'il ait préféré le séjour danois au port de la baie de Haag; les écrivains de marque reprochent aisément à leur patrie son obscurité, et l'on voit même des auteurs médiocres manifester le même orgueil. Holberg est donc danois, mais il n'en a pas le caractère doux et absorbé; si jamais écrivain d'esprit fut nomade et hargneux, il répond à ce nom-là. Son éducation première se chargea de dessécher en lui le germe des sentiments expansifs ou aim-

bles; orphelin à 10 ans, il décochait ses premiers vers satiriques d'enfant à une respectable dame, il est vrai qu'il fut vertement lancé par son précepteur Pierre Lem, mais seulement parce qu'il avait commis une faute de versification dans son épigramme.

On irait loin si l'on se laissait entraîner à raconter ses aventures et les luttes pour l'existence qui le contraignaient, alors qu'il était frais émoulu de la Faculté de théologie, à revenir de Copenhague en Norvège... pour y cumuler des fonctions de directeur d'école et de prédicateur-adjoint. Cela ne pouvait durer longtemps, il était d'ailleurs déjà en proie à cette fièvre de mouvement qui l'obséda toute sa vie, et lorsqu'il eut obtenu les éloges académiques, il résolut de courir le monde et de chercher sa veine, car il s'ignorait encore, mais il avait soif d'observer. Un jour donc, il s'embarque à Bergen avec une légère somme (175 fr. environ) et fait voile pour Amsterdam; pauvre séjour pour un pédagogue, il n'y gagna que la fièvre et n'y connut que la misère. Un trait piquant de ces *Odyssées*, qu'il a racontées lui-même avec beaucoup de verve, c'est ce qui lui arriva pendant qu'il se posait à Christiansund comme maître de français, d'anglais et d'italien; un marchand hollandais vint lui faire concurrence, Holberg furieux le traita d'âne et le provoqua à un duel de langue: ce duel lui arrache dans son autobiographie l'aveu que jamais le français n'a été plus maltraité que par les deux rivaux. Il faut dire que peu après pour combler ses lacunes dans la connaissance de notre langue, il vient à Paris; quand il y demande au libraire un Duchêne, on lui apporte un *Lucien*, et quand il s'informe de son logis, il lui est répondu qu'on ne connaît pas *M^{lle} Louise*. Bref à travers toutes ces pérégrinations, Holberg a vécu 30 ans sans avoir eu d'autre passion que celle des voyages, passion contractée

en lisant un journal d'aventures. Ce goût était si bien enraciné dans sa cervelle qu'il inventa pour les écrire des voyages extraordinaires, lesquels servirent de prétexte à sa verve satirique, lorsqu'il ne lui prenait pas fantaisie de l'exercer sous forme de pièce de théâtre. Dans cette existence errante, entrecoupée, il lui arriva parfois de rire de lui-même quand il ne riait plus des autres; exemple à Rome où, par économie, il préparait son dîner lui-même, un livre dans une main et la cuiller à pot dans l'autre; comme beaucoup de ses pareils, il est fils de ses aventures beaucoup plus que de ses études: on n'observe vraiment bien les hommes qu'à leur contact forcé par les exigences les plus instantes de la vie.

Lorsqu'il revint à Copenhague, il avait acquis des connaissances sérieuses en Allemagne, en Italie et en France; il avait le titre de professeur-adjoint et attendait une place vacante; quand le cas se présenta, il se vit condamné à enseigner sous le nom de métaphysique, une sorte de science mal définie avec prétentions à la logique, le tout incompatible avec la vivacité de sa tournure d'esprit; quelle torture de discourir en l'honneur de cette métaphysique! Holberg ne réussit qu'à lui faire un enterrement de première classe, alors il se déroba à cette science en faveur de l'histoire et commença à fixer l'attention, la poésie l'attirait déjà. Comme on lui prodiguait de toutes parts des poèmes de circonstance il résolut d'être aussi poète et pour son coup d'essai traduisit en vers la sixième satire de Juvénal, celle sur les femmes, de toutes la plus effrénée; mais il ignorait la prosodie, ses vers n'avaient pas de métrique, il fallut qu'un ami lui enseignât la technique de l'art; c'est avec ces nouvelles données qu'il composa un poème qui fit sensation: *Peter Paars*, œuvre d'un ton heroï-comique où il raconte les aventures étonnantes de l'artisan danois auquel il donne ce nom

L'histoire est renouvelée de l'*Odyssée* d'Homère, le héros n'y est pas aux prises avec la terrible déesse qui persécuta l'époux de Pénélope, mais il est en butte aux coups infatigables de l'envie, qui suscite contre lui tous les serviteurs d'Eole. Grâce à leurs tempêtes, le malencontreux fiancé en quête de sa Dorothee, est jeté sur une terre inconnue, où il n'existe aucun respect des lois ; la morale est subordonnée à un utilitarisme outré ; le pasteur qui baptise les enfants met sur la même note frais de baptême et frais de sépulture, parce que ses paroissiens étant tous prédestinés à mourir pendus, le prêtre prend ses mesures. La guerre éclate entre ces insulaires et les naufragés ; Peter Paars se conduit en héros, mais il est trahi par son cuisinier et vaincu. Son armée abandonne ses meilleurs vêtements et ses souliers à titre d'indemnité de guerre ; plus tard l'envie rallume les hostilités, Paars fait prisonnier inspire à la fille du bailli une passion intense, qui se manifeste par un dévouement de la plus méritoire abnégation. Elle délivre le captif qui fuit à toutes voiles cette terre inhospitalière. — Après de nouvelles vicissitudes, il finit par triompher des obstacles et retrouve l'objet de ses vœux et de ses rêves.

Dans ce poème, Holberg s'est fait la main en s'amusant et a donné un premier aperçu de sa valeur et de sa manière ; il devait être déjà connu par ses dispositions à la satire, car son *Peter Paars* excita une grande rumeur ; chacun voulait être visé dans les épigrammes dont l'œuvre est émaillée : deux ardents adversaires de Holberg entre autres soulèverent contre lui le roi et l'université, espérant lui faire perdre sa chaire de professeur. Heureusement, cet orage fut éloigné, grâce à l'intervention calme et raisonnable du comte Danneskiold qui fit ressortir ce qu'il y avait de mal fondé dans les attaques jalouses des deux ennemis de Hol-

berg, et *Peter Paars* connut trois éditions en six mois. Cette animosité reste ce qu'il y a de plus curieux dans l'ouvrage. Les Danois doux et absorbés, habitués à une existence très calme, furent émus, scandalisés de semblable innovation, mais quand ils y furent habitués ils s'apaisèrent et aujourd'hui encore ils lisent *Peter Paars* comme les Espagnols lisent *Don Quichotte* et les Anglais les *Voyages de Gulliver*.

Si Holberg n'avait pas éprouvé par nature le besoin d'apprendre en observant et s'il n'avait pas eu un solide capital de connaissances littéraires, il y avait en lui l'étoffe d'un Swift : en tous cas son *Nicolas Klimm* est une paraphrase curieuse des *Voyages de Gulliver* : comme lui, Holberg attaque de loin, par prudence, les usages ridicules et les préjugés qu'il a observés dans son pays ; il en veut surtout aux pédants, aux idéologues de la religion et de la politique, à ceux qui font parade de la noblesse du sang. Son *Nicolas Klimm* pourrait avoir comme épigraphe : Vanité des Vanités, il en rappellerait la *Foire* esquissée par le romancier Thackeray, mais ce serait dans le domaine du merveilleux et des généralités voilées.

Nicolas Klimm est un étudiant norvégien, fort en thème et brillamment diplômé par l'Université de Copenhague. Il a entendu parler d'une grotte mystérieuse où l'on a déjà vainement essayé de s'aventurer ; il s'arme d'une corde, traverse notre globe sans évoluer comme le Dante le long de l'échine de Satan, tombe dans le vide et arrive sur une autre planète nommée Nazar.

Après un court sommeil bien dû aux fatigues de sa transmigration, il est brusquement réveillé par les beuglements d'un taureau en furie et se réfugie sur un arbre : ô surprise ! l'arbre fait entendre des cris lamentables : c'est à se croire dans la forêt des suicidés de l'Enfer du Dante...

Mais non, il est dans un pays où les habitants sont des arbres, et il se trouve à califourchon sur les épaules de la femme du bourgmestre. Une foule d'arbres l'entourent, on l'emmène dans la ville; elle a fort bel aspect la population, — des arbres, — différent de taille et de couleur suivant l'âge ou le sexe; quand on a plusieurs branches, on est noble; six branches donnent accès au faite de l'aristocratie, il n'y a plus haut que les citoyens dont la fortune a été consacrée à la patrie. Dans ce pays bizarre, les fonctionnaires publics non salariés sont en haute estime; quant aux gens de cour, ils viennent après les paysans et les manufacturiers. — Dans un pareil récit, l'auteur ne peut soutenir avec ses arbres, il les perd de vue; Klimm cité en jugement pour offense à une femme est acquitté par le juge, une jeune fille qui est encore un jeune arbre... mais les avocats, on nous les représente vêtus de peaux de mouton... quel sens peut bien avoir cet habit sur le dos des princes de la chicane? L'intention de Holberg reste vague. — Klimm est acquitté, le roi s'intéresse à lui et le fait mettre à l'école... en vain notre étudiant exhibe ses titres : son éducation nouvelle est toute physique et morale, on n'a cure de son développement intellectuel; en finale on le juge digne de remplir l'emploi de coureur; triste inutilité de ses diplômes universitaires, mais les habitants de Nazar ne peuvent pas avoir plus de logique, et les coureurs doivent y faire fortune, car des arbres sont censés revêches au déplacement. Plus tard, Klimm obtient l'autorisation de voyager pour s'instruire. Ici le roman poème devient vif et original, le lecteur suit avec intérêt N. Klimm chez les Nagiris, autres habitants de la planète Nazar dont les yeux ont la forme d'un carré long, et tous les objets revêtent pour eux cette forme : si l'on veut un emploi, il faut prêter serment qu'on

à la notion ou l'illusion visuelle du carré long; il y a là sans doute une critique de l'intolérance qui se rend des choses un compte obstiné et préconçu.

Mais voilà bien un autre territoire : les jeunes y sont expérimentés et les vieux écervelés : on est majeur quand on sait parler, on devient mineur à quarante ans; les enfants occupent les magistratures, les vieillards jouent à la toupie, et tout près de cette région étrange, Klimm en rencontre une où les rôles naturels des sexes sont intervertis : les femmes gouvernent, les hommes tricotent et font la cuisine : les femmes sont entrepreneuses, les hommes doivent être... Joseph; les premières ont le droit d'attaquer, les autres le devoir de résister; un jeune homme séduit est perdu de réputation, tandis que les jeunes filles tirent vanité de leurs bonnes fortunes. Il ressort de ces suppositions bizarres une pensée philosophique traitant par l'absurde les changements qui pourraient survenir dans le mode d'existence établi par les lois naturelles et la société humaine. Le but satirique vise donc à travers les caprices et la fantaisie certains préjugés ou certains projets faisant redire avec Musset :

Le monde, mon ami, sera bouleversé

On ne verra plus rien qui ressemble au passé.

Mais ces excentricités subversives sont bonnes pour la planète Nazar, où Klimm, devenu tout puissant après avoir tourné la tête de la femme de son bienfaiteur, est précipité du haut de son prestige par cette nouvelle Putiphar; il lui survient encore quelques autres aventures et finalement il se trouve non gros Jean comme devant, mais... sonneur de cloches à Bergen. — Si Holberg n'avait eu pour flageller les travers de la société que la scène de la planète Nazar, il n'aurait pas fait école; la meilleure part de sa réputation il l'a

trouvée au théâtre. Comme son contemporain de Venise Carlo Goldoni, il doit beaucoup à Molière : l'auteur italien qui s'est révélé à la France par son *Bourru Bienfaisant* n'a qu'une ressemblance scénique avec l'auteur du *Misanthrope*. Insouciant et vif comme on l'est sous le ciel d'Italie, il demanda à Molière le secret de ses admirables qualités dans le dialogue, et en imita heureusement le naturel et la légèreté dans des pièces à caractère comme la *Villégature*, dont un épisode pourrait bien avoir donné « *Nos Intimes* » à Sardou, ou dans ses *Pantolonnades*, illustrées par Arlequin et Colombine. Holberg est plus sérieux, comme Molière il est porté à la misanthropie; il n'a pas les rancœurs qui torturaient l'époux malheureux d'Armande Béjart et l'amant angoissé de Célimène, car il a vécu sans passion, mais son caractère violent, original, inconséquent, donnait à sa misanthropie un aspect redoutable pour son entourage; comme il a de plus que Molière, le fruit de ses études, il demande au grand comique français son intention philosophique, et c'est en suivant comme à la piste ses personnages, qu'il les adapte à la scène et au tempérament danois : il glane à droite et à gauche une idée mère, il l'accommode au gré de sa verve et de son esprit, et se montre toujours moins soucieux de châtier le vice que de se moquer des ridicules. Avec ce programme et Molière pour maître, Holberg qui venait de traduire l'*Acare* dota son pays d'un théâtre national.

Il y a une nuance bien marquée entre les personnages des deux grands comiques : si, à la lecture d'une pièce de Holberg, on a le sentiment que ses sujets sont bien pris sur les rivages du Sund, on a aussi l'arrière-pensée qu'ils reproduisent à distance des types généraux comme Molière savait les peindre. Les bourgeois vaniteux, les pères entêtés, les maris *firés*, les femmes despotes ou sages, les jeunes filles

sensées, ou capricieuses du mal d'aimer avec leur soubrette pour complice, tous ces héros de Molière ont leur parallélisme chez Holberg, mais il n'ont pas davantage ; cette réserve n'enlève au comique danois absolument rien de son cachet individuel scandinave, marqué au coin d'une verve exubérante qui manie avec dextérité le fouet de la satire.

Il ne faut pas lui demander de fouiller un caractère, surtout un caractère de femme : cela s'explique, rappelons-nous que Holberg n'a jamais vibré au choc des passions et n'a par conséquent pas pu nous communiquer des expériences à cet égard. Ce cœur sec était doublé d'une maladie de raisonner, qui ne lui aurait jamais suggéré l'idée de choisir une cuisinière pour juge de ses œuvres.

Ajoutons que Holberg est classique, il marche sur les traces de la comédie antique et de la manière espagnole auxquelles Molière lui-même doit tant de choses : s'il a pris son bien où il le trouvait, il faut avouer que Lopez de Vega a été pour lui une mine féconde d'où il a extrait et dépouillé de leur gangue bien des trésors ; il les a naturalisés français par sa sobriété, sa distinction, son tact moral, comme Holberg les a plus tard naturalisés danois à son idée. — Si la comédie *Jean de France* doit laisser une impression de la valeur que Holberg attribue aux mœurs françaises de la régence, le portrait n'est certes pas en faveur de la patrie de Molière ; le héros de Holberg envoyé à Paris pour étudier une autre langue n'a su qu'oublier la sienne et s'enduire du vernis ridicule et déplaisant qui passait sous Louis XV pour une preuve de supériorité. Jean de France a perdu à l'étranger jusqu'au respect que l'on doit à ses père et mère ; quand il revient à Copenhague, dans ce lieu saint de l'archaïsme et du patriarcat, il lui vient à l'esprit d'enseigner à sa mère comment on danse le menuet ; le père qui a d'abord

protesté fait ensuite chorus; voilà certes une situation où la bouffonnerie cingle vigoureusement les épaules de ceux qui les lèvent avec dédain, quand on parle devant eux de respect filial.

On est sobre dans le Nord, du moins aux heures des repas, mais entre deux l'eau-de-vie fait de terribles ravages, surtout chez le paysan; Jeppe le dormeur éveillé en est un exemple bestial et presque féroce; sa femme Nille, une forte femme celle-là, vient de l'envoyer aux emplettes à la ville, mais il boit tout l'argent qu'elle lui a confié et tombe ivre-mort. Survient le baron Rilus, il le fait transporter dans son château et coucher sur son propre lit: quelque chose de l'opéra comique *Si j'étais roi* en moins oriental et surtout en moins poétique; le caractère vil de Jeppe éclate à son réveil pour sauver une situation banale; il ne veut rien moins que faire pendre ceux qui l'entourent et qui sont dans le complot du baron; pour le détourner de cette idée macabre, la femme du bailli lui fait danser une polonaise qui provoque une nouvelle irruption au cerveau des vapeurs alcooliques et notre homme se rendort, dans cet état on le réintègre chez lui où il a quelque peine à s'expliquer avec sa femme, mais il rentre pourtant en lui-même.

Il existe en Danemark un usage bizarre, issu peut-être de l'habitude française en vertu de laquelle les grandes dames tenaient ruelle et recevaient au lit leurs visites. En Danemark donc il est admis qu'une femme qui vient d'être mère reçoive au lit toutes ses connaissances; certaines tribus sauvages ont mieux: c'est le mari qui s'alite quand sa femme relève de couche... bref! Holberg nous dépeint la *Chambre de l'accouchée*, et les commères de Copenhague y passent au désespoir du mari, qui se ruine à régaler tout ce monde, et, pour surcroît de malchance, sent naître

le doute angoissant d'une collaboration probable en matière de paternité. On comprend qu'il soit porté à maudire ces visites à l'accouchée, lui qui a toutes les inquiétudes d'un Sganarelle, jusqu'au moment où il retrouve le calme et s'éponge le front sans y rencontrer d'aspérités.

De tous les vices qu'Holberg a malmenés, le pédantisme est celui auquel il s'est le plus attaché ; il l'a pris en science et en politique. C'est d'abord le « faux savant » sous les traits d'un jeune paysan qui a fait des études. Quand il revient au village, il bombarde tout le monde de sa prétendue supériorité ; ses parents, sa fiancée, le pasteur même sont accablés jusqu'au moment où l'on voit apparaître le bout de l'oreille, et de quelle façon ! Les dupes du faux savant sont convaincues que sa science n'est pas la même que celle qui a généralement cours, aussi quand il vient à parler du mouvement de la terre autour du soleil comme d'une vérité incontestable, il est démonétisé dans l'esprit de chacun ; autant la fausse science l'avait élevé, autant la vraie science l'abaisse. Et en politique Holberg attaque le pédantisme ou la prétention dans son chef-d'œuvre, le *Potier d'Étain politique* ou la *Ferblanterie politique*, terme connu pour désigner précisément en politique ceux qui se passionnent pour elle et lui demandent un rôle parce qu'ils n'y comprennent rien. Le potier d'étain Hermann raisonne administration communale d'un ton gravement fou, mais absolument désintéressé ; il est en compagnie d'un pelletier, d'un coutelier, d'un douanier, d'un aubergiste et d'un fabricant de brosses. Il y a bien un certain Antoine, charron, amoureux de Maria, fille de notre potier, mais Hermann veut un gendre qui se connaisse en politique. Il y a bien aussi Grête la bourgeoise que toute cette politique impatienté ; son homme était si travailleur, il est si bon ! quand elle le gille, il

compte jusqu'à 20 et recommence une seconde fois, s'il le faut, pour calmer sa colère. Ils sont d'un franc comique ces membres du Comité politique qui blâment Vienne et Berlin de n'avoir pas au moins une escadre de bâtiments légers, et sont persuadés que si l'Autriche ou la Suisse avait une flotte, on marcherait droit sur Constantinople, pendant que les Turcs et les Français feraient le siège de Vienne ! Mais les discussions de la burlesque assemblée parviennent aux oreilles d'un certain Abraham, qui, avec son ami Sander et d'autres personnages des deux sexes, va imaginer une mystification exemplaire à l'adresse d'Hermann et de ses coassociés. — Deux conseillers d'emprunt annoncent au potier qu'il est investi des fonctions qu'il souhaite ; notre homme enthousiaste fait partager à sa femme cette grande joie et la digne potière que hante à son insu une forte dose de vanité, n'en déplaît à son bon sens, se dispose à recevoir les gens qui viendront la féliciter, tels que valets, servantes, ambassadeurs, excellences, monseigneurs, etc... Son mari lui fait la leçon avec une richesse de détails très intéressante : Le thé devra être servi de bon matin, l'après-midi ce sera le café : on se lèvera vers 9 ou 10 heures, sauf dimanche, parce que ce jour-là le bourgmestre prendra médecine ; il faudra avoir une tabatière, un chien manchon portant un nom français, sa maîtresse lui embrassera le nez à chaque instant devant les étrangers : Henri, le potier apprenti reçoit aussi des instructions... de quoi le faire passer Jocrisse sans augmentation de traitement, sa livrée l'enorgueillira : en somme tous les gens du potier deviendront atteints de *bourgmestromanie*, excepté la jeune fille, fidèle à son Antoine envers et contre tout. Mais les difficultés ne tardent pas à surgir ! Voici d'abord deux pétitions en sens opposé sur lesquelles il faut que le nouveau bourg-

mestre se prononce, ensuite une révolte de matelots éclate, et il faut examiner une plainte de chapelier à propos de la fabrication du castor... tout cela lui fait perdre la tête, pendant que sa femme distribue à de parasites visiteurs force thé et café sucrés au sirop. Le bourgmestre démissionne, on refuse sa démission : furieux il s'en prend à son domestique : « Fais-moi voir clair dans mes affaires, lui dit-il, ou je t'assomme » et il voudrait que son valet prenne sa place; aussi quelle joie quand il apprend sa mystification et de quel cœur léger il retourne à ses pots d'étain. Il y a du Jourdain et du Sganarelle chez ce bourgmestre d'emprunt; mais il revient de ses folles idées, il se corrige, ce qui n'est pas le cas pour les personnages de Molière; c'est par là surtout que l'auteur danois est original; il trouve avec le fabuliste cet accident qui fait « que l'on rentre en soi-même ». Holberg modifie l'individu; il aime le faire évoluer, le guérir... en maniant le fouet de la satire, il constate des résultats moraux, des améliorations; c'est là sa spécialité! Et comme il marche à son but, quelle concision dans son dialogue, à travers les feux d'artifice de son esprit et les pétarades de son humeur : quelle vie il souffle sur ses personnages, c'est la manière de Calderon appliquée au peuple danois, avec tous les égards dus à son tempérament vaporeux et absorbé. Les compatriotes de Holberg se sont bien reconnus, leur rire a donné gain de cause au grand poète comique; ce rire qui justifie tout, est toujours sur leurs lèvres et y sera longtemps encore à l'ouïe des œuvres ou seulement du nom de Louis Holberg.

J. KAUFMANN.

*maître au Collège;
Prof. de Littératures Française et Etrangères.*

LOUIS TOGNETTI

SA VIE — SON OEUVRE ⁽¹⁾

I

Il est, en ce monde, des êtres qui, si nous pouvons ainsi formuler notre pensée, semblent avoir passé à côté de leur vie, et qui, non suffisamment trempés pour la lutte, victimes des circonstances et de leurs propres impressions plus encore que de leurs défauts, arrivent au bout de leur carrière avec une œuvre qui n'est pas celle de leurs rêves, mais l'œuvre de la vie qu'ils ont en quelque sorte subie.

A la recherche d'un idéal qu'ils ne peuvent atteindre, désirant constamment le beau, le bon, le vrai et se laissant emporter, entraîner par le courant empesté et desséchant du matérialisme, faisant le mal en rêvant le bien, pour

(1) Nous avons dû, pour cette étude, avoir recours aux articles parus précédemment sur Louis Tognetti ; c'est ainsi que nous devons mentionner les notices biographiques de MM. Louis Duchosal, A. Wagnon, E. Redard, V. Rossel (*Hist. litt. de la Suisse romande*), etc.

Nous tenons également à remercier MM. L. Bogey, conservateur des Bibliothèques, et E. Delphin, bibliothécaire du théâtre, de leur judicieux concours.

ensuite pleurer leur faute, ils sentent peu à peu leur force morale s'émousser, se fatiguer à cette lutte constante et leur cœur se remplir d'amertume et de fiel.

Il semble alors que leur âme n'habite pas le corps que lui avait assigné la nature, mais un corps étranger, ne pouvant plus comprendre ni suivre ses aspirations et ses espérances.

Et cette dualité est une souffrance, car elle leur permet de comparer ce qu'ils ont fait à ce qu'ils auraient pu faire, et toujours, et sans cesse, une force, contre laquelle ils essayent en vain de réagir, les entraîne loin du but poursuivi.

Et cette souffrance devient chaque jour plus irritante, plus intense, et les malheureux en arrivent à séparer ces deux êtres, à faire deux personnages distincts : et, l'âme en denil, le cœur saignant, ils chanteront, pour s'étourdir, pour oublier, ou suivant l'expression du poète : « Ils chanteront pour ne pas pleurer » :

Je chante la gaité, le cœur gonflé d'alarmes,
Mais c'est dans cet espoir, par mon orgueil conçu,
— Renaissant chaque jour et chaque jour déçu —
Que le bruit de mes chants pourra couvrir mes larmes.

a dit Louis Tognetti.

Mais de cette souffrance elle-même, une force naîtra, de nouveaux accents s'élèveront, plus amers, plus tristes, mais aussi plus profonds, plus vrais; et de cette désespérance, de ces luttes, une œuvre sortira, sincère et forte, car nul n'est poète qui n'a pas lutté et souffert.

On peut dire que la vie de Louis Tognetti est tout entière dans ces quelques lignes et c'est ce qu'on ne saurait assez répéter : Il ne fut pas ce qu'il parut être.

II

Louis Tognetti naquit le 5 mars 1832. Comme le dit L.-A. Duchosal dans un article biographique, la naissance des poètes devrait être marquée par quelque phénomène visible et prophétique. Mais, en ce jour, les cloches restèrent muettes dans leur prison de pierre; les oiseaux du ciel ne vinrent pas, en foule, saluer le petit Louis; le soleil ne versa pas, pour cet instant, plus de rayons et de lumière, rien ne marqua la venue de cet enfant qu'avait cependant touché la Muse inspiratrice.

A deux ans déjà, notre petit homme partit un beau matin, un gentil sac aux provisions pendu au côté, pour faire son entrée dans le monde et s'initier aux mystères de l'alphabet. Ce fut respectable dame Alisier qui eut l'honneur d'ouvrir son intelligence à ces nouveaux horizons, et il faut croire que l'élève sut profiter des leçons, car, deux ans plus tard, à quatre ans, il entra chez le père Alisier qui ne prenait généralement les enfants qu'à partir de six ans. A huit ans enfin il entra au collège.

Chacun connaît la pièce : *Fruit sec*, dédiée au poète Adolphe Ribaux, et que renferme *Menuet-Monnaie*. Nous aimons à croire que ces vers furent plus un jeu d'esprit qu'une confession sincère :

Alors que j'étais au collège,
J'étais un insigne fruit sec.
Et l'on ne pût, ô sacrilège !
Jamais me faire mordre au grec.

dit-il; mais, doué d'une intelligence peu commune, secondé par une remarquable facilité d'assimilation, il est certain qu'il, sans être peut-être d'une application soutenue, son ca-

ractère s'y opposait, il se maintint néanmoins dans les bonnes places.

La preuve en est qu'à quinze ans et demi, il achevait sa première et entraît au gymnase, dont il sortit bientôt, son titre de bachelier ès-lettres dans la poche.

Délivré du souci des examens, il n'avait plus qu'à songer à la carrière qu'il désirait embrasser. Grave problème ! question ardue pour un esprit indépendant, assoiffé d'inconnu, et sentant déjà s'agiter confusément en lui cette muse, touchante et sincère, qui lui devait dicter tant de choses exquises.

Pensant avoir des dispositions pour le commerce, il s'en fut bientôt à Mannedorf (Zurich) étudier cette branche. Pauvre Tognetti ! si quelque chose pouvait le fixer, ce n'était certes pas d'aligner des chiffres dans un grand livre ou trôner majestueusement derrière un comptoir ; il le comprit bien vite et partit pour Paris étudier les mathématiques.

Nous avons sous les yeux un cahier de vers, composés à cette époque, et qu'il envoya de Zurich à son père à qui il dédiait ces premiers essais dans une lettre tout empreinte des plus nobles sentiments, et où il espère revoir bientôt sa famille, son foyer. Car, phénomène étrange, ce bohème, ce Juif-Errant, qui passa la majeure partie de sa vie à courir le monde, avait la bosse de la vie familiale, de la vie d'intérieur ; aussi ne pouvait-il rester longtemps absent, sans avoir le mal du pays et regretter son cher chez-soi ; ce qui ne l'empêchait pas, lorsqu'il était depuis quelque temps de retour, d'avoir la nostalgie des contrées bénies, toutes pleines de soleil éclatant, aux horizons d'azur, aux rives fleuries, où ses rêves et ses souvenirs le transportaient parfois.

Le cahier dont nous parlons contient déjà de jolies choses : *Le Sultan Raschid*, *le Fauteuil du grand-père*.

Il est au coin du feu, le fauteuil du grand-père.

Cette pièce manque encore, ainsi que la plupart des autres morceaux, de la technique de l'art, et les règles les plus élémentaires de la versification n'y sont pas toujours observées; mais le vers jaillit déjà, coule de source, et même dans les pièces où semblent se glisser des réminiscences, une idée originale vient parfois relever la forme un peu relâchée des vers; la concision manque, mais ce sont des défauts que le travail fera disparaître. car le don y est, le vers existe, il est poète!

Aussi, comme la poésie est assez incompatible avec les règles fixes, invariables, sans détours ni imprévus, qu'enseignent Legendre et consorts, comme la folle du logis devait se trouver fort mal de cette concentration d'études, et risquait beaucoup de jouer de mauvais tours au disciple de Descartes, Tognetti ne tarda pas, malgré de réels progrès accomplis, à goûter de moins en moins les charmes du carré de l'hypoténuse, ou les chemins, combien épineux, des intégrales et des différentielles. Il quitta donc le lycée St-Louis.

Pour se refaire un peu, il revint alors à Genève, étant aussi peu avancé qu'au sortir du gymnase quant au choix d'une carrière.

Mais qu'indiquaient ces tâtonnements, ces essais dans les différentes sphères de l'intelligence ou de l'activité humaine? sinon cette soif d'inconnu, de non senti, de mystérieux même qui le devait dominer toute sa vie.

Ainsi, l'atmosphère de Genève lui pesa bientôt; notre horizon trop borné l'étouffait, et, âgé de dix-huit ans à peine, il ne craignit pas de s'embarquer, à Bordeaux, en qualité de pilote, sur un vaisseau à destination des républiques de l'Amérique du Sud, et cela dans le seul but d'observer; car Tognetti était un observateur; tout ce qu'il avait vu et entendu, il le racontait avec une clarté, une précision rares;

il avait le don des images et nul ne savait mieux que lui évoquer une scène typique.

Voilà donc un de ses désirs exaucé : voir la mer, la mer immense, aux solitudes infinies, aux colères terribles, aux caresses enchanteresses; la mer, la grande mangeuse d'hommes, comme l'appellent les Hollandais; et, durant les longues nuits de quart, sous la lumière mystérieuse des étoiles, seul dans l'immensité bleue, il laissait son âme s'élancer dans les magiques régions du rêve, et, certes, ces instants de douce griserie compensaient bien pour lui les durs labeurs de l'existence journalière.

En humant l'âcre parfum de l'Océan, aux effluves amères mais vivifiantes, il se retrempa physiquement et moralement, délivré qu'il était des débilitantes pensées qui trop souvent le hantaient autrefois.

D'une grande sensibilité de cœur, ne pouvant voir souffrir, même un animal, Louis Tognetti fut, durant la traversée, le témoin forcé d'une scène pénible.

Il l'a contée tout au long dans quelques pages charmantes, empreintes d'une émotion réelle et puissante, sous le titre de *Pauvre Sultan*, un des nombreux beaux morceaux de sa *Olla Podrida*.

Sur le même vaisseau que lui se trouvait comme passager un jeune homme qui, à peine sorti du lycée, s'en allait ainsi tout seul, sur l'autre bord de l'Océan. Il avait pour compagnon, presque pour ami, un magnifique terre-neuve.

Intelligent et doux, le chien paraissait comprendre la douleur de son maître, et ils avaient tous deux comme de muets dialogues.

Et la solitude paraissait moins grande, la tristesse moins amère au malheureux enfant en sentant près de lui un être qui l'aimait. Bonheur de courte durée, hélas! car le capitaine

du trois-mâts, une espèce de brute, fait, dans un mouvement de colère, jeter le pauvre terre-neuve par dessus bord.

Outré de cet acte de barbarie et de cruauté, Tognetti demanda à quitter le bâtiment et le capitaine Leclère le débarqua à Montevideo.

Si le lecteur le veut bien, nous le reprendrons dans cette ville.

De Montevideo, il fait plusieurs voyages dans les républiques de l'Amérique du Sud, puis, les yeux encore tout éblouis de ces merveilleux tableaux que Loti saurait si bien décrire, regrettant le pays natal, petit, mais qui tient tant de place dans nos cœurs lorsqu'on l'a quitté, il revint à Genève.

Espérant, dans l'étude, se reposer de ses courses lointaines, notre *marin* va passer un semestre ou deux à Heidelberg, étudier le droit. Mais ce n'est pas en vain qu'on laisse grandir en soi le goût des aventures, qui, comme un vin capiteux, grise et a grisé tant de cervelles ; il est bien difficile, alors, de ne pas se laisser tenter de nouveau.

Ce fut, en effet, ce qui arriva, et Tognetti repartit bientôt pour les contrées bénies entrevues comme dans un rêve.

Cette fois, il ne séjourna pas longtemps à Buenos-Ayres qu'il quitta pour les Indes, la Chine et le Japon.

Ce n'était pas toujours le cœur gai, l'esprit dispos, qu'il courait ainsi les mers, du Sud au Nord, du Levant à l'Occident, voguant toujours, comme une âme en peine.

Parfois, il fait un retour sur lui-même et s'effraie à la pensée qu'il pourrait ne jamais revoir ceux qui lui sont chers.

Cette pièce de *Pour une bonne œuvre*, pièce écrite en mer par une nuit de tempête, le prouve suffisamment :

« Oh ! ce serait pour moi quelque chose d'affreux,
De mourir sans avoir revu ma bonne mère,
Sans avoir un ami pour me fermer les yeux,
Sans prêtre à mon chevet pour dire une prière.

D'avoir pour tout linceul l'Océan furieux,
Au lieu d'aller dormir dans le vieux cimetière
Que le Rhône remplit d'un murmure joyeux...
Dire que cette nuit peut-être est la dernière :

Que je puis ne pas voir le jour qui va venir...
A ce penser mon cœur se brisant d'épouvante
Laisse échapper les pleurs qu'il ne peut contenir.

Et je maudis cent fois mon humeur turbulente
Qui, méprisant les soins d'un paisible avenir,
M'a fait mettre le pied sur la plaine mouvante. »

Cependant, ces longs voyages furent pour lui une cure excellente, dans ce sens qu'il revint au pays natal plus homme ; il avait laissé en route le chauvinisme très étroit de la plupart des Genevois qui n'ont pas voyagé.

Au retour, il séjourne quelque temps dans Londres la grise, dont les brouillards le font bientôt fuir, puis il rentre à Genève.

Ce fut alors qu'il se lia avec le poète Carcassonne, ami de la famille. A l'école d'un tel maître, Tognetti connut bientôt tous les secrets de son art et les ressources que l'on en peut tirer en versification. Il devint plus maître de lui, pouvant condenser sa pensée et la couler dans des vers exquis, aux rimes d'or.

Il est certain qu'il gagna beaucoup au contact de l'auteur des *Bulles d'air*.

Nous ne pouvons résister au désir de mettre, en regard l'un de l'autre, les deux sonnets, l'un de Tognetti adressé à Carcassonne, l'autre de ce dernier poète, dédié à l'auteur de *Grisailles*. Le lecteur trouvera peut-être du plaisir à comparer ces deux pièces, dont la seconde est un véritable tour de force.

A M. Ad. Carcassonne.

Puissiez-vous retrouver sur les bords du Léman
Quelque ressouvenir de la terre de France,
Quelque vague rayon du beau ciel de Provence,
Quelque zéphir venu des bords de l'Océan.

Puissiez-vous, parmi nous, pour calmer la souffrance
Que loin du sol natal tout exilé ressent,
Retrouver des amis vrais dont le dévouement
Pour vous remplacera vos amitiés d'enfance.

Mais surtout puissiez-vous, à l'ombre de nos monts,
Dans la brise du soir aux fraîches harmonies,
Dans le bruissement des vagues endormies.

Retrouver bien souvent d'aussi douces chansons
Que celles que vous ont, à l'époque passée,
Murmuré les échos de l'antique Phocée.

Louis TOGNETTI.

A M. Louis Tognetti.

Lorsque je suis venu sur les bords du Léman,
J'emportais dans mon cœur, loin de ma chère France,
Les rayons lumineux du beau ciel de Provence,
Et les zéphirs venus des bords de l'Océan.

Triste, je me disais : Pour calmer la souffrance
Que loin du sol natal tout exilé ressent
Où trouver des amis vrais, dont le dévouement
Pour moi remplacera les amitiés d'enfance ?

Mais je vous ai connus, chers amis, et vos monts,
Et la brise du soir aux fraîches harmonies,
Et le bruissement des vagues endormies.

Tout ce que l'air contient d'adorables chansons.
M'ont dit ce que longtemps, à l'époque passée,
Me disaient les échos de ma vieille Phocée.

Adolphe CARCASSONNE.

Ces pièces nous amènent tout naturellement à parler de l'ouvrage qui les renferme : *Pour une bonne œuvre*, le premier volume du poète, qu'il publia en 1875.

Vendue au profit des victimes de la grêle, cette œuvre fut bien accueillie du public, lequel ne pouvait être que sympathique à ce débutant de vingt-trois ans à peine, qui commençait sa carrière poétique par « une bonne œuvre ».

Dans les soixante pages de ce petit recueil, il y a déjà nombre de jolies choses; quelques sonnets, comme : *Passé*, une des pièces qu'Iner-Cunoz a publiées dans les *Chants du pays*, sont charmants, et certes, tous les commençants n'ont pas, dans leurs premiers essais, trouvé des vers tels qu'en contient ce début.

Trois ans plus tard, en 1878, Louis Tognetti publiait son second volume de poésies : *Au jour le jour*, dédié à son maître et ami Ad. Carcassonne.

Du premier coup-d'œil, jeté dans ce livre, on voit que les promesses pressenties dans *Pour une bonne œuvre*, se sont réalisées, au delà même de ce qu'on pouvait espérer. L'ouvrier hésitant encore, cherchant sa voie, est devenu en quelques mois, un véritable virtuose. Le poète s'est affermi, affirmé, et, dans une langue pure, bien qu'exempte de toute prétention, l'idée jaillit, servie et embellie par le vers.

Il y a du soleil, des rires éclatants, des chants divins d'amour, et, si quelque larme furtive vient parfois briller, la pauvrette est bientôt séchée au souffle vivifiant de l'espérance. C'est le printemps du poète, c'est l'aurore de sa vie qui ne sera que trop tôt sombre et veuve de joies.

Partout éclatent de joyeuses fanfares :

« Voici le printemps et Mai jette
Comme un prodigue, à pleines mains,
Sur le bord de tous les chemins,
L'anémone et la pâquerette..... » (*Primavera*).

Comme il le dit lui-même dans sa préface :

« Suivant dans mon ciel gris ou rose
Une idée au vague contour,
J'ai fait ce livre au jour le jour,
L'âme gaie ou l'âme morose. »

C'est bien là l'œuvre du poète intime, vibrant et sincère; non point du poète professionnel écrivant de gros volumes, mais du gentil et gracieux trouvère du Moyen-Age, allant, de château en château, chanter ses amours et ses espérances.

Et nul n'a trouvé de plus doux accents, de plus suaves mélodies pour parler du divin thème :

« Mais pour nous, brillants de jeunesse,
Pour nous, gais oiseaux du printemps,
C'est le seul maître que connaisse
Nos cœurs ivres de leurs vingt ans;
C'est un grand et divin mystère,
C'est le doux prisme qui nous fait
Trouver sur cette pauvre terre
Un instant de bonheur parfait... »

Mais à côté de ces envolées dans le pays bleu, il y a des pièces d'une réelle valeur, tant au point de vue de l'idée que pour la forme.

Les Grues d'Ibycus, traduction couronnée par l'Institut national genevois, le *Jugement*, dont certains vers sont fort beaux, *Un artiste*, *l'Espoir* :

« L'Espoir qui, dans les jours d'alarmes,
Sous des baisers sèche nos larmes
Et met un baume à nos douleurs;
L'Espoir, qui, dans l'âme égarée,
Ramène la vertu parée
De ses plus riantes couleurs. »

et tant et tant d'autres.

Puis ce sont *Livres à vendre* où l'auteur stigmatise les amateurs de littérature malsaine, *Souvenir d'enfance*, une toute charmante histoire d'enfants, *Restons!* où l'on croit retrouver une partie du canevas de sa pièce le *Ranz des Vaches*..... Mais que sert de vouloir choisir, toutes sont à lire.

Enfin la pièce : *Sonnet* peut servir à relier *Au jour le jour*, au recueil suivant : *Grisailles*, paru en 1879. Ce volume où la note triste domine est certainement son œuvre la plus forte comme pensées, *Menue Monnaie*, étant la plus achevée au point de vue de la forme.

«Après avoir perdu sa chaste Béatrice,
Le Dante, sans espoir d'un meilleur lendemain,
Ecrivit en pleurant son rêve surhumain,
Faisant de la douleur sa muse inspiratrice :
.....
Car ce n'est pas l'amour béni, la liberté,
La richesse, un grand nom qu'on porte avec fierté.
C'est toi, sainte Douleur qui fais grand le Poète!»

Et c'est cette souffrance, cette rancœur, que l'on sent percer dans chaque pièce qui font la force et la beauté de *Grisailles*. Il y a des larmes dans certains vers, des sanglots, vrais, profondément sentis et qui ont un écho dans l'arrière fond de notre propre cœur.

Comme un enfant peiné vient chercher des consolations près du cœur maternel, ainsi notre poète a-t-il placé ce volume, tout plein de tristesse et de désespérance, sous la sainte égide de sa mère.

Il faut, pour bien comprendre ces vers, avoir soi-même souffert et pleuré. Il le dit, du reste, dans sa préface :

«Vous qui croyez à l'espérance,
Vous dont le cœur n'a pas saigné

Et ne connaît pas la souffrance
De voir son amour dédaigné,
Vous qui n'êtes pas las de vivre
Et de souffrir à chaque pas,
Croyez m'en : refermez ce livre,
Vous ne le comprendriez pas. »

Cependant, que de jolis vers sont éclos de ces regrets
mêmes :

Ce que n'a jamais dit le papillon aux roses,
Alors qu'il caressait leur sein demi-fermé,
Ou bien qu'il chiffonnait leurs corolles décloses,
C'est combien je t'aimai.....

.....
Ce que n'a jamais dit la frileuse hirondelle...

.....
Car, ni l'oiseau, ni le zéphir, ni le nuage,
Ni le frais papillon, cet insecte d'un jour,
Ni les rayons du ciel, n'auraient eu de langage
Pour un si grand amour.

Il y a là, condensés dans ces cent-soixante-et-dix pages,
toute une vie, tout un monde d'idées, les unes belles et gran-
des, nobles et touchantes, les autres douloureuses et tristes,
amères et sombres. Dans ce volume se remarque fortement
une de ses pensées dominantes, ce qu'il recherche dans tout
et partout : le côté humanitaire.

Comme, adolescent, il se sentait frémir d'indignation à la
vue d'une pauvre bête qu'on jetait à la mer, ainsi, homme,
les misères des humbles, des petits, des pauvres, le préoc-
cupent. Il s'associe à leurs peines, à leurs afflictions et pleure

.....
.... quand je vois au cimetière,
S'en aller une pauvre bière,
Sans amis ni parents après.....

Et cette sensibilité, cette sympathie pour tout ce qui souffre étonnent, mais sont plus belles encore chez un homme qui a beaucoup souffert lui-même et dont le cœur, semble-t-il, aurait dû ou pu se dessécher au souffle de scepticisme qui trop souvent se propage chez ceux qui ont vu de près les bassesses et les turpitudes humaines.

Mais non ! lisez : *Pour le bazar*, en faveur de la Crèche de Saint-Gervais.

.
« Aussi la vente sera bonne,
Et le prix de ces riches dons
Fera venir à notre crèche,
Herbe tendre et litière fraîche
Pour les agneaux que nous gardons !

Pour le bazar, en faveur des ouvriers sans ouvrage, pièce parue en Décembre 1877, dans ce mois, le plus dur et le plus triste de tous pour ceux à qui il manque feu et pain durant les jours de fête, pour les autres.

Puis, *Aux poètes genevois*, épilogue de l'*Obole des Poètes*, vendu également au profit des ouvriers sans ouvrage, etc.

Il hait tout ce qui est contraire au droit commun ; il flétrit et cingle durement les tyrannies, les infamies ; il trouve alors des accents d'une réelle puissance comme dans : *Aux Gommeux, Au Tzar, Plus d'échafauds, Marat*, bien que peut-être dans cette dernière pièce, son amour de la Liberté l'ait entraîné trop loin, cependant on ne peut qu'applaudir à l'indignation, qui dans ces pièces virulentes, a dicté des vers tels que ceux-ci :

« J'aime mieux ces gens là ! Leurs puissantes mains rouges,
Leurs mains si nobles d'ouvriers,
Ne serrèrent jamais au seuil d'infâmes bouges,
Celles de greez et d'usuriers.

.

Quand, sur les grands chemins, je vois, piochant la terre,
Un pauvre travailleur bien las,
Eh bien ! je vous le dis : Ce noble prolétaire,
Gommeux, vous ne le valez pas. »

(*Aus gommeux — Au jour le jour —*)

ou dans : *Au Tzar* :

« Ta gloire est grande, O Tzar, car lorsque ton armée
Victorieuse s'arrêta,
Et lorsque dans Stamboul, par le Russe acclamée,
L'aigle à double tête flotta,
Voulant alors savoir combien cette victoire
Coûtait d'hommes à tes États,
Tu comptas ton armée, — hélas ! c'est cher la gloire, —
Il manquait cent mille soldats !

.
O Tzar, encor deux mots et j'ai fini : ces hommes
Dont tu versas le sang vermeil,
Ne les vois-tu jamais, implacables fantômes,
Revenir hanter ton sommeil ?
N'entends-tu pas leurs cris comme dans la bataille :
Leurs voix ne t'ont-elles pas dit :
« O toi qui fis de nous de la chair à mitraille,
Sois éternellement maudit ! »

De tels accents prouvent que Tognetti n'était pas un poète ordinaire ; une âme d'élite seule pouvait concevoir et enfanter des vers aussi grands comme pensée.

— Quelle grâce, quelle légèreté, quelle finesse dans les quelques pièces qui suivent ce poème de *Au Tzar*.

Dans ces charmants tableaux, tracés de main de maître, c'est tout l'hiver qui défile sous nos yeux.

Mais bientôt la tristesse le reprend et ses vers pleurent ses souffrances ; en vain cherche-t-il à remonter ce flot sombre qui l'entraîne, il n'est pas le plus fort.

« Pleurer quand on a fait une action mauvaise,
Mais lorsque d'un brutal désir on est vainqueur,
Sentir par tout son être un tressaillement d'aise
Rassérénant le front et réchauffant le cœur :

.
Hélas ! sentir au fond de soi palpiter l'ange
Qui veut se faire libre et prendre son essor.
Mais avoir les deux pieds retenus dans la fange...
Mon Dieu que de rêveurs ont ce malheureux sort !

s'écrie-t-il dans une pièce superbe de sincérité et de grandeur ; et c'est par cela que son œuvre se fait remarquer, par cette sincérité, cette franchise d'accents que l'on sent trop rarement chez bien des poètes, aujourd'hui.

Oh ! ces luttres constantes de l'*Esprit et de la Chair* ! ces retours sur le chemin parcouru : ces regards jetés en arrière ; ces sensations de vide que l'on ressent lorsqu'on sonde tous les replis de notre cœur ; ces scrupules de l'âme qui forçaient Rachel, l'incomparable comédienne, à ne plus jouer son admirable rôle de *Pauline*, se sentant, dit-elle elle-même, indigne de représenter une créature si noble, d'exprimer des sentiments si purs !... ces moments d'angoisse et de doute, Tognetti les a connus.

L'illustre auteur d'*Eugénie Grandet* pouvait dire, lui, le sceptique endurci, qui, le scapel en main fouillait, impassible, les moindres recoins du cœur et de l'esprit humains : « Si, nous éprouvions les misères ou les joies que nous chantons, nous serions usés en quelques mois comme de vieilles bottes. — N'y a-t-il pas toujours un comédien dans un poète ? »

Mais, dans l'œuvre de Tognetti, c'est moins l'esprit que le cœur qui est en cause ; le cœur, plein de joie, ou froissé, ensanglanté aux déceptions et aux amertumes d'ici-bas. Il le dit dans quelques vers en réponse aux lignes de Balzac, que nous venons de lire :

« Non maître ! car il faut avoir un cœur qui vibre,
Pour être vraiment inspiré ;
Il faut un noble cœur ; un cœur dont chaque fibre,
Ait aimé, souffert et pleuré.
Non ! la réalité seule est noble et touchante
Et seule elle a des accents vrais,
Et celui qui n'a pas éprouvé ce qu'il chante
Ne sera poète jamais ! »

Ne peut-on mettre encore, en opposition avec les lignes
du grand romancier, les inoubliables stances de Musset à la
Malibran ?

— Ne savais-tu donc pas, comédienne imprudente,
Que ces cris insensés qui te sortaient du cœur
De ta joue amaigrie augmentaient la pâleur ?
Ne savais-tu donc pas que sur ta tempe ardente
Ta main de jour en jour se posait plus tremblante,
Et que c'est tenter Dieu que d'aimer la douleur ? —

Combien de choses, encore, seraient à prendre dans ce
volume de *Grisailles* ; quant à nous, ce n'est pas sans
émotion que nous parcourons ces pages, dont quelques-unes
sont certainement parmi les plus belles de notre littérature
romande !

Cinq ans se passent, durant lesquels Louis Tognetti pu-
blia plusieurs pièces de théâtre dont nous allons parler, et
ce ne fut qu'en 1884 que parut *Menue-Monnaie*, son œuvre,
ainsi que nous l'avons dit, la plus achevée comme facture.

III

L'œuvre dramatique de Louis Tognetti ne comprend pas moins de dix à douze pièces, dont : une comédie en prose. *Le Miracle de St-Panerace*, deux drames : *Jean Huss* et *Drame en Vendée*, trois scènes en vers, *Sans travail*, *Un prix de douceur*, *La dernière heure d'André Chénier*, deux comédies en vers : *L'Ange gardien* et le *Ranz-des-Vaches*; un opéra-comique : *Folle équipée*, une pantomime : *Un truc de Pierrot*; plus quelques revues, telles que : *De la Tour au tir*, etc.

Bien qu'assez considérable, ainsi que nous venons de le voir, l'œuvre dramatique de Louis Tognetti fait regretter, une fois encore, que la mort soit ainsi venue, en pleine production, faucher ce talent vrai et puissant; car les quelques œuvres que nous possédons sont pleines de promesses qui n'ont pu se réaliser.

Le grand drame de *Jean Huss* qui ne fut guère qu'une ébauche, car, fait à la hâte, — en moins de vingt jours, — il ne put être remanié, retouché, poli, comme il aurait dû l'être, ce drame, disons-nous, faisait bien présager de son auteur pour de nouveaux essais dramatiques.

Certaines des pièces de son théâtre ont eu, du reste, de francs et légitimes succès sur notre scène, témoins : *L'Ange gardien* et surtout le *Ranz-des-Vaches*, dont quelques passages sont ravissants; et aujourd'hui encore, *Sans travail*, *La dernière heure d'André Chénier*, *Un prix de douceur*...., etc., sont souvent dits et appréciés comme ils le méritent.

La première pièce pour le théâtre que donna Louis Tognetti, fut une comédie en un acte, en prose : *Le Miracle de*

Saint-Pancrace, faite en collaboration avec le trop fameux Léo Taxil, qui n'avait pas alors fait le demi-tour que l'on sait.

C'est l'histoire d'une dévote relique; quelques os d'un saint fameux, lesquels, adorés et vénérés durant un certain temps par la foule crédule des pèlerins, finissent par se trouver n'être que des ossements quelconques.

En 1879, paraissait une scène en vers : *Sans travail*, souvenir de la représentation donnée sur le théâtre de Genève le 7 février de la même année au profit des ouvriers sans ouvrage. Ce poème fut dit par M. Seguin, du Théâtre, qui sut mettre en relief les beaux vers, le sentiment et l'intérêt poignant de ce petit drame écrit pour ceux à qui il manquait du pain.

Le 12 décembre 1879, M. Louis Bernard, alors directeur de notre Théâtre, faisait représenter l'*Ange gardien*, une délicieuse comédie en un acte, en vers, et dédiée à M^{lle} Lucy Pernay, la charmante *Marguerite Du Breuil* de la pièce.

Bien simple est la trame : — Une jeune et jolie actrice, Marguerite Du Breuil, — dont le mari, joueur et libertin, parti après avoir vendu les derniers bijoux de sa femme, n'a pas reparu, — vient de remporter un éclatant triomphe dans une pièce, pièce de début du poète Henri Ménars. Marguerite s'est enflammée d'un bel amour pour le poète en étudiant son œuvre, et Ménars n'a pas été insensible aux charmes de sa tout aimable interprète.

Il s'introduit nuitamment chez la comédienne, laquelle, vaincue par l'amour que l'auteur lui peint en termes brillants, va lui céder, lorsque sa fille, Mimi, entr'ouvrant les rideaux de sa couchette et demandant à sa mère quel est ce monsieur qu'elle n'a jamais vu, ramène Marguerite au devoir, et se trouve être ainsi son ange gardien.

Cette saynète exquise et touchante eut douze représentations, ce qui se voit rarement à Genève.

Encouragé par ce succès, Tognetti se mit courageusement à l'œuvre, et, confiant dans sa force, n'hésita pas à se lancer dans le drame historique. Son ardeur, son enthousiasme, furent tels que, ainsi que nous l'avons dit, en moins d'un mois *Jean Huss* était charpenté, écrit, les rôles copiés !

Cette œuvre n'ayant jamais été publiée, il serait peut-être intéressant de retracer en quelques lignes la donnée du drame et d'en indiquer les vers les plus saillants :

Edith, femme du comte Ziska, ami de Jean Huss, aime ce dernier pour sa science, sa pureté, son courage. Elle doit se contenter d'être une sœur pour lui, mais est prête, s'il le faut, à sacrifier sa vie pour celui qu'elle aime en secret et dont la liberté est chaque jour menacée dans sa campagne contre le clergé.

Ayant appris que Huss doit se rendre au concile de Constance pour reprocher au pape Jean XXIII son inconduite, elle décide le comte Ziska, son mari, à accompagner le réformateur, pour, au besoin, lui prêter secours.

A l'acte second, le pape est aux genoux d'Impéria ; puis bientôt arrivent Otto Colonna et le Prince d'Espagne, lesquels, avec Jean XXIII, trament un complot contre l'empereur d'Allemagne Sigismond. Sûrs de leur victoire, ils se livrent sans réserve, ainsi que leurs maîtresses, aux plus folles débauches.

A ce moment paraît Jean Huss. Il stigmatise la conduite des prêtres et leur fait honte de tous leurs désordres :

« C'est bien cela : c'est bien l'orgie ignoble, infâme ;
Des vins versés à flots et des baisers de femme. »

.

Puis s'adressant au pape :

« Jean, regarde ta poupre, elle est toute sanglante,
Et lorsque sur la foule attentive et tremblante
Pour la bénir au nom de Dieu, tu tends la main.
A tes doigts on peut voir encor du sang humain.
Si c'était tout : Mais non ! Tes mœurs sont corrompues ;
Tes viles passions ne sont jamais repues,
Jamais ton appétit brutal n'est satisfait,
Et tu vends le pardon du plus hideux forfait....

.
Quelle honte, mon Dieu !

.
Quelle honte, celui qui garde tes autels
Enseigne l'impudeur et la haine aux mortels.

.
En ce même moment. Jean, tu rêves ma mort !

.
Mais je ne te crains pas, va, prélat sanguinaire,
Parlant au nom de Dieu, je brave ta colère.

Jean, à l'ouïe de ces paroles, veut faire arrêter Huss ; mais celui-ci a un sauf-conduit de Sigismond, empereur d'Allemagne. Le pape doit donc attendre que les événements lui permettent de se venger du réformateur, ce qui sera peut-être bientôt ; car, lui, Jean XXIII, ne rêve rien moins que de déposer les deux papes, ses rivaux, pour être seul souverain, puis d'anéantir l'empire d'Allemagne. Il compte pour cela sur Frédéric d'Autriche, le prince d'Espagne et Otto Colonna. Mais ce dernier, malgré sa promesse d'être fidèle au pape, rapporte à Sigismond les projets de Jean, et tous deux, usant de leur influence dans le Concile, renversent les trois papes.

Huss est arrêté malgré la parole de Sigismond et enfermé dans un château fort.

Enfin, à l'acte dernier, au premier tableau, les Hussites,

commandés par le comte Ziska, sont tous rassemblés dans une forêt à quelques lieues de Constance. Il faut à tout prix sauver leur chef aimé : mais pour cela un des leurs doit se dévouer, aller dans le cachot de Huss, et, changeant de vêtements avec lui, permettre au prisonnier de s'évader. Le comte Ziska demande qui veut, en risquant ses jours, sauver leur maître. Un Hussite se présente. Ziska lui fait jurer sur son épée de tenir sa promesse. Le Hussite jure. La voix de cet homme trouble Ziska et Edith, se débarrassant de son manteau et du chapeau qui cachait ses traits, se fait reconnaître.

Elle apprend alors à son mari l'amour qu'elle a voué à Jean Huss, sans que ce dernier l'ait jamais su.

Puisqu'un sentiment coupable s'est emparé de son cœur, Edith doit mourir et elle mourra pour celui à qui elle a voué son amour. Mais le nouveau pape, Martin V (Colonna), a eu vent qu'un projet de délivrance a été formé et il fait avancer le supplice d'un jour.

Le deuxième tableau représente le bûcher où Jean Huss monte sans défaillance.

Ziska, Edith et les Hussites, venus pour le secourir, arrivent trop tard ; les flammes ont dévoré leur maître.

Nous pouvons mentionner encore quelques vers de la dernière tirade de Huss, dans laquelle pour conseiller le peuple, et flétrir ses bourreaux, l'auteur a trouvé des vers d'une grande puissance.

Jean Huss (sur le bûcher) :

Peuple, pour toi je meurs et je meurs innocent.
Puissé-je n'avoir pas en vain donné mon sang.
Puisse dans l'avenir, ma mort être féconde
Et servir à jamais d'enseignement au monde.

.

Toi qui depuis longtemps, peuple, courbais la tête
Comme un ilote ancien sous une main de fer :
Toi qui depuis longtemps, sans te plaindre a souffert,
J'ai voulu te voir libre et maître de toi-même ;
J'ai voulu que pour toi, du fond de la Bohême
De jours plus radieux éclatât la lueur.....

.
(*Se tournant vers le pape et les cardinaux*)

Je ne veux pas mourir en ayant à la bouche
Des sentiments d'orgueil et de haine farouche :
Aussi, toi qui trahis ta parole d'honneur,
Sigismond, toi qui fus lâche, étant empereur,
Et vous tous qui m'avez flétri, souillé de boue,
Vous qui m'avez frappé comme Christ à la joue,
Vous qui m'avez jeté l'anathème hideux
Et me faites mourir sur le bûcher honteux,
Comme le Dieu de paix à tout chrétien ordonne,
Empereur, cardinaux, pape, je vous pardonne !....

Bien que sur scène la pièce ait été applaudie par le public, l'auteur acclamé, il était aisé de prévoir que la critique serait sévère à une œuvre aussi rapidement conçue, où, si les vers sont beaux, l'entente scénique fait quelquefois défaut.

En 1882 Paul Ollendorf, à Paris, éditait *Un prix de douceur*, monologue en vers dit la même année sur notre scène par M. H. Reichenbach. Ce fort joli monologue, plein de verve, où les vers charmants abondent, fait honorablement pièce à bien des insanités de monologuistes modernes, lesquels, sous prétexte d'originalité, joignent à une nullité de fond absolue, une incohérence de style, sont aussi remarquable.

Un truc de Pierrot, qui suit comme ordre chronologique, fait bientôt place, en 1883, à une comédie en un acte, en vers, le *Ranz des Vaches*, qui bien qu'ayant paru en 1882, ne fut représentée sur notre scène que l'année suivante avec un grand succès.

Cette pièce, cependant, avait été présentée à M. Simon-Jalabert, qui, probablement n'y trouva pas de rôle, mais M. Guérin, avec une complaisance qu'on ne saurait trop louer, prit un rôle qui n'était pas de son emploi et fit une véritable création du personnage de Pierre.

Ces vingt et quelques pages, emplies d'une émotion intense et sincère, étaient dédiées à M. A. Rosenburger, ancien consul suisse à Marseille, et sont précédées d'un délicieux sonnet.

« J'aime ton harmonie intime, ô Ranz des Vaches !
A Naples, en t'entendant, les Suisses de Bomba
Frissonnaient, et souvent une larme tomba
De leurs yeux de grognards sur leurs vieilles moustaches...

.

A la même époque, L. Tognetti publiait *La dernière heure d'André Chénier*, poème dramatique, plein de beaux vers, qu'à la manière antique, l'auteur lui-même dit au théâtre, et où il montra de réelles qualités de diction.

Puis, *Au Général Dufour*, cantate exécutée à la fête d'inauguration du 2 juin 1884 par toutes les sociétés chorales de Genève. Chacun se souvient de la profonde impression que produisit cette cantate, mise en musique par le regretté maestro Hugo de Senger, traduction allemande de Fritz Zschokke.

L'année suivante, L. Tognetti donna au théâtre : *Folle Equipée*, opéra-comique qui en réalité fut une folle équipée. Voici ce que l'auteur lui-même écrivit après l'unique représentation de cette pièce (Avril 1885).

Des artistes de grand renom
Travaillèrent à ce théâtre :
Et sur le marbre et sur le plâtre
Chacun d'eux a laissé son nom.

Goss en conçut l'architecture :
Drosse l'a menblé, machiné :
Iguel et Salanson l'ont orné
De vrais chefs-d'œuvre de sculpture :
Millet peignit plus d'un amour,
Chevallier — artiste en sa sphère —
Construisit le calorifère.....
Et je viens d'y faire un beau four !

Ces trois strophes, absolument inédites, sont extraites de l'Album de la Bibliothèque du Théâtre.

Enfin, le 5 juillet 1888, quelques mois avant sa mort, Louis Tognetti faisait représenter au Kursaal une revue : *De la tour au tir*, faite en collaboration avec le spirituel vaudevilliste Max-Sergent (E. Delphin). Cette fantaisie, assez bien menée, tint l'affiche une douzaine de fois pour le moins.

IV

Remontons maintenant de quelques années jusqu'en 1884, époque à laquelle Louis Tognetti fit paraître *Menue-Monnaie*.

Voici ce qu'un littérateur de notre ville, M. Ad., Wagnon, écrivait dans le *Genevois*, à l'apparition de ces vers :

« M. Louis Tognetti vient de jeter au public genevois — si ingrat comme toujours envers ses poètes — une nouvelle poignée de petits poèmes : *Menue-Monnaie*. Le titre est très modeste et il n'est pas besoin d'être un numismate bien expérimenté pour reconnaître que les monnaies qui remplissent le petit Musée offert à ses lecteurs par M. L. Tognetti, sont de véritables médailles gravées avec amour par un artiste conscient de sa force et en pleine maturité.

« Mais ceux-là seuls qui ont connu les affires du style peuvent soupçonner tout ce qu'il se cache de peine et de persévérantes études sous les arabesques de ce style qui court sur les pages de ce gentil volume, trace des dessins fantaisistes avec une profusion vraiment surprenante, s'accroche aux formes les plus compliquées de la strophe ou du rondeau, comme s'il jouait avec les difficultés, et domine enfin la pensée par l'imprévu de ses rimes aussi riches que la riselure d'une lame finement damasquinée.

« Que de fois l'artiste, avant d'arriver à cette perfection de la forme, n'a-t-il pas dû briser le moule inachevé où il voulait couler sa pensée ! Et quelle joie, aussi, dans le succès, non pas dans ce facile triomphe qui enlève les applaudissements des badauds, mais dans le sentiment intime de l'énorme difficulté vaincue.

« C'est que lorsqu'on heurte ses menues monnaies pour connaître leur timbre, lorsqu'elles défilent en chantant entre les doigts du critique comme des perles qui tomberaient dans un bassin d'or, elles rendent toutes un son argentin qui ne vient ni de France, ni d'Allemagne, mais une note genevoise parfaitement caractérisée, moitié mélancolique, moitié grivoise, où des souvenirs de Töpffer et de Rousseau viennent à travers le bruit des grands coups d'épée des *Uhlans* se heurter au tintement du *Ranz des Vaches* et aux joyeuses chansons du vieux *Caveau genevois*. »

Ces quelques lignes rendent bien l'impression que l'on ressent à la lecture de quelques-unes des pièces de ce charmant volume.

Rimes étourdissantes, riches, millionnaires, sans tomber jamais dans le jeu de mots, mais ne faisant qu'embellir la pensée et réjouir les yeux et les oreilles.

Dans des pièces légères comme *Avant la parade*, enlevées avec un brio, une finesse d'analyse, une exactitude de faits et une abondance de tableaux vraiment très réussis ; il nous semble voir toute cette foule étincelante de clowns, d'écuyères, pitres et autres se culbuter, passer et repasser, tourbillonner sans cesse aux sons d'une musique endiablée et il n'est pas jusqu'à ce couplet, peu respectueux pour une des gloires de la tragédie, qui ne soit frappé au bon coin.

« Et toi, squelette, gros veinard
Dont le corps dans les bagues passe,
Qu'on croie en voyant ta carcasse,
Apercevoir Sarah Bernhardt. »

Et dans le même ton badin, que dire de ces *Harnois de Guicé*, véritables tours de force, qui, tout imprégnés d'odorants parfums, enveloppés de vapeurs savoureuses, vous mettent l'eau à la bouche et chatouillent agréablement votre nerf olfactif.

C'est le *vin nouveau* qui

En automne quand la tourmente
Courbe les sapins toujours verts
J'aime, tout en rimant des vers,
Avec la châtaigne fumante
Le petit vin blanc qui fermente.

Puis les *Perchettes*, qu'il est si bon de déguster à la Belotte, en joyeuse compagnie ; les *Champignons*,

Ouvrant leurs parasols mignons,
Dans des taillis ensorcelés
Sous la mousse ils s'étaient celés :
Mais, en gourmets, nous les guignons,
A la poêle, les Champignons !

et toutes défilent ainsi devant nos yeux émerveillés en des pièces d'une grande intensité de couleur, ayant chacune leur note caractéristique, et dans lesquelles l'auteur s'est joué des difficultés avec une aisance parfaite ; aisance apparente, il va sans dire, et derrière laquelle se cache un travail considérable de retouche. Mais l'art est si grand dans ces vers que la difficulté semble n'avoir jamais existé et qu'ils s'en vont, frétillants et parfumés, courant gracieux le long des pages pour enfin se terminer par d'exquises *Fraises au kirsch*.

Mais voici qu'un rayon de soleil vient se jouer parmi les casseroles et les apprêts de festins.

Revoici la saison des roses :
Les nids pullulent aux buissons,
Vivent les joyeuses chansons
Et foin des tristesses moroses !

Et, dans ce coin de printemps évoqué, apparaît la toute charmante fillette, qui, le long des boulevards, dans la foule affairée et gourmée, jette joyeusement son appel :

Fleurissez-vous, Messieurs ! en offrant ses roses, moins

fraîches certainement que ses joues où court, vif et généreux, un sang écarlate :

Elle va, vient dans l'avenue,
Sourde aux propos des damoiseaux,
Légère, comme à la venue
Du printemps, les petits oiseaux :
Son front blanc, sous la brune tresse
N'a pas un seul pli soucieux.
Sa voix, où vibre la caresse,
Chante : « Fleurissez-vous, Messieurs ! »

Quelle grâce ; quel coulant, dans ces vers ; on ne peut disséquer, analyser des pièces semblables ; on ne peut que se laisser aller au charme captivant qui se dégage de ces tableaux exquis où l'on croit encore entendre résonner le refrain, qui, dans l'air sonore, joyeusement tinte.

Puis, la grand'ville disparaît ; les bruits enfiévrés de la capitale s'éteignent et, dans les champs dorés de la Beauce fertile, le poète nous fait assister à un *Soir de moisson* ; et là, comme partout, même richesse de coloris, même exactitude d'observation, même aisance dans le style.

Dans les champs encore, cette *Brucelle*, d'après une étude de E. Jeanmaire :

La vache à l'œil profond et grave
Rêve sous le soleil brûlant,
Et de son mufle rose et blanc
Tombe un mince filet de bave.

Tognetti a le talent de faire jaillir des tableaux de ses vers ; ils ne sont pas écrits, semble-t-il, mais peints et peints de main de maître. Rien de flou ; rien de recherché, aucune mièvrerie dans ses descriptions ; mais une originalité puissante, alliée à un rare talent d'observation.

Mais ce n'est pas seulement dans notre français moderne

qu'excelle l'auteur de *Menue-Monnaie*; la vieille langue de Rabelais n'a pas de secrets pour lui et il la manie avec une remarquable virtuosité.

Dans la spirituelle *Ballade des Museaulx ardans*, ne vous semble-t-il pas, transporté trois siècles en arrière, entendre quelque bon vieux conteur gaulois, fêtant Bacchus, en sa langue imagée et rude?

Et dans son : *Chant royal des Pevres hères*, avec quelle autorité n'a-t-il pas fustigé du fouet de la satire, les faux dévots de toutes sortes!

« Ung tas de gents ens Paris la grand'ville
Se cuydent faictz tout aultement que nous.
Et foryssuz de moult plus noble argile
Qu'icelle d'ond Dieu nous tira trestous;
A nous delhait, à eulx omnipotence,
A eulx grant loz, à nous hart et potence;
A nous ouvrer de la prime heure au soir
Soy contentans de pain ballé et noir :.....

Enfin, dans un essai de versification germanique — de la fameuse ballade d'outre-Rhin — Louis Tognetti a essayé de mettre en vers, conservant l'allure et la facture germaine, un épisode de la guerre de 1871 : *Lu Lance du Hulan*, sous la dénomination de *Lied français*.

Voyons maintenant le poète s'élever dans les régions plus belles de la grande poésie : Les regrets du pays natal, l'espérance, l'amitié, lui ont inspiré des strophes d'une réelle beauté, où l'élévation de la pensée ne le cède en rien à la pureté de la forme.

Ce sonnet du *Ranz des Vaches*, presque parfait en son genre, et qui figure, comme préface, à sa comédie du même nom, laquelle eut tant de succès sur notre scène; *La Géôle*, dédiée à M. le pasteur H. Maystre :

Il est une terrestre geôle
Qui garde un divin prisonnier :
Quand le libérateur dernier
Ouvre, le Prisonnier s'envole....

Adieu à un Professeur — à Paul Chaix. — Il y a dans toute cette pièce, une sorte de gravité, jointe à une impression douce et sereine.

Mais la perle de *Menue-Monnaie*, l'œuvre où Louis Tognetti a su dépasser, croyons-nous, tout ce que la muse genevoise avait produit jusqu'alors sur ce sujet, est, sans contredit : *Fidus Achates*, dédiée à M. Georges Favon.

Deux amis ont vécu ensemble jusqu'au déclin de la vie, mêlant leurs joies et leurs peines, n'ayant qu'une pensée, qu'un désir : Voir la Mort farouche les prendre en même temps. Hélas ! cet espoir souvent caressé est déçu ; l'un d'eux part le premier pour le grand voyage d'où nul ne revient et son vieil ami reste seul, le cœur vide, devant la place laissée par le cher absent :

Dès lors tout est muet dans la vieille demeure
Qu'animèrent longtemps les échos de deux voix,
Celui qui reste attend impatiemment l'heure
D'aller rejoindre enfin son ami d'autrefois :

.
.

Il a clos, comme on clôt un tombeau d'une pierre,
La chambre de l'ami, la nuit, à tout moment.
Car la tristesse tient ouverte sa paupière,
Il croit l'entendre encor respirer doucement :

Et lorsque le soleil, dans cette solitude,
Fait jouer, au matin, ses joyeux rayons d'or,
Il se lève et s'en va, vaincu par l'habitude,
Frapper, comme autrefois, à la porte du Mort !

Voilà certes une pièce remarquable, prouvant que L. To-

gnetti pouvait créer des vers de grande valeur ; pourquoi donc, lui dont le style est si large, l'inspiration si puissante, s'est-il parfois amusé à rimer, ciseler, avec un réel talent il est vrai, des pièces qui semblent mal s'accorder avec son tempérament expansif et tout d'impression.

Printemps parisien de *Quelques vers*, par exemple, est sans doute fort réussi et serait, nous n'en doutons pas, revendiqué de bon cœur par quelques écrivains fort experts en ce genre badin et futile qui est le leur ; mais quant à nous, nous n'aimons pas voir l'auteur de *Fidus Achates*, du *Ranz des Vaches*, de la *Dernière Heure* d'André Chénier, s'amuser à ce marivandage qui n'est pas digne de lui.

Cette restriction faite, ouvrons le seul ouvrage de prose que notre poète ait livré au public : *Les Olla Podrida* parue en 1887.

Sous ce titre Louis Tognetti a réuni dix-huit contes ou récits, les uns graves, les autres légers ou quelque peu grivois peut-être, mais toujours écrits dans une langue facile à lire, colorée, où les scènes typiques sont prises sur le vif ; la plupart de ces récits dédiés à ses amis.

Certaines scènes, il est vrai, sont bien faites pour effaroucher un lecteur pudibond ; mais cela est conté si gentiment, si naturellement, avec tant d'humour, que le rire vous prend, malgré vous ; et, comme le rire désarme le critique le plus sévère, on se laisse aller à dire que malgré tout, en lisant vite.... ça passe.

Mais à côté de ces morceaux de gros sel, comme il dit, il y a des choses vraiment exquises ; des tableaux tout ensoleillés, pleins de rires, ou dans lesquels, une critique benigne mais spirituelle, donne un tour plus vif au débit et augmente l'intérêt de l'action. Voyez *Une raison péremptoire* ; *Fêtes champêtres* ; *Par téléphone*, etc.

D'autres enfin, d'un ton plus relevé, sont de véritables bijoux, vrais petits poèmes en prose, écrits dans une langue sobre, mais vibrante et imagée. Nous avons déjà vu dans ce genre *Pauvre Sultan*, nous pouvons mettre en parallèle *Maître Pétrus*.

Et ces simples mais touchants récits prouvent que si L. Tognetti n'a guère produit que des vers, sa prose, cependant, n'était pas sans avoir quelque valeur.

Depuis son dernier volume de vers *Menue Monnaie*, paru en 1884, Louis Tognetti ne publia rien, comme poésies, jusqu'en 1888 où parut *Quelques vers*, vendu au profit des Cuisines scolaires.

Nommé mémorialiste au Grand Conseil — il garda ces fonctions deux ans — il entra bientôt au *Genevois*.

Ce n'est pas sans regret et sans un serrement de cœur que notre poète était ainsi entré dans le journalisme. Dans son avis au lecteur de *Quelques vers*, il s'en plaint amèrement.

Oh ! je sais, allez, que ma Muse
Commence à se transir un peu ;
Hélas ! le journalisme m'use
Et je n'ai plus mon ancien feu.

La prose a fait taire les rimes,
Ces grisettes en frais bonnets ;
Je raconte, à présent, les crimes,
Mais ne commets plus de sonnets.

Adieu, strophe tendre ou maligne
Qui résonnais avec éclat !
Je suis payé deux sous la ligne
Pour être sérieux et plat.

Désormais je gagne ma vie
A parler de tout sans nul goût ;
C'est d'un fade à donner envie
D'aller faire un saut dans l'égout !

Puis la maladie — Louis Tognetti souffrait depuis longtemps d'une maladie de cœur — le faisait cruellement souffrir, aussi ses derniers vers se ressentent-ils de cette désespérance et de cette rancœur.

Son dernier ouvrage, dont nous venons de parler, *Quelques vers* le prouve suffisamment.

Mais en envisageant l'œuvre poétique de Louis Tognetti, nous la voyons ouverte et fermée par la Charité : ouverte par *Une bonne œuvre*, au profit des victimes de la grêle, en 1875, elle se termine par ces *Quelques vers* au profit des Cuisines scolaires en 1888.

Comme il le dit dans les vers précédents, Louis Tognetti se rend compte que sa Muse n'est plus ce qu'elle était autrefois et il en souffre.

« Néanmoins, j'ai rimé ce livre
Je ne sais comment par rae croes
Et tel qu'il est je vous le livre ;
O critique, cache tes croes !

Dis du bien de mon œuvre, vante
Ces *Quelques vers*, et songe enfin
Que plus d'un petiot sur leur vente
Compte pour manger à sa faim.

Dans les cent pages de ce petit volume, il y a, à côté de pièces de valeur où se retrouvent les qualités qui ont fait le succès de ses précédents ouvrages, des pièces pleines d'un matérialisme, d'un réalisme voulus, qui étonnent, mais que l'on comprend ou du moins on excuse, lorsqu'on connaît ses douleurs physiques et ses souffrances morales.

Dans l'article de M. Ad. Wagnon, que nous avons déjà cité il disait encore :

« Il ne faut pas s'endormir dans le triomphe ; car toute médaille a son revers, et lorsqu'il s'agit de monnaies litté-

raires, ce revers s'appelle la jalousie de ceux qui *chevillent* à leurs heures, et l'indifférence des autres.

« Que M. Tognetti ne s'y trompe pas ; ce n'est pas assez d'avoir produit une œuvre aussi remarquablement frappée, il faut encore qu'il continue l'effort, qu'il crie bien haut ses strophes, s'il veut qu'on l'entende ; sinon ces messieurs se chargeront de faire autour de lui, comme autour de tant d'autres, la conjuration du silence, jusqu'au jour où il sera mort et où ils se lèveront tous annonçant *urbi et orbi* : Genève a eu un poète de talent, il s'appelait Louis Tognetti ; Le poète est mort, vive le poète ! »

. et ailleurs : « ...il y a dans cette œuvre de véritables accès de désespoir. L'auteur doit prendre garde au danger de ces tristesses qui énervent le courage. Il ne faut pas sombrer dans la mélancolie, cette maladie d'autant plus redoutable que le patient qui en souffre finit par chérir son mal. Quand on a trente ans, quand on est arrivé à la maturité de son talent poétique, on a mieux à faire qu'à maudire son sort et l'amertume de la vie. Il faut agir, c'est-à-dire créer sans cesse.... »

Mais à ces paroles amies, le pauvre poète répondait :

« Ils disent : « Courage, poète ! »
Espère un avenir meilleur,
Relève fièrement la tête
Et sois fort devant la douleur :

.
Moi, rêveur, je les laisse dire,
Et, pour apaiser leur souci,
J'ai la force de leur sourire
Et de leur murmurer : « Merci ! »

.
Mais je sens bien que la souffrance,
Hélas ! est mon lot désormais,

Et que la divine espérance
Ne me sourira plus jamais.....»

Les dernières années de Louis Tognetti furent veuves de joies, il ne parlait pas quand il souffrait, mais ses véritables amis le devinaient.

Déjà dans les quelques vers pour le baptême de son petit neveu L. W. — *Menne-Monnaie* — il s'écriait :

« Sois plus heureux que ce poète
Qui donne un chant à ton berceau,
Ce pauvre poète qui jette
Plus d'un saint devoir au ruisseau !
Sois plus heureux que ce poète !

Pour lui la vie est un boulet,
Un boulet lourd, trop lourd, qu'il traîne
Tristement, à l'heure qu'il est,
Comme un forçat traîne sa chaîne !....
Pour lui la vie est un boulet ! »

Notre grand chantre helvétique, Albert Richard, qui certes n'eut pas une existence semée de roses, pouvait dire dans un moment d'angoisse et de douleur :

« Ainsi, jeune et voyant déjà fuir l'espérance,
.
Abattu, j'appelais la tombe, où désormais
Dormiraient mes chagrins : la tombe, sûr asile,
Espoir qui n'abuse jamais. »

Mais loin de laisser cet état envahir son âme, le poète se redresse et s'écrie en un superbe cri d'énergie :

.
Mais je n'ai pas longtemps gémi comme une femme.
Et sous les coups du sort laissé fléchir mon âme :
Ce lâche abattement comme un rêve a passé ;
Non ! je ne fuirai point le combat commencé !

Poursuivons d'un pas ferme un pénible voyage,
 Pour gagner ma journée allons jusques au bout !
 Voit-on le chêne altier céder quand vient l'orage ?
 La foudre le frappe debout.

Mais, hélas ! notre aimable poète ne possédait pas cette force de caractère, et, bien que, fugitives lueurs, l'espoir vint, à de rares intervalles, sillonner son ciel noir :

« Espérons ! l'espérance est un baume divin.

.....
 Espérons et prions ! car nul ne prie en vain..... »

le poète s'assombrit de plus en plus ; la cruelle maladie qui devait l'emporter, fait de terribles ravages dans ce beau, ce lumineux talent, et, ce qui rend cette fin si poignante, mais aussi plus belle, plus grande, appelant le pardon, c'est qu'il met à nu son cœur et que point n'est commun, le poète qui laissait échapper cet aveu précieux et rédempteur :

« J'ai vu s'évanouir le plus doux de mes rêves....

.....
 Maintenant, je n'ai plus au cœur nulle espérance ;

Nulle amitié ne prend sa part de ma souffrance.

Je porte seul le poids de ma témérité,

Et ce qui rend, hélas ! plus amer le calice

Et me fait mieux sentir l'âpreté du cilice,

C'est que ce châtiment, je l'ai bien mérité !.... »

Enfin, le 23 novembre 1888, Louis Tognetti s'éteignait à Carouge, âgé seulement de 37 ans. Il ne s'était pas dissimulé la gravité de son état, et souvent, dans l'intimité, il parlait de sa fin prochaine ; mais sa mort fut si imprévue que son médecin, M. le Dr Masson, l'avait, une demi-heure auparavant, laissé avec les meilleures espérances. Louis Tognetti n'était du reste alité que depuis la veille.

Ce fut par un temps gris et froid, contrastant avec sa vie

si mouvementée, que les nombreux amis du poète l'accompagnèrent, tristes et recueillis à sa demeure dernière où il a du trouver enfin le repos et le calme qu'il chercha vainement parmi nous.

Nous avons sous les yeux une demi-douzaine d'articles biographiques de différents auteurs et tous s'accordent pour terminer ainsi :

Louis Tognetti fut toujours un ami sûr et dévoué, un cœur excellent : il était bon, serviable et fidèle !...

V

Jetons, maintenant, pour terminer, un rapide coup-d'œil sur l'ensemble de l'œuvre du poète genevois.

A part quelques morceaux où l'on sent l'influence de certains maîtres, l'œuvre de Louis Tognetti est avant tout originale.

Un grand nombre de vers — pièces intimes ou pièces de genre — ont une note genevoise très caractérisée, et bien que sous plus d'un côté, il se rapproche de poètes français connus, L. Tognetti n'en reste pas moins un auteur essentiellement romand.

Certes, il a comme Banville ou T. Gautier, l'amour de la forme et des rimes extra-riches; par certaines pièces et parfois par sa vie, il fait songer à A. de Musset, ou, bien que de très loin, à Villon; mais malgré tout son œuvre est sienne.

Cependant, cette œuvre, malgré sa réelle valeur littéraire laisse l'impression d'une chose inachevée, incomplète. Et cela devait fatalement être :

Esclave de son tempérament changeant, avide d'inconnu, se laissant dominer par ses désirs, ses rêves, ses passions, il ne put donner ce qu'on était en droit d'attendre de lui.

Puis, son caractère ne lui permettant pas de s'astreindre, comme il le dit lui-même, à des affaires réglées comme du papier de musique, et bien que souvent d'honorables positions lui eussent été offertes, il connut parfois cette lutte pour l'existence — cette course à la pièce de cent sous — dont parle Mürger, laquelle finit par dessécher le cœur et tuer le talent.

D'autre part, jeté par le sort dans une ville où chaque vie est analysée, commentée, disséquée, lui qui semblait avoir gardé un peu de la fougue et du sans-gêne des pays ensoleillés qu'il avait parcourus, il ne devait pas, à Genève, trouver un terrain propice à l'éclosion de son talent. Qui sait ce que, dans un autre milieu, serait devenu celui dont M. le professeur E. Redard déjà cité disait :

« Ceux qui relisent ses vers et les admirent doivent la vérité entière à son œuvre : faite de talent et de rancœur, elle dépasse, croyons-nous, en vigueur, en spontanéité, en pureté de forme et en claire abondance, en lyrisme sincère et vécu, c'est-à-dire en poésie proprement dite, tout ce que la Muse genevoise a produit jusqu'à présent. »

Paul RUDHARDT.



LA

SOPHONISBE DE MAIRET

ET LA

SOPHONISBE DE E. GEIBEL

ÉTUDE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

I

Si les livres ont leurs destinées, le mot du poète latin ne demeure pas moins vrai non plus, appliqué aux sujets légendaires ou historiques consacrés par une tradition constante et dont la scène s'est emparée à son profit. Lorsqu'une même donnée dramatique a été mise en œuvre chez deux ou plusieurs nations, elle se présente au bout de quelques années revêtue d'une forme si particulière, elle a couru tant d'aventures que la critique est déconcertée lorsqu'elle tente de la retrouver telle qu'elle était au point de départ. Il s'agit de lui restituer le cachet d'universalité et d'impersonnalité qui la faisait d'abord bien commun. La chose est malaisée, vu la multiplicité de connaissances qu'elle suppose et le travail se complique encore par la différence du tour de pensée, de la nature des idiomés, des habitudes et des goûts littéraires de chaque pays. Suivez les destinées de *Hamlet*, d'*Othello*, de *Faust*, de *Don Juan*, à travers les scènes anglaises, allemandes et françaises, ou pour rappeler des sujets aujourd'hui bien effacés, comparez le *Guillaume*

Tell de Schiller avec le *Guillaume Tell* de Lemierre, la *Métrie Stuart* allemande avec l'œuvre du même nom de Lebrun; jetez un rapide regard sur les imitations innombrables de *Werther*; puis, faites un retour à l'original, à la tradition lointaine ou à la légende primitive, vous vous demandez avec surprise par quelle action du moment et du milieu, pour parler avec Taine, un seul et même sujet a subi tant et de si profondes altérations.

Que de disparates et de contrastes encore plus saillants dans la conception et l'adaptation scéniques des sujets dits classiques, puisés dans l'antiquité gréco-romaine que chaque peuple, chaque individu, chaque érudit a sentie et rendue à sa manière! L'Allemand en ces matières-là est généralement resté plus près de la vie et du caractère antiques, parce que chez lui, les études archéologiques plus approfondies, pénétrant dans la littérature et l'éducation, apprenaient à mieux connaître les temps et les lieux, les costumes et la vie de tous les jours. Le Français, moins préoccupé de la fidélité du décor, recherchant avant tout l'intérêt d'une œuvre dramatique dans la question morale débattue sous ses yeux, dans la crise suprême d'une existence ou dans l'antique conflit du devoir et de la faiblesse, fera, de propos délibéré, le sacrifice de la vérité historique et de la couleur locale. Il ne demandera guère à l'art scénique que de conserver les grandes lignes du sujet, sans dérouter trop ses souvenirs.

Parmi les sujets de tragédie qui ont défrayé les scènes de l'Europe à partir du seizième siècle, l'épisode de la reine Sophonisbe, tel que nous l'a fait connaître le récit du 30^e livre des *Décades* de Tite-Live, n'a pas manqué d'amateurs en France et en Italie. Depuis l'Italien Trissino en passant par Mairet, Corneille jusqu'à Voltaire et à Lagrange-

Chancel, sans parler des imitations et des traductions anglaises, il y a comme une tradition non interrompue. Dans les beaux jours du théâtre romantique et en pleine école réaliste, alors que la mode littéraire n'est plus aux évocations de l'antique, un passé aussi obscur que celui de l'histoire de Carthage semble peu fait pour affronter les feux de la rampe. En Allemagne une seule tentative a été faite par le poète de Lubeck, Emmanuel Geibel, tentative estimable, mais qui n'est point, il faut le reconnaître, une œuvre puissante de résurrection dont l'effort rappelle, fût-ce de loin, les teintes, les paysages et les mœurs de *Salambo*.

La lecture de la *Sophonisbe* allemande nous a inspiré la curiosité de remonter le cours des temps jusqu'à l'œuvre de Mairet. La difficulté jusqu'ici était de se procurer un texte fidèle et intelligible; on sait maintenant à qui s'adresser depuis les excellentes publications que la librairie Heiningcr de Heilbronn donne des anciens auteurs français. M. Vollmoller a réédité la *Sophonisbe* de Mairet avec une compétence qui lui a valu les suffrages d'un des organes les plus autorisés en France, la *Revue critique*. Ajoutons que ce petit livre est précédé d'une intéressante notice sur le nom et la famille de Jean Mairet; grâce aux recherches récentes de l'auteur sur les origines du poète, il est bien démontré que, malgré les ressemblances de noms dont l'orthographe est sujette à caution (Maraite, Marette, Maret) et dont les représentants sont encore nombreux à Trèves, Coblencc, Hanau, Berlin et Lubeck, ces rencontres sont purement fortuites; l'origine française du poète reste un fait établi.

Des travaux récents (1) sont venus éclairer d'un jour très-

(1) *Alexandre Hardy et le Théâtre français à la fin du XVI^e siècle et au commencement du XVII^e siècle*, par Eugène Rigal, Paris 1889.

vif les premières années du théâtre français au dix-septième siècle et donnent un regain d'intérêt à la vieille tragédie de *Sophonisbe* qu'on s'accorde à regarder comme la première pièce classique construite d'après le système des trois unités. Le spectateur qui pour la première fois vit le rideau se lever sur une scène unique, dont le décor resta le même pendant cinq actes, pouvait mesurer sans effort le chemin parcouru entre les représentations des derniers *Mystères* et les innovations apportées par un répertoire moins accessible à l'intelligence et au plaisir du grand public. Quelle influence la mise en scène, le décor et la distribution du théâtre exercèrent-ils sur la composition dramatique et l'esthétique théâtrale : telle est la question qu'on se pose pour juger de l'effet de ces premières productions ; il importe au moins de connaître là-dessus les résultats sommaires auxquels ont abouti les érudits les plus autorisés dans ce domaine.

C'est avec Jodelle, vers 1554, que le classicisme faisait son apparition sur la scène. Il faut faire un effort d'imagination pour se figurer ce que durent être ces premiers essais et l'impression qu'ils produisirent sur des spectateurs habitués jusqu'alors au système décoratif de pièces mi-profanes, mi-sacrées. L'action y est racontée longuement plutôt que jouée ; les scènes, peu liées entre elles, se déroulent comme des séries de morceaux lyriques et d'interminables monologues. On s'explique ainsi que beaucoup de ces drames furent joués par des lettrés et des étudiants, dans des châteaux et des maisons princières, devant un public choisi, composé de philologues et de professeurs de collège. Ils étaient composés plutôt pour la lecture que pour la représentation ; ce dut être le cas, par exemple, pour les pièces de Garnier qui portaient le nom significatif de *Traité*s.

Pour devenir populaires, c'est-à-dire pour être jouées sur le théâtre des Confrères de la Passion qui jusqu'en 1551 étaient seuls en possession d'un monopole, il fallait que les pièces nouvelles s'accommodassent au système de décoration traditionnel, usité dans les drames du Moyen-Age. Or le système en vigueur était la décoration multiple, fort compliquée, comme on peut s'en convaincre par la description d'une pièce trouvée dans un vieux manuscrit. Le théâtre était divisé en cinq, six et même huit compartiments ou *mansions*. On pouvait voir à la fois une chambre à coucher, une forteresse, une mer haute de deux pieds, un cimetière, une boutique de peintre, sans compter encore un jardin ou un bois planté d'arbres.

Les inconvénients qui résultaient d'une pareille disposition étaient nombreux. Chaque lieu ne pouvait être que sommairement représenté; les acteurs, après s'être montrés dans la partie du décor où se passait la scène, revenaient ensuite sur le devant du théâtre pour que leur voix fût à portée des spectateurs. En outre, les changements de lieux étaient simplement indiqués par les mouvements et les paroles des comédiens. Qu'on se représente encore une salle longue, mal éclairée, avec un parterre sans inclinaison, occupée par un public bruyant et distrait qui ne se recrute pas d'abord dans l'élite de la société; l'on comprendra sans peine combien il était fatigant de suivre une pièce jusqu'au bout et d'en conserver une image et un souvenir bien nets.

Dans ces conditions, il ne saurait être question d'unité de temps ou de lieu; l'action principale, par suite des changements et des déplacements fréquents des acteurs, demeurerait nécessairement éparpillée. Une évolution devait donc un jour ou l'autre se produire dans le goût du public; entre

tous les genres de poésie dramatique qui avaient cours, comédies, tragi-comédies, pastorales, on devait s'arrêter à la tragédie classique, la plus rapprochée de la tragédie grecque et qui exigeait du même coup un autre système décoratif. Le progrès que Hardy fit faire à l'art dramatique consiste à avoir renouvelé la tentative de Jodelle et à l'avoir presque fait réussir. Tout en se prêtant au goût du public et à la technique théâtrale telle que nous l'avons indiquée plus haut, il a supprimé les chœurs, raccourci les monologues, resserré l'intrigue, créé enfin une action dramatique, dégagée des éléments lyriques et oratoires qui en entravaient la marche. Mais le génie et l'indépendance lui ont manqué pour être le fondateur et le père d'un théâtre national. Pourvoyeur attitré d'une troupe de comédiens, Hardy est resté à moitié chemin; il n'est pas un classique, mais un demi-classique, un opportuniste, qui, désireux de se maintenir dans les bonnes grâces de son public, n'osa jamais rompre ouvertement avec une mise en scène surannée. Ses pièces se ressentent presque toutes des conditions matérielles du théâtre d'alors; on n'y peut voir que des intentions timides de classicisme. Avec le temps, et l'imitation de l'antiquité gagnant du terrain, le système de décoration multiple trouva bientôt des adversaires; la mise en scène se simplifia; le nombre des compartiments ou mansions fut peu à peu réduit. Théophile, Racan, Mairet furent les ouvriers de cette transformation. Grâce à son état de fortune qui le rendait indépendant des troupes de comédiens intéressés au maintien de l'ancien ordre de choses, Mairet comptait de puissants protecteurs qui, amateurs de spectacle, faisaient donner la comédie chez eux et par là même se montraient favorables aux nouveautés classiques moins compliquées et moins coûteuses. Mairet avait donc un point d'appui pour faire triom-

pher le système des unités. En suivant le cours de sa carrière dramatique, on le voit à ses débuts composer des pièces dans la manière de l'ancien répertoire dont il cherche ensuite à s'affranchir pour produire des œuvres plus régulières. Ainsi sa *Chryséide et Arimante* et sa *Sylvie* sont des pièces irrégulières, et pour cela, sans doute, fort applaudies du grand public. *Sylvainre* est déjà plus régulière, quoique les vingt-quatre heures y soient très-invraisemblables; le décor devait être très varié, puisque la scène représente une campagne traversée par une rivière que l'on passe sur une barque. En 1632 ou 1633 les *Galanteries du duc d'Ossone* où dans l'édition même de la pièce, la division des scènes est réglée par des changements de lieux, comptent parmi les pièces irrégulières; en 1634 il donne *Virginie* dont la mise en scène est multiple. Il n'y a donc pas eu progrès continu, mais plutôt tâtonnements et essais suivant la nature du sujet, le genre du spectacle et la composition du public.

Les pièces irrégulières étaient le plus en faveur auprès de la moyenne des spectateurs qui les trouvaient amusantes par leur variété; le plaisir des yeux passait avant les mérites esthétiques; puis il fallait compter avec les comédiens et les directeurs de théâtre eux-mêmes qui voulaient tirer parti de leurs accessoires et de leurs costumes. Mais les résistances à un art nouveau allaient être bientôt surmontées par l'appui officiel de Richelieu qui encourageait de ses efforts et de ses subsides la doctrine des trois unités. Dès 1629 un théâtre s'établissait avec Mondory pour directeur et la première tragédie classique pouvait paraître.

« Ce fut M. Chapelain qui fut cause que l'on commença à observer la règle de vingt-quatre heures dans les pièces de théâtre et parce qu'il fallait premièrement la faire agréer aux comédiens, sachant que M. le comte de Fiesque qui

avait infiniment d'esprit, avait du crédit auprès d'eux, il le pria de leur en parler comme il fit : il communiqua la chose à M. Mairet qui fit la *Sophonisbe* qui est la première pièce où cette règle est observée. » Cependant Mairet ne formule les nouvelles théories dramatiques qu'avec une extrême réserve et comme ne voulant pas se poser en novateur audacieux. « Ce n'est pas que je veuille condamner ou que je n'estime beaucoup quantité de belles pièces de théâtre de qui les sujets ne se trouvent pas dans les bornes de cette règle, » écrit-il en 1631 dans le *Discours* qui précéda *Sylvainre*. L'action même de *Sophonisbe* se passe tout entière dans le palais de Syphax, mais en se transportant d'une chambre dans une autre, du vestibule dans l'appartement de la reine.

Sophonisbe n'a d'abord affronté que la publicité d'un cercle restreint. Imprimée en 1635, elle fut jouée à la date du 18 décembre 1634 chez le duc de Puylaurent d'après le témoignage de la *Gazette* du 23 décembre.

II

Sophonisbe, dit Tite-Live, était d'une rare beauté. Elle avait tout l'éclat de la jeunesse. Elle baisait la main du roi Massinissa et en lui demandant sa parole qu'il ne la livrerait pas à un Romain, son langage ressemblait plus à des caresses qu'à des prières. Aussi l'âme du prince se laissait-elle aller à un autre sentiment que la compassion : avec cet emportement de la passion naturel aux Numides, le vainqueur se prit d'amour pour la captive, lui donna la main comme gage de la passion qu'elle réclamait et rentra dans le palais.

Massinissa avait pris possession du palais de Syphax, roi des Massessyles. Il devait être à l'endroit de la ville le plus élevé et le plus facile à défendre, vers la Kasba. Ce fut le jour même que se passa la scène restée célèbre dont le théâtre s'est emparé. Le roi berbère était entré dans Cirta sans résistance et aussitôt il s'était dirigé vers le palais de son ennemi. A la porte se tenait Sophonisbe, la fille d'Asdrubal, celle dont l'amour avait poussé Syphax à se déclarer pour Carthage. Elle était dans l'attitude que vient de nous décrire Tite-Live et il semble déjà que le romanesque se soit vite fait autour de cette première entrevue : Appien prétend que Massinissa connaissait Sophonisbe depuis longtemps et qu'il en était amoureux quand Syphax l'épousa.

Pour sauver Sophonisbe, Massinissa ne trouva qu'un moyen : il l'épousa le jour même, comptant que les Romains n'oseraient pas la lui enlever du moment qu'elle était devenue sa femme. Quelques jours plus tard, Scipion ayant fait comparaître Syphax devant lui et lui reprochant d'avoir trahi Rome, le prisonnier que la jalousie dévorait, lui répondit que c'était la faute de Sophonisbe : « Elle m'a perdu, ajouta-t-il, prends-y garde; elle en perdra d'autres ». Scipion, qui comprenait le danger, fit redemander la Carthaginoise à Massinissa. Le malheureux qui n'osait pas la défendre et ne voulait pas la livrer lui envoya du poison par un esclave fidèle et l'héroïque femme but la coupe sans faiblir. « La mort de Sophonisbe, dit M. Gaston Boissier, est le sujet d'une des rares fresques de Pompéi qui soient empruntées à l'histoire romaine. Dans une salle richement décorée, soutenue par des colonnes et ornées de statues placées dans les entrecolonnements, une belle femme, une reine, d'un teint éblouissant, couverte d'une tunique de

pourpre, est couchée sur un lit et tient une coupe dans la main. Debout, derrière elle, un homme au teint brun, la tête ceinte d'un diadème blanc, comme le portaient les rois numides, appuie sa main sur l'épaule de la femme comme pour l'encourager. Son œil inquiet est fixé sur un personnage placé au pied du lit et qui regarde d'un air sévère. Celui-là est un portrait et Visconti, en le voyant, reconnut du premier coup Scipion l'Africain. En réalité, ni Scipion, ni Massinissa n'assistèrent à la mort de Sophonisbe; l'artiste les y a introduits pour rendre la scène plus dramatique. Je me demande si cette façon de la concevoir et de la représenter ne lui venait pas directement du théâtre, et si ce tragique événement qui a inspiré chez nous Mairet et Corneille, n'avait pas été déjà le sujet de quelque drame romain (protexa) où le peintre est allé le prendre ».

L'Italie était le pays prédestiné à voir renaître de l'oubli et des cendres un sujet qui fit rapidement le tour des scènes de l'Europe. En 1502 Galeotto del Carreto, marquis de Final, dédia à Isabelle, marquise de Mantoue, une *Sophonisba*, pièce écrite en octaves et partagée en quinze ou vingt actes, qui ne sont, au dire de Marc Monnier, qu'un long tissu d'absurdités. En 1515 la représentation de la *Sophonisba* de Trissino fut un événement littéraire. A ce moment, à part l'*Orfeo* de Politien, l'on ne connaissait en fait de pièces sérieuses que les *Mystères*, bien plus semblables à de grotesques parades religieuses. Pour la première fois on trouvait chez Trissino une tragédie bien conduite, animée d'un souffle lyrique, offrant des caractères élevés, distincts, des scènes pathétiques et du charme dans la dignité. Il faut néanmoins après cette heureuse tentative traverser le dix-septième et le dix-huitième siècles pour arriver jusqu'à

Alfieri qui de 1777 à 1782, s'inspirant de l'antiquité, écrivit les tragédies *Timoléon*, *Octavie*, *Méropé* et *Sophonisbe*.

En France, la première imitation que nous rencontrons est celle de Mellin de Saint-Gelais. Il avait subi en Italie l'influence de Pétrarque. Ses liaisons avec le comte d'Angoulême, le futur François I, lui donnèrent accès à la cour où il fut comblé de faveurs. Poète courtisan, il était de toutes les fêtes; il en réglait les mascarades et en écrivait les vers. En 1534 il avait traduit en prose française, en y ajoutant des chœurs en vers, la pièce de Trissino qui fut jouée à Blois en présence de la jeune reine Catherine de Médicis. Trente ans plus tard, Claude Mermet faisait paraître à Lyon une autre traduction, inférieure à la précédente. En 1596 Antoine de Montchrestien s'essaya de nouveau sur ce sujet. Le recueil des six tragédies qu'il a laissées, parut en 1601. Ces tragédies, empruntées à l'histoire sacrée, à l'antiquité et à l'histoire moderne ne semblent pas avoir été représentées. *Aman* ou *la Vanité* est la première ébauche d'*Esther*; l'*Ecossaise* ou *Marie Stuart* ne fit pas grande fortune en France jusqu'au moment où sous les premières inspirations du romantisme de 1820 à 1824, Lebrun s'inspira de Schiller; mais l'*Ecossaise* est en tout point supérieure à *Sophonisbe* par le pathétique vrai et la rapidité de l'action. Puis vint l'œuvre de Mairet, reprise par Pierre Corneille en 1663.

La vogue de *Sophonisbe* ne fut pas confinée en France et en Italie; les Anglais la portèrent sur leur théâtre; Marston en 1606 avait écrit une tragédie; N. Lee en 1676 en avait composé une sous le titre *The Wonder of Women or Sophonisba*, et Thomson en 1729 traita encore ce sujet. L'Allemagne ne fait pas défaut dans ce recensement, bien que son apport y soit plus mince. Philippe de Zesen, né le 8 oc-

tobre 1619 à Priorau, près de Dessau, comte de l'Empire et poète couronné, mort à Hambourg en 1689, avait composé *Sophonisbe l'Africaine* et le conseiller impérial Caspar von Lohenstein né à Breslau en 1635, premier syndic de sa ville natale où il mourut en 1683, avait écrit, outre une *Sophonisbe*, une *Cléopâtre*, une *Epicharis* et une *Agrippine*. C'est Emmanuel Geibel qui vers 1860 eut l'idée de faire revivre cet antique motif. Sous l'empire de quelles préoccupations a-t-il tenté de le rajeunir ? C'est ce qu'il est assez difficile d'établir ; il est probable qu'il ait eu connaissance des remaniements plus modernes de *Sophonisbe* en Angleterre, sans qu'on puisse rien affirmer à cet égard. Il est moins certain qu'il ait lu l'œuvre de Mairet que nous allons maintenant confronter avec la sienne dans les parties qui s'en éloignent ou s'en rapprochent fortuitement.

III

La pièce française s'ouvre sur l'amour chancelant de Sophonisbe pour Syphax. Au lever du rideau, une action décisive va se livrer entre Massinissa, le roi des Massessyles et Syphax, roi de Numidie, époux de Sophonisbe. Syphax a découvert la passion criminelle de sa femme pour Massinissa. Décidé à chercher la mort pour ne pas survivre à l'outrage porté à son honneur, Syphax fait ses préparatifs de guerre. Sophonisbe dans l'entretien qu'elle a avec sa confidente, ne cherche pas à dissimuler le penchant qui l'entraîne vers un rival jeune et vainqueur. Son amour, qui a pris naissance au milieu des troubles de la guerre, la passion secrète qui la dévore, la fatalité qui plane sur la situation sont autant de traits qui rappellent *Phèdre*.

Mais un secret destin que je ne puis forcer
 Contre ma volonté m'oblige à l'(Syphax) offenser.
 Moi-même mille fois je me suis étonné
 Et de ma passion et de ma destinée.
 Encore à ce matin je pleurais en rêvant
 Au malheur inconnu qui me va poursuivant.
 Faisant réflexion sur mon erreur extrême,
 Je ne pouvais trouver que je fusse moi-même.
 Et que dans la rigueur d'un temps si malheureux
 Je puisse concevoir des pensers amoureux.
 Hélas ! il paraît bien que l'Amour pour mes crimes
 M'alluma dans le cœur ces feux illégitimes.

Du haut d'une tour les filles de Sophonisbe assistent au combat qui s'engage; on vient annoncer la mort de Syphax et la défaite de Numides. Le peuple effrayé se dispose à ouvrir aux Romains les portes de Cirta; Scipion et Lélie apparaîtront bientôt en vainqueurs et en maîtres; Massinissa, leur allié, se prépare à occuper la demeure royale et demande à Sophonisbe une entrevue.

Ici se terminent les trois premiers actes de Mairet. Geibel a procédé autrement. Peut-être a-t-il eu sous les yeux la courte préface que Corneille a mise en tête de sa *Sophonisbe*. L'auteur du *Cid* s'est proposé de peindre l'attachement d'une souveraine aux intérêts de son pays, sa haine contre Rome; l'héroïsme patriotique est le sentiment qui domine comme dans *les Horaces* et l'amour est relégué au second plan. Chez Geibel ces deux mobiles prennent place aussi tour à tour dans le cœur de son héroïne.

La pièce allemande débute par un entretien de Sophonisbe avec une jeune fille, Thamar, prêtresse d'Astarté. Thamar a quitté précipitamment dans la nuit le temple de la déesse, sa demeure ordinaire, fuyant devant le massacre général commencé par les Numides qui ont embrassé

le parti de Rome. Elle est venue demander asile à son amie d'enfance, Sophonisbe, qui revient en cet instant d'une chasse à l'autruche. La scène se passe dans la citadelle et le palais de Cirta, résidence de la reine. Depuis la séparation des deux jeunes filles, Sophonisbe est devenue l'épouse du vieux roi Syphax ; elle partage avec lui ses labeurs et ses périls dans la défense de l'indépendance nationale contre le joug romain ; mais le souvenir d'un premier amour est encore vivant dans son cœur. Appien, Mairat et Geibel se rencontrent ici en faisant de Massinissa un rival dangereux pour le repos et l'honneur de Syphax. Massinissa était fiancé à Sophonisbe ; il allait devenir son époux, lorsqu'une révolution qui le priva de ses droits de succession à la couronne paternelle, le fit passer par haine et par dépit dans le camp romain. Dès lors Sophonisbe ne l'a plus revu. Les confidences des deux femmes sont soudainement interrompues par une sinistre nouvelle. L'armée numide, renforcée de cohortes romaines, s'approche de Cirta. Syphax, serré de près, plutôt que de se rendre s'est donné la mort. Sophonisbe, un instant accablée, sent son courage renaître ; et repoussant avec indignation le plan de capitulation qu'on lui suggère, elle revêt ses armes et s'apprête à défendre la citadelle contre le dernier assaut de l'ennemi. La trahison a déjà livré sa demeure à la merci du vainqueur ; déjà elle dirige son arc contre les premiers rangs des assaillants, lorsqu'elle reconnaît dans leur chef Massinissa ; l'arme s'échappe de ses mains, et à la chute du rideau, elle s'enfuit pour éviter une rencontre avec celui qu'elle aime encore.

Le personnage de l'héroïne est déjà posé ; faut-il le dire ? Nous n'avons guère sous les yeux que la femme mécontente et résignée que le romantisme a acclimatée un peu partout en Europe ; la peinture du premier amour évanoui, les pre-

miers mouvements du cœur comprimés par le mariage de raison. Ce n'est pas une reine africaine qui pose devant nous; c'est une femme sentimentale et mélancolique, racontant ses chagrins à la lune et aux étoiles. Nous la soupçonnons fort d'avoir lu les *Méditations*, les *Harmonies poétiques* et surtout les charmants vers du poète de Lubeck, car elle associe avec un art trop savant ses rêveries aux mystères de la nature, aux bruits qui troublent la solitude des déserts pendant la nuit. « Quelquefois, dit-elle à Thamar, lorsque dans les nuits du printemps, la lune est suspendue au-dessus de l'Atlas, lorsque le chaud parfum du jasmin et le lointain rugissement du lion écartent le sommeil, j'ai le vide au cœur; une langueur insurmontable s'empare de moi, il me semble alors que ma destinée n'est pas accomplie, qu'une fatalité va s'approcher de moi pour assouvir mon cœur. Mais ce ne sont que des ombres fugitives. Avec la rosée du matin, la reine de Cirta voit ses songes s'évanouir! »

Le dégoût de la vie, le mal du siècle font un étrange contraste dans la bouche d'une barbare qui vient de se livrer à la chasse. Le lyrisme tant de fois reproché aux romanciers et aux dramaturges d'outre-Rhin reparait chez Geibel, le doux élégiaque, le poète des femmes et de la jeunesse. Un critique allemand le lui a dit avec une malicieuse justesse : On croirait voir Sophonisbe assise dans un boudoir moderne, sur un élégant sofa, avec un roman dans les mains; car la différence n'est pas grande: que le mari soit un roi de Numidie ou un banquier du Crédit mobilier, ou qu'elle entende de la fenêtre le rugissement des lions de l'Atlas ou le rossignol chanter dans le bois de Boulogne.

L'entrevue de Massinissa et de Sophonisbe est tout autre, on le comprend, chez les deux poètes. Mairet a fait de So-

phonisbe une coquette de comédie, rusée et minaudière. Lorsqu'elle reçoit la nouvelle de la mort de Syphax, elle s'écrie qu'il est bien heureux d'être mort. Elle demande à ceux de sa suite s'il en est un qui veut la tuer, mais d'un ton à décourager ceux qui en auraient envie. Aussi sa confidente Phénice lui représente fort sensément qu'on est toujours à temps de se prendre la vie et que le chagrin n'a pas encore altéré ses charmes et sa fraîcheur.

Croyez que Massinisse est un vivant rocher
Si vos perfections ne le peuvent toucher,
Et qu'il est plus cruel qu'un tigre d'Hyrcanie
S'il exerce envers vous la moindre tyrannie.

Massinissa n'est en effet ni un rocher, ni un tigre. Il se présente en vainqueur plein d'égards et de courtoisie. A son langage on reconnaît le vénérable ancêtre du galant souverain que la tragédie classique a reproduit jusqu'à Voltaire. Il y a déjà en lui quelque chose d'*Orosmane* :

Madame, je sais bien que c'est renouveler
Ou croître vos ennuis que de vous en parler
.
Mais puisque le Destin pour montrer qu'il vous hait
N'a pas laissé la chose au gré de mon souhait,
Trouvez bon que mon cœur vous jure par ma bouche
Que très-sensiblement votre douleur le touche
Et qu'il diminuerait et vos maux et vos soins
Si pour y prendre part il vous en restait moins.

Sophonisbe n'est pas pour le décourager, et lui fait entendre dans une tirade de quarante vers que la courtoisie « d'un vainqueur débonnaire fait en elle un effet qui n'est pas ordinaire ». Et Massinissa émerveillé d'être compris à demi-mot de s'écrier :

O dieux ! que de merveilles
Enchantent à la fois mes yeux et mes oreilles !

« Ma compagne, il se prend, » dit tout bas Sophonisbe à sa confidente. De telles paroles aux déclarations de sentiments plus tendres le chemin n'est pas long. Massinissa se retire (à la fin du III^e acte) après avoir obtenu de Sophonisbe une promesse de mariage scellée par

Un honnête baiser pour gage de la foi
Que le Dieu conjugal veut de vous et de moi.

Laissons-le se rendre auprès de son armée à laquelle il annonce la nouvelle de son mariage pour voir ce qu'il devient sur la scène allemande.

IV

Massinissa est maître de la citadelle (Acte II). Les Romains ont déjà fait Sophonisbe prisonnière; chargée de chaînes, elle sera conduite à Rome où elle suivra le char du triomphateur; mais avant de la réduire à cette extrémité, Massinissa demande à la reine une entrevue. Celle-ci en présence de Thamar qui reproche au vainqueur sa trahison et son passage dans le camp romain, reste d'abord indifférente à son propre sort; Massinissa la tire de son apathie en lui représentant qu'elle ne peut échapper aux rigueurs des lois de la guerre et, pour lui éviter l'ignominie de la captivité, il lui propose de l'épouser. « Moi, ta femme, la femme d'un Romain, s'écrie Sophonisbe avec indignation; va chercher une épouse sur les bords du Tibre! » Ebranlé, subjugué par la beauté et le courage de la reine, Massinissa renonce à faire cause commune avec l'oppresser de son pays; il offre à la jeune femme de l'établir souveraine d'un empire nouveau qui s'étendra de l'Atlas à la Méditerranée.

Les instants sont précieux ; il doit regagner sur l'heure son camp pour y faire les préparatifs nécessaires et opérer la jonction de ses troupes avec celles de Sophonisbe. Celle-ci cède enfin, sans toutefois se faire d'illusion sur la constance de Massinissa et ses projets aventureux ; l'amour du pays fait taire toute autre voix ; en acceptant le roi des Numides pour époux, elle accomplit un devoir patriotique qui assurera l'indépendance de son royaume.

Sur ces entrefaites, le nègre Batu, écuyer de Syphax, fait prisonnier par les Romains, revient au camp numide, relâché par Scipion ; il rapporte à la reine les derniers vœux de Syphax mourant et lui remet en son nom l'arme avec laquelle il a volontairement mis fin à ses jours. Batu a vu le camp de Scipion dont la grandeur d'âme, l'intrépidité, le génie militaire ont fait sur lui une vive impression. Il a pu se convaincre que la partie n'est pas égale pour les Numides ; il accueille avec froideur les projets de Massinissa. Mais Sophonisbe n'en persiste pas moins dans sa détermination et se prépare à rejoindre son allié dans son camp pour se montrer aux troupes africaines captive des Romains ; elle part, laissant la citadelle sous la garde de la jeune prêtresse.

Scipion l'Africain s'est établi à Massylis dans un château fort à demi-ruiné où nous le rencontrons au commencement du troisième acte, entouré de Lœlius et de ses tribuns militaires. Tandis que le consul est préoccupé des nouvelles qui lui parviennent des progrès d'Annibal dont les forces sont concentrées au cap Misène, on élève autour de lui des doutes sur la fidélité de Massinissa. Le rapport d'un émissaire vient confirmer ces suppositions ; on sait que Sophonisbe est devenue l'alliée et l'épouse du traître Massinissa et que la défection en masse des Africains est imminente. Malgré les appréhensions de ses tribuns qui

redoutent un attentat contre sa personne. Scipion se rend seul au camp numide pour éviter toute effusion de sang. Il se fait précéder d'un message adressé aux rebelles dans lequel il les prévient qu'il est informé de tout et qu'ils aient à cesser sur le champ tout préparatif de guerre.

Le décor change. Nous sommes dans le camp numide où règnent la consternation et le trouble depuis que Massinissa a reçu les injonctions de Scipion. Les généraux eux-mêmes du roi refusent de s'engager dans une entreprise hasardeuse; mais vigoureusement apostrophés par Sophonisbe qui leur fait honte de leur lâcheté, ils sont sur le point de se rallier à elle, lorsqu'on annonce l'arrivée du consul. C'est la reine elle-même qui se présente à lui et se charge de justifier la révolte : « Oui, s'écrie-t-elle, tu as l'ennemi dans ton camp! Repoussant le joug odieux de Rome, ils sont retournés aux dieux de leur patrie et déploient hardiment la bannière carthaginoise. Consul, c'est ton astre fatal qui t'a conduit ici, à cette heure; tu es sur un volcan qui crève et ses flammes s'entr'ouvrent pour t'engloutir..... Il est entre vos mains; tuez-le! » Scipion, tirant son épée : « Essayez, répond-il; ce n'est pas en vos mains, mais dans les miennes que repose mon sort! Seul contre mille, je suis ici; mais les serments que vous avez jurés sont autour de moi: les dieux invisibles qui vengent le parjure! Armé ainsi, je brave votre courroux. Qui touchera à la tête sacrée du général? Qui lèvera la main sur Scipion? » Voyant ses ennemis impuissants et confus, il les accable d'un magnifique pardon. Massinissa lui-même se jette à ses pieds et demande grâce pour Sophonisbe. Le consul s'engage à faire à Syphax des funérailles dignes de lui; quant à la reine, elle restera captive de Massinissa, mais traitée avec tous les honneurs dus à son rang et à sa situation. Le rideau tombe sur le désespoir

et la honte de Sophonisbe, humiliée et confondue de la magnanimité de Scipion.

Nous entrons ici dans une nouvelle périclète. On voit poindre une lueur d'amour de la captive pour son vainqueur. C'est une heureuse inspiration de Geibel, que d'avoir transposé l'intérêt et par une gradation savante d'impressions, inconnue au vieux Mairet, d'avoir assigné la première place au personnage de Scipion, après Sophonisbe. Mairet, Corneille et leurs imitateurs n'avaient guère vu en lui qu'un rôle insignifiant, secondaire, un peu plus qu'un confident; Geibel a su en faire le centre d'incidents attendrissants. Ce brusque changement dans les sentiments de la reine est-il suffisamment motivé? On s'y rend avec un peu de bonne volonté, il faut en convenir. Mais si nous éprouvons toujours quelque étonnement devant les libertés que le poète ou le romancier prennent avec l'histoire, une héroïne aussi obscure que Sophonisbe, appartenant à une époque déjà fort embellie par l'imagination des historiens, peut trouver grâce devant la critique en faveur d'une fiction touchante. La vraisemblance n'est pas altérée aux dépens de l'intérêt moral; il suffit que le spectateur soit préparé à rester sous l'impression forte de la catastrophe.

Cela dit, il ne nous reste plus qu'à poursuivre le dénouement des deux actions dramatiques qui n'ont d'ailleurs à partir de ce moment que des analogies lointaines.

V

Trissino fait annoncer en termes simples et charmants à Lælius le mariage de Massinissa avec Sophonisbe. « Alors bien des murmures s'élevèrent dans le monde au sujet de

ces noces soudaines, et selon l'esprit de chacun, celui-ci les approuvait, celui-là les frappait de blâme. Si bien qu'un sonneur de clairon, avant qu'on fit silence, dut crier trois fois avec un grand effort : « Ecoutez, écoutez ! » Mais le peuple s'étant apaisé, un prêtre s'avança qui disait ces paroles : « O suprême Jupiter, et toi reine du ciel, qu'il vous plaise d'accorder votre faveur à ces noces si belles et si honorées, et concédez-leur à tous deux qu'ils puissent être heureux ensemble dans leur glorieux état, jusqu'au dernier jour de leur vie, en laissant au monde une descendance généreuse ». Puis se tournant vers la reine, il dit : « Reine Sophonisbe, est-ce votre plaisir de prendre Massinissa pour époux ? » Et elle, toute rougissante, répondit que c'était son plaisir. Puis le prêtre demanda si Massinissa était content de prendre Sophonisbe pour légitime épouse et, Massinissa, d'un air joyeux, répondit qu'il était content. Et, s'approchant de la dame, il lui passa un anneau précieux. »

On voit que si le bon Trissin parle un peu comme un officier civil, il s'est également cru obligé de convertir Sophonisbe au catholicisme. Mairet a changé tout cela. Les deux amants se préparent à conclure leur mariage, lorsqu'un message de Scipion mande auprès de lui Massinissa. Sophonisbe voit déjà son bonheur compromis par l'opposition que mettra le consul à son hymen. Un songe qu'elle a eu ajoute encore à ses pressentiments. Ce songe est peut-être un des premiers en date, à l'effigie duquel seront frappés tous ceux que le théâtre classique a depuis embellis des ornements de la rhétorique :

Deux funestes oiseaux dans l'horreur des ténèbres
Ont troublé mon repos avec leurs cris funèbres :
Encore aujourd'hui même au lever du soleil
Un songe épouvantable a causé mon réveil.

Du malheureux Syphax l'image ensanglantée
Avec ces tristes morts à moi s'est présentée.
« Ingrate, je reviens de l'éternelle nuit
Pour t'assurer encore du malheur qui te suit.
D'un mari méprisé le courroux légitime
Te demande aux enfers où t'appelle ton crime :
Adieu, tes voluptés feront naufrage au port.
Je te l'ai dit vivant et je te le dis mort. »
Là certes le sommeil à la crainte a fait place,
Et je me suis trouvée aussi froide que glace.
Puis embrassant le roi par un contraire effet
La peur a fait en moi ce que l'amour eût fait.

Mais Sophonisbe a fait auparavant jurer à Massinissa que, quoi qu'il arrive, il la sauvera de l'infamie qui lui est réservée, c'est-à-dire la captivité à Rome. La destinée lui ménage une fin plus cruelle. Dans son entrevue avec Massinissa, Scipion reste inflexible aux prières de son allié et lui reproche d'avoir brigué la main d'une femme dont le mari fut l'ennemi acharné des Romains. Sophonisbe fait partie du butin du vainqueur; nul autre que lui n'a le droit de disposer d'elle. Massinissa essaye en vain d'attendrir l'inexorable consul; Sophonisbe ne figurera pas comme captive derrière le char du triomphateur; elle devra mourir et c'est Massinissa lui-même qui lui présentera la coupe empoisonnée. Il y a dans ces dernières scènes un pathétique vrai, une élévation de sentiments et de langage que Laharpe a déjà relevés. Il convient que la douleur de Massinissa, quand il faut sacrifier son épouse, est touchante; son désespoir, tour à tour impétueux et calme, produit grand effet ainsi que la scène dans laquelle, écartant un rideau, il montre à Scipion Sophonisbe morte du poison qu'il lui a donné, étendue sur le lit nuptial. Massinissa lui-même se donne la mort sur le cadavre de celle qu'il a aimée, et le patriotisme et la

haine lui arrachent des imprécations dont l'auteur des *Horaces* allait quelques années plus tard faire son profit en les mettant dans la bouche de Camille :

. En mourant, ô peuple ambitieux,
J'appellerai sur toi la colère des dieux.
Puisses-tu rencontrer soit en paix, soit en guerre,
Toute chose contraire et sur mer et sur terre.
Que le Tage et le Pô, contre toi rébellés,
Te reprennent les biens que tu leur as volés :
Que Mars faisant de Rome une seconde Troie
Donne aux Carthaginois tes richesses en proie,
Et que dans peu de temps le dernier des Romains
En finisse la race avec ses propres mains !

« Ce spectacle, ajoute encore Laharpe, qui n'est point une vaine pompe, mais qui fait partie d'une action tragique, ce dénouement théâtral était fort au-dessus de ce qu'on avait vu jusqu'alors. C'est là sans doute ce qui a fait vivre la pièce jusqu'au temps où le grand nombre des modèles rendit les spectateurs plus difficiles et c'est aussi ce qui engagea Voltaire à tenter un dernier effort sur ce sujet ». C'était là évidemment que se trouvait *la scène à faire* et les deux prédécesseurs de Mairet, Trissino et Mellin de Saint-Gelais ne s'y sont pas trompés.

Mairet s'est ici passablement écarté de Trissino, chez qui le dénouement est un des passages les plus remarquables de la pièce. Sophonisbe vient de boire le poison que lui a envoyé Massinissa. Avant de fermer les yeux, elle a voulu saluer son doux pays et la chère lumière du soleil, comme Phèdre. Sa suivante, Herminie, voudrait mourir avec elle; Sophonisbe lui ordonne de vivre et lui confie son enfant :

Soph. : Maintenant au lieu de moi, tu seras sa mère.

Herm. : Ainsi ferai-je, puisqu'il sera privé de vous.

Soph. : O mon fils, mon fils ! c'est quand tu as le plus besoin de ma vie, que je me sépare de toi.

Herm. : Hélas ! comment ferai-je en un si grand deuil ?

Soph. : Le temps allège toute douleur...

Herm. : Oh ! laissez-moi encore venir avec vous !

Soph. : C'est bien assez de ma mort.

Herm. : O fortune cruelle, de quoi me dépouilles-tu ?

Soph. : O ma mère, que vous êtes loin de moi ! Si j'avais pu voir au moins une seule fois et vous embrasser dans ma mort !

Herm. : Heureuse, elle, heureuse qui ne voit pas cet affreux malheur ! Le mal nous paraît moins bien dur quand on ne fait que l'entendre !

Soph. : Mon Herminie, toi seule maintenant me tiens lieu de père, de frère, de sœur et de mère.

Herm. : Hélas ! si je pouvais valoir un seul d'entre eux !...

Soph. : Approchez-vous de moi, je veux m'appuyer sur vous, car je me sens défaillir, et déjà la nuit ténébreuse descend sur mes yeux.

Herm. : Appuyez-vous seulement sur mon sein.

Soph. : O mon fils, tu n'auras plus de mère, elle s'en va ; reste avec Dieu !

Herm. : Hélas ! quelle chose douloureuse je viens d'entendre ! Ne nous quittez pas encore, ne nous quittez pas !

Soph. : Je ne puis faire autrement, je suis en route...

Le chœur : Levez vos yeux vers celui qui vous embrasse. Regardez-le un peu.

Soph. : Hélas ! je ne peux plus.

Le chœur : Dieu vous accueille en paix !

Soph. : Je vais, adieu.

Mellin de Saint-Gelais s'est inspiré de cette scène dans le long récit suivant qu'il met dans la bouche d'un confi-

dent : « Après que le roi Massinissa est sorti du chasteau, la Royne incontinent a fait parer tous les autelz de festons, de lierre et de myrte. Et elle-même aussi s'est parée de ses plus beaux et plus riches habiz blancs. Auquel accoustrement il la faisait si bon voir que je ne pense pas que le soleil ait onc veu rien de plus beau. Mais sur le poinct qu'elle mettait à part certains joiaux pour aller présenter à la déesse Juno, à ce que luy pleust estre favorable à sès nouvelles espousailles, voicy arriver un escuier de Massinissa portant en sa main une coupe pleine de poyson, lequel s'estonna un peu d'arrivée. Mais après s'estre revenu, il dit ces parolles : « Madame, le Roy mon maistre m'envoie devers vous et vous mande par moi que volontiers il vous eust tenu sa première promesse. Mais puisqu'un aultre plus puissant luy en a osté le moien, à tout le moins vous tient-il sa seconde, c'est que si vous voulez vous ne tomberez point vivante en la puissance des Romains; vous conseillant en cest endroit acte digne du noble sang dont vous êtes issue. » Ces paroles ouyes, la Royne a tendu la main et prins la coupe avec un visage constant et asseuré, puis a respondu au porteur : « Vous direz à vostre maistre que sa nouvelle espouse accepte de bon cueur le premier présent qu'il lui envoie, qu'ainsy est qu'il ne lui en peult envoyer de meilleur. Vray que moins lui greveroit de mourir, si elle ne fust point remariée en ses funérailles ». Cela dit, elle a fait un peu de pause tenant toujours la coupe en sa main, puis a recommencé à dire : « L'on ne doit jamais laisser de faire honneur aux Dieux, pour quelque inconvéniement qui advienne ». Ainsi a posé la coupe, puis elle a prins le coffret où elle avait mis les joyaulx dont elle voulait faire offrande à Juno et s'en est allée au temple là où devant l'autel à genoux elle a dévotement prononcé ces parolles : O Royne du

ciel, avant que de mourir, qui sera premier que le soleil se couche aujourd'huy, je vous viens offrir ces oblations premières et dernières, bien différentes de celles que j'espérois n'aguères vous présenter, vous suppliant que, si jamais l'humble service de ma dévotion vous a esté agréable, et si jamais vostre bonté a eu compassion de ceste pauvre province d'Afrique, il vous plaise ores regarder en pitié ce petit enfant, lequel s'en va demourer privé de père et de mère avant que d'arriver au deuxième an de son aage, et le préserver de l'ignominie de servitude. Non jà en la manière que je m'en garantyray maintenant : ains plus heureusement, de sorte que les ans qui par ma mort précipitée seront soustraits à ma vie soient adjoustez à la sienne afin qu'à l'advenir il puisse estre ressource de son infortuné lignage. En après vous plaise aussi avoir pitié de ces pauvres miennes femmes que je laisse comme brebiettes au milieu des loups affamez. Prenez en protection, s'il vous plaist leur honneur et leur vie ». Ces parolles dictes, elle s'en est retournée en sa chambre, là où sans délayer elle a prins et beu constamment tout le poison entièrement sans en rien laisser.

« *Les Dames* (en chœur). O pauvre dame ! le cueur me disait bien que ce présent d'une coupe que je vey envoyer, n'apporterait qui nous deust plaire. Mais achevez, je vous prie, de nous compter le demeurant.

« *Femme seconde*. Mais ce qui m'a semblé un cas plus esmerveillable, c'est qu'elle a faict et dit toutes choses, sans jeter une seule larme d'œil, ny tirer un seul soupir, et sans changer seulement de voix ny de couleur. Cela fait, elle a commandé tirer hors de ses coffres un beau et riche drap de soye et un aultre de lin, et se tournant devers nous aultres, nous a dict : « Mes bonnes amyes, je vous prie que, quand je serai passée de cette vie, vous ensevelissiez mon

corps dedans ces draps pour le mettre en sépulture. Puis elle s'est assise dessus son lit, et prenant son petit fils entre les bras, a tiré adonc un soupir trenchant du plus profond de son estomach, en disant : Ha ! pauvre enfant, tu ne sçais pas en quelle misère tu demeures, qui est le mieulx que je voie en ton malheur. Dieu te fasse plus heureux que ton père et moi n'avons esté ! » En disant ces parolles elle le serre estroitement contre son sein et le baise si affectueusement que deux ruisseaux de larmes luy sont tout à un coup sortis des yeux en grande abondance. Quoi voyant chascune de nous est aussi incontinent fondue en pleurs, si chauldment que nous ne pouvions former une seule parolle, jusques à ce qu'elle mesme s'est tournée par devers nous, et nous a toutes baisées, l'une après l'autre en nous disant : « Mes bonnes amyes, voicy le dernier jour que vous me verrez jamais. Adieu vous dis et vous demande pardon, si jamais j'ai offensé aucune de vous ». Or, jugez maintenant si en telle amertume de douleur, j'ay occasion suffisante de plorer, plaindre, gémir et lamenter.

« *Dames.* O trompeuse espérance ! ô pauvres humains aveuglez ! Hélas comme toutes choses ressortissent au rebours de votre pensée ! »

Nous assistons à la naissance de l'art classique qui, soucieux d'éviter au théâtre toute effusion de sang, tout spectacle violent, fait intervenir un tiers pour nous raconter ce qui se passe dans la coulisse. L'action vivante est remplacée par l'action dialoguée, le monologue ou le récit ; pour remédier à ce qu'il y a de faux et de conventionnel dans ce procédé, on recourt aux amplifications oratoires, au choix du détail pittoresque, à la pompe du langage. Si chez ces obscurs ancêtres et vénérables chefs des traditions nationales, on ne voit que les condes de l'action, si les mains sont

ailleurs, suivant l'heureuse expression de Victor Hugo, c'est à eux aussi que nous sommes redevables de ce mélange d'épopée et de lyrisme qui fit beauté dans la tragédie classique. L'empoisonnement de Britannicus, la fin tragique d'Hyppolyte, la mort du tyran Polyphonte dans *Mérope* et tant d'autres imitations secondaires de Racine et de Voltaire, de Campistron jusqu'à Ducis en passant par Crébillon et Letourneur, viennent en droite ligne de Trissino, de Montchrestien, de Mellin de Saint-Gelais et de Mairet.

VI

Dans leur adaptation de *Sophonisbe* au goût français, ces trois derniers ont relégué au second plan le personnage de Scipion; Mairet n'a su peindre en lui que la raideur du caractère romain. Geibel a évoqué la grandeur d'âme que l'histoire attribue à l'Africain et il en a fait le principal ressort de sa pièce.

Nous avons laissé Sophonisbe abattue, atterée de la conduite de son vainqueur. Le consul, dans une seconde entrevue, veut adoucir son sort; tout en faisant pressentir à la jeune femme qu'il est instruit de son amour pour Massinissa, Scipion ne lui dissimule pas l'admiration que lui inspirent sa fierté et son patriotisme. Mais au nom de Massinissa, Sophonisbe s'est troublée, elle se récrie; le secret de son cœur est prêt à lui échapper. A peine Scipion s'est-il retiré que le nègre Batu qui s'est furtivement glissé dans le camp romain lui rapporte que le consul brigue les honneurs du triomphe et que Sophonisbe doit en faire le plus bel ornement. Pour épargner ce déshonneur à sa souveraine, il lui propose un plan d'évasion. Sophonisbe refuse d'abord d'a-

jouter foi à ces propos et de manquer à la parole donnée au vainqueur; mais après que Massinissa à son tour lui a confirmé la vérité, sa fureur et son indignation se donnent libre cours; elle promet sa main à Massinissa, s'il s'engage à faire périr lui-même leur ennemi commun. Sur le refus de celui-ci, elle rappelle Batu; mais avant de se disposer à fuir avec lui, armée du poignard de Syphax, elle veut pénétrer dans le camp romain pour frapper elle-même son oppresseur.

Scipion veille encore, penché sur ses plans de campagne. Il est minuit passé; le consul va se livrer au repos; mais une vision sinistre obsède ses pensées. La nuit précédente, il a cru voir s'approcher de lui pour le tuer une femme jeune et belle; puis, sur le matin, il a aperçu, comme conjuration à ce triste présage, un aigle voler à la droite de son camp. Accablé de fatigue, il a cédé peu à peu au sommeil; Flavius, son esclave, pour l'endormir, a joué quelques accords sur la lyre. Encore quelques instants et Sophonisbe va paraître... La voilà qui se glisse dans l'ombre. A la lueur mourante d'une lampe, elle entrevoit une lettre tout ouverte placée sur une table. Elle s'approche et croit y lire son nom. » Mon nom ici? Non, c'est une illusion de mon trouble; se vante-t-il encore de m'avoir trompée? Voyons, qu'écrit-il sur cette femme barbare? — Elle lit : « Laissez-moi disposer librement de Sophonisbe. C'est une noble femme, digne d'être Romaine. Je prie les dieux qu'ils inclinent son cœur à mon amitié. Et si mon astre me ramène triomphant à mon Capitole, ce sera mon orgueil de montrer au peuple dans toute sa majesté, cette tête auguste, cette alliée que je lui ai gagnée. »

Sophonisbe reste accablée à cette révélation inattendue.

Le remords, le désespoir, l'humiliation se livrent en elle un rude combat. Relevée avec bonté par Scipion qui sort de

sa tente en cet instant, la jeune reine lui avoue le dessein qui l'a conduite dans son camp. Malgré le pardon du vainqueur, elle persiste à demander l'arrêt de mort dû à son crime. Le patriotisme l'emporte : « Carthage, pleine de reproches, étend ses bras vers sa fille ; si je voulais fuir, les ombres de mes aïeux se dresseraient mornes devant moi avec un front menaçant. Les entends-tu ? Ils m'accusent d'avoir failli à mon devoir ; en vain cherché-je à apaiser leurs ombres irritées ; je dois être l'ennemie de leurs ennemis... Scipion, fais prononcer mon arrêt, car il n'y a point de paix entre nous ! » — Une dernière catastrophe va lui arracher l'aveu qui expire sur ses lèvres ; un messager apporte au consul la nouvelle de la défaite des Numides et de l'occupation de Cirta, mais de Cirta en ruines. Plutôt que de se rendre, Thamar a mis le feu à la citadelle et s'est précipitée dans les flammes. Sophonisbe reste donc seule, abandonnée ; son heure est venue, sa destinée l'emporte. Elle confesse au vainqueur étonné son amour et se donne la mort à ses pieds. « O Lélius, s'écrie Scipion, si j'avais trouvé dans Rome une femme comme celle-ci, je donnerais volontiers la plus belle de mes victoires ».

L'ensemble de la pièce et son dénouement qui se déroule au milieu de situations émouvantes, ménagées avec habileté pour laisser le spectateur sous une impression forte, suggèrent maint rapprochement. On se reporte en pensée vers le mouvement dramatique qui se fit jour en France de 1840 à 1843. La réaction contre le romantisme s'accroissait ; le théâtre revenu des drames à sensation de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas semblait rebrousser chemin vers les anciennes traditions. Le moment semblait propice pour une

restauration de l'art dramatique. Ponsard et Augier s'en firent les théoriciens et les chefs. On connaît le succès de *Lucrèce*. Du jour au lendemain Ponsard se vit transformé en fondateur d'une école nouvelle, greffée sur le vieux tronc classique, et qui s'inspirant d'un mot assez malheureux du poète, fut baptisée l'école du bon sens. L'auteur allemand de *Sophonisbe* s'est, dans cette tragédie du moins, rapproché de ces novateurs qui rêvèrent la conciliation du passé avec les libertés qu'avait apportées le romantisme. Mais la perfection de la forme, l'élévation des pensées, l'harmonie du vers ne suffisent pas pour recommander une action destinée à la scène. La tentative fut éphémère; la tragédie néo-classique n'excite plus aujourd'hui qu'un médiocre intérêt; avec elle, le drame historique, apparaît déjà en France comme une forme vieillie et démodée; M. Brunetière en prononçait naguère l'oraison funèbre.

Il n'en est pas de même en Allemagne comme le prouvent les succès de Wildenbruch, l'auteur de *Harold*, des *Carlovingiens* et d'autres pièces à grand spectacle, applaudies dans toutes les capitales. Précédée de la tragédie de *Brunchilde*, la *Sophonisbe* valut à son auteur en 1869 le prix Schiller décerné à la meilleure œuvre dramatique; ce sujet a même été repris après lui par MM. Torn et Robert Pröls. Mais actuellement, en deçà comme au-delà du Rhin, un retour à l'antiquité ou pour parler plus exactement, aux pastiches néo-grecs ou néo-romains, n'est plus possible. La tentative de Geibel n'en est pas moins intéressante à noter, car il est peu probable que le poète de Lübeck ait eu connaissance de la *Sophonisbe* française des premières années du dix-septième siècle. En remontant le cours des âges, il aura pu rencontrer sur sa route les tragédies de Philippe de Zezen et de Caspar de Lohenstein. Ces deux auteurs ont-ils

lu, imité ou traduit l'œuvre de Mairet ? Le but et les limites de cette étude ne comportent pas une enquête qui apportera quelque jour une intéressante contribution aux procédés de composition dramatique de Geibel et à l'histoire du théâtre français à l'étranger. Nous n'en salvons pas moins dans la Sophonisbe qu'il nous a donnée un gracieux fragment d'épopée, un des derniers débris d'un genre que le réalisme contemporain rejetant hors de ses cadres, reléguera au rang de curiosité historique.

L. MOREL.



LE DÉCLIN

DE LA

CHEVALERIE ET GENT D'ARMERIE

Du règne de Jean le Bon à celui de Louis XI

1350-1483

L'étude des documents historiques concernant la chevalerie est assurément des plus intéressantes et il faut bien qu'il en ait toujours été ainsi, car nous voyons qu'elle a tenté dès le XVII^{me} siècle des savants illustres tels que Ducange, le Père Anselme, Jean Le Laboureur, Lacurne de Sainte-Palaye, le Père Ménestrier et bien d'autres érudits, dont les mémoires et les dissertations académiques ont été utilisées maintes fois par les auteurs modernes. On peut donc considérer ce sujet littéraire comme épuisé, et s'étonner en voyant qu'il se rencontre encore çà et là des gens enclins à le traiter de nouveau. Je suis de ces gens-là, je l'avoue (au risque d'être accusé de quelque présomption). Le désir m'est venu d'essayer de réunir, et de grouper à ma guise un grand nombre de documents épars dans mes notes de lecture et relatifs, non à l'histoire générale de la chevalerie, mais à celle de sa décadence. J'ai fait cette synthèse pour m'instruire s'il était possible, et pour rectifier dans mon

esprit bien des idées fausses et des opinions préconçues ou basées sur des assertions erronées. Peut-être m'est-il permis de dire qu'à considérer ce point de vue tout à fait personnel je crois avoir atteint mon but. Malheureusement, un auteur — même des moins soucieux de publicité — affirmant qu'il écrit pour lui seul, n'aura jamais crédit que sur bons gages auprès des gens d'esprit auxquels il s'adresse. Le monde est ainsi fait, et comme sa réforme est encore bien éloignée, je me sou mets ici de bonne grâce à cette fâcheuse incrédu lité.

Les Pages, les Ecuers et les Chevaliers.

Dans les familles de la noblesse, il était d'usage constant, au moyen âge, d'envoyer de très bonne heure (parfois à sept ou huit ans) l'enfant qu'on destinait aux armes, chez quelque gentilhomme de bon renom, qui le prenait à titre gracieux à son « hostel » et l'agréait à son service domestique. Ces petits serviteurs, soit qu'ils fussent attachés au service du maître ou à celui de la dame du logis, cumulaient bientôt les fonctions les plus diverses : celles d'échanson, de valet de chambre, de valet de pied et même d'enfant de chœur pour le service de la messe. Parvenus à leur douzième ou à leur treizième année, ils apprenaient à harnacher une mule, à appareiller une litière, à panser un cheval, à tenir l'étrier hors du « montouer », en attendant qu'ils eussent l'honneur de tenir ce dernier (1), puis ils devaient fourbir longuement et patiemment le halecret, le bassinet ou tout autre « chapeau de fer » à l'usage du maître, dont le haubert — longue cotte de mailles, qu'on tenait dans un coffre plein de son, pour éviter la rouille (2) — exigeait un entretien encore plus minutieux. Enfin, si le maître sortait du logis, il fallait le suivre pour tenir ou garder sa mule s'il en était besoin et, la nuit, il

(1) L'étrier gauche était toujours tenu par l'écuier ou par un « gros-valet » lorsqu'un homme d'armes montait à cheval.

(2) Voir *Contes et discours d'Eutrapel*.

fallait encore le précéder la torche au poing et à travers les langes, partout où il lui plaisait d'aller. Si la conduite du page devenait répréhensible, on le châtiât en lui faisant tourner, certains jours, la broche sur les landiers de cuisine, comme un « valoton de rôtisserie » et s'il continuait à « méfaire » il était fouetté bien serré. Cette police domestique, qui ne fut pas modifiée pendant plus de trois siècles, n'empêchait pas les pages (dont j'ai parlé ailleurs) (1) de faire beaucoup de « jeunesses » et de se distinguer par leur fierté naissante et leur turbulence. En 1446, une assemblée de vingt-et-un commissaires, nommés par Louis XI, se réunissant pour la première fois au Palais pour mettre ordre à la justice et aviser au Bien public, les pages, qui gardaient dans la cour les mules de ces notables, ayant refusé de payer la bienvenue aux laquais des magistrats du Parlement, il s'en suivit une « noise », qui se renouvela le lendemain avec violence. « Les dits pages du Bien public coururent sus aux pages du Palais, qui se revanchèrent et baillèrent les uns aux autres de terribles et merveilleux coups, tant de poings, de pierres, bastons et dagues, qu'il y en eut plusieurs navrés, battus, les yeux crevés, et fallut fermer les portes et que gens de bien s'en mêlassent pour les démesler.... (2) ». Tels étaient les pages du XV^m siècle, dont ceux du XVI^m et même du XVII^m ne paraissent avoir jamais démerité.

Ces adolescents, lorsqu'ils atteignaient l'âge de puberté, étaient plus spécialement placés sous le gouvernement de l'écuyer de leur seigneur. Ce serviteur, dans la chambre duquel ils couchaient, ayant dès lors et pour plusieurs années la charge de les « dresser et manier » à tous les riens

(1) Ordonnances royales : *Du roi et de sa cour*, Genève 1891.

(2) *Chroniques du roi Louis XI*, p. 101.

exercices auxquels un homme d'armes devait être familiarisé dès sa première jeunesse. Olivier de la Marche raconte qu'il fut ainsi, à l'âge de treize ans, reçu page du duc Philippe de Bourgogne, en 1439, « et avec plusieurs autres nobles jeunes hommes de divers pays, il fut mis aux mains et sous le gouvernement de Guillaume de Sercy, premier écuyer d'escuyrie (1) ».

Voici quels étaient les exercices de corps auxquels s'ébattaient quotidiennement les pages lorsqu'ils n'étaient pas retenus au logis par leurs travaux domestiques : « Jean le Maingre dit Boucicaut, écrit un historiographe, étant en Guienne avec le bon maréchal de Sancerre, s'exerçait à sauter tout armé sur un coursier; d'autrefois il courait long temps à pied pour s'accoutumer à avoir longue haleine, puis fêrissait d'une cognée ou d'un mail pendant long temps pour bien se duire au harnois. Bientôt il devint si habile à tous les exercices du corps qu'il faisait le soubresaut (2) étant armé de toutes pièces fors du bassinet. *Item* : il sautait à cheval, étant tout armé, sans mettre le pied à l'estrier. *Item* : saillait de terre à chevauchon sur les épaules d'un homme à cheval. *Item* : il franchissait un grand cheval destrier en mettant une main sur l'arçon de la selle. *Item* : il gravissait lestement entre deux parois écartées l'une de l'autre d'une brasse à force de bras et de jambes (3) et montait ainsi tout au plus haut sans cheoir au monter ni au dévaler. *Item* : montait à revers une échelle en sautant des deux mains ensemble, d'échelon en échelon, étant armé d'une cotte d'acier... Puis quand il estoit au logis, il s'essayait avec les

(1) *Mémoires*. Vol. IX, p. 291. Collection Petitot et Momerqué

(2) La roue ?

(3) A la façon des ramoneurs.

autres écuyers à jeter la lance ou la pierre... Tous s'émerveillaient de ses aptitudes, et le maréchal de Sancerre disait de lui avec satisfaction : « Si cet enfant vit, ce sera un homme de grands faits (1). »

Peu à peu le page se trouvait devenir le compagnon de l'écuyer qui l'avait formé et bien que ce novice eût à remplir le même office que les gros-valets (palefreniers), il recevait en outre certains enseignements pratiques concernant la chasse, les combats, le service d'hôtel et le cérémonial qui devaient — avec le temps — faire de l'enfant noble un parfait « homme d'armes ». Quant à l'instruction littéraire, elle était nulle, à moins que le clerc de la maison n'eût enseigné quelques bribes de latin d'église et quelque peu de la grosse écriture gothique, au page qui s'était fait remarquer à lui par les dispositions les plus heureuses. Mais ces cas-là devaient être d'une extrême rareté, et l'on peut admettre, sur le témoignage du poète Eustache Deschamps, qu'au XIV^{me} siècle, cette culture intellectuelle était fort négligée, même dans les familles princières. « Aujourd'hui, écrit en 1392 l'auteur précité, dès l'adolescence on n'exerce les damoiseaux qu'aux exercices du corps et aux grandes chevauchées, dont aux membres adviennent plusieurs maux. Le précoce libertinage, le jeu, la gloutonnerie les corrompent et usent leurs forces. L'instruction littéraire de la jeune noblesse est entièrement négligée, car chevaliers ont honte d'estre clercs (2). »

Cependant le jouvencel, devenu fort, bien découplé et robuste, était admis parmi les écuyers dans la maison sei-

(1) *Le livre du maréchal de Boucicaut*, ch. VII, p. 392.

(2) C'est le refrain de la ballade (p. 127) dont je donne ici le sens.

gneuriale où il avait reçu sa « nourriture ». On donnait abusivement au moyen âge le qualificatif d'écuyer à tous les domestiques nobles d'un prince ou d'un grand seigneur : cette domesticité élevée comprenant l'écuyer tranchant, l'écuyer d'échansonnerie, l'écuyer pannetier, l'écuyer de chambre, l'écuyer de cuisine, etc.; mais bien que ces diverses fonctions fussent réputées honorables, elles ne paraissent pas avoir été considérées au XIV^{me} siècle comme étant le vrai stage de la chevalerie, ce stage étant attribué de préférence à l'écuyer d'écurie. Celui-ci était le principal écuyer, car il avait la charge — conformément à l'étymologie de ce terme — de porter en guerre l'*écu* ou pavois armorié de son maître. Chaque noble homme de gent d'armes avait toujours quatre ou six de ces serviteurs, qui ne l'abandonnaient jamais dans la mêlée et devaient le reparer, le soutenir, le relever au besoin et enfin l'emporter, s'il était « navré », hors du chamailis des épées, des vouges et des haches d'armes. On comptait une cinquantaine de ces écuyers de corps attachés à la personne du duc Philippe de Bourgogne; leur vie était rude et laborieuse; le dressage des chevaux, l'entretien des armes, le service d'armoyeur (1) et celui de vétérinaire étaient de leur ressort. Ils devaient, ainsi que le témoigne l'historien de Boucicaut, se rendre habiles à tous les exercices de guerre : le saut, la lutte, l'escrime, la joute, le tir; et dans les maisons seigneuriales dont le chef n'entretenait pas un train spécial de chasse, c'était encore l'écuyer d'écurie qui devait en organiser le déduit. Leur solde en temps de guerre était la moitié de celle d'un chevalier. Ils ne pouvaient prendre le qualificatif de messire, ni réclamer d'un chevalier le combat par gage

(1) Armurier

de bataille ; cependant cette interdiction paraît avoir été levée au XV^m^e siècle, époque où l'on rencontre dans les chroniques de fréquents exemples de combats en champ clos soutenus par de simples écuyers contre les plus illustres chevaliers. Bientôt « abusant de cette condescendance, dit Lacurne, ils s'en firent un droit pour prendre des armoiries et s'approprièrent même insensiblement les ornements qui étaient affectés anciennement aux écus des seuls chevaliers. Tout successivement se trouva confondu et dans une espèce de chaos. Les autres ordres jusques à ceux du degré le plus inférieur se mêlèrent encore avec ceux-ci. L'ancienne subordination fut totalement anéantie (1). »

Dès le XIV^m^e siècle on constate que beaucoup d'écuyers ne cherchaient pas à obtenir l'honneur de la chevalerie, « parce qu'ils n'étaient pas assez riches pour faire les dépenses et mener le train de vie qu'elle exigeait, et le nombre en augmenta, dit M. Ch. Morlet, dans la *Grande Encyclopédie*, à mesure que la vie chevaleresque, détournée de son idéal primitif, devenait plus fastueuse et plus frivole ». Lorsque l'écuyer se mariait, sa femme demeurait qualifiée de damoiselle. L'état de la maison de Charles le Hardi, rapporté textuellement par Olivier de la Marche, donne une très juste idée de ce qu'étaient devenus les « escuyers de corps » à la fin du XV^m^e siècle : « le duc a pour sa chambre seize escuyers qui sont gens de grande maison, et servent iceux escuyers d'accompagner le prince où qu'il aille, à pied ou à cheval, et d'avoir regard (2) de sa personne et de ses habillements. Ils couchent près de sa chambre, pour une manière de seureté pour sa personne, et quand le duc a tout

(1) *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, I. p. 333

(2) Soin.

le jour labouré sur ses affaires et donné audience à un chacun, s'il se retirait en sa chambre, iceux escuyers vont avec luy pour lui faire compaignie. Les uns chantent, les autres se devisent d'armes et d'amours, les autres lisent des romans et nouvelletés et font au prince passer le temps en gracieuses nouvelles ». Pour de si importants services quotidiens les seize écuyers bourguignons avaient bouche à cour « comme les maîtres d'hôtel du prince » et vivaient de la desserte. Mais il n'est pas parlé, par le chroniqueur, de leurs gages, qui devaient être, il faut l'espérer, proportionnés à leurs aptitudes.

Les grands éperons, dits « stimulates », de l'écuyer étaient d'argent ou argentés, à la différence de ceux des chevaliers, qui devaient être dorés ; aussitôt que la gent d'armurerie mettait pied à terre pour un assaut il fallait se hâter d'ôter ces broches incommodes, qui eussent mis l'homme d'armes dans l'impossibilité de « démarcher ».

Les écuyers d'écuyrie paraissent avoir été confondus certaines fois avec les « gros-valets », — mais cette erreur doit être relevée. Il est vrai qu'en temps de guerre et lorsque toute la « mesnie » (jusqu'au maître-queu) marchait sous la bannière de son seigneur, les simples palefreniers peuvent avoir été appelés au même service que les écuyers. Au combat de Commines (1381), écrit Froissart, Pierre DuBois qui, ce jour-là, conduisait les Flamands, « eût esté mort sans remède » si trente gros-valets, qu'il avait ordonnés pour son corps, ne l'eussent emporté hors de la presse (1). Du reste, on constate qu'à cette époque, d'après les récits des contemporains, non seulement l'écuyer d'écuyrie, mais le sommelier, le fournier, l'écuyer de cuisine « et autres de semblables

(1) Froissart, chap. 184.

estats » étaient tous armés comme gens d'armes lorsqu'ils chevauchaient (1). Dans les actes notariés, les écuyers sont qualifiés de « damoiseau », terme qui, suivant Laroque, (2) les assimilait aux enfants des gentilshommes. Quant à l'époque précise où la noblesse de naissance ne fut plus exigée des écuyers, je n'ai su la déterminer, mais elle doit avoir été postérieure au XV^m siècle.

Après la journée de Poitiers, où l'Anglais James Dudley, chevalier, avait été grièvement blessé, ce seigneur ayant, à titre de récompense, reçu du prince de Galles une pension annuelle, voulut la partager entre ses écuyers de corps et rassembla ses hoirs pour leur faire connaître sa détermination : « Seigneurs, dit-il, il a plu à monseigneur le prince qu'il m'a donné cinq cents mares de revenu par an en héritage, pour lequel don je lui ai encore fait petit service ... Il est vérité que vécy quatre escuyers qui m'ont toujours loyaument servi, et par espécial à la journée d'huy. Ce que j'ai d'honneur c'est par leur emprise et leur hardiment. Pourquoy, en la présence de vous qui estes de mon lignage,... c'est mon intention que je leur donne et résigne... lè don et les cinq cents mares que monseigneur m'a donnés, etc. Sire, Dieu y ait part ! (répondirent les assistants) ainsi le témoignerons [nous] là où ils voudront (3) ».

« L'escuyer d'escuyrie doit avoir trois propriétés, qui ne sont pas trop légères à rencontrer ensemble », avoue Olivier de la Marche, qui n'en poursuit pas moins la description idéale du parfait écuyer : « Il doit estre vaillant et hardi.

(1) Voir *Histoire* [anonyme] de *Charles VII*. Edition de Godfroy.

(2) Voir *Traité de la Noblesse*.

(3) Froissart, chap. 48.

pour ce qu'en armes il porte l'étendard du prince. Il doit estre puissant de corps pour ce que [cet étendard] est un puissant faix à porter; et, pour le tiers point, l'écuyer doit être juste et saige, car il se mesle de toutes les pompes et parures du prince.... soit pour la guerre ou pour les tournois ou pour les joustes ».

Outre les pages et les valets de pied, le maître-écuyer de Bourgogne avait sous sa juridiction, nous dit le même chroniqueur, les trompettes, ménestriers et tous joueurs d'instruments, comme aussi les chevaucheurs et messagers portant les paquets de correspondance dans leur boîte armoriée. Les armuriers étaient aussi sous ses ordres; enfin lorsque le prince joutait ou tournoyait, l'écuyer avait droit de relief sur les parures du dit prince et de son cheval, quelque riches qu'elles fussent, « réservé l'or pur et les pierreries ». C'était, ai-je dit ci-dessus, l'écuyer qui tenait l'étrier du « montouer » lorsque son seigneur montait à cheval. Il chevauchait devant lui dans les entrées solennelles et s'il ne brandissait pas alors son étendard, il portait, inclinée sur l'épaule, sa grande épée d'armes, dégainée et la pointe en haut.

Malheureusement la conduite de ces servants de chevalerie, lorsqu'ils « tenaient les champs », avec ou sans leur maître, donnait lieu à des reproches qui n'étaient que trop motivés :

Escuyers s'appellent garçons (1)
Et pillent de jour et de nuit.
Dieu payera tout ; or les laissons !
Qui voit gens armez chacun fuit (2).

(1) Camarades ou compagnons.

(2) Eustache Deschamps. *Ballades*.

Au moyen âge beaucoup de vaillants écuyers — probablement le plus grand nombre — parcouraient toute leur carrière belliqueuse sans parvenir à être faits chevaliers, et ce ne fut guère qu'à la fin du XIV^{me} siècle que cette distinction paraît avoir été assez légèrement conférée pour perdre de son prix. Encore la tradition conservait-elle un si grand renom à l'ordre chevaleresque qu'on vit certaine fois un brave écuyer refuser par modestie de recevoir l'accolée. En 1370, la ville de Limoges, « qui s'était tournée française », étant prise d'assaut et saccagée par les Anglais, un certain nombre de gentilshommes s'étaient remparés « d'un vieil mur,.... et quand ils virent la tribulation et la pestilence qui ainsi couvroient sur eux, ils dirent : Nous sommes tous morts ; or nous vendons chèrement, ainsi que chevaliers doivent faire. Là, dit messire Jean de Villemur à Roger de Beaufort : Roger, il vous faut estre chevalier. — Roger répondit : Sire, je ne suis pas encore si vaillant pour être chevalier.... — Il n'y eut plus dit ». Villemur, la Roche et l'écuyer Beaufort furent assaillis par trois seigneurs anglais, et à la suite de ce combat singulier, dont le prince de Galles fut un des nombreux témoins, les Français durent se rendre prisonniers (1). C'était le plus ordinairement à l'heure du danger (comme on le voit par ce dernier récit) qu'on conférait la chevalerie, et cette coutume était alors celle des Anglais aussi bien que celle des gens de France. Au combat naval de la Rochelle (1372) le comte de Pembroke, qui commandait l'escadre anglaise dont la flotte espagnole se disposait à empêcher le débarquement, « fit aucuns de ses escuyers chevaliers pour honneur » (2). Mais il arrivait aussi — et

(1) Voir Froissart, *Chroniques*, chap. 316.

(2) Froissart, chap. 338.

c'est là un fait digne d'être remarqué — que l'écuyer demandait lui-même et très publiquement, d'être honoré de la chevalerie, soit à l'occasion d'une joute ou d'un tournoi, soit avant un assaut, une charge, une « envahie » ou tout autre périlleux exploit. Cette requête solennelle présentée « à l'impourvu » semble indiquer qu'il y avait là comme une communion mystique : l'homme d'armes — à l'exemple du fidèle — ne se présentant pour en recevoir le gage que lorsqu'il estimait y être préparé. Avant le brillant tournoi qui eut lieu à Gand en novembre 1445 « sur la place de la Vieuserie et devant les maisons où se vendent les vieux habits, l'écuyer Jacques de Lallain descendit à pied.... et marcha jusques devers le duc [Philippe de Bourgogne] en se signant de sa banderolle.... Puis se mit à genoux et requit de son souverain seigneur,.... en nom de Dieu et de St-Georges, chevalerie.... Le duc descendit de son hourd (1) en lice, et Jacques tira son épée, baisa la poignée, et la bailla au duc, qui le fit chevalier ». Le chroniqueur ajoute à son récit la mention d'un incident qui lui paraît assez étrange : « et fêrit si grand coup, le duc, en baillant l'accolade, que le coup fut ouï de tous ceux qui furent présents....; puis remonta en sa place, et le nouveau chevalier se retrait en son pavillon, etc. ».

La promotion dans l'ordre de chevalerie était alors entièrement distincte des titres de noblesse, et la naissance la plus illustre n'y donnait aucun droit. C'est ainsi que le roi Charles VII ne fut fait chevalier que le jour de son sacre (2). L'accolade lui fut donnée par « beau cousin » le duc d'Alençon. A cette époque plusieurs pairs de France n'étaient pas

(1) Sa tribune.

(2) *Histoire de Charles VII.* p. 32.

chevaliers, et conséquemment ils devaient céder la préséance au moindre gentilhomme portant les éperons dorés. Ainsi, à l'occasion de la réception qui fut faite à Paris à l'empereur allemand Charles IV par le roi de France Charles V (janvier 1377), Christine de Pisan, énumérant « l'assiette » des convives au banquet royal, cite à la première table l'archevêque de Paris, le roi Charles, le roi de Bohême, puis les ducs de Berry, de Brabant, de Bourgogne, de Bourbon et de Bar, « et pour ce que deux autres ducs n'étaient chevaliers, mangèrent à la seconde table..... etc. (1). »

Le défaut de mesure, la libéralité indiscrète de certains souverains furent dès le XIV^m^e siècle la cause la plus efficace de la décadence de la chevalerie. Charles V est le premier souverain qui permit à de simples bourgeois de Paris, non seulement d'acquérir des fiefs nobles mais encore d'être honorés de la chevalerie. Ce privilège fut confirmé par Charles VI, par Louis XI et par d'autres rois de France. En 1451, au siège du château de Fronsac, en Guyenne, Charles VII, qui accorda toujours trop facilement cette distinction, donna l'accolade à son prévost de camp Tristan-l'hermite, de sinistre mémoire, le même qui fut plus tard grand-prévost de l'hôtel de Louis XI, et l'on doit admettre qu'un tel choix dut déplaire alors à beaucoup d'honnêtes gens. Ce jour-là le roi fit « jusques au nombre de cinquante chevaliers et au-dessus (2) ». Mais d'autres souverains ne se montraient pas plus réservés. L'année suivante (1452), à l'occasion de la délivrance d'Oudenarde, il fut fait par le duc de Bourgogne soixante chevaliers en un seul jour, et comme chacun d'eux

(1) *Le Livre des Faits, etc., du sage roi Charles V.* Collection Petitot. Vol. VI. p. 77.

(2) J. Chartier. *Histoire de Charles VII*, p. 235.

acquérât, du fait de sa promotion, le droit de donner l'accolade, on voit d'après le récit des chroniqueurs que celle-ci fut parfois octroyée dans des circonstances très singulières. En 1429 à la reprise de Gergeau sur les Anglais, qui déjà venaient d'être contraints par Jeanne Darc de lever le siège d'Orléans, le comte de Suffolk ayant été vaincu par un certain Guillaume Renault de Normandie, demanda à son adversaire : *Es-tu gentilhomme ?* « et il lui répondit que ouy. — *Et es-tu chevalier ?* et il lui répondit que non. Alors le comte [qui ne voulait pas avoir le bruit de s'être rendu à un écuyer] le fit chevalier et se rendit à lui (1) ».

D'autres causes que celles que je viens d'indiquer devaient amener fatalement la déchéance de la chevalerie, et j'aurai l'occasion, au cours de cette étude, de les énumérer.

(1) *Histoire* [anonyme] dite : *de la Pucelle d'Orléans*. p. 517.

II

Bannerets et bannières, Pennons et étendards, Cris de guerre, Poursuivants. Hérauts et roi d'armes.

Dès qu'un chevalier, possesseur de grands fiefs, était en mesure de réunir sous son pennon vingt-cinq hommes d'armes et leurs archers, tous munis et « assortis » de l'équipage nécessaire pour tenir les champs, il avait le droit de requérir l'investiture de la bannière. Avant la bataille de Navarette (1367), Jean Chandos, s'approchant du prince de Galles son maître, lui présenta une bannière roulée et lui dit : « Monseigneur, je suis chevalier il y a longtemps, et par vos bienfaits je suis grâce à Dieu devenu assez puissant et assez riche en terres pour être chevalier banneret.... Sur cela, le prince prit cette bannière que tenait Chandos et l'ayant donnée au roi dom Pèdre (1), il le pria de la déployer, ce que le roi fit. Elle était chargée de l'écusson de ses armes (2), qui étoient d'argent au pal fiché de gueules. Dom Pèdre en la lui rendant lui dit : « Voilà, brave connestable, votre bannière que je vous rends déployée.... Vous êtes chevalier banneret (3) ». C'était ce qu'on appelait alors « lever bannière ». A la journée de Rosebecque (1382) il y eut dans

(1) Pierre le Cruel en faveur duquel les Anglais allaient engager la bataille.

(2) Des armes de Chandos.

(3) *Chronique de DuGuesclin*, traduction de Duchastelet, p. 129.

la « bataille » du roi Charles VI plusieurs bannières levées, et dans la « bataille » du comte de Blois le jeune sire de Hanuereck leva [aussi] bannière.

La solde, la part du butin, et même celle des gratifications étaient pour un banneret d'une valeur double de celle d'un chevalier, celui-ci recevant aussi le double de ce que recevait un écuyer. L'ordonnance royale, faite en 1351 par le roi Jean, porte : qu'un banneret aura de gages quarante sols tournois, par jour; un chevalier, vingt sols; un écuyer armé, dix sols, et un valet armé du haubergeon, du bassin et à camail, de la gorgerette et des gantelets, cinq sols (1).

Mais il arrivait certaines fois que — par défaut d'hoirs mâles, et pour co-partage, deshérence ou pauvreté — une terre bannière perdait son privilège. Dans ce cas particulier, on voit d'après un exemple cité par Olivier de la Marche, que le suzerain autorisait à relever bannière, le cérémonial de cette rénovation étant le même que pour l'investiture. Avant la journée de Rupelmonde (1362) Louis de la Vieilleville, « suffisamment accompagné de vingt-cinq hommes d'armes, selon la coutume », se fit aussi présenter par le roi d'armes Toison d'or au bon duc Philippe de Bourgogne, non pour la terre de Vieilleville appartenant à son aîné, mais pour celle de Sains, ancienne terre bannière dont il était possessionné. « Le duc lui répondit : que bien fût-il venu et que volontiers le feroit banneret. Si bailla le roi d'armes un couteau au duc et prit le pennon [du sire de Vieilleville] en ses mains, et le bon duc, sans oster le gantelet, de la main senestre fit un tour (enroula), autour de sa main de la queue du pennon, et de l'autre main coupa le dit pennon et demoura carré.... Le roi d'armes bailla la bannière au dit

(1) Citation de Lacurne, *Mémoires*. Vol. 1, p. 371.

messire Louis et lui dit : Noble chevalier, recevez l'honneur que vous fait aujourd'hui votre seigneur et prince. Soyez bon chevalier et conduisez votre bannière à l'honneur de votre lignage. » Dans les mêmes circonstances un chevalier du Hainaut, messire Jacques de Harchies fit aussi couper son pennon; mais, dit la chronique précitée, celui-ci « entraînait en bannière » tandis que Vieilleville « la relevait », ce qui était alors, à dire d'expert, un fait notablement différent (1).

Comme on le voit par cette citation, le pennon du simple chevalier était taillé en une longue pointe. Il était d'ordinaire porté par un valet devant son maître, qui portait lui-même cette enseigne fixée au bout de sa lance, lorsqu'on marchait en bataille. Ce guidon de taffetas était toujours aux couleurs héraldiques du sire chevalier, c'était l'insigne qui le faisait reconnaître, et pour le banneret il en était de même de la bannière; mais celle-ci ralliant tous les vassaux du seigneur, on en vint à donner la dénomination de bannière non seulement au petit drapeau carré du banneret, mais encore, par métonymie, à tout le corps de gens d'armes qui le suivait, et enfin à toute compagnie organisée militairement. Dans ce sens, l'auteur de la *Chronique du roi Louis XI* nous dit que ce fut ce prince qui, le premier, fit marcher les Parisiens « en bannières ». A la même époque ce mot devint en Flandre l'équivalent de « tribu de métiers » et, suivant Commynes, il n'y avait pas moins de soixante-douze « bannières » dans la seule ville de Gand. Quant à l'étendard, ses dimensions devaient être beaucoup plus grandes que celles de la bannière; les armoiries du chef de l'armée ou du prince souverain y étaient peintes; on ne le repliait jamais devant l'ennemi, au cours d'une expédition militaire et il

(1) Voir vol. 10, p. 105. Collection Petitot.

était toujours confié à la garde d'un « puissant » écuyer, qui marchait devant le premier rang des gens d'armes. En 1452, le bâtard Corneille de Bourgogne ayant été misérablement tué par les Gantois au combat de Rupelmonde, son corps transporté à Bruxelles fut enterré honorablement à St-Goude « et fut mis sur lui *sa bannière, son pennon et son estendart*. Depuis, ajoute Olivier de la Marche, Toison d'or me dit qu'il n'appartenait à homme ces trois choses être mises en parure sur sa sépulture, s'il n'était mort en bataille (1). »

« Le banneret, écrit Giles de la Roque, avait le privilège du cri de guerre, que l'on appelle *Cri d'armes*, qui lui était particulier et qui lui appartenait privativement à tous les bacheliers et à tous les escuyers, parce qu'il avait droit de conduire ses vassaux à la guerre et d'être chef.... d'un nombre considérable de gens d'armes ». (2)

Il est souvent parlé dans les chroniques de ces cris d'armes, et dans le roman de *Petit-Jean de Saintré*, où la peinture des mœurs chevaleresques est très fidèle, on voit que chaque seigneur banneret ne manque jamais d'exciter ses gens d'armes en faisant retentir son cri. La plupart de ces « chefs d'escadre » se bornaient à crier leur nom, mais d'autres avaient certaines « devises » qui leur servaient aussi d'appel. Les seigneurs comtes de Champagne criaient : *Passe-avant !* Le sire de Bouteiller : *les Granges !* Montmorency : *Dieu aide au premier baron chrétien !* et par abréviation : *Dieu aide !* Le sire de Lasalle : *Mars !* Le vicomte de Villermin : *A la belle !* Les ducs de Normandie : *Dieu nous aide !* Le duc d'Anjou : *St-Maurice !* Les seigneurs de Bar :

(1) Collection Petitot. *Mémoires*, etc. Vol. X. p. 407.

(2) *Traité de la noblesse*, p. 25

Au feu ! Le sire de Prie : *Cant l'oiseau !* allusion, dit le Père Ménéstrier, auquel j'emprunte ces détails, à certain fait d'armes glorieux qui s'était passé dans un bois tandis que l'oiseau chantait. Puis les sires de Montoisson criaient : *A la rescousse Montoisson !* autre allusion à l'appel que leur avait adressé Charles VIII dans un pressant danger. Le sire de Tournon criait : *Au plus dru !* et le sire de Concy : *A la merveille !* Le cri d'armes d'un banneret n'était jamais changé ; à la différence des « devises » chevaleresques, brodées sur les cottes des plus galants gens d'armes et jusque sur les caparaçons de leurs montures, devises à lesquelles des mystérieuses amours se manifestaient au gré de chacun. Cependant la diversité de ces appels devait être une occasion de grands désordres, soit lorsqu'on « meslait », soit lorsqu'on « chassait », soit enfin dans les retraites ; aussi voit-on qu'un cri de ralliement général était choisi, certaines fois, par l'assemblée des capitaines, avant de marcher au combat. A la journée de Cocherel (1364), « ceux de France, dit Froissart,..... regardèrent entre eux et pourparlèrent longuement quel cri pour la journée ils crieroient. » L'avis des capitaines était de crier : *Notre Dame, Auxerre !* mais par modestie le comte d'Auxerre « ne s'y voulut oncques accorder. Si fut ordonné de commun accord que on crieroit : *Notre-Dame, Guesclin !.... (1)* »

Précédemment, à la journée de Poitiers (1356), quand les deux premières « batailles » des gens de France étaient déjà en déroute et « toutes perdues », il y eut encore, dit le même chroniqueur, « grand froissis et grand boutis autour du duc d'Athènes ; là écriaient les aucuns chevaliers et écuyers de France, qui par troupeau se combattaient : *Mont-*

(1) Froissart. L. I, chap. 169.

joye ! Saint-Denis ! et les Anglais: *St-George ! Guyenne !* » (1)

Le populaire avait aussi son cri d'armes ou de nation, qu'il fit entendre maintes fois, à l'instar de la noblesse et « gentillesse », lorsqu'il se révoltait contre elle. Les Flamands criaient: *Wach-arme !* (2) et le criaient, paraît-il, assez fort, pour que ce mot nous soit demeuré comme synonyme de grand tapage.

Et encore me faisaient pis
Wacarnés, alarme, et les cris
des Flamands...., etc.

Eustache DESCHAMPS. *Virelai.*

On est étonné d'apprendre de l'auteur du *Traité de la noblesse* que dès le XIV^{me} siècle le qualificatif de banneret fut donné indiscrètement et par faveur spéciale à de simples écuyers; les chevaliers se trouvant ainsi commandés « en bannière » par celui qui devait être partout ailleurs leur subordonné et qui n'aurait osé se faire appeler messire. Cependant les exemples nombreux rapportés par Laroque sont trop précis pour laisser le moindre doute à ce sujet, et il faut bien admettre ce que dit Lacurne touchant la confusion qui s'introduisait peu à peu, dès cette époque troublée, dans l'organisation de la chevalerie (3).

Pourtant il existait dans les Etats de la chrétienté des officiers ayant charge d'en conserver les traditions et d'en faire suivre les coutumes et le cérémonial. Ce collège héraldique, dont on faisait remonter la création jusqu'à Charlemagne, se composait des poursuivants, des hérauts et des rois d'armes, et les chroniques nous font connaître assez

(1) Froissard. Livre. 1, partie II, chap. 39

(2) *Malheur !* soit *Malheur à toi, misérable*

(3) *Traité de la noblesse*. p. 23.

exactement quels étaient leurs divers emplois. Au XV^{me} siècle il y avait à la cour de Bourgogne six rois d'armes, huit hérauts et quatre poursuivants. Ces officiers étaient créés et « baptisés » d'un surnom par le prince lui-même, cette curieuse cérémonie se faisant, paraît-il, un jour « de bonne fête ». Le poursuivant était présenté par deux hérauts témoignant de sa prud'hommie, de sa discrétion et de ses vertus. Le prince le baptisait de via, puis les hérauts le vétissaient de la cotte d'armes « à manches », la cotte sans manches étant l'insigne réservé au grade supérieur. Dès le jour de cette installation, le novice était attaché comme surnuméraire aux hérauts, qui l'initiaient à la science des armoiries, à la connaissance de la généalogie nobiliaire, à celle des droits féodaux et même à la diplomatie internationale et au droit des gens. Après un stage de sept ans dans ces fonctions laborieuses, le poursuivant, « s'il se gouvernait bien », pouvait être présenté comme digne d'être héraut, et cette attestation devait être donnée publiquement par quatre hérauts et deux rois d'armes. Si le prince agréait cette promotion, il changeait le surnom du candidat, et le baptisait de nouveau, et à cette occasion la tasse d'argent qui contenait le vin de ce singulier baptême était « départie » au candidat, « pour ce que tels officiers font le blason des armes du prince ». Enfin, après un nouveau stage de plusieurs années, le héraut pouvait être promu à l'office de roi d'armes s'il avait l'approbation de tous les officiers ses confrères ; le prince lui faisait ceindre sa cotte, qui pour le simple héraut était flottante, puis il lui posait sur la tête une couronne d'argent doré, croisetée et ornée de saphirs. « pour ce que le saphir nous figure le ciel, dont un roi d'armes doit tirer vertu et vérité ». On donnait alors, à la suite d'un troisième baptême, un nom de province, choisi

parmi celles du duché de Bourgogne, au nouveau titulaire. Quant au roi d'armes de la Toison d'or, il était élu directement, non par le prince, mais par les chevaliers de l'Ordre. Le collège des officiers d'armes gardait et conservait tous les documents diplomatiques. Il dressait les verbaux des tournois, des pas-d'armes, des conférences princières, des assemblées de noblesse, et fournissait les assistants délégués d'office et quelquefois le juge-de-camp siégeant dans un tournoi. En temps de guerre les officiers héraldiques faisaient fonction de parlementaires, ils allaient défier l'ennemi et « quérir bataille », ils sommaient les places de se rendre et marchaient dans les capitulations devant les vaincus afin de les protéger. A la suite d'une journée, ils procédaient au dénombrement des morts, qu'ils prenaient même la peine de faire enterrer; ils allaient aussi redemander, par voie d'échange ou de rançon, les prisonniers; enfin ils s'enquêtaient de tous ceux qui étaient « à dire », soit : des disparus. Tous portaient leur blason « en brodure » sur leur cotte d'armes afin que nul ne pût les méconnaître lorsqu'ils faisaient le devoir de leur charge, et il est certain — bien que l'on puisse citer quelques exceptions — qu'ils étaient non seulement respectés, mais qu'on usait toujours, avec eux, de courtoisie. L'auteur de l'histoire de Charles VII blâme beaucoup les Anglais de la garnison de Rouen, qui ne voulurent pas même recevoir les hérauts de France venant les sommer de rendre la place (octobre 1449) et qui les éconduisirent encore quand ils revinrent signifier que les assiégeants attendaient et requéraient bataille. Un tel procédé était, dit Jean Chartier, « contre tout ordre de chevalerie..... et si les Anglais eussent été tels qu'ils devaient être, ils eussent ouï les dits héraults en leur sommation, après quoi ils leur eussent fait apporter à boire et à manger..... et après leur

eussent baillé réponse selon que le cas le requérait (1) ». En effet, c'était le moins qu'on pût faire pour un messenger de guerre, selon les coutumes « de gentillesse », et presque toujours ces parlementaires recevaient de belles « livrées » partout où ils exerçaient leur office. A l'entrevue de Pequigny (29 août 1475), où le roi Louis XI acheta fort cher une trêve et abstinence de guerre qui devait durer sept ans, en payant au roi d'Angleterre soixante-quinze mille écus d'or, « il fit d'autres dons particuliers à aucuns seigneurs d'autour le dit Edouard et aux héraults et trompettes de la dite compagnie, lesquels en firent grand'feste et bruit en criant : largesse au très noble roi de France ! largesse ! largesse ! » (2)

Selon Mézeray, il y avait à la même époque une trentaine de héraults à la cour de France et, d'après les témoignages de l'histoire, il paraît certain que chacun des seigneurs suzerains du royaume en entretenait un ou deux et quelquefois davantage.

(1) *Histoire du roi Charles VII*, p. 170.

(2) *Chroniques du roi Louis XI*, p. 229.

III

De la façon de combattre.

Lorsque deux armées ennemies, rapprochées l'une de l'autre, demeuraient inactives, il était d'usage, à la fin du XIV^{me} siècle, que l'un des chefs envoyât demander « bataille assignée » à son adversaire, afin de le déterminer à sortir de ses cantonnements. Ce fut ainsi que les Anglais, étant rassemblés à Pontvaldain (Normandie), envoyèrent un héraut à Bertrand Du Guesclin, dont les troupes campaient à Vire, pour lui demander bataille. « Et tenez [dit le héraut] vécy la lettre que Thomas de Grandson vous envoie....; laquelle Bertrand bailla à lire à un sien secrétaire à l'audience des barons qui là estoient. Et contenait la dite lettre tout ce que icelui héraut avait devisé. Et quand Bertrand l'entendit, si jura à Dieu à basse voix que jamais ne mangerait excepté cette nuitée jusques à tant qu'il aurait vu les Anglais et leurs gens (1) ». Mais au cours même d'une semblable négociation l'honneur chevaleresque s'accommodait fort bien de tenter une surprise de guerre. Ce fut ainsi qu'après avoir répondu évasivement à l'envoyé anglais : que ses compagnons le verraient plus tôt qu'ils ne voudraient, Du Guesclin partit la nuit suivante à la tête de ses troupes, assaillies par l'orage, et vint attaquer au point du jour les ennemis dans leurs retranchements. La journée de Vire fut fatale à ceux-ci et

(1) *Chronique de Du Guesclin*, traduction de Mesnard, p. 410.

leur déroute fut si complète que, parmi les Français, « il n'y avoit gonjat qui n'eust son prisonnier ». Au début de la première campagne de la guerre de Cent ans (année 1339) le roi d'Angleterre Edouard III, ayant pénétré en Cambrésis et dans le comté de Tiérache, envoya demander bataille au roi Philippe de Valois, qui l'attendait à La Chapelle avec son armée. « C'était, dit Mézeray, la plus joyeuse nouvelle que Philippe pût recevoir, aussi il l'accorda pour le vendredi ensuivant. Mesme les hérauts qui en apportèrent la parole furent splendidement traités.... et remportèrent de riches présents et des manteaux richement fourrés (1) ». Le combat si solennellement assigné n'eut cependant pas lieu, l'Anglais ayant soudainement repassé la frontière de Flandre et l'armée de France s'étant alors dirigée en retraite, pour couvrir Paris. L'année suivante Edouard III assiégeant sans succès la ville de Tournay et voyant ses forces très diminuées, « envoya à Philippe de Valois, selon le même historien, un cartel,... le défiant au combat seul à seul, ou de cent contre cent, ou de tel nombre qu'il voudrait désigner, pour décider à qui la France devait appartenir (!). Cette fois le roi Philippe se moqua de la proposition de son adversaire et lui répondit « que s'il voulait mettre en jeu sa couronne d'Angleterre contre celle de France il acceptait son défi, mais qu'autrement il n'avait que faire de combattre pour une chose qui lui était acquise (2) ». Une trêve conclue peu après entre les deux princes (septembre 1340) fit oublier peut-être au provocateur sa proposition étrange, mais si le refus qu'il avait essuyé à cette occasion était contraire aux vraies traditions de la chevalerie, Edouard III n'en suivit pas

(1) Mézeray. *Histoire de France*, II, p. 398.

(2) Ibid. Vol. II, p. 401.

moins, peu d'années après, l'exemple qui lui avait été donné . celui de consulter en pareil cas son intérêt. En 1346 Philippe de Valois voyant qu'il lui était impossible de secourir Calais, assiégé par son ennemi, envoya à son tour demander bataille, à quoi l'Anglais répondit « qu'il était en trop grand frais pour quitter ainsi une ville tantôt prise ». Sur cette réponse dilatoire, les Français furent contraints de se retirer et d'abandonner Calais, qui ne tarda pas à se rendre à la merci du vainqueur (1). Les mêmes « assignations » se produisaient encore au siècle suivant. En 1430 Jeanne Darc, alors au début de sa courte carrière militaire, envoya aux Anglais, assiégeant Orléans, un héraut d'armes porteur d'une lettre de défiance très naïve disant : « qu'ils s'en allassent et que Dieu le voulait, ou que si non il leur méchээрait ». Le héraut fut arrêté (contre le droit des gens) et condamné à être brûlé; fort heureusement pour lui son supplice fut différé et, peu après, les Anglais ayant été contraints de lever le siège, ce messager malencontreux fut retrouvé par les Français « bien enfermé » dans le camp abandonné par les assiégeants (2). Enfin, dans la même année, Charles VII, après avoir été sacré à Reims sans beaucoup de cérémonie, ayant fait marcher ses troupes sur Crépy-en-Valois, dont les Anglais occupaient les alentours, le duc de Belfort fit savoir au roi « que s'il voulait bataille il la recevrait ». Les belligérants prirent en conséquence position à Montpilouer « et l'endemain tout le jour ils furent l'un devant l'autre sans haies ni sans buissons [qui les séparassent], le trait d'une couleuvrine de distance, et ne combattaient point ». Le soir, à la suite de cette démonstration belliqueuse mais inoffensive, les

(1) Voir Mézeray. Vol. II, p. 415.

(2) Voir *Chroniques de Berry*, p. 337.

gens de France retournèrent en bon ordre à Crépy et les Anglais se retirèrent de même à Senlis (1).

Quelquefois, les défenseurs d'une place assiégée étant contraints de capituler, s'engageaient à se rendre si, certain jour et à certain lieu assigné, le « secours » qu'ils attendaient n'était pas victorieux de l'armée de siège. En 1453, le château de Silly-le-Guillaume, investi par les Anglais, ne pouvant prolonger sa défense, le capitaine ou gouverneur de la place « prit jour de le rendre, au cas qu'à ce jour qui étoit dit, les François ne se trouveroient les plus forts à un orme qui étoit près de la dite place et, de ce, il bailla otages..... Si s'assemblèrent les seigneurs de France à grande puissance..... jusques au nombre de six mille combattants et vinrent au champ et au dit orme..... et tinrent la journée pour le Roy de France tant que l'heure fut passée. Le comte d'Arundel [commandant les Anglois] vint de l'autre côté, au-delà d'une petite rivière, et n'osa venir aux champs. Quand l'heure fut passée, il rendit les otages (2) ».

Tous les exemples précités paraissent indiquer qu'on se tâtait longtemps avant d'engager une bataille rangée, mais peut-être l'action n'était-elle que plus furieuse lorsqu'on en venait aux mains. Quoi qu'il en soit, le moment qui précédait le choc de deux armées n'était pas caractérisé seulement par les levées de bannières et les promotions de chevalerie dont j'ai parlé, mais il l'était aussi, voyons-nous, par des vœux et des serments particuliers, souvent fort étranges, et dont plusieurs nous ont été transmis par les chroniqueurs contemporains ; ces engagements proclamés se prenaient aussi en manière de défis. Au siège de Bres-

(1) *Chroniques de Berry*, p. 379.

(2) *Ibid.*, p. 387, fol.

suire, ville qui fut prise d'assaut sur les Anglais (1361), un jeune chevalier, messire Jean DuBois, fit serment de porter l'étendard de Du Guesclin, le jour même, sur la tour du château, ou qu'il lui en coûterait la vie s'il n'y parvenait pas. Dans le défi de Du Guesclin au sire Thomas de Canterbury, le Breton jure : qu'il ne mangerait plus que trois soupes au vin (en l'honneur de la sainte Trinité!) avant de combattre son adversaire. L'Anglais fit savoir aussitôt, que « jamais nul jour en lit ne dormirait de là jusques à tant que combattu serait (1) ». Ces formules de vœu, dit un glossateur, n'étaient pas seulement dans le langage, mais les actes suivaient les paroles. Dans la guerre de Flandres, un certain nombre de chevaliers anglais portaient sur un œil un morceau de drap rouge, qu'ils ne pouvaient enlever — disait-on — qu'après l'accomplissement de certain vœu. Enfin, Du Guesclin assiégeant Randon (2) (1380), place dont le gouverneur anglais refusait de se rendre, jure « par Ste-Madelaine, que de là ne partira de l'an ni de semaine, s'ara (s'il n'a, et littéralement : s'il n'aura) en son voloir le bon chastel domaine ». La mort confirma son serment, car le vaillant connétable trépassa « dans son tref » (sous sa tente) peu après qu'on lui eut apporté les clés de la place.

La plupart des « journées » mémorables, soit pendant la guerre de Cent ans, soit pendant les guerres de Bourgogne et de Flandres, ne furent en réalité que de grandes escarmouches, sans aucune manœuvre préméditée, sans nul incident prévu des chefs, le « jeu de la guerre » s'inspirant seulement des règles alors en usage pour les combats particuliers. La plus folle témérité animait la gent d'armerie;

(1) Voir *Chronique de Du Guesclin*, texte de Cuvellière, I, p. 84.

(2) Château Neuf de Randon (Lozère).

les archers et arbalétriers « travaient » à l'aventure, le désordre était partout. Chaque compagnie-bannière étant un centre de résistance et le but d'attaques acharnées, cette extrême diversité d'action ne permettait pas même aux chefs de se rendre compte de ce qui se passait à quelques cents pas du lieu où ils se trouvaient; les uns, pensant être victorieux parce que tout pliait devant leur escadre, se mettaient « à chasser » fort loin les fuyards, tandis qu'ailleurs le même fait se produisait en sens inverse.

Il arrivait même, parfois, que les uns et les autres, croyant la bataille perdue pour eux, se mettaient soudainement en fuite. Commynes décrivant la journée de Montlhéry, dit que « jamais plus grande fuite ne fut des deux côtés »; de celui du Roi « fut un homme d'état (1) qui s'enfuit jusques à Lusignan (2), sans repaître, et du côté du comte [de Charolois] un autre homme de bien qui s'enfuit jusques au Quesnoy-le-comte (3). Ces deux n'avaient garde de se mordre l'un l'autre », ajoute plaisamment l'historien. Au combat de Verneuil (1483), où la déroute des Français fut complète, un corps de deux cents gens d'armes de leur armée avait enfoncé les archers anglais, pillé les bagages de l'ennemi et fait « merveilles d'armes;.... si croyaient les dites deux cents lances que tout fût gagné par les François, pour ce qu'ils avoient bien fait et bien exécuté ce dont ils avoient la charge; mais enfin les Anglois se rallièrent et gagnèrent la bataille (4). »

Dans les « journées par combat assigné » la chevalerie

(1) De considération ou de qualité.

(2) En Poitou, dép. de la Vienne.

(3) En Flandres, dép. du Nord.

(4) J. Chartier. *Histoire du roi Charles VII*, p. 9.

et gent d'armerie — particulièrement celle de Bourgogne — mettait pied à terre. « Car entre les Bourguignons lors estoient les plus honorés ceux qui descendaient avec les archiers, et toujours s'y en mettoit grande quantité de gens de bien, afin que le peuple en fût plus asseuré..... et tenoient cela des Anglois, avec lesquels le duc Philippe avoit fait la guerre en France, qui avoit duré trente-deux ans, sans trêve » (1). Commynes, dont je cite ce passage, dit plus loin : « le roi Edouard III était prince très vaillant et qui avoit gagné en Angleterre huit ou neuf batailles, esquelles toujours il avoit été à pied, qui estoit chose de grande louange pour lui (2). »

Cette présence de la chevalerie dans les rangs des gens de pied des communes devait avoir et eut en effet des conséquences très diverses. Elle fut l'occasion de la perte de la journée d'Azincourt (25 octobre 1415), les hommes de chevalerie, pesamment armés et pouvant à peine se mouvoir dans un terrain fangeux, étant « assommés comme pour-ceaux » sans opposer de résistance à la furie de l'ennemi. Mais d'autre part, à la première journée de Guinegate (4 août 1479), on voit que les Bourguignons durent la victoire à la présence de leur gent d'armerie parmi les piétons armés à la légère, de leur pays de Flandres. « La vertu des gens d'armes, remarque Commynes, fit tenir bon à ce peuple, ce qui fut merveille, veu qu'ils virent fuir leurs gens de cheval (3). » Ce jour-là, le champ demeura au duc

(1) Commynes. *Chroniques*, p. 13, édit. de Paris, 1559.

(2) Ibid. p. 264.

(3) C'est-à-dire le plus grand nombre des hommes d'armes qui étaient demeurés en escadre et n'avaient pas mis pied à terre.

Maximilien d'Autriche, « dont le Roi fut très dolent, ajoute l'historien que je cite, grand admirateur de Louis XI, car il n'avoit point accoutumé de perdre ».

Cette manœuvre, qui nous paraît aujourd'hui fort singulière, peut avoir été motivée, en pays accidenté, par l'impossibilité pour la pesante gent d'armerie de lutter avantageusement contre les armes de trait, qui blessaient les chevaux à distance, bien qu'ils fussent munis de chanfreins et d'épais flancarts de cuir bouilli, ces « parements » étant à l'épreuve des flèches, mais non des viretons d'arbalète. En 1422, une compagnie de deux cents lances ayant rencontré près du Mans (1) une bande d'environ quatre-vingts archers anglais, ceux-ci, qui cheminaient à la file « au long d'une haie », s'étant hâtivement remparés de leur mieux, défirent complètement les gens d'armes de France « par le moyen du trait, qui tuait les chevaux sous les cavaliers (2) ».

Je remarque ici que les gens de pied — à défaut de pouvoir mettre à profit quelque accident de terrain pour se « taudir » — avaient encore recours à d'autres moyens de défense, lorsqu'ils étaient en pays découvert. Dans une escarmouche qui eut lieu en 1423 au pays du Maine, « un dimanche matin au soleil levant », les archers anglais voyant venir à eux à l'improviste la chevalerie du comte d'Aumale « s'arrêtèrent, et plantèrent iceux Anglois devant eux des pieux qu'ils portoient en grand nombre avec eux ». Cette défense improvisée devenait sans valeur, il est vrai, si la position était tournée. Ce fut ainsi que ce jour-là les Anglais furent mis en déroute par une « envahie » faite sur leur flanc. « Il y en eut quatorze cents tués sur la place et environ

(1) Province du Maine (département de la Sarthe).

(2) J. Chartier. *Histoire du roi Charles VII*, p. 4.

trois cents qui furent tués en chasse après le combat (1) ». Par les soins charitables du héraut d'armes Alençon, nous apprend l'historien Chartier, qui se plaît à reconnaître ce témoignage de courtoisie, un grand nombre de ces Anglais furent enterrés peu après.

Le service de la grosse gent d'armerie montée, quels qu'en fussent dans certains cas les inconvénients, n'en n'était pas moins indispensable, soit pour l'attaque, soit pour la défense, mais ces escadrons de grands chevaux-destriers marchaient toujours en seconde ligne, tandis que les archers, disposés en herse, « trayaient » en avant; puis, si l'ennemi faiblissait ou paraissait « étonné », alors la gent d'armerie impatiente de donner, se faisait faire place sans ménager aucunement les rustres des communes ou les « sodoiers » mercenaires qui combattaient devant elle. A la journée de Montlhéry « les hommes d'armes bourguignons rompirent leurs propres archers, dit Commines, et passèrent par dessus, bien que ce fût la fleur de leur armée ». Dès ce moment, on voit par le récit très détaillé et mouvementé de l'historien, que cette importante journée — comme toutes celles de ce temps-là — ne fut plus qu'une série de sanglants épisodes sans relation entre eux; les victorieux donnant la chasse et les vaincus prenant la fuite sans rien savoir de ce qui se passait dans les alentours. « A la main senestre.... ceux-là furent rompus à plate couture et chassés jusques au charroy.... et de ce costé il y eut grande fuite des Bourguignons »; tandis que d'autre part le comte de Charolais chassait les gens de France « demi-lieue outre Montlhéry.... et croit, dit le chroniqueur, s'il fût passé oultre deux traits d'arc, qu'il eût esté pris ». Du côté des Français

1) J. Chartier. *Histoire, etc.*, p. 6.

l'incertitude du résultat de la journée n'était pas moindre ; « de la part du Roi s'enfuit le comte du Maine, plusieurs autres [seigneurs titrés] et bien huit cents hommes d'armes, etc. ». La nuit survenant ne fit qu'ajouter à cette confusion. Beaucoup de gens d'armes de France, revenant de donner la chasse et cherchant où était l'étendard royal, tombaient alors entre les mains des Bourguignons, dont le camp était demeuré sur le champ de bataille.

Une objection peut être faite au sujet du service à pied des gens d'armes : leurs lances étaient beaucoup trop pesantes pour être mises en arrêt sans appui ; aussi les fallait-il retailler avant le combat, à la longueur des demi-piques alors en usage pour les gens de pied, car les Suisses, avec « leurs bois » de quinze pieds de longueur, n'avaient pas encore paru sur les champs de bataille. « Avant la journée de Poitiers, dit Froissart, quand les batailles du Roy [Jean] furent ordonnées, on fit un commandement, de par le Roy, que chacun allât à pied, excepté ceux qui étoient ordonnés avec les maréchaux pour ouvrir et fendre les archers [ennemis], et que tous ceux qui lance avoient les retaillassent au volume de cinq pieds, par quoi on s'en pût mieux aider, et que tous aussi ôtassent leurs éperons. Cette ordonnance fut tenue, car elle sembla à tout homme, belle et bonne (1) ». Il pouvait en être ainsi.... — dirai-je — en cas de succès, mais en cas de revers cette gent d'armes démontée, et dont les valets avaient eu soin d'emmener les grands-chevaux, devait être inévitablement à la merci du vainqueur.

La gloriole de combattre à pied dans les occasions périlleuses n'en fut pas moins un des travers de la chevalerie

(1) Froissart, *Chroniques*. Liv. I. Partie II, chap. 32.

pendant près de deux siècles, et, comme pour affirmer leur aptitude à ce service de guerre, on voit les hommes d'armes se faire honneur de « démarcher » à pied dans certaines solennités telle que l'entrée de Charles VII dans Bordeaux, à la suite de la reddition de cette place (1451).

Quant à ceux qui combattaient à cheval et chargeaient « au plus dru » de la mêlée, on sait que leur armure défensive les mettait à couvert des coups d'épieu, de vouge, de couteau, de fauchart, portés par les rustres de la « piétaille », comme aussi ils avaient peu de choses à craindre des flèches barbelées, des archegaies et des carreaux des arbalétriers génois et des archers anglais et gascons, mais si l'ennemi ne pouvait les égorger facilement, il s'efforçait de les assommer, car leur habillement de tête — autant le heaume cylindrique que le bassinet à museau — ne les mettait pas à l'abri des coups terribles du marteau d'armes, du flagel et des plommées, grosses balles attachées par groupe de trois ou quatre à l'extrémité d'une courte chaîne solidement fixée à un manche de fer. Souvent la poussière était si intense, au dire des chroniqueurs, que ceux qui combattaient main à main s'entrevoyaient à peine à travers les vues de leur visagère ; puis souvent aussi la chaleur devenait intolérable sous les armes de fer poli exposées pendant plusieurs heures au soleil du milieu du jour. Parfois des hommes d'armes étaient trouvés, sulfoqués et sans blessure apparente, parmi les morts. Si un cheval s'abattait, le maître était perdu « sans remède », à moins que ses gens ne parvinssent par d'héroïques efforts à le remettre en selle ou à l'emporter hors du chamaillis, du bétourdis et de la huée. Ces défenseurs domestiques, ou comme on le disait alors, « de la mesnie de leur seigneur », se voyaient assaillis en ce moment critique par la meute acharnée de tous ceux

qui cherchaient à faire un bon prisonnier. Les épisodes les plus émouvants se produisaient dans cette lutte suprême et beaucoup d'écuyers et d'archers de corps y payaient de la vie leur dévouement à celui qui les « nourrissait dans les armes » et dont ils suivaient la bannière. A la fin de la journée de Poitiers. « la bataille » du duc de Normandie s'étant « dérompue ».... « là fut la presse et l'enchas grand et périlleux, et maints hommes y furent renversés. Si sachiez que qui estoit chû il ne se povait relever, si il n'estoit trop bien aidé (1). »

Outre les divers signes de ralliement en bataille dont j'ai parlé, il en existait un autre, qui fut constamment en usage pendant la guerre de Cent ans et qu'il convient de rappeler : les Anglais se reconnaissaient à la croix rouge peinte sur leur cotte d'armes et les Français à la croix blanche qu'ils portaient de même. Et comme beaucoup de villes, de communautés et de seigneuries « se tournaient anglaises ou françaises » selon la nécessité du moment, les gens en étaient quittes pour changer de croix, et le faisaient, paraît-il, assez facilement. En 1449, tandis que l'armée de France guerroyait en Bretagne, « le sire de Lucé, tenant le parti des Anglois, accompagné de six cents combattants portant tous la croix rouge,.... vint faire hommage au Roy [pour la ville de Mauléon],.... lequel sire, incontinent après le serment fait par lui et ses gens, s'en retourna avec sa compagnie en sa maison, tous portant la croix blanche,.... dont le peuple fut fort esbahy (2). »

(1) Froissart, *Chroniques*. Liv. I. Partie II., chap. 37.

(2) J. Chartier, *Histoire de Charles VII*, p. 166 fol.

IV

Les sièges, l'artillerie, les compagnies d'ordonnance.

Quand une place devait être assiégée, en prévision d'une longue résistance, l'ennemi faisait un parc, à portée de canon de l'enceinte ; les manœuvres terrassiers l'entouraient de fossés ; les canonniers « assortissaient » en batterie leurs veuglaires, crapaudines, ribaudequins et bombardes, puis on plaçait devant les pièces les mantelets sur roulettes et autres « pavesades ». En cas d'alarme et d'une forte sortie des défenseurs de la place, l'armée des assiégeants se retirait hâtivement dans le parc autour duquel elle était cantonnée et parfois elle s'y voyait investie à son tour et même assaillie. A la journée de Castillon en Périgord (13 juillet 1453), journée où périt le fameux Jean Talbot et son fils le sire Delisle, « il y eut [contre le parc des assiégeants] un grand et terrible assaut..... et y fut merveilleusement combattu à coups de haches, de guisarmes, lances et traits. Ce chaplis dura par l'espace d'une grosse heure, car iceux Anglois y revenoient toujours avec grande ardeur, et aussi les François ne s'épargnoient à les bien recevoir (1) ». Un corps auxiliaire de Bretons vint enfin dégager l'armée de France et détermina la défaite des Anglais, dont une partie se retira dans la ville assiégée. Celle-ci dut se rendre dès le lendemain à la discrétion du vainqueur. Parfois les assiégeants ne se con-

(1) J. Chartier. *Histoire du roy Charles VII*, p. 265. f.

tentaient pas de leur enceinte fossoyée, mais ils y élevaient une « bastille », comme on le fit dans cette même campagne devant Bordeaux. Cette haute tour carrée construite en bois, au sommet de laquelle on plaçait de l'artillerie, devait être assez rapprochée de la place pour en commander les travaux de défense. Mais alors les assiégés ne manquaient pas de dresser hâtivement une construction semblable sur leurs murailles afin de dominer le parc de l'ennemi, et l'on voit qu'au siège précité les Anglais en usèrent ainsi « pour contrepointer » l'armée de France. Les engins de balisterie, désignés alors sous le nom d'artillerie, envoyaient à l'ennemi trois sortes de projectiles : les bombes de pierre dites dondaines, effondrant le convert des hourds et des taudis et bouleversant les tranchées, les gigantesques carreaux de ribaudequin transperçant les plus épaisses pavesades, puis certains projectiles incendiaires, en forme de très grandes flèches enduites de poix, ces dards enflammés mettant le feu partout où ils venaient s'abattre. Lorsque la sape des « taupins » atteignait la muraille, on faisait avancer le chat-château, énorme madrier abrité sous un épais convert et qui, se mouvant sur rouleaux, permettait de « crevanter » le bas de la muraille, soit avec la sape soit avec le béliet. A la suite de ces derniers travaux d'attaque, contrecarrés par les défenseurs de la place qui nuit et jour faisaient pleuvoir sous les machicoulis, l'huile bouillante, le plomb fondu, la poix résine et la paille enflammée, on se déterminait à donner l'assaut, opération dont je m'abstiens de parler ici en ayant décrit dans une précédente étude la stratégie, qui ne fut pas changée même à la fin du XVII^{me} siècle. Quant à l'emploi de l'artillerie — ce mot étant pris dans l'acception moderne — chacun sait que ce fut à la journée de Crécy (26 août 1346) qu'on entendit tonner pour la première fois

des « canons à feu » sur un champ de bataille et l'on sait aussi que ce fut seulement plusieurs années après cette journée mémorable qu'on commença, non sans hésitation, à faire quelque usage des couleuvrines « à main ».

« Pendant longtemps, dit l'historiographe Mézeray, — qui, pour un ancien commissaire des guerres, se montre d'une étrange sévérité à propos de l'invention et de l'usage des bouches à feu — ces armes traîtresses furent odieuses et infâmes ; mais depuis que la lâcheté eut emporté le dessus [contre la vaillance] les gens timides et sans cœur n'osant plus approcher de leurs ennemis, ni les combattre de près, se mirent en état d'éviter les coups et apprirent l'art d'assassiner derrière une haie ou une muraille les gens capables de défaire tout seuls un escadron (1) ». Plusieurs historiens ont prétendu que la « nouvelle artillerie » des Anglais avait causé à Crécy la défaite de l'armée de France, mais c'est là une assertion qui paraît si non erronée, au moins beaucoup trop absolue. Le désordre de l'attaque, l'indiscipline des Français, l'impossibilité pour les arbalétriers de se servir de leur arme dont la corde était détremmée par une violente averse, enfin la charge malencontreuse de la gent d'armes écrasant les mercenaires génois pour s'ouvrir un passage à travers cette « ribaudaille », ce sont là des raisons très suffisantes pour expliquer le désastre des gens de France ce jour-là. D'ailleurs les canons à feu des Anglais firent probablement à Crécy plus de bruit que de mal et les braves qui servaient ces dangereux engins « s'en aidèrent, selon l'historien précité, plutôt pour parade que pour aucun notable effet ». Plus d'un siècle après cette journée, l'artillerie à feu était encore d'un bien faible secours en bataille, s'il nous faut en croire

(1) Mézeray, Vol. II p. 414.

Commines décrivant le combat de Conflans (juillet 1465), où les Parisiens canonnèrent furieusement pendant trois ou quatre jours les Bourguignons et les Bretons du parti du Bien public, gens dont ils n'étaient séparés que par la rivière. « Je n'ai jamais tant vu tirer pour peu de jours, dit l'historien, car de notre côté on s'attendoit de les chasser de la force d'artillerie, aux autres en venait de Paris tous les jours, qui faisoient bonne diligence et n'épargnoient point la poudre,... mais la crainte fut plus grande que la perte des deux côtés, car il ne s'y perdit nul homme de nom (1) ». Le transport des pièces de position présentait à la même époque des difficultés qui, vu l'état primitif de tous les chemins du royaume, n'étaient surmontées qu'à grand peine et nécessitaient beaucoup de temps, de fatigue et des dépenses considérables. En 1438, le duc Philippe de Bourgogne assiégeant Calais, amena devant la place trois bombardes, « dont à l'une falloir pour la traîner sur un charriot cinquante chevaux, à l'autre trente, et à l'autre vingt-six; elles furent tirées et amenées à force de gens d'armes tant de pied que de cheval (2). »

Ces pièces à tir parabolique, sans nulle précision — bien que certains chroniqueurs, nous présentant l'exception pour la règle, aient prétendu le contraire — et qui n'inspiraient qu'une sécurité relative à leurs manœuvriers, n'étaient déchargées que trois ou quatre fois par jour pour ne pas trop les éprouver (3). Aussi les sièges étaient-ils toujours

(1) Commines. *Chroniques*, p. 29, v.

(2) J. Chartier. *Histoires, etc.* Ch. VII, p. 97, fol.

(3) En juillet 1468. La duchesse Yolande de Savoie guerroyant contre ses beaux-frères et faisant assiéger Montmellian, fit mettre en batterie de brèche deux bombardes de fer qui se rompirent l'une et l'autre, puis une autre grosse bombarde qui

d'une durée qui nous étonne. La famine et la pestilence, bien plus que les « canons à feu », étant presque toujours la cause de la reddition d'une place forte. Cependant les belligérants, pour charmer la monotonie de leur stationnement hostile, échangeaient à distance de grossières injures quand les traits d'arbalètes et autres projectiles de guerre venaient à leur manquer. L'épithète de *Frenchdog* fut entendue pendant plus d'un siècle et demi dans les campagnes de France et celle de *Willecoate* y répondait aussitôt, à l'adresse de tout porteur de croix rouge ; on échangeait même, par messagers ou par flèches empennées, de piquantes satires littéraires. En 1441, au siège « mémorable », selon J. Chartier, de la petite ville de Pontoise, qui résista pendant trois mois et quatorze jours à l'armée de France, les Anglais envoyèrent aux assiégeants l'expression de leur mépris sous la forme d'une ballade en sept ou huit strophes dont voici la première :

A vous galants qui de nouvel
Avez mis le siège à Pontoise.
Vous faites rage de rével (1)
Et de crier bien à votre aise,
Mais la fin en sera mauvaise (2).
Etc.

éclata au premier coup : « Sur quoi on fit demander à Lyon une autre grosse bombarde, qu'on dit être bonne, écrit Antonio d'Appiano à son maître le duc de Milan, et ne s'être jamais rompue, bien qu'on s'en soit servi plusieurs fois ». Voir : Elyas Colombo. *Yolande duchesse de Savoie*. Dans *Miscellanea di Storia Italiana*. Vol. XXXI. Document 35. p. 254.

(1) Tapage.

(2) Cette versification nous indique qu'on prononçait alors *Pontaise*, *Aise*, *cervaise*.

A quoi les Français se hâtèrent de répondre par une autre ballade tout aussi longue :

Entre vous, Anglois et Normans
 Estant séans dedans Pontoise.
 Fuyez-vous en, prenez les champs :
 Oubliez la rivière d'Oise,
 Et retournez à la cervoise
 De quoi vous êtes tous nourris.
 Sanglans mézauz. puants pourris.
 Etc.

Ces aménités faisaient alors diversion aux apertises d'armes; elles charmaient non seulement la soldatesque, mais aussi la chevalerie, et peuvent nous paraître comme une lointaine réminiscence des invectives échangées par les héros d'Homère.

Tant de villes prises et reprises, tant de combats d'une issue douteuse et de meurtrières escarmouches où la victoire était toujours sans lendemain, ne devaient laisser aucune espérance à ces générations malheureuses de voir finir un jour « la guerre aux Anglois » et celle faite à leurs alliés de Bourgogne. Puis les prétentions des belligérants étaient si contradictoires que les hommes d'Etat éludaient d'entrer en négociation relativement à une paix générale, dont les conditions eussent paru inacceptables. On se bornait donc au XV^e siècle à souscrire de longues trêves qu'on prolongeait encore si de part et d'autre on se trouvait dans l'impossibilité de reprendre les armes. On conclut ainsi en 1444 une trêve de vingt-deux mois, finissant le 1^{er} avril 1446; elle fut encore renouvelée pour douze mois (soit jusqu'au 31 mars 1447), puis encore pour deux ans et trois mois, ce qui en prolongeait la durée jusqu'à la fin de juin 1449. Mais comme on ne se faisait aucun scrupule de

rompre ces engagements solennels lorsque l'occasion était favorable, la surprise de Fougère (Bretagne) par les Anglais et celle de Pont-de-l'Arche (Normandie) par les Français vinrent tout remettre sur le pied de guerre dès le printemps de 1448. Un manifeste publié à cet époque par le roi Charles VII nous fait connaître combien en réalité ces trêves dites marchandes étaient peu sûres et quelle était encore l'insécurité publique dans tout le royaume. « Car tant que les trêves avaient duré, les Anglois de Mantes, de Verneuill et de Lagny allaient et couraient sur les chemins d'Orléans et de Paris pour dérober et couper les gorges aux bonnes gens et marchands qui passaient leur chemin, et pareillement faisoient les Anglois de Neufchâtel, de Gournay et de Gerberoy sur les chemins d'entre Paris, Abbeville et Amiens. Et avec ce, alloient de nuit par le plat pays prendre et couper les gorges à des gentils hommes dans leurs lits, qui estoient sujets du roi, comme ils firent au seigneur de Maillebois, au seigneur de St-Remy, à Olivier de Noirequerke et à plusieurs autres ». Outre ces méfaits, les Anglais tuaient les laboureurs, marchands et autres gens de métier qui, s'assurant de la foi jurée, rentraient en Normandie « pour faire leurs labours et négoce et pour exercer le trafic de leurs marchandises..... Ce sont là et c'étoient les beaux faits et exploits que faisoient iceux Anglois durant les trêves et se nommoient et faisoient appeler ces malfaiteurs : *les Faux-visages*, à cause qu'en faisant ces excès et violences ils se revestoient et déguisoient d'habits dissolus et épouvantables, afin qu'on ne les recogneut pas ensuite (1) ». « Mais les ravages des Anglois étaient, dit Mézeray, les moindres maux que souffrit la France en ce temps-là ; les troupes françoises y

(1) J. Chartier, *Histoire du roi Charles VII*, p. 143. folio.

faisaient plus de dégâts et de destructions que les ennemis (1) », et malheureusement la paix d'Arras ne devait amener aucun changement favorable, quant aux mœurs débordées des gens de guerre. Olivier de la Marche, après avoir longuement rapporté ce traité qui pacifiait les Français et les Bourguignons et était accueilli des populations avec une joie universelle, avoue que bon nombre de seigneurs du Luxembourg, de la Bourgogne, de la Champagne et de la Lorraine n'en demeurèrent pas moins les armes au poing, « faisant la guerre au premier rencontré, et ravissant de toutes parts prisonniers et butin. Tout le tournoisement du royaume de France étoit plein de places et de forteresses dont les gardes vivoient de rapine et de proie; par le milieu du royaume et des pays voisins s'assemblèrent toute manière de gens de compagnie (que l'on nommait *escorcheurs*) et chevauchèrent et alloient de pays en pays et de marche en marche, quérant victuailles et aventures pour vivre et pour gagner, sans regarder ni épargner les pays du roi de France, du duc de Bourgogne ni d'autres princes du royaume, mais leur estoit la proie et le butin tout un et tout d'une querelle. Et furent les capitaines principaux [des dits *escorcheurs*] le bastard de Bourbon, Brussac, Geoffroy de Saint-Belin, Lestrac, le bastard d'Armagnac, Rodrigue de Villandras, Pierre Regnault et Antoine de Chabannes comte de Dammartin. Et combien que Poton de Xaintrailles et La Hire fussent deux des principaux et des plus renommés capitaines du parti des François, *toutefois ils furent de ce pillage et de cette escorcherie* ». Mais, ajoute le chroniqueur bourguignon, comme pour excuser l'odieux brigandage de ces gentils-hommes, « ils butinoient de préférence les provinces demeur-

(1) Mézeray. *Histoire de France*. II, p. 624.

rées angloises ». D'autre part les gens d'armes retenus au service de France depuis la paix d'Arras, et que le trésor royal était dans l'impossibilité de soudoyer, étaient contraints de vivre aussi de pillage « et les nommait-on *les retondeurs*, car ils retondoient et recouvroient tout ce que les premiers [*escorcheurs*] avoient failli de happer et de prendre (1). » Le roi, il est vrai, faisait désavouer par cris publics les malfaiteurs qui désolaient ces provinces, et à défaut de répression légale que la grandeur du mal rendait impossible, la population soulevée dans les villes et les campagnes entreprenait de les exterminer « comme larrons, pillards et gens abandonnés. Je certifie, ajoute à cette effrayante description Olivier de la Marche, que la rivière de Saône et le Doux estoient si pleins de corps et de charognes d'iceux escorcheurs que maintes fois les pêcheurs les tiroient en lieu de poissons, deux à deux, trois à trois, les corps liés et accouplés de cordes ensemble..... et dura pour cette fois cette pestilence depuis l'an 1435 jusques à l'an 1438 (2). »

Tel était l'état de paix qui suivit le traité d'Arras, il perpétuait si douloureusement les misères d'une guerre sans pitié, que la clameur populaire dut contraindre enfin le Conseil du roi Charles VII à délibérer au sujet des mesures à prendre afin d'arrêter les violences des gens de guerre. Mais les premières tentatives qu'on fit pour atteindre ce but se heurtèrent à une telle opposition dans la noblesse, qu'une réforme dut paraître impossible. On a même lieu de conjecturer, d'après le récit des chroniqueurs contemporains, que le mécontentement séditieux des gentilshommes per-

(1) Olivier de la Marche. *Mémoires*. Coll. Petitot, vol. IX, p. 290.

(2) Ibid. p. 291.

sistant à tenir les champs fut la cause déterminante de la Praguerie.

En 1440 la ville d'Avranches près de Saint-Michel s'étant rendue sans résistance aux Anglais, les gens d'armes de France firent retraite « et s'en allèrent plus avant vivre en Bretagne » et il devint impossible à leurs chefs de les réunir en bannières. « Sur quoi, dit le héraut d'armes Berry, le roi ayant assemblé son conseil [à Angers] advisa qu'à tenir tant de gens sur les champs, vivant et détroussant son peuple, ce n'estoit que toute destruction, et, après avoir bien regardé et considéré qu'à chacun combattant falloit avoir dix chevaux de bagages et de frétin (1), comme pages, femmes, valets et toute telle manière de coquinnaille qui n'étoit bonne qu'à détruire le pauvre peuple, enfin délibéra le roi de mettre loger tous ses gens d'armes, ayant trois chevaux et non plus, et seraient faites leurs monstres et payés tous les mois, et seroit chassé tout le reste du frap-pail (2) ». «..... Mais ainsi que le roi pensoit que tout fût bien appointé, les seigneurs de Bourbon, d'Alençon, de Vendôme, et le bastard d'Orléans tinrent un conciliabule auquel se joignirent la Trémouille, Chaumont et le petit Boucicaut, et résolurent de s'emparer du Dauphin, de chasser les conseillers du roi *et de révoquer les dernières ordonnances* (3) ». A la première nouvelle de cette révolte, les compagnies de gens d'armes *réformées*, qu'on avait envoyées prendre quartier dans les places frontières, se hâtèrent de les abandonner et, conduites par Antoine de Chabannes et le bâtard de Bourbon, elles vinrent de nouveau se répandre

(1) Chose de peu de valeur.

(2) *Chroniques de Berry*, p. 403, fol.

(3) Ibid.

dans la Sologne et le Berry, pour y vivre, comme toujours, « sur le bonhomme ».

En l'an 1445, Charles VII, après avoir longuement délibéré de nouveau, promulgua l'édit sur le fait de la gent d'armes, et bien que le nombre de ces quinze compagnies de cent lances, plus leurs archers, couteliers et valets, ne se montât, dit Mathieu de Coucy, dont je suis le texte, qu'à neuf ou dix mille chevaux. « si étaient-ils [dispersés] par les bonnes villes en assez petit nombre, car il n'y en avoit... que vingt, vingt-quatre ou trente, selon leur grandeur ». Comme des commissaires des guerres avaient été spécialement créés pour veiller au paiement régulier de leurs « monstres », ces hommes d'armes n'avaient aucun prétexte pour se livrer au pillage, et d'ailleurs « les officiers royaux et les justiciers ordinaires avoient un singulier esgard sur leurs comportements ». Enfin il existait alors « certains autres commis exprès de la part du Roi, qui les voyaient en leurs habillements passer aux monstres assez souvent, afin qu'ils s'entretinssent comme il appartenoit, sans vendre ni perdre leurs chevaux,... et quand il défailloit quelqu'un d'eux par mort ou autrement, aussitôt un autre étoit mis en son lieu ; et même il y en avoit plusieurs qui à leurs dépens suivoient assez longuement les capitaines, sur l'espérance de parvenir à leur rang et d'être enrolés quand le cas adviendrait. Et encore leur falloir-il souvent rechercher par de grands moyens et notables recommandations d'y être admis (1). »

Pendant cet âge d'or de la gent d'armes — temps qui fut de trop courte durée — cette troupe permanente, ainsi que les huit mille francs-archers, créés à la même époque,

(1) Mathieu de Coucy, *Histoire*, p. 546, fol.

étaient payés par les pays (1), nous dit un autre chroniqueur (2), et c'est avec eux que le Roi recouvra la Guyenne et la Normandie. Ils faisaient résidence en temps de paix dans leurs garnisons « et vivoient sans aucune pillerie. Les peuples les y vouloient bien et les aimoient ; et faisoient requeste au Roi de les faire loger et tenir au pays où ils prenoient leur solde ; à ce qu'ils y dépendissent l'argent qui estoient pris sus pour leur paiement. Et estoient les dits gens d'armes riches (3), car ils portoient leur harnois (4). Il leur était défendu de mener [dans leur garnison] ni chiens, ni oiseaux, ni femmes ;..... leur hoqueton estoit de cuir de cerf ou de mouton, ou de drap de couleur, sans orfèvrerie, leur robe courte [l'étoffe] de vingt ou ving-cinq sous l'aune ». Ces gens d'armes modèles étaient tous des naturels français. et Charles VII n'en souffrit jamais d'autres à sa solde. Les capitaines pouvaient arbitrairement congédier et casser aux gages « les jureurs et maugréeurs du nom de Dieu, les ivrognes et les noisifs (5). Ceux qui se permettaient de faire quelque exaction ou qui erraient hors de leur quartier devaient être détenus en prison fermée et ne pouvaient en sortir sans le congé du Roi. Le chroniqueur anonyme nous dit que grâce à cette sage réforme « vingt ans avant le trépas du dit roi Charles VII^{me}, lui et son peuple vesquirent en tranquillité » ; mais cette dernière assertion est absolument démentie par l'histoire et déjà en 1450 à l'entrée de la campagne de Guyenne, on voit qu'il fallut, pour

(1) Par les provinces.

(2) *Histoire* (anonyme) de *Charles VII*. Edition de Godefroy.

(3) Ils vivaient dans l'aisance.

(4) Leur vêtement de guerre et non des parures coûteuses.

(5) Les querelleurs ; on dit encore : chercher noise.

éviter des extorsions nouvelles, compléter les ordonnances « sur le fait de la gent d'armes » en établissant un taux de vivres auquel les hommes d'armes et leur suite étaient tenus de se soumettre partout où ils passaient ou séjournaient.

Pour chaque mouton il fallait payer alors cinq sols tournois au propriétaire dépossédé et lui rendre la peau de l'animal; pour chaque pourceau, le gent d'armes payait vingt sols; pour un cochon de lait, quinze deniers; pour une génisse ou un génisson (1) trente sols; un chevreau, deux sols; un chapon, douze deniers; une poule, six deniers; une oie, douze deniers; un pollet, quatre deniers, etc. Les délinquants étaient privés de leur solde de quinzaine, et les maréchaux de camp devaient tenir la main à l'exacte observation de ces ordonnances,... qui ne tardèrent pas à être inobservées et discréditées, comme toutes celles qu'on faisait en temps de paix pour réprimer les violences et les dépredations commises en temps de guerre.

Puis en dépit de cette réglementation minutieuse, il est certain que les réformes introduites avec tant de peine dans la gent d'armes ne pouvaient manquer de périlcliter, car les compagnies d'ordonnance de « naturels François » sous Charles VII, furent recrutées maintefois sous Louis XI de cadets de la noblesse étrangère. On vit même des compagnies entières de gens d'armes « de nations estranges » venir s'engager au service du souverain qui les payait. Au siège de Nuz, en 1474, dit Commines, « le duc Charles de Bourgogne [qui depuis trois ans suivoit la nouvelle coutume de France], avoit quelques mille hommes d'armes italiens, commandés par deux Néapo-

(1) Un veau.

litains, Campo-basso et Galeotti, et semblablement trois mille Anglois (1). »

Une seconde cause d'indiscipline, tout aussi forte que l'introduction des mercenaires étrangers dans les compagnies d'ordonnance, devait être l'irrégularité de la solde qu'on s'était engagé à payer par quinzaine, qu'on faisait attendre pendant plusieurs mois, et même qu'on finit par ne plus payer du tout. Cependant il fallait vivre ! et nous devinons ce qui devait survenir. Les gens d'armes et leur suite affamée ne se contentaient plus de partager la subsistance de leurs hôtes : « d'avantage, dit Commines, ils battent les pauvres gens, et contraignent d'aller chercher pain, vin et vivres dehors. Et si le bonhomme a femme ou fille qui soit belle, il ne fera que sage de bien la garder ». L'auteur ajoute que si les gens d'armes étaient régulièrement payés *de deux en deux mois* « ils n'auroient point d'excuse de faire les maux qu'ils font » ; les sujets du Roi sont imposés d'une forte taille pour l'entretien des gens de guerre (2) ; l'argent vient au bout de l'an dans les coffres des trésoriers, mais ensuite, que devient-il ? pourquoi est-il distrait de l'emploi auquel il était destiné ? — « Je dis cela pour notre royaume, fait observer Commines, qui est le plus oppressé et persécuté de ce cas que nul autre.... etc. (3). »

Il n'en demeure pas moins avéré que cette organisation d'une gent d'armes permanente, qu'on augmentait en cas de guerre en faisant appel aux volontaires de la noblesse, transformait complètement l'ancienne armée féodale et lui

(1) Commines, *Chroniques*, p. 149, v.

(2) Les tailles qui rapportaient 1,800,000 francs annuellement à Charles VII, rendaient 4,700,000 francs au roi Louis XI.

(3) Commines, *Chroniques du roy Louis XI*, p. 257.

donnait une stabilité qu'elle n'avait jamais eue. De ce fait il résulta, dans l'origine, une supériorité de mobilisation très marquée sur l'armée de Bourgogne, et quand en décembre 1470 Louis XI reprit brusquement les armes, son adversaire, surpris avant d'avoir pu rassembler l'arrière-ban et les communes de ses provinces, dut lui laisser reprendre St-Quentin, Amiens, et faillit perdre encore Abbeville. Cependant une trêve étant survenue, le duc Charles se hâta de réunir les Etats de Bourgogne, « pour remontrer le dommage qu'il avait eu de n'avoir gens d'armes prêts comme le Roy, et que s'il en avoit eu le nombre de cinq cents prêts pour garder la frontière, jamais le Roy n'eût entrepris cette guerre ». L'assemblée accorda au duc cent vingt mille écus, pour tenter l'essai de cette organisation nouvelle, et ce don ne fut pas fait sans hésiter, remarque Commynes, « car grand doute faisoient ses sujets de se mettre en cette subjection où ils voyaient le royaume de France à cause de ses gens d'armes ».

En effet cette prudente appréhension n'était que trop motivée, car lorsque Charles le Hardi eut à sa solde cinq ou six cents gens d'armes, « la volonté luy vint d'en avoir plus et de plus hardiment entreprendre contre les voisins. Et les six vingt mille écus les fit monter jusques à cinq cent mille et eut gens d'armes en grande quantité, dont ses sujets eurent à souffrir (1) ».

Pauvres moutons... toujours on vous tondra
a chanté un poète de l'époque moderne (2).

(1) Commynes. *Chroniques*, p. 99, verso.

(2) Béranger, *Chansons*, II, p. 305.

V

Des mœurs chevaleresques

S'il fallait en croire les chroniqueurs du XII^me et du XIII^me siècles, cités par le savant Lacurne, la dépravation de la chevalerie daterait de loin, car ces clercs monastiques adressent déjà les plus violentes invectives aux chevaliers de leur temps et stigmatisent leur conduite d'érégée, à laquelle ils ne manquent pas d'opposer l'énumération des vertus de leurs prédécesseurs. Mais il y a là peut-être une fiction littéraire à l'usage des poètes de tous les temps, contre laquelle l'historien doit se tenir en garde, tout en admettant que cette fiction peut recouvrir un certain fond de vérité. Constatons ici, sans prétendre remonter si haut, que les poésies d'Eustache Deschamps, écrites sous les règnes troublés de Jean le Bon, de Charles V et de Charles VI, sont remplies des plaintes les plus amères touchant le même sujet, et que Jean Chartier, écrivant sous le règne de Charles VII, ne ménage pas davantage la chevalerie du XV^me siècle. Cependant il n'en faut pas moins admettre avec Lacurne, qu'à toutes les époques on vit des chevaliers « fidèles aux engagements de leur état, être des modèles accomplis des vertus militaires et des vertus civiques, et ce fut même beaucoup que dans des siècles de débauche, de brigandage, de barbarie et d'horreur, la chevalerie produisit de tels exemples (1) ».

(1) *Mémoires*, vol. II, p. 3.

Mais c'était là l'exception, non la règle, car d'après les documents précités, on voit que la chevalerie, dans son ensemble, fut entachée de très bonne heure d'indiscipline, d'ostentation, de mœurs dissolues, de rapacité et de violence. Le mal se manifestait plus ou moins vivement, selon les perturbations de l'état social, mais à ne considérer que l'époque que j'ai plus particulièrement en vue, on peut dire que dès la fin du XIV^{me} siècle et pendant toute la durée du suivant, l'oubli des lois et des engagements d'honneur de la chevalerie fut très général, en sorte que ceux qui les respectaient encore, ne sont, je le répète, que de trop rares exceptions. Cependant — et c'est là un fait curieux à constater — la tradition n'en gardait pas moins le code de la vertu chevaleresque et, dans la noblesse, les pères de famille s'efforçaient de la transmettre à leurs enfants, en ayant soin de leur rappeler combien « un loyal amour » était, selon ce code fictif, le stimulant le plus certain d'un « damoiseau » désireux d'acquérir le glorieux renom d'un parfait chevalier sans reproche. Vers l'an 1440, Messire Guillaume, seigneur de Lallain, envoyant son jeune fils Jacquet prendre service domestique à la cour du bon duc Philippe de Bourgogne, lui enseigne solennellement : « que la première condition pour acquérir vertu, prouesse et bonne renommée, *c'est d'être amoureux d'une très désirée dame*. Mais gardez-vous, ajoute le père de famille, que ce soit « de fol amour », car à toujours vous serait tournée [cette passion charnelle] à grande vilainie et reproche ». Puis le chevalier énumère, pour l'éducation de l'adolescent qui l'écoute, les sept péchés mortels dont un galant homme doit fuir la tentation (toujours pour l'amour de sa dame !). Il ne doit être ni orgueilleux, ni colère, ni envieux, ni avaricieux et doit moins encore s'abandonner à la paresse, à la gloutonnerie et au libertinage. Quant aux

péchès véniels, le chevalier n'en parle que pour mémoire, « car ils sont éteints et annulés avec bien peu de pénitence », et il en use de même au sujet des dix commandements de la Loi divine « car, ajoute-t-il, je sais pour certain que vous les savez » ; aussi se borne-t-il à recommander à Jacquet de les tenir et accomplir à son pouvoir. A la suite de cette grave exhortation, le damoiseau, espoir des Lallain, prenait congé de ses père et mère, et sautant en selle sans mettre pied à l'étrier, il ne tardait pas à prendre avec sa suite le chemin de Bruxelles. Cependant le débutant dans la carrière de « gentillesse » paraît avoir assez promptement modifié pour son usage la recommandation paternelle de se déclarer amoureux « d'une désirée dame », car en 1443, à la cour de France où il se trouvait en séjour temporaire, on le voit s'engager simultanément au service de deux maîtresses, la duchesse d'Orléans et la duchesse de Calabre, « et estoit de chacune d'elle si bien en grâce (sans que l'une s'aperçût de l'autre) que merveille estoit ». Ces honnêtes « protectrices » l'écoutaient très volontiers parler, « *désirant que leurs maris le ressemblassent* (1).... car il estoit tant bel et bien fait de tous ses membres, que Dieu et nature à le former n'avoient rien oublié. Enfin, icelles deux dames étoient en tel point, que nuit et jour ne sçavoient que penser pour trouver moyen honneste de pouvoir parler à lui et de avoir ses devises ». Le biographe du jeune écuyer, ou plus exactement son panégyriste (1), après avoir constaté « que de toutes les deux [son héros] étoit aimé et cher tenu », conjecture qu'il ne tenoit qu'à celui-ci « que encore n'en fut mieux » ; mais il lui souvenait de monsieur son père, et pour se mieux défendre des tentations du malin esprit, « qui ne chasse à autre chose

(1) G. Chastelain, dit Toison d'or, roi d'armes de Bourgogne.

que mener à perdition les hommes et les femmes », Jacquet de Lallain, avant qu'il partit de son logis pour aller faire sa cour aux dames et deviser avec elles, ne manquait jamais de faire chanter la messe « laquelle il écoutait fort dévotement ». Au pas-d'armes de Nancy (1443), dont il fut le seul tenant, on vit apparaître sur les lices le damoiseau de Lallain ayant « le heaume orné d'une très riche guimpe (1), bordée et garnie de perles et battant jusques à terre, c'était le présent amoureux de l'une de ses désirées dames, puis encore on voyait, suspendue à son bras gauche, une manche volante dite alors « manchon », moult riche.... que la seconde dame lui avoit envoyée par un sien messenger ». On ne saurait s'étonner après cela qu'un écuyer de promotion récente, mais « si cher tenu des duchesses », ait fait merveille pendant deux jours à cette joute en champ clos. Il est vrai que ses « protectrices » assistant à la fête « estoient un peu ébahies », l'une de la guimpe et l'autre du manchon, et que « toutes deux furent en souci et en mélancolie »; mais cette disposition fâcheuse paraît avoir été assez promptement maîtrisée car, au banquet qui suivit le divertissement des joutes, l'une des dames « desquelles par ci-devant avons parlé », donna à son serviteur un très riche diamant, « sans que l'autre s'en aperçût et pareillement en fit la seconde d'un moult bel rubis assis en un aniel d'or ».

Peu après le pas-d'armes de Nancy, la cour de France se transportait à Châlons-sur-Saône, où d'autres divertissements chevaleresques fournirent à Jacques de Lallain l'occasion de se signaler; et deux ans après ces brillants débuts (1445), son biographe nous le montre faisant de nouvelles « apertises » à Anvers, où séjournait alors la cour de Bourgogne.

(1) Voile léger.

Mais il n'est plus parlé par Toison d'Or des grandes dames de France précitées, et il est permis de conjecturer qu'elles n'avaient pas gardé davantage que l'écuyer flamand un souvenir trop durable « des loyales amours » auxquelles tous trois s'étaient engagés. En ce temps-là, quand on avait dit d'un chevalier qu'il savait également bien parler d'oiseaux, de chiens, d'armes et d'amour, on ne pouvait plus rien ajouter de flatteur à son portrait, nous dit Lacurne. En effet, l'ignorance littéraire que j'ai signalée précédemment était générale et, si le connétable Du Guesclin ne savait pas même lire, il est vraisemblable que les chevaliers ses contemporains n'étaient pas beaucoup plus instruits. Leur conversation ne devait donc pas sortir du cercle restreint de leurs occupations, de leurs divertissements et de leurs exercices habituels, sujet d'entretien auquel venait se joindre le récit maintes fois répété de leurs exploits et de leurs aventures personnelles. Ce défaut de culture intellectuelle devait rendre la conversation languissante avec les dames, mais on avait la ressource de leur parler d'amour et l'on en parlait beaucoup. On en définissait l'essence et le caractère, dit l'auteur précité, et l'on se perdait bientôt dans un labyrinthe de questions spéculatives. Les fausses subtilités que chacun employait pour défendre sa thèse, étant appuyées, tantôt de déclamations indécentes contre les dames et tantôt de phrases pompeuses cent fois rebattues qu'on débitait en leur honneur. Quant aux enseignements de la morale, l'opinion féminine autorisait *le loyal amour* dont parle messire de Lallain, et stigmatisait ainsi que lui *le fol amour*, tout chevalier souscrivant en principe à cette convention galante, que « les belles et honnestes dames » du temps de Charles VI paraphrasaient pour l'instruction des jeunes gentilshommes, avec autant de conviction que de douce familiarité. Dans *l'histoire et plaisante chronique de Pe-*

tit-Jean de Saintré — le meilleur roman de mœurs, selon moi, que nous ait légué le XV^{me} siècle -- la jeune *dame des Belles-cousines*, endoctrinant son page dont elle prétend faire un parfait chevalier, énumère longuement tous les précieux avantages pour un damoiseau « de loyaument aimer une dame qui ait de quoi vous aider et mettre sus à vos besognes » ; puis elle ne manque pas d'ajouter, en citant saint Augustin, « qu'il faut fuir luxure afin de n'estre brouillé en deshonnête renommée (1) ». Mais elle fait suivre l'énoncé de cette sage maxime, d'une réflexion fort singulière et dont plus d'un casuiste a dû se scandaliser : Les grands périls et dangiers, dit-elle, dont sont menacés à toute heure les amants qui se sont abandonnés à un amour coupable, leur donnent tant d'inquiétude, qu'ils expient déjà leur faute ici-bas ; il leur sera tenu compte de cette expiation anticipée, ensorte que, de ce fait, « le fol amour » n'entraînant pas la perte totale de l'âme pécheresse, ne saurait être absolument considéré comme un péché mortel (2). Tout cela est fort rassurant et la conscience pouvait, paraît-il, s'en accommoder. En réalité, on voit d'après ce curieux passage, dont je donne ici le sens et non le texte, que le souci permanent de conserver une bonne renommée était — à défaut d'autres principes plus sévères -- celui qui dirigeait exclusivement la conduite des « loyaux amants », selon les lois de la chevalerie.

Malo mori fame, quam nomen perdere fame.

« C'est-à-dire mon ami : j'aime mieux mourir de faim que de perdre bonne renommée (3) ». La dame qui s'exprime si

(1) *Luxuriam fugito, ne vili nomine fias, etc.*

(2) *Hystoire de Petit-Jean de Saintré*, fol., p. 43.

(3) *Ibid.*, 49.

vertueusement, dans le roman précité, témoigne elle-même, par la suite de cette histoire, que la crainte du : Qu'en dira-t-on ? ne suffit pas et n'a jamais suffi pour se bien conduire. Elle finit, voyons-nous, par perdre patience à l'occasion des expéditions lointaines et trop prolongées de son jeune et fidèle chevalier, puis s'abandonne honteusement à un « ribaud moyne, trapuz et veluz », prieur d'un couvent dont elle est patronesse et où elle se rend fréquemment sous prétexte de dévotion. L'auteur du roman, Antoine de Lasalle, moralisant sur ce scandale, ne manque pas de rappeler aux dames et aux damoiselles ses contemporaines qu'il n'y eut jamais de mauvaise action si cachée qu'elle ne fût en fin découverte, « car ainsi l'a ordonné le vray et tout puissant juge de toutes choses... etc. (1) ». Puis le moraliste s'embrouille en parlant du feu qui ne va pas sans fumée et de la fumée qui, selon lui, se répand fort bien sans feu. Mais cette allégorie un peu risquée de la médisance me mènerait perdre aussi et je l'abandonne pour revenir à la peinture de la vie réelle du temps de la dame des Belles-cousines et de messire Petit-Jean de Saintré. Celui-ci se venge de son infidèle amie en la diffamant publiquement et brutalement dans le cercle de la reine de France, ce qui peut avoir été — remarquons-le — le fait d'un chevalier du XV^{me} siècle, mais n'est pas celui d'un galant homme..., au moins selon nos idées modernes.

Voyons maintenant, d'après le même document littéraire, en quels termes les sceptiques médisaient, déjà en l'an 1459, des *loyales et fidèles amours* indéfiniment prolongées dont la tradition séculaire faisait pour le chevalier, presque toujours éloigné de sa dame, un engagement d'honneur que rien, disait-on, ne devait rompre : « Madame, dit damp Abbez,

(1) *Histoire de Petit-Jean de Saintré*, p. 438.

...ils sont plusieurs chevaliers et escuyers en la Cour du Roy et de la Reïne.... qui disent estre des dames si loyaux amoureux et [qui] pour acquérir vos grâces.... pleurent devant vous, soupirent, gémissent et font si les douloureux, que par force de pitié.... faut que vous en soyez déceues et que tombiez en leurs désirs et leurs lacs. Et puis s'en vont de l'une à l'autre et prennent une emprise (1) d'une jarrettière, d'un bracelet, d'une rondelle, ou d'un navet, que sais-je!... et puis vous dit un, tout seul, à dix ou douze : « *Th, ma dame ! je porte cette emprise pour l'amour de vous* ». Le « ribaud moyne » qui tient ce hardi langage à la dame des Belles-cousines ajoute à ces railleries... « Encore madame vous dirai-je plus : quand ces chevaliers ou escuyers vont faire leurs armes et ont pris congîe du Roy, s'il fait froid, ils s'en vont à ces poëles d'Allemagne (2), et se rigollent avec les fillettes tout l'hyver.... Eh ! pauvres dames, n'y êtes-vous pas abusées ? Par ma foy je vous plains. »

A l'exemple de la dame des Belles-cousines, dont je viens de citer les enseignements moraux, « les douces dames de France » paraissent s'être toujours intéressées vivement à cette première éducation chevaleresque et n'avoir pas trop dédaigné l'amoureux pourchas des adolescents qu'elles se donnaient mission de former « en gentillesse ». Eustache Deschamps témoigne dans une de ses innombrables poésies de cette indulgence féminine, que certains esprits mal faits peuvent trouver étrange :

Las ! dès que j'oy quatorze ans et demi
Je me soumis à votre obéissance ;

(1) Signe d'un engagement d'amour chevaleresque.

(2) Poêle se disait pour « la chambre du poêle », soit la salle à boire d'un logis public.

Si, devriez avoir pitié de my
Et vo servant avoir en remembrance (1).

Mais quelle était la limite qui, dans ces relations intimes et galantes, était imposée aux précoces servants d'amour ? C'est ce qu'il nous est bien difficile de connaître aujourd'hui et l'on ne peut, à ce propos, que conjecturer. Voyons plutôt quelle était il y a quatre siècles l'opinion des dames quant à la beauté virile et quelles étaient alors les idées ayant cours chez les gentilshommes relativement au physique d'un parfait chevalier.

La tristesse de la physionomie paraît avoir été tout particulièrement antipathique aux femmes du XIV^{me} et du XV^{me} siècles, car l'invective de « faux-triste » revient maintes fois dans le roman de Petit-Jean de Saintré, et le sens de dissimulé, de sournois, de traître y semble toujours attaché, le qualificatif *faux* étant un péjoratif ayant le sens de méchant, qu'il a longtemps conservé (2). D'autre part la recommandation est souvent faite aux chevaliers, par les poètes, « d'être gais et jolis », en d'autres termes, d'avoir une riante physionomie; ce sont là des qualificatifs élogieux, qui même pouvaient être rappelés dans une oraison funèbre :

Plorez Guichart d'Angle qui fut jadis
Tel chevalier....
Car courtois fut, humble et gracieux,
Dansant, chantant, gay, joyeux et jolis.
Etc. (3).

La force physique, la vaillance, l'adresse, l'agilité à tous les exercices du corps étaient des qualités très appréciées

(1) Eustache Deschamps. *Prière aux Dames*. Ballade.

(2) On disait encore du temps de Desperriers : une fausse vieille pour une méchante vieille.

(3) Eustache Deschamps. *Ballade*.

des dames et pour lesquelles leur préférence n'était nullement cachée. Au cours de l'expédition des Grandes compagnies en Espagne, la reine de Castille, femme de Henri de Transtamare, faisant sa première entrée dans Burgos, une de ses sœurs ne cachait pas qu'elle trouvait Bertrand Du Guesclin fort laid. Sur quoi « la tierce sœur » protesta contre cette appréciation qu'elle estimait tout à fait injustifiée. « Or advisez (dit-elle), il a bien courage d'homme et chière (mine) de sanglier, les poings gros et carrés pour porter épée, et bien est taillé d'estre fort, pour soutenir et endurer grand'peines (1). » Dans le roman de Melusine, l'un des plus populaires du XV^me siècle, Urian le premier-né de la bonne princesse-fée, avait, nous dit l'histoire, un visage court et très large, l'un de ses yeux était rouge et l'autre vert-bleu, et pour l'achever de peindre, on nous apprend que ses oreilles « estoient grandes à merveille ». Ce garçon d'aspect assez étrange, ne charme pas moins Herminie, « la fille au roy de Chypre » délivré par lui des attaques des Sarrazins, « car (disait la damoiselle) si estoit-il bien taillé pour sa prouesse d'avoir la fille du plus hant roy du monde à amie ; et ainsi pensa la damoiselle toute la nuit ». Heureusement pour cette fille sensible, son père ne tarda pas à la contenter : Urian devint l'époux de l'amoureuse Herminie, qui recouvra le repos qu'elle avait perdu.

Tous les autres fils de Melusine apportèrent en naissant quelque imperfection de nature très apparente, mais que leur vaillance devait faire oublier aux dames. Odon était favorisé d'une oreille « sans comparaison plus grande que l'autre », et cette légère imperfection ne l'empêche pas de toucher le cœur de la comtesse de la Marche. Guyon étoit

(1) *Mémoires sur Du Guesclin*, Coll. Petitot IV, p. 357.

« un moult bel enfant », mais quand il fut parvenu à l'âge d'homme, on s'aperçut avec étonnement « qu'il avoit un œil plus haut que l'autre ». ce qui devait, j'imagine, le faire loucher affreusement. Cependant la fille du roi d'Arménie s'éprit de lui, et certain jour de fête, après avoir copieusement banqueté, « Guyon et la damoiselle s'entredisoient de moult gracieuses paroles ». Enfin Florie d'Arménie, « voyant Guyon homme de hautes entreprises,... se tint pour contente qu'on lui fit épouser ce troisième damoiseau des Lusignan » etc. etc. En résumé la sympathie enthousiaste et l'attraction du sexe faible pour la force physique et la vaillance s'affirment maintes fois au cours du roman célèbre qui charmait les loisirs des genti'femmes contemporaines de Jean d'Arras.

« *Melusine* n'est qu'une œuvre d'imagination. peut-on répondre ». Il est vrai ; cependant cette œuvre littéraire, pour avoir joui pendant plusieurs générations d'un succès incontesté, a dû peindre des mœurs, exprimer des sentiments, exposer des idées et même des préjugés généralement admis du temps de l'auteur ; ce n'est là qu'une conjecture, mais elle paraît très vraisemblable. Le charme d'un roman et même d'un roman d'aventures extravagantes, ne saurait se soutenir longtemps (spécialement pour les lectrices) si les sentiments qu'il exprime leur sont tout à fait étrangers. Remarquons enfin que l'opinion des gentils-hommes « duits au métier des armes » ne fait que confirmer la haute estime dans laquelle étaient tenus au moyen âge tous les signes extérieurs caractérisant la force. « Le hardy chevalier, lisons-nous dans *Le Guidon des guerres*, a communément cheveux soretz (1), ou bruns, ou noirs, forts, âpres,

(1) Roux.

et crespéz, les yeux mouvants et éveillés, chère levée (1), petites narines, la face large et carrée comme un lion (!), le front sans rides, le teint brun, les épaules hautes et larges ainsi que la poitrine ; et s'il a petite tête et haute poitrine il ne peut faillir qu'il ne soit hardy. S'il est velu sur la poitrine et sous les aisselles, tant est plus grand signe de hardiment. Il doit avoir les veines grosses, le cuir dur, la stature droite, la voix forte. Quant à sa démarche, elle doit être légère et délibérée *quand il veut*. Ses cuisses doivent être grêles, ses jambes un peu cambrées, afin qu'il soit mieux affourchant... ». Ceux qui ont de gros os et ne sont pas nerveux sont d'excellents gens d'armes, ceux qui sont frileux ne valent pas grand chose, et ceux qui ont les cheveux souples, les pieds et les mains maigres, le col grêle et « le regard semblant à homme triste » sont tout à fait mauvais.

Il résulte de l'ensemble de ces divers documents, que le type herculéen, tel que nous l'a transmis la statuaire antique, était fort apprécié des hommes et des femmes, au temps de la chevalerie. Quant aux Narcisse, aux Adonis et même aux Apollon, leur genre de beauté délicate et de nature équivoque ne devait avoir alors qu'un prix médiocre, au moins selon l'opinion du plus grand nombre.

(1) Physionomie ouverte.

VI

Emprises d'armes et combats d'outrance.

Au cours du XIV^me et du XV^me siècle, si, « la guerre aux Anglois » venait à faillir, si l'armée de France ne « démar-
chait » pas contre les Flamands, les Bretons, les Bourgui-
gnons ou les Provençaux, la noblesse avait encore de si
fréquentes occasions d'aller se signaler hors du royaume
qu'il n'était pas alors un chevalier dont l'existence aventu-
reuse ne se fût écoulée en partie dans ces expéditions loin-
taines. Celles de Prusse en 1354, d'Espagne en 1366 et 1368,
d'Ecosse en 1385, furent suivies de celle qui fut dirigée
en 1390, à la sollicitation des Génois, contre les corsaires
barbaresques et dont on revint, après avoir perdu beaucoup
de monde, sans en retirer aucun avantage. Les curieux
peuvent se demander ce que devenaient au cours de ces
campagnes de la chevalerie en pays « estranges » « les
douces dames de France » dont le poète Deschamps nous
dit les regrets motivés par ces absences trop prolongées.

« Pour vos demours chacune pleure et crie », lit-on dans
sa ballade adressée *Aux chevaliers absents*, qu'il rassure
plaisamment au sujet de la fidélité de leurs amoureuses, en
leur promettant d'y veiller lui-même.

Que si je vois nulle qui se desrée, (1)
Je luy diray que pas ne fasse ainsy.
Etc.

(1) Se déprave.

Ajoutons que ceux qui « quéraient bonne aventure chevaleresque » avaient en outre la ressource de charger emprise. C'était une sorte de provocation générale, adressée par le requérant à tout chevalier de bon renom disposé à jouter et à s'escrimer contre lui, à armes égales, pour l'amour des dames. Lorsqu'un écuyer ou un chevalier se déterminait, avec ou sans l'assentiment d'une dame, à faire emprise il se présentait devant son suzerain et lui demandait l'autorisation de se mettre « en quête », c'est-à-dire en voyage pour chercher qui le « délivrât » (1), en lui fournissant l'occasion d'exécuter le fait d'armes qu'il avait projeté. Cette autorisation du souverain était toujours gracieusement accordée; « l'entrepreneur » était comblé de louanges, et il se faisait à la cour du prince une collecte très fructueuse, permettant au requérant de se pourvoir de tout l'équipement d'un homme d'armes et de sa suite, et lui donnant encore les moyens de subvenir pendant plusieurs mois à sa dépense personnelle et à ses largesses. Le roman, déjà cité, de *Petit-Jean de Saintré* et la chronique historique de messire Jacques de Lallain donnent à ce sujet tous les détails des débuts d'une emprise chevaleresque. On y voit que c'était en quelque sorte un événement qui flattait toujours la gloriolo nationale. Le signe distinctif qui faisait reconnaître partout le chevalier « entrepreneur » était laissé à sa fantaisie, et par métonymie on donnait le nom « d'emprise » à ce signe lui-même. En 1443, un chevalier sicilien, messire Jean de Bonifacio, après avoir traversé la Lombardie, la Savoie et la Bourgogne, « tant fit par ses journées qu'il arriva en la ville d'Anvers au pays de Brabant » et comença par aller faire ses dévotions à la grande église. Il

(1) Sous entendu : de son vœu.

portait à la jambe gauche un fer « en façon de ceux que portent les esclaves » ; cet engin était retenu par une chaîne d'or à sa ceinture, « et telle nouvelle chose advenue fut tantôt scüe par la ville ». En 1446, messire Jacques de Lallain, nouvellement fait chevalier par le duc Philippe de Bourgogne, ayant eu l'autorisation de charger emprise, partit pour Paris avec sa suite, se rendit en Navarre et de là en Aragon, cherchant qui le voulût délivrer de son vœu chevaleresque. Il portait, pour emprise, au bras droit « un bracelet d'or auquel avoit attaché un couvre-chief de plaisance (1), et estoit précédé dans toutes les villes de son itinéraire par un poursuivant d'armes ». Cet officier public, revêtu de la cotte armoriée des Lallain, avait charge de publier en tous lieux les « chapitres » c'est-à-dire les articles de la convention proposée par « l'entrepreneur » au noble homme assez hardi pour toucher à son emprise. Voici le résumé de ces « chapitres » réglant les conditions d'un combat à pied et en champ clos : 1° L'adversaire de l'entrepreneur devait être gentilhomme de toutes lignées et sans reproche. 2° Chacun des combattants serait couvert de son harnais accoutumé et serait pourvu de ses armes offensives. 3° Ces armes seraient la hache et l'épée, dont les adversaires devaient combattre « tant et si longuement que l'un d'eux soit porté par terre, de tout le corps ». 4° Si c'était messire de Lallain qui fût terrassé (ce que Dieu ne veuille!) il s'engageait à se rendre à la dame ou damoiselle qui lui serait désignée par son vainqueur, et à lui présenter pour sa rançon un diamant du prix de cinq cents écus. 5° Si c'était le contraire qui advenait, l'adversaire vaincu par Jacques de Lallain serait tenu d'envoyer son gantelet par un officier

(1) Soit : un bonnet de dame.

d'armes « là où il lui serait ordonné », — cette réticence dissimulant une « désirée maîtresse » (la troisième connue de nous !), « celle, dit Lallain, qui a plus de pouvoir sur moi que nulle chose en ce monde ». 6° Si pendant le combat l'un des adversaires était « dégarni » de sa hache — incident qui mettait fin à la lutte — il serait tenu de donner un diamant à l'autre. 7° Les combattants s'engageaient expressément à n'user d'aucun « mal engin » (hache ou épée à crochet) et de se servir des armes accoutumées « à combattre à pied ». 8° Le dit combat à pied étant fait et accompli conformément aux « chapitres » précités et selon la déclaration publique du juge-de-camp, l'entrepreneur s'engageait, s'il plaisait encore à son adversaire de jouter à cheval, de lui donner ce contentement « le tiers jour en suivant », à moins d'excoines (1) résultant de blessures, mutilations et « autres excusations raisonnables ». 9° Dans le cas où cette joute supplémentaire aurait lieu, les deux adversaires se présenteraient en lice, armés de toutes pièces — doubles ou simples — à leur choix (2), *mais sans bouclier*, sans crochet d'arrêt au corps de cuirasse et sans s'être fait lier sur leur selle. 10° Les jouteurs courraient « à la toile » ; cette toile séparant les adversaires qui jouaient en carrière devait avoir cinq pieds de hauteur. Les lances seraient pareilles et ne pourraient être remplacées pendant le combat, à moins qu'elles ne fussent brisées ou que le fer n'en eût été faussé. 11° Messire Jacques de Lallain élisait pour juge-de-camp le roi de Castille et de Léon (Jean II, fils de

(1) Empêchements.

(2) L'épaisseur que devait avoir une armure était fort controversée. Les plus fortes étaient mieux à l'épreuve des coups terribles de la hache d'armes, mais les plus légères permettaient mieux les rapides parades et les bonds agiles.

Henri III de Castille, dit l'Infirmey et suppliait très humblement ce prince de lui faire cet honneur. 12° Enfin le dit chevalier déclarait qu'il avait fait sceller ces présents chapitres du sceau de ses armes, et qu'il en avait signé de sa main le parchemin.

Telle était sommairement la convention proposée par le chevalier flamand, et nous devons ajouter que s'il fut très bien reçu et festoyé partout où il se présentait, en France Charles VII avait cependant décliné l'honneur de présider à cette « apertise » d'armes; à la cour de Navarre, Charles le Mauvais ne s'en soucia pas davantage, et motiva poliment son refus sous le prétexte que la Navarre était alliée de la Bourgogne; enfin à Bordeaux, qui était alors ville anglaise, le « mayeur » de la cité — sire Guillaume Clinton — n'autorisa pas non plus le combat proposé. Ces circonstances sont remarquables, car elles laissent conjecturer, qu'au XV^{me} siècle, si l'engouement de la noblesse et du populaire était toujours très vif pour les emprises d'armes, d'autre part les princes souverains et les chefs d'armée commençaient à trouver que la bravoure chevaleresque pouvait être plus utilement employée que dans ces massacres à coups de hache et à coups d'épée. Ce fut seulement à Valladolid que Lallain put trouver un adversaire, Don Diego de Gusman, avec la permission du roi de Castille, ayant touché à son emprise. Encore le souverain qui donnait le camp et présidait au combat abrégé-t-il beaucoup celui des armes à pied, en jetant hâtivement son bâton dans les lices lorsque l'un des adversaires avait déjà reçu trois coups de hache au visage. Quand à la joute « à force de cheval », qui devait suivre, il ne voulut pas en entendre parler et dit aux champions, en les contraignant de s'embrasser, « qu'il tenait les armes de pied et de cheval pour faites et accomplies ». En

quittant la Castille, Jacques de Lallain fut invité officieusement à ne plus porter son emprise en traversant l'Aragon et la Navarre, et bien qu'il l'ait mise encore en parade, en traversant le Roussillon, le Comtat venaisin et le Dauphiné, on ne voit pas dans sa chronique que ce signe de provocation lui ait attiré de nouvelles rencontres. En résumé, cette emprise, ainsi que d'autres qui furent accomplies par le même chevalier en Ecosse et en Angleterre, lui acquirent de grandes louanges et beaucoup de renommée, mais presque toujours le juge déclarait qu'il n'y avait ni vainqueur ni vaincu, chacun ayant « loyaument » accompli ses armes. Puis il ajoutait : « *Soyez frères et amis, et touchez ensemble* ». En pareil cas les adversaires, meurtris et sanglants, parfois mutilés, ne faisaient aucune difficulté d'obéir, et affectaient même de n'avoir nul ressentiment l'un pour l'autre.

En 1445, le sire de Ternant, l'un des compagnons de la Toison d'or, fut autorisé aussi par son souverain Philippe de Bourgogne à charger emprise. Ce chevalier-ci portait « une manchette de dame, faite d'un délié volet, moult gentement brodée, et fit attacher icelle emprise à son bras sénéstre. » Et comme se trouvait alors, à Mons en Hainaut, où séjournait la cour de Bourgogne, un écuyer milanais cherchant aventure, le sire de Ternant fit dire à cet étranger que lui, Ternant, serait le lendemain dans la salle et en présence de son prince, où l'écuyer pourrait lever son emprise s'il lui plaisait. Ce dernier ne manqua pas de se rendre au lieu assigné, et le duc lui donna congé de donner suite à cette provocation. « Lors, nous dit Olivier de la Marche, demanda Galliot [le Milanais] aux rois d'armes et aux hérauts la coutume du pays, et dit qu'en son pays [de Lombardie] quand le requérant arrache l'emprise de son compagnon, c'est « pour la vie de l'un ou de l'autre, mais quand

on n'y fait que toucher seulement, c'est pour chevalerie. Sur quoi lui répondit Toison d'or que le seigneur de Ternant avait chargé son emprise « pour chevalerie » et que la coutume [de Bourgogne] était de toucher à l'emprise.... etc. » Cette déclaration du roi d'armes est très remarquable, car elle nous apprend que les combats en lices, bien que très meurtriers, n'étaient pas en principe des combats « d'outrance ». Il est vrai qu'ils n'en n'étaient pas moins fréquemment mortels; mais alors c'était seulement un accident qui attristait la fête, et le vainqueur lui-même témoignait en être fort contrarié.

Quant aux combats « d'outrance » et en champ clos, annoncés à cris publics, trois causes très diverses pouvaient y donner lieu : L'état de guerre, les querelles particulières, et la jurisprudence féodale en matières criminelles. Dans les deux premiers cas, les principaux champions des armées belligérantes ne se contentaient pas de se chercher dans la mêlée, mais parfois ils se provoquaient par l'envoi d'un cartel et se donnaient rendez-vous dans quelque localité « neutralisée » en vue de cette rencontre, dont quelque seigneur qualifié pour sa prud'homie et « gentillesse » acceptait d'être le juge souverain et garantissait les conditions équitables. La mort du vaincu, ou sa reddition à la merci du vainqueur, qui pouvait, s'il lui plaisait, l'envoyer périr de misère au fond d'un ténébreux cachot, était d'ordinaire le dénouement d'un combat d'outrance; le juge ne pouvait nullement contraindre le vainqueur à user de générosité, et tout se passait comme dans une bataille. Mais, du fait que le combat d'outrance était réglé, qu'il était un spectacle public et qu'une garde armée entourait les lices, l'abus de la victoire devait avoir un odieux caractère et faisait naître des incidents dont la seule narration nous révolte,

bien que les chroniqueurs contemporains n'aient jamais un mot de réprobation ni pour les auteurs de tels méfaits autorisés, ni pour l'assistance qui y consentait. Au combat d'outrance de Bertrand Du Guesclin contre Thomas de Canterbury, sur la place du marché de Dinan, l'Anglais désarmé et terrassé refusant de se rendre, son adversaire, pour l'y contraindre, l'accablait des gourmades de son gantelet de fer et lui martelait le visage. Beaucoup de spectateurs, attirés par une curiosité barbare, avaient déjà franchi les barrières et d'autres semblaient vouloir s'interposer « pour faire laisser le champ ». c'est-à-dire pour faire cesser cette lutte inégale. « Mais Bertrand leur dit : seigneurs laissez moi ma bataille achever, car par la foy que je dois à Dieu, ou il se rendra à moi comme mon prisonnier... ou je le tuerai tout mort ». Enfin le juge-de-camp, que le chroniqueur désigne aimablement sous le surnom du *tors-boîteux*, obtint à titre de déférence personnelle et non autrement que le terrible Breton lâchât son adversaire, celui-ci étant si complètement défiguré « qu'à peine le pouvait-on reconnaître ». En 1431, il y eut ainsi entre Anglais et Français plusieurs combats d'outrance. L'historien J. Chartier cite celui de Robin Malaunay, du pays du Maine, contre Guillaume Regnault, Anglais; les juges étaient le baron de Coutances et le sire Ambroise de Lore. « *Item* : se combattirent à outrance à Sablé, au dit pays du Maine, Hervé de Gargadien, Breton, et Thomas Mathieu, Anglois, devant Jacques de Dinan seigneur de Beaumanoir. Le dit Gargadien y fut défait par iceluy Mathieu. *Item* : combattirent à outrance à Château-Gonthier, au pays d'Anjou, par devant le dit Ambroise de Lore maréchal du duc d'Alençon, un François et un Anglois; le François y fut défait. *Item* : à Sablé, devant le sire de Bueil, un Anglois nommé André Trolopp et un

François; celui-ci fut défait par l'Anglois. *Item* : à Laval, devant messire Olivier (?), un François nommé Finot et un Anglois, qui fut défait par le dit Finot (1) ».

Dans les combats d'outrance de la seconde espèce, motivés, ainsi que je l'ai dit, par des griefs personnels et des haines particulières, on voit qu'ils étaient toujours précédés de la provocation par « gage de bataille ». Selon les coutumes de « gentillesse », jeter son gant devant son adversaire en le déliant au combat d'outrance, s'il était assez osé pour relever ce gage, était l'*ultima ratio* dont usait un chevalier offensé et requérant vengeance. On avait recours à ce moyen rapide et simple pour terminer un différend, et même on s'en servait comme protestation de droit devant une Cour de Justice. En 1472, ce fait se présenta, entouré des circonstances les plus émouvantes d'un terrible drame de famille, dans la chambre des plaids du duc Charles de Bourgogne, où le vieux duc Arnoulf de Gueldres, dépossédé et détenu depuis longtemps en prison obscure *par son fils Adolphe*, plaidait lui-même sa cause lamentable contre ce fils dénaturé. « Je vis, dit Commynes, le bon homme vieil présenter le gage à son fils ». Le duc Charles cherchait à les appointer, l'empereur, le pape, et toute la noblesse du pays désirant vivement qu'on fit cesser cette scandaleuse dissension domestique. Mais bien qu'on offrit au fils de grands avantages pécuniaires, sa haine contre son père était si violente, « qu'il eût mieux aimé, disait-il, précipiter celui-ci dans un puits et s'y jeter ensuite, plutôt que de transiger avec lui de son héritage..... Il y avait quarante-quatre ans que son père le lui détenait (!) et il était bien temps que lui, Adolphe, en prit possession ». Cependant ce monstrueux

(1) V. Chartier, *Histoire*, etc., p. 55.

combat n'eut pas lieu, et si la guerre qui survint peu après empêcha le duc de Bourgogne de rétablir le vieux duc de Gueldres dans ses domaines, le spoliateur n'en fit pas moins une fin misérable, après avoir subi à son tour un long emprisonnement, « comme si Dieu, dit Commynes, n'eût pas été saoul de venger cet outrage qu'il avait fait à son père (1) ».

La troisième catégorie des combats d'outrance comprenait ceux qui étaient assignés par sentence de la justice criminelle. On sait que cette extravagante coutume était motivée par la croyance pieuse, très généralement répandue au moyen âge, que Dieu intervient à propos, pour soutenir l'innocence faussement accusée, lorsque toute lumière pour éclairer la conscience publique fait défaut dans les enquêtes. Mais au XIV^{me} siècle cette croyance à l'intervention directe de la Providence dans le but de rectifier les jugements des hommes, rencontrait déjà beaucoup de scepticisme; et Froissart, racontant les circonstances préliminaires du combat fameux de Jean de Carouge et de Jacques Legris, après avoir rappelé que l'accusateur serait pendu et sa femme brûlée si Dieu ne se prononçait pas en leur faveur, ajoute philosophiquement : « Je ne sais si la dame ne s'était point plusieurs fois repentie de ce qu'elle avait mis la chose si avant...; et puis finalement, il en convenait attendre l'aventure ». Mais fort heureusement pour elle, le dénouement sanglant du combat lui fut favorable; bien que le mari fût grièvement blessé à la cuisse, on sait qu'il finit par égorger son adversaire, aux applaudissements de l'assis-

(1) Adolphe de Gueldres, évadé de la cour de Bourgogne, étant tombé entre les mains des Flamands révoltés, après avoir été détenu prisonnier à Namur pendant plusieurs années, fut conduit par les Gantois devant Tournay, « où il fut tué méchamment et mal accompagné ». — Voir Commynes, p. 147.

tance. Après quoi le corps de Jacques Legris fut livré au bourreau de Paris, qui le traîna à Montfaucon, où le cadavre fut pendu. La chronique de St-Denis, complétant le récit de Froissart, nous apprend que le prétendu jugement de Dieu fut malheureusement ici une funeste erreur judiciaire, un misérable condamné à mort pour ses méfaits ayant avoué publiquement à ses derniers moments, longtemps après l'évènement, que c'était lui et nul autre, qui, se donnant pour l'écuyer Jacques Legris, avait outragé la Dame de Carouge dans le donjon de son château d'Argenteuil. Aussi ce combat d'outrance, de fâcheuse mémoire, qui avait eu lieu à Paris le 29 décembre 1386, fut-il le dernier que le Parlement de Paris ait autorisé. A ce sujet, Christine de Pisan, parlant de « ces champs de bataille de quoi on use communément ès cours des princes... en cas non cogneus et non prouvés », ajoute que le sage roi Charles V « oncques ne voulut en son temps consentir à telles batailles (1) ».

(1) Christine de Pisan : *Le livre des faits et bonnes mœurs...* etc. Collection Petitot, v. V., p. 291.

VII

Tournois et Pas-d'armes.

Un tournoi, en ce temps-là, était rarement donné par de simples seigneurs vassaux; c'était une grande fête chevaleresque, dont la dépense était si considérable qu'il fallait les ressources d'une fortune princière pour y pourvoir, et si la noblesse conviée à ces réjouissances nationales se plaisait à y étaler un faste ruineux, d'autre part le souverain dont elle était l'hôte pendant plusieurs jours, y faisait parade d'une magnificence poussée jusqu'à la plus folle prodigalité. Tels étaient devenus les tournois dans toute la chrétienté, au cours des derniers siècles de la chevalerie, notamment en France, en Bourgogne, en Espagne et en Italie. Primitivement on y combattait à armes courtoises : les épées étaient « rabattues » ainsi que les fers de lance, et les haches émoussées ne pouvaient entailler. Mais, avec le temps, ces dispositions réglementaires avaient été modifiées et dès le commencement du XIV^{me} siècle, les armes émoussées ayant remplacé les armes courtoises, les tournois étaient devenus de vraies batailles, où le danger était si grand, que les souverains finirent par être dispensés d'y paraître comme champions. Cependant Edouard III d'Angleterre ne combattit pas moins au tournoi de Châlons (1274) et Charles VI se distingua aussi à celui de Cambray (1385). Puis une autre modification très importante introduite dans les tournois, doit être signalée : on n'y combattait plus au XV^{me} siècle par

troupes de vingt ou trente tenants contre autant de vena ts, ainsi qu'on le faisait précédemment. (Le dernier tournoi de ce genre fut celui tenu à Paris le 1^{er} janvier 1414 par Jean de Bourbon, qui était accompagné de seize autres chevaliers de nom et d'armes). Mais on y régularisait la lutte, transformée en duels successifs, pour lesquels les champions s'inscrivaient auprès des hérauts d'armes officiant à la fête — et cela dans le but que l'assistance et les juges pussent toujours distinguer les apertises « du mieux faisant ». Le combat « à la foule », dit aussi « trépignée », avait bien encore lieu, mais ce n'était plus que le dernier acte du spectacle. Les simples écuyers gros-valets et même « les enfants de Paris » s'y donnaient carrière; c'était la petite pièce succédant au drame, et si l'on s'y tuait encore, les spectateurs toutefois mettaient peu d'importance à ce dernier « divertissement ». Dans les anciens tournois — où la trépignée était beaucoup plus honorable par la qualité des champions qui s'y entrebattaient — au moment où l'on coupait les cordes qui retenaient les deux « escadres » opposées l'une à l'autre, il était d'usage que les écuyers portant la bannière de leur maître et tous les serviteurs admis dans les lices fissent entendre le cri d'armes de leur « tournoyant », et Ducange cite à ce sujet l'*Ordonnance du tournoi* recueillie par René d'Anjou, roi de Sicile; mais au XIV^{me} siècle cet usage antique paraît avoir été abandonné. Au XV^{me} siècle le caprice du souverain renouvela dans certaines circonstances la coutume des combats « à la foule », et ce fut ainsi qu'en 1440 le duc Philippe de Bourgogne donna ce divertissement à sa noblesse, pour célébrer les noces de Jean de Salins, écuyer, avec l'une des filles de la chambre de la duchesse; « et là furent faites les premières joustes que je vis oncques », écrit Olivier de la Marche, qui à cette

époque était encore fort jeune ; « [on y combattit] en har-
nois de joute, en selle de guerre, et à la foule, sans toile⁽¹⁾,
et certes les pompes et parures de lors n'étoient pas
telles que celles de présent ; car les princes joustoient en
parures de drap de laine, de bougran et de toile, garnies et
ajolivées d'or clinquant ou de peinture seulement, et si n'en
laissoient point à rompre grosses lances et d'endurer la ru-
desse de la joute. » Dans ce passage de l'historien bourgui-
gnon il paraît évident que le mot « parures » doit s'entendre
seulement de la cotte d'armes et du caparaçon, car les jou-
teurs étaient toujours couverts de leur haubert à mailles et
ne s'exposaient certainement pas aux « rudesses » de la
trépiignée en vêtements de toile ou de bougran. Voici du
reste en quels termes l'auteur précité nous fait connaître
l'extrême violence de ce genre de combat désordonné. Le
septième et dernier jour du magnifique tournoi de Bruges
donné en 1468 pour fêter les noces de Charles de Bour-
gogne et de Marguerite d'York, « tous les princes, cheva-
liers et nobles hommes qui avaient jousté les jours précé-
dents entrèrent en lice et se départirent en deux escadres
de vingt-cinq champions, et quand ils eurent tous la lance
sur la cuisse, la trompette ayant sonné, ils couchèrent leur
lance d'une part et d'autre, et à cette rencontre eut maintes
atteintes de lance et maintes rompues, et plusieurs chevaux
portés par terre, et de tels y eut affolés (estropiés) et bles-
sés pour toujours. Après la course des lances passée, ils
mirent la main aux épées et recommença le tournoi d'une
part et d'autre, lequel tournoi fut fêru et battu si longue-

(1) Les toiles devaient avoir pour effet d'empêcher les jou-
teurs à la lance de pointer contre le cheval de leur adversaire,
et l'on comprend assez que dans un combat à la foule l'usage
des toiles devenait impossible.

ment et par telle vigueur *qu'on ne les pouvait départir* (1). Et convint que mon dit seigneur [le bastard] de Bourgogne, qui iceluy jour avoit tournoyé et jousté,... se désarmât de la teste pour estre cogneu, et vint l'épée au poing pour départir la meslée qui recommençoit puis l'un des bouts puis l'autre. Et à les départir [à coups d'épée] n'épargna ni cousins, ni Anglois, ni Bourguignons et le dit tournoi rompu... reconduisirent mon dit seigneur à son hostel (2) ». Un autre jeu meurtrier avait été autrefois très en honneur dans ces furieuses solennités chevaleresques — *Nundine execrabiles et maledictæ*, dit St-Bernard — je parle des béhourds ou castilles, sorte de boulevard ou de fortin dressé dans les lices et qu'une partie des champions défendaient tandis que d'autres s'efforçaient de le prendre d'assaut. Mais, bien que Ducange en ait parlé à propos des anciens tournois, on ne voit pas que ce divertissement ait été en usage dans les grands tournois du XIV^{me} et du XV^{me} siècle; la mode en était passée et ne fut reprise que sous le règne des derniers Valois, comme simple divertissement.

J'aborde maintenant la description des pas-d'armes, au sujet desquels les chroniqueurs nous ont laissé des documents d'une précision minutieuse; et comme les détails de cette forme de combat sont en réalité les mêmes que ceux des tournois princiers, l'énoncé de ces détails complètera ce que j'ai dit de ces derniers.

Un pas-d'armes était une entreprise particulière, une fête souvent ruineuse, offerte à la noblesse par un chevalier désireux d'acquérir « grand los et bonne renommée » en don-

(1) Les « Ecoutes » ou surveillants gardant l'intérieur des lices ne pouvaient plus contraindre les champions « à se démesler ».

(2) Olivier de la Marche. Collection Petitot, vol. X, p. 384.

nant en spectacle public les témoignages répétés de sa force, de son adresse et de sa vaillance. Il suffisait d'en obtenir l'autorisation du souverain pour donner un pas-d'armes. Le tenant du pas s'engageait à combattre tout venant qui se présentait à certain lieu assigné, où les lices étaient dressées, pour toucher à l'écu de « l'entrepreneur », ce signe d'emprise, suspendu en lieu apparent sur la voie publique, étant gardé par un héraut d'armes, qui dressait procès-verbal et fixait le jour et l'heure du combat aux deux adversaires. Le pas-d'armes de *la Fontaine des pleurs*, qui fut tenu « pendant une année consécutive » près de St-Laurent en Bourgogne par le chevalier de Lallain, est le plus curieux spécimen de ce genre de combat. Mais comme je ne puis en rapporter ici les vingt-cinq « chapitres » conventionnels, j'en résumerai seulement les dispositions principales. Une tente, soit pavillon, était dressée le premier jour de chaque mois au lieu dit *la Fontaine des pleurs*; Charolais l'officier d'armes qui y stationnait ce jour-là, montrait aux curieux, dès le 1^{er} novembre 1449, l'effigie de grandeur naturelle d'une noble dame blonde, aux longs cheveux épars, laquelle répandait d'abondantes larmes sur trois boucliers dressés au-dessous d'elle, l'un blanc, le second violet et le troisième noir. Ces « targes » étaient les emprises du tenant: la première provoquait au combat à pied, à coups de hache; la seconde, à l'escrime de l'épée à fer émoulu, avec faculté de rompre de trois pas « et non davantage », le nombre des reprises soit « poulx d'épée » étant à la discrétion du venant; la troisième offrait la joute à cheval, en vingt-cinq coups de lance et même davantage, échangés en une seule séance, au gré du venant. Le vaincu dans le combat à la hache serait tenu de porter, un an entier, un bracelet d'or fermant à clé, « et ne pourrait ôter

ni faire ôter le dit bracelet, sinon qu'il eût trouvé la dame ou damoiselle ayant la clé du dit loquet, par laquelle il se pourra faire défermer ». Celui qui se laisserait désarmer de sa hache devait selon l'usage aller présenter un diamant à une dame, mais elle ne lui serait pas désignée par le vainqueur (et ce fait est assez remarquable), ce serait celle « qui plus lui plairait ». Cette clause courtoise n'était pas maintenue pour le combat à l'épée, dit « à l'escrémie », le vaincu étant tenu d'aller offrir son hommage et de présenter un rubis à celle qui lui serait désignée par le vainqueur. Enfin au combat à la lance, le cavalier qui serait désarçonné « par droite rencontre » s'engageait à aller présenter une lance, garnie de son fer et de sa banderolle, au seigneur féodal de son adversaire victorieux. Une autre clause très remarquable est celle qui est formulée par le vingt-et-unième chapitre : s'il survient un incident de combat donnant lieu à une appréciation controversée, ce n'est pas le juge-de-camp qui en décidera, mais « la connaissance en appartiendra aux commis et députés qui pour ce y seront désignés... par le duc de Bourgogne ». Cette élection d'un jury d'honneur, établi d'office sur les apertises d'armes, mérite d'autant plus d'être signalée qu'elle donnait une sanction légale à un usage qui fut toujours généralement suivi dans les tournois et les pas-d'armes; le juge — voyons-nous d'après les documents historiques — prenant l'avis des plus notables assistants *et même des dames*, avant de donner sentence au sujet d'un coup douteux. Quant à la relation historique du pas-d'armes précité, dont le juge-de-camp fut Toison d'or, roi d'armes des compagnons de Bourgogne, elle nous apprend que nul venant ne se présenta à la *Fontaine des pleurs* pendant les trois mois qui suivirent l'ouverture du pas. Puis vint un jeune écuyer de

Bourgogne, Pierre Chandio, qui fit toucher, par son poursuivant, à la targe blanche gardée par Charolais. En conséquence un premier combat à la hache eut lieu le 7 février 1450, non vers la fontaine, mais dans une petite île située sur la Saône et où le tenant avait fait préparer une fort belle lice, avec deux pavillons à l'usage des champions, qui pouvaient s'y faire armer et désarmer et pouvaient aussi y prendre quelque repos. Un troisième était à l'usage du juge-de-camp et de ses officiers-d'armes. « Nombre de noblesse du pays de Bourgogne, bien jusques au nombre de six cents chevaliers et écuyers » accompagnaient le venant, et il est vraisemblable que la suite de messire Jacques de Lallain n'était pas moins considérable, bien que ce chevalier eût gardé dans sa proclamation un demi-anonymat. Les deux champions échangèrent *vingt et un coups de hache*, à la satisfaction de l'assistance, puis le juge jeta son bâton dans la lice et les gardes saisirent à bras-le-corps les deux adversaires, pour les séparer. Un « très bel souper » termina la journée « et ainsi se passèrent celles premières armes du pas de la *Fontaine des pleurs* à l'honneur d'un chacun ».

Le premier jour de mars (1450) on vit apparaître un autre venant. Celui-ci avait une revanche à prendre : c'était ce chevalier sicilien, Jean de Bonifacio, qui cinq ans auparavant était venu présenter son emprise dans la ville de Gand, où il avait été « débastonné » de sa hache par Jacques de Lallain. Aussi le dit Sicilien toucha-t-il à deux targes, la noire et la blanche. En conséquence le tenant du pas-d'armes soutint en lice deux nouveaux combats, le premier, de vingt-cinq coups de lance en carrière. (Mais un accident rendant la lutte inégale (1), le juge n'en permit que huit).

(1) L'une des pièces du harnais défensif de Bonifacio ayant

Le second combat, de vingt-cinq coups de hache. Jean de Bonifacio y fut à demi assommé et dut s'avouer de nouveau vaincu. Conformément au chapitre qui réglait ce point, le bracelet à loquet et serrure qu'il devait porter nuit et jour lui fut présenté. « Mais, nous dit naïvement le chroniqueur Georges Chastelain, qui fut la dame ou damoiselle qui le déferma, n'est pas venu à ma connaissance. »

Il y eut le même mois (28 mars) une nouvelle rencontre au pas-d'armes dont Lallain était l'intrépide tenant. Son adversaire était un sire Gérard de Roussillon, écuyer de Bourgogne. Il n'y eut ni vainqueur ni vaincu dans ce combat à la hache, où l'écuyer Gérard reçut sur la bavière de son bassinnet un tel coup de la dague de devant (1) « que le sang en était sailli ». Ce qui n'empêcha pas le dèmantibulé de donner le lendemain un très beau dîner à son adversaire, au juge « et à grand foison de notables seigneurs ».

Mais ce fut au mois d'octobre que le pas-d'armes dut être le plus brillamment assailli et défendu, car il n'y eut pas moins de sept venants qui s'y présentèrent. On voit d'après la relation de ces apertises, que le combat à la hache ou celui à « l'escrémie » se terminait souvent par une véritable lutte corps à corps, et tandis que les deux champions acharnés à vaincre se roulaient l'un sur l'autre dans l'arène, il n'était pas toujours facile, même aux plus

volé en éclats, il n'était pas possible aux « armoyeurs » de la remplacer séance tenante.

(1) La « dague de devant » était la partie de la hache opposée au tranchant de l'arme, c'était tantôt un fer pointu tantôt une sorte de marteau encoché en croix et formant ainsi quatre pointes. Lorsque le coup était vigoureusement asséné, ces pointes transperçaient l'armure la plus épaisse.

proches témoins, de déclarer qui était « le mieux faisant ». La relation officielle du combat à pied qui eut lieu entre le sire de St-Bonnet et le tenant du pas, nous donne ici un exemple de cet incident très dramatique : « Alors, écrit le roi d'armes Toison d'or, en parlant de lui-même, le juge voyant que les deux champions estoient en cet estat, il jeta le bâton, et les gardes s'approchèrent pour les lever. Et disoit l'un des gardes, nommé Machaut de Sardenne, au dessus dit chevalier [Lallain], pour ce qu'il ne se levait point jus du seigneur de St-Bonnet : « Messire Jacques c'est assez, il vous doit suffire ». Lors le chevalier du pas répondit : « A moi ne tient pas, car il me tient si fort que je ne me puis lever ». Ce furent les gardes qui « défirent les mains » du sire de St-Bonnet et remirent sur pieds l'un et l'autre champion.

Dans une autre rencontre qui suivit d'une quinzaine de jours le combat précité, on vit entrer à cheval dans les lices le seigneur d'Espiry, magnifiquement paré et accompagné de quatre garçonnets (ses deux fils et ses deux neveux) qui tenaient les coins du caparaçon de sa monture. Ces petits assistants furent autorisés par le juge à être les témoins ou parrains du venant ce jour-là et demeurèrent impassibles pendant le cours de la lutte terrible qui suivit, lutte où *trente coups de haches furent échangés* avant que le juge jetât son bâton. Ce dernier trait de mœurs mérite d'être rappelé, car il témoigne de l'intrépidité qu'on s'efforçait d'inculquer alors aux « damoiseaux » dès l'âge le plus tendre. Les enfants, dirai-je, ne sont en réalité que des miniatures d'homme, et il ne peut être indifférent à l'historien de savoir ce qu'à diverses époques l'opinion publique a exigé d'eux, quels enseignements ils recevaient, quelles impulsions leur étaient données.

Cinq autres rencontres eurent encore lieu, dont une seule à cheval, au pas-d'armes de la *Fontaine des pleurs*, et l'emprise chevaleresque de Jacques de Lallain fut enfin déclarée accomplie, le dernier jour d'octobre (1450), conformément aux chapitres publiés à cor et à cri par les officiers d'armes du chevalier. Un souper « en manière de banquet très plantureux » réunit tous les champions ayant paru dans les lices, et grand nombre d'autres gentils-hommes, à l'hôtel de l'évêque de Châlons. On y vit figurer sur une table d'environ huit pieds de long sur sept pieds de large, un de ces extraordinaires entremets, véritable chef-d'œuvre de mécanique, sans lesquels il n'y avait pas de banquet solennel au XV^{me} siècle. Celui-ci représentait très fidèlement la ville de Châlons, la *Fontaine des pleurs* et les lices du pas-d'armes, où se mouvaient les figurines des divers personnages qui s'y étaient distingués. Puis une hache d'or et une épée d'or furent délivrées par messire de Lallain « aux mieux faisant » de ses adversaires, et comme Jean de Bonifacio, absent et séjournant alors en Lombardie, avait été reconnu sans conteste pour avoir « fourni » les plus beaux coups de lance, la lance d'or qu'il avait méritée, lui fut envoyée par son adversaire.

Tel fut le brillant pas-d'armes dont Chastelain dit Toison d'or a résumé les procès-verbaux. Ce pas fut surtout remarquable par sa durée et dut fixer pour longtemps sur Jacques de Lallain l'attention de toute la chevalerie de la chrétienté. Le glorieux tenant de la *Fontaine des pleurs* fut élu l'année suivante par le duc de Bourgogne « frère et compagnon de son ordre de la Toison d'or » ; puis il fut envoyé en ambassade auprès du St-Père, guerroya plus tard contre les Gantois révoltés et eut encore un grand nombre d'aventures. Malheureusement sa vie devait être de courte durée et, en juillet

1453, ce brillant chevalier pèrit, devant le château de Poucques assiégé, d'un coup de veuglaire dont le boulet lui fracassa la tête. « Si fina piteusement ses jours, nous dit son chroniqueur, qui ajoute, pour réconforter un père et une mère inconsolables : tant que livres dureront sa bonne renommée et ses nobles et haut faits reluiront sur terre (1) ».

(1) En juillet 1443, « à l'occasion du temps oiseux », en d'autres termes parce qu'alors on vivait en paix, un pas-d'armes avait déjà eu lieu, « à la charme de Marcenay près de Dijon ». Le seigneur de Charny (Pierre de Beaufremont) y était tenant, lui treizième. Mais ce pas, qui ne fut défendu que pendant six semaines et où la joute se fit à selle plate et non à selle de guerre, paraît avoir été beaucoup moins important.

Il y eut aussi à St-Omer, en 1446, *le Pas de la belle Pélerine*, qui fut tenu par le bâtard de St-Pol, seigneur de Hautbourdin « lui sixième compagnon ». On voit par le récit d'Olivier de la Marche que les champions gardaient parfois l'anonymat : l'un des tenants se faisait nommer ici *Lancelot du Lac*, un autre *Tristan le Léonnais*, le sire de Hautbourdin *le chevalier de la Pélerine*, et le sire de Ternant *Palamède*.

VIII

Fraternité d'armes. Ordres équestres. Vœux de chevalerie. Bravades.

L'antique usage de la fraternité d'armes, ce belliqueux compagnonage, conséquence de la lutte armée, collective ou individuelle, était encore répandu au XV^{me} siècle dans les rangs de la chevalerie et s'introduisit même parmi les bandes soldatesques, où on le retrouve à la fin du XVI^{me} siècle, notamment chez les lansknets. C'était, on le sait, un engagement volontaire de se porter aide et secours, non seulement en bataille, mais encore dans toute autre nécessité. Les chevaliers frères d'armes ne devaient jamais prendre parti l'un contre l'autre, même dans un tournoi « de plaisance ». Ainsi à l'occasion de celui de Bruges, dont il a été déjà parlé, le sieur de l'Esclalle, frère de la nouvelle comtesse de Charolais, en l'honneur de laquelle se donnait la fête, devant jouter certain jour contre le bâtard Antoine de Bourgogne, ce dernier se fit excuser : « Considérant qu'il était frère d'armes du chevalier anglais et ne voulant pas courir contre lui, écrit de la Marche, il fit mettre messire Adolphe de Clèves en sa place pour garder le pas cette fois (1) ». Dès le XIV^{me} siècle la fraternité d'armes de chevalerie n'était pas un simple engagement verbal con-

(1) O. de la Marche. *Mémoires*. Collection Petitot, v. X, p. 362.

sacré par le serment : c'était un acte civil dont la teneur en double était remise aux parties contractantes, cette pièce portant leur sceau ainsi que celui des témoins. D'après un acte semblable passé le 24 octobre 1370, entre Bertrand Du Guesclin et Olivier de Clisson, traité dont Ducange donne le texte, on voit (ce qui n'était guère poétique!) qu'une telle association mettait les contractants au bénéfice de toute acquisition de l'un ou de l'autre: « Voulons et consentons que tous profits qui nous pourraient venir... tant de prisonniers pris de guerre par nous ou nos gens... comme de pays rançonné, vous ayez la moitié entièrement (1) ». Cet engagement ne pouvait être pris par un vassal avec un prince étranger sans réserver expressément le service que le premier devait à son suzerain ; à défaut de cette réserve la fraternité chevaleresque devenait une félonie, mais dans certains cas il devait être bien difficile d'en convaincre le coupable, qui protestait vaguement de sa fidélité. En 1464, les ambassadeurs du roi Louis XI étant venus se plaindre à la cour de Bourgogne des menées secrètes du comte de Charolais avec le duc de Bretagne, ennemi de Sa Majesté, Charles de Bourgogne répondit « qu'il était vrai que le duc [François] de Bretagne et lui avaient pris alliance et amitié ensemble *et qu'ils s'étoient faits Frères d'armes*, mais en rien n'entendaient cette alliance au préjudice du roi... etc. (2) ». Pour consacrer solennellement leur fraternité, les « compagnons » baisaient ensemble la paix que l'on présente aux fidèles allant à l'offrande, et quelquefois ils recevaient en même temps la communion (3); parfois aussi ils

(1) Ducange. *Dissertation*, XXXI^{me}.

(2) Commines. *Chroniques*, p. 9.

(3) Voir Lacurne. *Mémoires* etc., 1, p. 228.

échangeaient leurs armes offensives; mais ces diverses formes emblématiques d'une union indissoluble n'empêchèrent pas que maintes fois la fraternité chevaleresque ne fût audacieusement violée, et il doit suffire de rappeler à ce propos que le duc de Bourgogne Jean sans peur fit assassiner le duc Louis d'Orléans, bien qu'ils fussent frères d'armes. D'ailleurs il résulte des documents historiques, que ces sortes d'engagements pris par deux « compagnons » n'en n'excluaient pas d'autres, s'il leur plaisait d'en contracter de nouveau. Du Guesclin, frère d'armes du connétable de Clisson, l'était aussi du comte de Sancerre; Clisson l'était du seigneur de Coucy et le devint du duc de Bretagne. Il est vrai que chaque frère devait être ami de ceux de son compagnon et ennemi de ses ennemis, en sorte que la diversité de ces engagements ne devait nullement leur nuire. Peut-être faut-il voir dans cette disposition générale de la gent d'armes à former des associations fraternelles un des motifs qui engagèrent, au XIV^{me} siècle, tant de princes souverains à se créer aussi des « compagnons d'armes », c'est-à-dire une milice dévouée, dont les membres, désignés par quelque insigne particulier et honorés de certains privilèges, étaient tenus de vouer la plus absolue fidélité à leur « grand-maitre » et formaient ainsi ce que nous appelons encore un ordre de chevalerie.

En 1340 le brillant et « chevalereux » Edouard III d'Angleterre fondait à Windsor l'ordre de la *Jarretière*. En 1351, Jean-le-Bon, celui de l'*Etoile*, dit aussi « *de la noble Maison* ». En 1355, Amédée de Savoie, le *Collier*, dit plus tard l'*Annonciade*. En 1379, le duc Louis II de Bourbon créait l'ordre de *Notre-Dame du Chardon*. En 1394, Louis d'Orléans, le *Porc-épic*; le roi Charles VI, la *Ceinture*; Richard II d'Angleterre, celui du *Bain*, et comme cet ordre équestre ne

comptait que quatre membres à sa création, on voit qu'il répondait tout à fait par son caractère restreint à ce qu'on entendait alors par la fraternité d'armes. Enfin de grands seigneurs féodaux créèrent aussi à cette époque des ordres de chevalerie et cette licence des grands vassaux est un fait remarquable. Enguerrand VII sire de Coucy créait ainsi en 1379 l'ordre de *la Couronne*, sorte de confrérie chevaleresque dans laquelle les dames et les damoiselles étaient parfois admises; et le maréchal de Boucicaut fondait l'ordre de *la Dame blanche à l'écu vert*, cité par Lacurne (1), et destiné « à la défense des dames qui requéraient justice ». Mais cette institution louable, formée de treize chevaliers seulement, fut de courte durée. En 1387, Philippa de Lancaster, petite-fille du roi Edouard III, fonda l'ordre de *la Fleur*, soit de *la Rose*, que, dans l'origine, les chevaliers anglais portaient sans distinction de couleur. Au XV^{me} siècle, Philippe le bon, duc de Bourgogne, créait en 1429 l'ordre célèbre de *la Toison d'or*; René d'Anjou, roi de Sicile, le *Croissant* en 1448; François I^{er}, duc de Bretagne, l'*Hermine*, et la reine Anne, duchesse héritière de Bretagne, la *Corde-lière* pour les dames de sa cour; enfin le roi Louis XI instituait en 1469 son ordre de *St-Michel*, dont les compagnons, entre autres preuves de dévouement, s'engageaient à garder les secrets du maître. Un fait digne d'attention, c'est que la chevalerie « de cour », obtenue ainsi par vocation du souverain, n'assimilait pas toujours le titulaire aux chevaliers d'armes. C'est ainsi que dans l'ordre du *Croissant*, dont tous les membres devaient être nobles de quatre races, les chapeçons de velours noir devaient être à bordure d'or pour les titulaires qui étaient chevaliers [d'armes] et que cette coiffure

(1) *Memoires sur l'ancienne chevalerie*, p. 283.

était bordée d'argent pour ceux qui étaient seulement écuyers (1). Cette disposition réglementaire peu connue jette, selon moi, une très vive lumière sur le caractère de ces associations de chevalerie, où la hiérarchie existait encore. Remarquons enfin que la confusion n'était guère possible quant à l'acception du terme de *chevalier*, au moins dans le langage du XV^{me} siècle, car on disait alors : un compagnon de l'Étoile, un compagnon de la Toison d'or, un compagnon de l'ordre de St-Michel, et très rarement « un chevalier ».

J'ai dit précédemment qu'il n'était pas licite à un vassal de prendre aucun engagement de cette nature sans y être autorisé par son suzerain, et malheureusement l'histoire a conservé le souvenir d'un événement tragique qui ne confirme que trop cette vérité : En 1450 le duc François de Bretagne fit arrêter et détenir prisonnier son propre frère, messire Giles de Bretagne qui, « sans quelconque adveu de lui, avait reçu l'ordre du roi d'Angleterre qu'on appelle *la Jarretière* ». Jean Chartier, l'historien de Charles VII, ajoute à ce récit que le roi d'Angleterre, s'étant vainement efforcé de faire mettre le prisonnier en liberté, finit par envoyer défier insolennement le duc de Bretagne, sur quoi celui-ci, outré de colère, « fit étrangler une nuit son frère par deux compagnons (2) ».

Mais outre les fraternités d'armes « de gentillesse », il est intéressant de constater que les plus renommés chevaliers ne dédaignaient pas certaines fois, dans un but politique, de s'affilier à d'autres « compagnonages » beaucoup plus plébéiens, tels qu'il en existait alors un grand nombre dans les pays manufacturiers qui, semblables à la Flandre, au Hainaut

(1) P. Menestrier, *Méthode du Blason*, p. 369.

(2) J. Chartier, *Histoire du roy Charles VII*, p. 143, édit. fol.

et au Brabant, jouissaient — sous l'autorité plus ou moins fictive d'un suzerain féodal — d'un gouvernement municipal en grande partie démocratique. En 1467, à la suite de la campagne victorieuse du comte de Charolais en Flandres, la ville de Liège était livrée à l'anarchie la plus complète, les uns voulant recevoir les Bourguignons, les autres s'y opposant et voulant prolonger encore une résistance désespérée. Le seigneur d'Imbercourt qui, à la tête de ses troupes, attendait hors des portes la conclusion de ces orageux débats, « députa dans la nuit quatre des ostages qu'il avoit, [ces gens] portant par escrit comme, luy estant gouverneur de la ville,.... pour rien ne voudroit consentir à leur perdition, car il n'y avoit guères encore *qu'il avoit esté de leur mestier* (qui est des maréchaux et des orfèvres) *et y en avoit porté la robe de livrée,.... etc.* » Cette affiliation des grands seigneurs aux associations plébéiennes est un fait qu'on trouve signalé maintes fois dans les annales du XIV^{me} et du XV^{me} siècle, et qui ne nuisait nullement à la considération d'un chevalier (1).

Les souverains durent trouver souvent, dans les diverses formes de la fraternité d'armes, de puissants auxiliaires pour réaliser des expéditions projetées par eux et cela en provoquant soudainement un effort commun et l'enthousiaste dévouement de tous leurs compagnons en chevalerie. Cet « entraînement » avait lieu d'ordinaire dans quelque fastueux banquet, où rien n'était épargné par le prince pour charmer la noblesse, et il était d'usage alors de faire connaître publiquement l'engagement qu'on prenait de suivre la bannière du promoteur de l'entreprise, en joignant à cet engagement certain vœu particulier, souvent fort étrange, qui avait pour but d'en renforcer l'affirmation. On sait qu'une

(1) Voir, Commynes, *Mémoires, etc.*, p. 64.

fort curieuse cérémonie, souvent décrite — la présentation faite par les hérauts d'armes devant chaque convive d'un plat d'apparat, le héron ou le paon rôti, orné de ses plumes, donnait à chacun l'occasion de faire entendre son vœu, accueilli par les acclamations de l'assistance, les fanfares des trompettes et le retentissement des naquaires (1). Ce fut ainsi qu'en 1454 la chevalerie de Bourgogne et de Flandres, rassemblée par le duc Philippe le Bon dans les fêtes magnifiques données à Lille, prit avec autant de légèreté que d'enthousiasme l'engagement d'aller de nouveau guerroyer contre les infidèles, et nous sommes obligés de reconnaître qu'à cette occasion les hérauts d'armes enregistrèrent des vœux chevaleresques qui, pour être solennels, n'en sont pas moins assez singuliers. Le seigneur de Pons promit de ne coucher jamais dans un lit le samedi jusqu'à ce qu'il fût revenu de cette expédition. Le seigneur de Hautbourdin, d'y persévérer jusqu'à ce qu'il ait en sa possession le Grand-Turc, mort ou vif. Messire Jean Du Bois, seigneur de Hennequin, de ne manger le vendredi chose aucune qui ait reçu mort jusqu'à ce qu'il se soit trouvé combattant main à main contre les ennemis de la sainte Foi. Messire Philippe Pot, de ne porter aucune armure à son bras droit et de ne s'asseoir à table les mardis jusqu'à ce qu'il se soit trouvé à quelque défaite des Turcs. Le seigneur de Vaux, de ne boire point de vin jusqu'à ce qu'il ait tiré du sang d'un infidèle. Le seigneur de Feneux, de ne manger que pain et ne boire que de l'eau le samedi (sans se mettre à table) jusqu'à ce qu'il ait vu les infidèles en bataille. Messire Jean du Chevallart, de ne porter chaperon sur son chef jusqu'à ce qu'il ait combattu un infidèle..... etc. » Mais le vœu le plus

(1) Cymbales.

curieux est celui de Jean de Breniettes, qui devait avoir le vin jovial quand on lui présenta le héron : « Si sa dame par amour » ne s'attendrissait pas pour lui « entre ci et le voyage, il prenait l'engagement solennel..... *d'y renoncer* et de prendre à mariage la première dame ou damoiselle qui aura vingt mille écus..... si elle veut de lui ». « Ce vœu, nous fait gravement remarquer l'annotateur de la *Chronique de Mathieu de Coucy*, paraît bien peu en rapport avec la suite de toute cette cérémonie ! »

Il est vrai; mais de telles « gaietés martiales » rencontraient beaucoup d'indulgence et il en était de même des bravades faites à l'ennemi, manifestations tantôt puérides, tantôt inspirées par une folle témérité. En 1443, les Anglais de la garnison de Fresnay-le-Vicomte, au pays du Maine, allèrent porter furtivement « le Mai » devant le château de St-Cellerin, occupé par les Français; à l'imitation des amoureux plantant dans la nuit du premier mai, l'arbuste verdoyant, devant la porte de celle dont ils ont entrepris la conquête. Les gens d'armes de France répondirent à cette bravade, en rapportant le Mai emblématique « en plein jour » jusque dans les barrières de l'enceinte du Fresnay, où ils le replantèrent, sous la grêle des viretons, des sagettes et des carreaux qu'on leur « trayait » de la place. Puis il y eut une sortie des « emmayolés », mais les Français eurent l'avantage dans cette rencontre et emmenèrent, en se retirant, beaucoup de prisonniers. En 1478, l'archiduc Maximilien d'Autriche faisant marcher son armée en bataille contre les Français, qui prétendaient lui faire abandonner le siège de Têrouenne, on vit ce jour-là parmi ses gens de pied « bien cinq cents nobles hommes qui tous avoient chacun un bras découvert », nous dit Olivier de la Marche. Cette extravagante bravade n'empêcha pas, d'après le même

chroniqueur, que le champ demeura ce jour-là aux Bourguignons (1).

Remarquons enfin que ce n'était pas seulement l'esprit de corps des « chevaleureux gens d'armes » qui donnait lieu à de telles folies, mais, dans les combats particuliers, un chevalier « sans reproche » se faisait parfois un grand honneur en se signalant par quelque bravade. Dans un pas d'armes qui fut tenu à Bruges, peu de temps après celui de *la belle Pélerine* dont j'ai parlé, le bâtard de Foix présentant selon l'usage sa hache à l'inspection des hérauts, il fut constaté que « la dague de devant en était assez déliée pour pénétrer dans les trous des « vues » d'un bassinnet ; sur quoi le tenant du pas ce jour-là, messire de Hautbourdin, averti de la « subtilité » de cette hache, dit « qu'il ne donnerait pas à son compagnon tant de peine que de percer la visièrre de son bassinnet, et prestement le fit déclouer et oster de tout point ; si que le visage lui demeura tout découvert (2). »

(1) De la Marche, *Mémoires*, v. 1, p. 214.

(2) Dans ces combats à pied, en champ clos, les deux champions échangeaient à l'abordée un coup de lance ou plus exactement de demi-lance, dite « archegaie ». Ce « ject » passé, ils empoignaient leur hache. En ce moment, il arrivait souvent qu'ils se jetaient dans les jambes leur « targe » devenue inutile : « pour chacun cuider, empescher ou nuire à son compagnon » De la Marche, *Mémoires*, Collect. Petitot, vol. IX, p. 466.

IX

**Excès, Violences et Rapines,
Trahisons, Déloyautés, Mœurs licencieuses de la
Chevalerie et dernières causes de sa déchéance.**

Toute médaille a son revers, et me voici amené à retracer, à la suite d'impariales recherches historiques, beaucoup d'actions particulières et de faits généraux qui ne sont nullement de nature à confirmer cette admiration sans réserve et traditionnelle dont il est convenu qu'on ne saurait se départir lorsqu'il est question de la chevalerie, faut-il, à propos des mœurs chevaleresques à la fin du moyen âge, s'excuser avec Lacurne de S^t-Pallaye de faire, sans détour, connaître la vérité ? Je ne saurais m'y résoudre. Bien que cette vérité soit souvent fort triste, il n'est jamais permis de la dissimuler, et pour respectable que soit une tradition erronée, il est encore moins fâcheux de la renverser (c'est là mon avis), que « d'arranger » l'histoire, en vue de ménager les préjugés populaires.

Pendant la guerre de Cent ans — époque où les excès des gens de guerre furent tels qu'on peut l'appeler « une extermination au long cours » — non seulement la chevalerie ne s'opposa pas à la licence soldatesque de tous les partis, mais elle prit une large part, on ne peut le méconnaître, à toutes les violences de ces temps désastreux. Le fameux Armand de Cervoles, dit *l'Archiprêtre*, celui qui à la tête de sa « compagnie blanche » désola pendant huit ans (1) la

(1) 1357 à 1365.

Provence, la Bourgogne, la Champagne et la Lorraine, était chevalier de nom et d'armes, et de la maison de Taleyrand-Périgord. Du reste, la participation des chevaliers à tous les brigandages de ce temps-là est attestée par le continuateur de la chronique de Guillaume de Nangis. « Il n'y avait, dit-il, aucune province qui ne fût infestée de brigands; les uns occupaient des forteresses, d'autres logeaient dans les villages et les maisons de campagne, et personne ne pouvait voyager sans un extrême danger. *Des chevaliers même*, tout en se disant amis du Roi et de la majesté royale, tenaient ces brigands à leurs ordres, etc. » Bertrand Du Guesclin, qui devait plus tard être chargé de conduire l'expédition de Castille, « permit longtemps à ses Bretons d'enlever, dans les villages et sur les grands chemins, l'argent, les habits, les chevaux, le bétail, enfin tout ce qu'ils y trouveraient ». Après la journée d'Azincourt (25 octobre 1415) les provinces de France qui n'étaient pas la proie des Anglais étaient ravagées par les gens de guerre se disant Armagnacs ou Bourguignons, « et en estoient, entre autres capitaines, messire (1) Gastain de Bast, Jean de Guigny, le bastart de Tian, etc., qui estoient gens sans pitié, lesquels rançonnoient partout où ils alloient, sans épargner gentils ni villains ». Le chroniqueur Pierre Fenin cite encore du côté des soudarts bourguignons « le sire de Fossieux, Hector et Philippe de Saveuse, messire Maurice Mauroy, messire Jeannet de Pois, Louis de Warignies et autres, dont le pays estoit fort travaillé ». Une troisième bande, de trois cents compagnons, était alors commandée par messire Martelet du Mesnil et par Ferry de Mailly. Ceux-ci furent dispersés par les archers royaux, et l'un des chefs échappa « mais messire Martelet fut justicié

(1) Qualificatif de chevalerie.

devant Compiègne (1) ». En 1434, le chevalier la Hire (Etienne de Vignolles) et messire Jean Poton, seigneur de Naintrailles, firent une course dans la Picardie, alors occupée par les Bourguignons, « et il y gagnèrent grande quantité de bestail, tant de bêtes à cornes que à laine, et en ramenèrent plusieurs prisonniers de divers estats (2) ». A la suite de ces exploits chevaleresques, « tout le plat pays était presque inhabité et détruit, nous dit Jean Chartier, et les gens de la ville de Paris en étoient presque tout désespérés.... Outre cela il y avoit pour lors aux environs de cette ville tant de loups, que c'étoit merveille, lesquels mangeoient les gens. Il en vint plusieurs fois jusques dedans la dite ville, qui estranglèrent et mangèrent plusieurs personnes, tellement que l'on craignait fort d'aller de nuit par les rues détournées; [cette année-là : 1433] ces loups estranglèrent, par le plat pays, soixante à quatre-vingts personnes (3). »

Mais laissons les méfaits des loups pour revenir à ceux des seigneurs chevaliers. En 1439, le Dauphin (Louis XI) n'ayant encore que dix-sept ans, s'étant révolté contre son père, puis réfugié à Niort, fit, pour ses débuts dans la Praguerie, une course contre la petite ville de St-Maixent avec le duc d'Alençon, le comte de Dammartin (Antoine de Chabanne), le sénéchal de Poitou (Jean de la Roche) et plusieurs autres grands seigneurs mécontents; ils pillèrent la ville et l'abbaye *pendant un jour entier*, « puis s'en retournèrent avec tout leur pillage en la dite ville de Niort, pour ce qu'ils se doubtoient bien de la venue du Roi (4) ». Charles

(1) P. Fénelon, *Mémoires*, Collection Petitot, VII, 282.

(2) Jean Chartier, *Histoire du roy Charles VII*, p. 55, édit. f.

(3) Ibid., p. 100.

(4) J. Chartier, *Histoire de Charles VII*, édit. fol., p. 105.

VII accourut en effet au secours de la ville dévastée et y entra avec ses troupes le même soir. En 1468, le dimanche 26 octobre, la ville de Liège, assiégée par le duc Charles de Bourgogne et le roi Louis XI ayant été prise sans résistance, tandis que les vainqueurs pillaient les riches logis et faisaient des prisonniers parmi les notables, la plupart des habitants cherchaient leur salut dans la fuite. « Ces misérables gens, écrit Commynes, fuyoient par le pays des Ardennes avec femmes et enfants. Un chevalier demeurant au pays jusqu'à cette heure (1), en détroussa une grande bande. Et pour acquérir la grâce du vainqueur, il écrivit au duc de Bourgogne, faisant encore le nombre des morts un peu plus grand qu'il n'estoit (toutefois y en avoit largement) et par là fit son appointment...., etc. (2) ».

La dureté du vainqueur était toujours impitoyable, mais lorsqu'on la voit s'exercer par l'ordre même des chefs d'armée, les traits de cruauté rapportés sans grande émotion par les contemporains n'en sont pour nous que plus révoltants. A la prise de Nesles en Vermandois (12 juin 1472), ville dont la populace avait, contre le droit des gens, massacré un héraut de Bourgogne, « ceux qui furent pris vifs furent pendus, sauf aucuns que les gens d'armes laissèrent courre par pitié ». Un nombre assez grand eurent les poings coupés. « Il me déplait à dire cette cruauté, ajoute ici Commynes, mais j'étois sur le lieu, et en faut bien dire quelque chose (3). » Quelques années auparavant, la ville de Dinant, ayant été prise par les Bourguignons, « les prisonniers, jusques au nombre de huit cents, furent noyés dans la Meuse, à la requête de

(1) Soit: demeurant encore maintenant au pays des Ardennes.

(2) Commynes. *Chronique du roy Louis XI*, p. 94.

(3) Ibid., p. 140.

ceux de Bouvines, petite ville assise à un quart de lieue près du dit Dinan; car il n'est quasi croyable la haine que ces deux villes avaient l'une contre l'autre (1) ». Admettons, s'il le faut, que dans un temps où la rudesse des mœurs était générale, l'animosité de deux populations voisines ait pu donner lieu à de telles violences. Mais que penser de la chevalerie des capitaines et du prince qui, complètement étrangers à ces haines locales, ne se firent pas moins les complaisants exécuteurs de semblables atrocités ! Quant au respect de la foi donnée, à la loyauté, au désintéressement, croyances encore généralement admises aujourd'hui au sujet des chevaliers, de nombreux faits recueillis par les écrivains contemporains sont bien éloignés d'en donner des preuves édifiantes. Il est vrai, et je m'empresse de le reconnaître, que ce serait juger très imparfaitement une époque, si nous nous bornions à le faire d'après les méfaits et les actions criminelles qu'elle vit se produire. Mais quand l'impunité du mal caractérise les mœurs générales, les faits qui la révèlent ne peuvent être oubliés de l'historien, et au cours de ses recherches, il doit lui être permis de les noter.

En 1426, au mois de janvier « à un point du jour, monseigneur le connestable (2) et les sires de la Trémouille (3) et d'Albret, vinrent en la ville d'Yssoudun, en l'hostel où le sire de Giac estoit logé et couché et dormait avec sa femme. Si heurtèrent à l'huys et entrèrent dedans sa chambre, et le prirent et emmenèrent, sans être chaussé ni vestu si non d'un manteau et d'une botte qu'il avoit chaussée; et le mi-

(1) Commynes. *Chronique du roy Louis XI*, p. 61.

(2) Arthur de Bretagne, comte de Richemont.

(3) Georges de la Trémouille, grand père du chevalier sans reproche, qui mourut à la bataille de Pavie.

rent hors de la dite ville, avant et sans que nul s'en aperceut (sinon sa femme qui estoit en son lit toute nue); si l'emmenerent à Bourges.... et delà à Dun-le-Roy que tenoit le dit connestable, *et tost après le firent noyer*. Et après sa mort, le sire de la Trémouille, qui avait été cause de le faire mourir, *épousa sa femme* [veuve] nommée Catherine, Dame de l'Isle-Bouchard (1) ». Un neveu de cette honnête dame, le sire de Bueil, commit peu après un attentat tout pareil sur messire de la Trémouille, qu'il surprit aussi dans le lit conjugal, au milieu de la nuit, et cela au château de Chinon où *séjournait le roi* ! La Trémouille, blessé d'un coup d'épée, dut compter au chevalier son « beau-neveu » six mille écus d'or « pour le plaisir qu'il lui avait fait (2) ». On a lieu d'être surpris en constatant, d'après le témoignage des chroniqueurs, que les hommes de guerre les plus fameux de la chevalerie et gent d'armes de France (pour ne parler que de ceux-ci) se rendirent coupables de félonies qui en tout autre temps les eussent conduits à l'échafaud. En 1434, Charles VII ayant envoyé le connestable [de Richemont], le bâtard d'Orléans [Jean Dunois], messire Poton de Xaintrailles « et avec eux grande puissance de gent d'armes pour guerroyer en Picardie, » ces seigneurs, après s'être emparés de Ham en Vermandois, *vendirent la place à l'ennemi* (le duc Philippe de Bourgogne) pour le prix de cinquante mille saluts d'or (3) et de là partirent et s'en allèrent poster l'un çà l'autre là (4). D'autre part, en 1438, messire Guillaume Bruslard, gentilhomme de la Bauce, qui tenait la ville de

(1) Berry. Héraut d'armes : *Histoire de Charles VII*, p. 374, fol.

(2) Ibid., p. 386.

(3) Monnaie frappée en 1421, sous Charles VI.

(4) Berry. *Chroniques*, p. 386.

Dreux pour les Anglais, vendit cette place aux Français pour dix-huit mille écus, et il en fut de même de Montargis, vendue par messire François de Surienne, moyennant dix mille saluts d'or (1).

En 1438, Guillaume Flavy, gouverneur de Compiègne, accusé déjà par la voix populaire d'avoir trahi Jeanne Darc, ayant pris de guet-à-pens Pierre de Rieu, seigneur de Rochefort et maréchal de France, et voulant contraindre celui-ci à lui payer quatre mille écus d'or de rançon, usa de tant de rudesse contre son prisonnier, que le maréchal mourut de misère avant d'avoir été libéré. La chronique ajoute que Dieu réservait à ce félon une fin misérable : il fut assommé certain jour « tandis qu'il faisait la sieste » par un sien valet, qui ensuite lui coupa la gorge, *en présence de la dame, son épouse*. Les beaux-frères de celle-ci lui ayant fait partie criminelle pour complicité, ce fut l'occasion d'un retentissant procès devant le Parlement de Paris. La dame « par le moyen d'aucuns ses bons amis » fut mise, si nous empruntons une formule moderne, au bénéfice de circonstances très atténuantes, circonstances dont la révélation jette une lueur livide sur les scènes d'intérieur domestique qui se passaient parfois dans les repaires féodaux : « Elle déclara, dit Mathieu de Coucy auquel j'emprunte ce passage, que le susdit Guillaume avait, par tyrannie et pour avoir le leur, *fait mourir piteusement en ses prisons son seigneur de père et sa dame de mère*, et de jour en jour lui faisoit (à elle déclarante) et lui avoit fait depuis longtemps plusieurs rudesses et mauvais traitements; et avec ce, la menaçait de *l'enmurer* et tenir en prison toute sa vie ». La dame de Flavy obtint pardon et rémission du roi, « mais avant qu'elle pût parvenir à cela, il

(1) Voir Mézeray. *Histoire de France*, II, 1628.

lui coûta grande chevance et beaucoup d'argent (1) ». En 1447, la comtesse de Cominges, femme en troisièmes nocces de messire Matthieu de Foix, qui en avait eu une fille, fut si maltraitée de ce chevalier, qui voulait la contraindre à lui abandonner tous ses biens, qu'après s'être vu traîner furtivement de château en château, où elle fut détenue prisonnière pendant une partie de sa vie, elle se résolut à faire cession de tous ses biens à la Couronne, et, circonstance qui devait être alors infiniment rare, elle parvint à donner au Roi connaissance de ses infortunes. L'histoire nous apprend que Charles VII contraignit le mari dénaturé et le comte d'Armagnac, qui s'était fait le complice de cette longue séquestration, à lui amener à Toulouse « cette malheureuse vieille », qui fut autorisée par les états de Languedoc à tester en faveur de sa Majesté ainsi qu'elle le désirait. L'année suivante (1448) elle mourut à Poitiers, âgée de quatre-vingts ans, et l'on ne voit pas que ses persécuteurs aient été punis à l'occasion de leurs méfaits, autrement que par quelques remontrances.

Cette énumération de faits criminels, que j'abrège beaucoup et qui pourrait être facilement doublée, suffit pour nous convaincre qu'au XIV^{me} et au XV^{me} siècle les chevaliers les plus réputés pour leurs prouesses, leur extraction et leurs dignités n'étaient que très exceptionnellement doués des vertus traditionnelles qu'on devait attendre d'eux. En réalité c'étaient des hommes de leur temps et ils n'étaient ni meilleurs ni pires que tous les nobles hommes qui ne portaient pas les éperons dorés. Cependant comme la galanterie chevaleresque est encore citée couramment en exemple aux honnêtes gens, je compléterai ces investigations.

(1) Matthieu de Coucy *Histoire... etc.* p. 537.

historiques en recherchant quel fut le jugement des contemporains au sujet des relations de gentillesse des chevaliers de ce temps-là avec les dames.

La façon de conter fleurette (en jargon moderne : *flirter*), même dans les assemblées de noblesse, paraît avoir été d'une grossièreté si généralement habituelle qu'elle n'effarouchait personne du temps des coiffures à la Hennin, des cottes-hardies et des grand'manches à double rebras. Cette licence effective dans le langage et conséquemment dans les relations familières s'alliait, paraît-il, avec le goût des « tenses », dissertations métaphysiques pour lesquelles on se réunissait en cour d'amour, afin de s'édifier les uns les autres, je le suppose. Le chevalier de La Tour-Landry, dans le prologue de son *Livre*, destiné à l'enseignement de ses filles, parle des confidences indiscrètes qu'il avait reçues maintes fois « du temps que jeune estoit » touchant les pourchas amoureux de ses compagnons de plaisir : « car il n'estoit nul jour que dames ou damoiselles peussent trouver que ne voulsissent prier [d'amour], et si l'une n'y vouloit entendre que l'autre priassent sans attendre,... car maintes fois vouloient partout déduit avoir et ainsi ne faisoient que décevoir les hommes dames et damoiselles, et compter partout les nouvelles, les unes vraies, les autres mensonges, dont il en advint mainte honte et maint vilain diffame, sans cause et sans raison ». Plus loin l'auteur apprend lui-même à ses filles comment les galants chevaliers, convaincus d'infidélité, justifient impudemment leur inconstance envers celles qu'ils ont prié « de folles amours », simultanément ou l'une après l'autre. « Or mesdames [dit le chevalier Boucicaut], avez-vous tout dit ?... A l'heure que je le dis à chacune de vous, je y avois ma plaisance et le pensois ainsi (1). »

(1) *Le Livre du Chevalier de La Tour*, Chap. XXIII^e, p. 53.

Ceux qui donnaient une telle excuse pour se tirer galamment d'embarras, « sçavoient le siècle », ainsi qu'on disait alors, et les bonnes dames qu'ils avaient trompées ou qui feignaient de l'avoir été, ne « démenoient » pas si grand deuil qu'elles ne finissent par se consoler, de façon ou d'autre. D'ailleurs des témoignages bien plus graves de la dépravation des mœurs de la noblesse nous sont encore donnés par les contemporains. Dans les fêtes de la cour, dans les bals et mascarades de gentilshommes et gentifemmes de la province, « principalement en esté, temps que l'on veille à danser jusques au jour », il était d'usage à certain moment d'éteindre soudainement toutes les torches de fonte. Alors les huz et grands cris retentissaient dans la mêlée nocturne, transformée en une orgie où le libertinage se donnait carrière. Aussi le chevalier de La Tour a-t-il grand soin de recommander à ses filles « de ne trop avoir le cœur au siècle ». En d'autres termes, de ne pas avoir des penchants trop mondains. « Mais, belles filles, se il advient que vous y alliez et que vous ne le puissiez refuser bonnement, quand viendra la nuit et que l'on sera à danser et à chanter.... [je vous recommande] vous fassiez que vous ayez toujours de votre costé aucun de vos gens ou de vos parents; car se il advenait que l'on esteignit vos torches,... que ils se tenissent près de vous, non pas pour nulle doutance de mal, mais pour le péril de mauvais yeux et de mauvaises langues.... et aussi pour plus seurement garder son homeur contre les jangleurs (1) qui volentiers disent le mal et taisent le bien (2) ». Aux fêtes de Pâques de l'an 1389, le roi Charles VI célébrant magnifiquement l'avènement à la chevalerie de ses jeunes

(1) Médisants, mauvais plaisants.

(2) *Le livre du chevalier de LaTour*. Ch. XXV^e, p. 57.

cousins Louis et Charles d'Anjou, il y eut chaque soir après les joutes de somptueux banquets, suivis de danses et de mascarades à l'occasion desquelles les plus honteux désordres souillèrent pendant plusieurs heures le monastère de St-Denis, où se tenait l'assemblée. « La quatrième nuit mit fin aux danses et aux excès dont elles furent suivies, écrit le religieux de St-Denis, car, il faut le dire, les seigneurs, en faisant de la nuit le jour, en se livrant à tous les excès de la table, furent poussés par l'ivresse à de tels dérégléments, que, sans respect pour la présence du Roi, plusieurs d'entre eux.... s'abandonnèrent au libertinage et à l'adultère (1) ». Peu de temps après, une autre fête royale fut donnée à Paris, et la licence nocturne y fut aussi portée aux derniers excès. Selon les chroniqueurs du temps, la reine Isabeau de Bavière, qui admirait fort son beau-frère le duc d'Orléans, « fut entraînée dans le tumulte de cette orgie à former avec lui une liaison coupable qui devait avoir les suites les plus funestes (2). »

Cette dépravation dans les mœurs, à laquelle la chevalerie fut loin de demeurer étrangère, les extorsions, les rapines, les violences de toutes sortes devenues coutumières à tant de gens qui portaient les éperons dorés, ne sont-ce pas là les premières causes du discrédit, puis de la chute, d'une caste militaire destinée, nous dit-on, dans l'origine, à soutenir le droit et la justice, mais qui, dégénérée, n'inspirait plus nulle confiance, soit aux souverains, soit aux particuliers? Je crois qu'on ne peut hésiter à répondre par l'affirmative. Mais il est d'autres causes encore de la décadence dont je parle, et il me reste à les exposer.

(1) *Chroniques*, I, p. 599.

(2) Collect. Petitot, vol. VI, p. 219.

Lacurne constate que tous les historiens motivent cette déchéance par l'abus qu'on fit de la vocation chevaleresque. « Au siège de Bourges (1410) on avait vu créer, dit P^{re} Matthieu, jusqu'à cinq cents chevaliers ». Mais déjà en 1371, Charles V, dit *le Sage*, avait singulièrement déprécié la chevalerie en accordant à tous les *Parisiens* le droit d'en porter les insignes et en tolérant l'usurpation de tous ceux qui voulurent prendre le qualificatif de chevalier. Suivant Monstrelet (1) et Alain Chartier (2), cités par Lacurne, les rois firent alors des chevaliers [d'armes] qu'ils choisissaient parmi des enfants de douze à treize ans ; et le poète Eustache Deschamps prétend qu'ils étaient parfois beaucoup plus jeunes :

Et encore plus me confont
Ce que chevaliers se font
Plusieurs trop petitement
Que dix ou que sept ans n'ont (3).

En l'an 1332, « le dimanche après la St-Michel, Philippe de Valois, fit Jean, son fils aîné, chevalier ; et le dit Jean fit quatre cents et plus de jeunes hommes nobles nouveaux chevaliers (4) ». « Il n'était plus question, dit encore le savant auteur des *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, de s'informer ni de la probité, ni des mœurs. Des hommes nouveaux, enrichis dans des places où ils n'étaient parvenus que par l'intrigue..... obtenaient ce qui, jusqu'alors, avait été la récompense destinée aux défenseurs de l'Etat ». La chevalerie ainsi multipliée et profanée ne pouvait manquer de tomber

(1) Monstrelet. *Chronique*, vol. III, p. 23.

(2) A. Chartier. *Histoire*, etc., p. 191.

(3) Deschamps. *Poésies manuscrites*. Citation du même.

(4) *Chronique* (anonyme) des quatre premiers Valois, p. 3

dans le discrédit et presque dans l'avilissement... On eut des chevaliers de lois, des chevaliers de lettres, des chevaliers-clerics, etc.; mais les chevaliers gens de guerre se refusèrent à les regarder comme leurs égaux. Par le fait de cette jalousie « on en vint même insensiblement à négliger de se faire armer chevalier sur la brèche ou sur le champ de bataille ». Depuis la promotion de François I^{er}, on ne trouve plus dans l'histoire que des exemples très rares de ces créations de chevaliers d'armes. Cependant il faut encore citer Montluc: mais ce féroce capitaine doit nous paraître une bien triste acquisition de la chevalerie près de s'éteindre. On sait qu'il reçut l'accolade du duc d'Enghien après la bataille de Cérisole (1544).

On a dit encore, et c'est, je crois, la seule raison dont se contentent beaucoup de gens, que l'importance prise par l'artillerie et les armes à feu dans les combats devait inévitablement amener la déchéance de la chevalerie. Une telle opinion peut être soutenue, je le reconnais, car il est certain que l'armure défensive de l'homme d'armes devenait presque inutile; à moins que cette armure, rendue « à l'épreuve » des nouveaux projectiles, fût tellement renforcée qu'elle le chargeât d'un poids qu'il ne pouvait plus soutenir. Mais on sait combien de nombreuses années devaient encore s'écouler avant que les « bastons à feu » d'une sorte ou d'une autre fussent d'un usage un peu général dans toutes les armées de la chrétienté, et d'ailleurs l'ancienne balisterie du moyen âge était-elle donc inoffensive pour la gent d'armes qui, dans les assauts de brèche, s'exposait bravement aux traits de ribandequins et d'espringales en « démarchant » à pied? Non! cette cause est secondaire et non prépondérante: elle ne doit pas faire méconnaître celles que j'ai rappelées et dont l'existence est surabondamment prouvée par

le témoignage des contemporains. Avant le premier coup de canon qu'on entendit retentir à la journée de Crécy, la chevalerie était déjà atteinte du mal qui devait la détruire; elle se maintint cependant, il est vrai, au cours du XV^me siècle, par ce qu'on est convenu d'appeler « la force des choses », et même on la vit encore, comme ces feux qui pétillent avant de s'éteindre, donner au XVI^me siècle des La Trémoille et des Bayard, mais son heure dernière était venue et les efforts de François I^{er} devaient être impuissants pour retarder cette heure fatale.

DU BOIS-MELLY.

A LA MÉMOIRE
DE
NICOLAS LEMAITRE
CITOYEN DE GENÈVE
FIDELE AMI DE PIERRE FATIO
EXÉCUTÉ A PLAINPALAIS LE 23 AOUT 1707

C'était en 1707.

Un docteur en droit, avocat de Genève, appartenant à une illustre et noble famille de cette cité, Pierre Fatio, était loin de partager les idées et les préventions de son aristocratique famille.

Il habitait alors le Grand-Mézel, dans la ville haute; il était marié à Elisabeth Chouet.

Fils de François Fatio et de Marie Franconis, Pierre Fatio naquit à Genève en 1662. Son père, natif de Zurich, avait été admis à la bourgeoisie de Genève le 6 février 1647.

D'autres membres de cette famille, originaires de Chiavenna et du Val d'Ossola, furent admis bourgeois en 1678.

Pierre Fatio fit partie du Conseil des Deux Cents dès 1688, c'est-à-dire dès l'âge de 22 ans; il devint successivement Juge de St-Victor et Chapitre en 1691, Auditeur en 1695, puis Chatelain du Mandement de Peney, en 1701. — Ce Mandement comprenait tout le territoire actuel de Satigny, les enclaves de Jussy, de Céligny et de Genthod.

Avec ardeur, avec courage, Fatio épousa la cause populaire et se constitua l'organe de tous ses griefs contre les très-honorés et magnifiques seigneurs de la République oligarchique genevoise.

D'une éloquence entraînante, d'un mérite distingué, Fatio parvint à gagner à sa cause de nombreux et solides adhérents.

Au nombre de ceux-ci se trouvait un brave horloger de St-Gervais, âgé de cinquante ans, qui professait pour Fatio un attachement aussi sincère que dévoué.

Ce citoyen, c'était Nicolas Lemaitre auquel on fit même un crime de ce qu'il saluait respectueusement de son épée le vaillant Fatio lorsqu'il le rencontrait sur la voie publique.

Quoique habitant Coutance, Nicolas Lemaitre avait une maison rue Chevelu (aujourd'hui rue Jean-Jacques Rousseau).

C'est au sortir de cet immeuble qu'il fut suivi le 17 août 1707 par Noble Rigot et ses policiers et arrêté comme complice de Fatio près la porte de Cornavin à une heure de l'après-midi. On le fit entrer dans la chambre du capitaine pour lui enlever son épée et lui lier les mains; de là, on le conduisit à l'Evêché.

Les Lemaitre étaient devenus Genevois en 1594 le 18 novembre, par David Lemaitre, dit le capitaine La Fournaise, imprimeur et maître sergier. On reçut celui-ci gratuitement en égard à ses services au port des armes pendant les guerres de 1590 et notamment à la prise de la Cluse.

. . .

Que reprochait-on à Fatio et à ses adhérents?

C'étaient les réformes qu'il voulait faire admettre par le Conseil général, réformes progressistes parfaitement justes, et conformes au principe d'un gouvernement libre.

Or il arriva que la passion des principaux moteurs de ces réformes heurta la fierté des magistrats genevois.

D'un côté, la violence de la bourgeoisie; de l'autre, l'inflexible ténacité des patriciens, devaient malheureusement empêcher toute solution pacifique.

En janvier 1707, un bon citoyen, très zélé et fortement intentionné pour le bien de la patrie, est mandé devant le Conseil pour avoir à répondre sur le fait qu'il avait recueilli des signatures d'adhérents en faveur de Pierre Fatio en allant de maison en maison et de boutique en boutique, ce que le Conseil ne voulait admettre.

Ce citoyen de Genève s'appelait François de la Chana (*az*).

Les *Delachanaz* appartenaient à une famille vaudoise de Lutry, au bailliage de Lausanne. Michel, fils de François, cor-donnier, fut admis bourgeois le 6 juin 1597 pour 10 écus et 2 seillots. Une famille de même nom, originaire de Lyon, obtint la bourgeoisie le 21 décembre 1631 pour 25 écus, 4 seillots et 4 mousquets. Cette branche était sortie de Millery dans le Lyonnais. Plusieurs firent partie du Conseil des Deux-Cents et d'un d'eux devint capitaine dans la garnison (Jacques-Antoine avec ses fils).

François de la Chana ne craignait pas de dire tout haut ce qu'il pensait aux porteurs de perruques poudrées, aux magistrats aussi bien qu'aux pasteurs qu'il considérait comme les pires des orgueilleux.

C'est contre cet usage abusif de la perruque de nos anciens et magnifiques seigneurs et des gens d'église qu'il s'exprimait ironiquement par cette spirituelle pensée: « C'est être fou que d'arracher une haie vive pour en planter une morte. »

Comme le Conseil lui défendait de continuer ses démarches en faveur de Fatio, il répliqua aux magistrats, entre autres au premier syndic Jean de Normandie :

« Permettez-moi, Messieurs, je vous prie, de ne faire aucune attention à votre défense et que j'y sois absolument désobéissant. Je m'en vais continuer à faire signer par la ville comme auparavant. »

C'est alors que le premier syndic lui repartit : « Le magistrat étant le chef et le père, c'est à lui auquel on doit s'adresser pour demander la permission de faire ce que vous faites. »

De la Chana répondit avec autant d'assurance que d'à propos au prétentieux syndic :

« Ce que nous faisons, très honoré Seigneur, est juste et légitime et nous est naturellement permis, car il ne se verra jamais que des enfants majeurs se trouvant, pour quelque apparent danger, avoir besoin de s'entr'aider, aillent demander la permission de leur père, et moins encore, s'ils sont certains qu'elle ne leur sera point accordée. »

Noble Michel Trembley, seigneur, ancien premier syndic, osa lancer à De la Chana cette singulière remarque :

« Il ne faut pas croire et s'imaginer que le bon sens se rencontre et réside si fort parmi les artisans. »

Profondément blessé comme homme du peuple, De la Chana eut le courage de répartir :

« Le bon sens, très honoré Seigneur, ne se rencontre pas moins sans doute parmi les artisans que chez vos Seigneuries et il ne faut pas croire et s'imaginer que le bon sens soit tout renfermé dans cet illustre Petit Conseil, et d'ailleurs, le magnifique Conseil général, le vrai et unique souverain de l'Etat, n'est pas tout composé d'artisans. »

Sur ce le seigneur de Normandie reprit :

« Le Magistrat étant la tête de ce Corps, il doit en régir et gouverner tous les membres. »

« Ces membres, répondit de nouveau avec sûreté l'homme du peuple, ne sont pas des membres vils et méprisables et

ils ne doivent pas être regardés comme des pieds seulement, mais aussi comme des bras et des mains qui ont la faculté et le pouvoir de former et façonner la tête et la redresser si elle venait à pencher, et la constitution fondamentale de cet Etat nous revêt d'une si grande et excellente dignité et de si belles prérogatives, qu'aucuns des sus dits membres ne doivent être méprisés, et ce, d'autant mieux encore que nous sommes citoyens et combourgeois de la tête jusqu'aux pieds. »

A cette réponse si digne d'un membre du peuple souverain, De Normandie essaya de l'humilier en lui lançant cette apostrophe :

« Votre esprit n'est pas comme il faut et l'on voit bien qu'il n'est pas dans une bonne assiette. »

La réplique fut des plus nobles et des plus audacieuses :

« Dieu merci, très honoré Seigneur, mon esprit est aussi en bonne assiette que pas un de cet Illustre Corps et je suis assez heureux d'en avoir une approbation plus étendue et plus souveraine que celle de vos Seigneuries. C'est de mon zèle, de mon affection pour ma Patrie et du commun agrément de mes très-chers et bien aimés concitoyens que je crois devoir agir sans crainte et sans relâche. »

« Retirez-vous et prenez garde à votre conduite, telle fut la menace du premier magistrat. »

A cette menace, De la Chana se contenta de répondre :

« Un honnête homme, fidèle à Dieu et à sa Patrie, ne craint pas plus les hommes que des vers de terre de quelque classe et caractère qu'ils soient. »

Le Conseil comprit alors la chaude influence exercée par Fatio sur ses adhérents ; la vengeance était désormais la seule arme dont il put faire usage pour entraver tout mouvement populaire.

Ce corps s'attendait du reste à des troubles à l'occasion

de la réunion du Conseil général. Pour y parer, il travailla en secret en vue d'obtenir l'intervention des troupes des cantons alliés.

. . .

Le jeudi 5 mai 1707 le procureur-général Jean Du Pan prononça un long discours.

Ce magistrat favorisait en toutes manières les Conseils et se déclarait ouvertement contre les demandes du peuple. Plus tard, il regretta sa conduite et reprocha même aux Conseils d'avoir fait exécuter Lemaitre et Fatio contre les règles prescrites par l'Edit, mais ce n'était plus à point, c'était trop tard !

Le 12 mai 1707, il y eut seconde assemblée générale dans laquelle S^r Pierre Gautier, troisième ancien syndic, prit la parole pour proposer une amnistie. — Le 15 mai, Fatio reçut une lettre de respectable Jean Sales, avocat et ancien auditeur, dans laquelle il s'engageait à renoncer à ses présentations de réforme en Conseil général.

Et quels étaient les points fondamentaux de ces réformes ?

Pierre Fatio ne voulait pas que les membres du Conseil général fussent astreints à prêter serment *de ne pas modifier la Constitution et de se soumettre aux Lois établies*.

Aussi le Conseil général du jeudi 26 mai, malgré le discours mielleux de Noble Pierre Gallatin, auditeur de la sommaire justice de Genève, devait-il affirmer la rupture du peuple avec le système gouvernemental.

En effet, celui-ci avait lieu d'être froissé de ce que les soldats de la garnison avaient reçu l'ordre d'occuper le lieu de l'assemblée, et ils étaient offusqués, au point de vue du libre exercice de leurs droits, de la présence de ceux que le Conseil appelait, leurs puissants alliés et illustres médiateurs.

Malgré le lever officiel du Conseil général, les partisans de Fatio restèrent en permanence et durent se retirer par la force de pression exercée contre eux.

Que fit alors le Conseil pour dominer la situation périlleuse dans laquelle il allait se trouver placé ?

Il fit de suite publier et afficher par tous les carrefours et places publiques de la Ville, à la manière accoutumée, une amnistie ou plutôt un semblant d'amnistie par laquelle chacun était invité à se retirer chez soi en paix, qu'il soit bourgeois, natif ou habitant, défendant de faire aucuns attroupements, cabales, pratiques ou machinations, comme aussi de ne tenir aucunes assemblées ou conseils particuliers contraires à l'ordre public, déclarant séditeux et perturbateurs du repos public ceux qui contreviendraient, *les menaçant d'être châtiés comme rebelles.*

Tout le secret de la politique du gouvernement aristocratique genevois résidait dans cette menace, fort qu'il était de l'appui des troupes de Berne et de Zurich.

L'intervention armée était blessante pour les citoyens qui voulaient user de leurs droits et de leurs prérogatives ; aussi tinrent-ils des réunions particulières au Manège et dans la demeure de divers patriotes.

Un jour, qu'il se rendait à ses assemblées, Fatio fut arrêté sur son chemin par un des amis du Conseil qui se permit de lui demander : Eh, comme cela, où allez-vous ? Fatio eut le malheur de répondre en plaisantant : Nous allons trahir Genève !

Fatio voulut avec raison réagir contre l'occupation militaire de Genève ; il fit entendre sa voix autorisée aux représentants de Berne et de Zurich dans le faubourg de St-Gervais. Il était accompagné de ses partisans, entre autres de Piaget, de Lemaitre, etc. C'est à St-Gervais qu'il harangua la foule pour l'engager au calme.

Le Conseil redouta de plus fort l'influence exercée sur le peuple par Pierre Fatio.

Aussi fit-il prononcer par le Conseil des Deux-Cents rassemblé le 6 juin, en présence de Fatio, membre de ce Conseil, que celui-ci devait s'abstenir de paraître au dit Conseil pendant le bon plaisir de la Seigneurie et surtout à prendre garde qu'il ne fit rien qui donna lieu au moindre soupçon sur sa conduite.

On pressent, en pesant les termes qui forment le couronnement de l'amnistie du 26 mai et de cette proscription de Fatio du Conseil des Deux-Cents, ce qui devait survenir.

Confiant dans la justice de sa cause, Fatio provoqua des réunions pour faire triompher son opinion au sein de ses fidèles partisans.

C'est là qu'on fit entendre qu'on se servait de l'occupation étrangère pour tenir les citoyens et bourgeois comme des esclaves et qu'il s'agissait de savoir aux dépens de qui ces compagnies étaient entretenues et dans quelles vues elles se trouvaient à Genève.

Mais, avant de poursuivre le principal opposant de la Seigneurie, il fallait frapper au sein de l'élément essentiellement populaire, et pour cela, on prit à partie le modeste horloger de St-Gervais, Nicolas Lemaître.

Nous avons dit que Lemaître avait été mis en état d'arrestation près la porte de Cornavin et, de là, conduit à la prison de l'Evêché.

Et sur quoi le Conseil basera-t-il les accusations propres à faire de Lemaître un pire ennemi de sa propre patrie ?

On l'accuse de relations avec des turbulents, avec des adversaires du régime politique du temps ; on le dit avoir en-

tre tenu commerce avec des gens suspects, avoir cabalé pour susciter une nouvelle sédition et même d'avoir formé le dessein d'égorger la garnison « tant celle de cette ville que l'étrangère, de se saisir de l'Arsenal et de poignarder les magistrats. »

Pour moi qui ai attentivement examiné les pièces de la procédure dirigée contre lui, son seul crime, si crime il y a, consiste d'avoir protesté contre l'occupation de Genève et d'avoir soutenu Fatio dans ses justes et légitimes revendications pour faire passer aux citoyens le plein exercice de la souveraineté populaire.

Lemaître détenu fut mis à la torture. Le procès-verbal des séances du Conseil des 18 et 20 août 1707 en fait foi :

« 18 août 1707. Vu les répétitions de ce matin. Il a été dit qu'on le confronte aujourd'hui avec Christian Brochet et Jacques Chatagnier. Et ayant été proposé *de lui mettre les fers aux pieds* après la confrontation, *il a été dit qu'on les lui mette.* »

« 20 août 1707. Lemaître est *mis sur la sellette, lié et attaché, étant tiré et encou* dans la chambre criminelle *après être tombé et avoir été délié.* »

Christian Brochet, domicilié à la Tour de Boël, homme mal considéré, fut le seul témoin à charge contre Lemaître avec lequel il avait un procès.

Malgré les tortures qu'il dût subir, Lemaître ne cessa de protester de son innocence et de manifester son vif attachement pour Genève.

Sa digne compagne, Suzanne Lobe, était persuadée de l'innocence de son époux ; elle eut même le courage de demander qu'on le remette à la question, certaine, disait-elle, qu'il supporterait toutes les souffrances plutôt que de donner un démenti à sa ligne de conduite.

Cette brave femme ne put voir son mari que le 23 août, et cela en présence du seigneur commis aux prisons.

Le même jour, les pasteurs Antoine Léger, Antoine Maurice et Jacob Bessonnet, chargés de sonder Le Maître, rapportent sur l'innocence de cet accusé dont la condamnation à mort fut néanmoins prononcée par le Conseil dans la même journée.

« Ce Corps lui reproche d'avoir oublié toute crainte de Dieu, d'avoir été trouvé suffisamment atteint et convaincu tant par les charges résultant des informations que *par ses confessions(?)*, d'avoir, au préjudice du calme établi dans cette ville continué à murmurer contre le gouvernement et tâché d'insinuer à d'autres ses pernicieux sentiments, pour les soulever contre le magistrat; de s'être rencontré en plusieurs conventicules tant dedans que hors la ville et même dans la maison d'un banni, au mépris des défenses publiées sur ce sujet, avec Antoine Piaget, son complice fugitif et contumax; d'avoir dit au commencement de ce mois qu'il fallait travailler à mettre du monde dans leur parti, qu'après cela, on ferait main basse sur les Suisses, dans les maisons où ils sont logés, qu'ensuite, on se saisirait avec cent hommes de l'arsenal et que l'on mettrait des gens armés dans les principaux quartiers de la ville, que l'on se jetterait sur la garnison en cas qu'elle voulût résister et que par l'espérance du pillage, on gagnerait les habitants misérables. Et que sous le prétexte de parler à Messieurs les Syndics, on se jetterait sur eux pour les massacrer. Que quelques jours après il avait dit que la joie que l'on témoignait du retour du calme que le feu couvrait à cet égard sous la cendre et qu'il éclorrait bientôt, considération faite enfin de la fuite et contumace de l'un de ses principaux complices, il dit qu'on le condamne à la mort, ce à quoi on a persisté dans le second tour. »

En conséquence Lemaitre fut condamné à être lié, mené

à la place de Plainpalais pour y être pendu et étranglé à la façon accoutumée et ainsi finir ses jours.

La sentence prononce en outre la confiscation de ses biens. Noble de la Rive, trésorier, et Trembley, commis aux prisons, furent chargés de régler la succession avec l'épouse de Lemaitre, Suzanne Lobe. On consentit à rendre les biens à son fils moyennant paiement de 2000 florins pour les dépens et les pauvres de la Ville.

La grosse cloche annonça au peuple le sort réservé à Lemaitre aussitôt que le Conseil des Deux Cents eût rejeté la demande en grâce que Girard lui avait fait signer.

Le Major Trembley délégué par les Syndics pour annoncer à Lemaitre sa condamnation, celui-ci nia les faits qui lui étaient imputés et cela, selon le *procès-verbal du Conseil*, avec une opiniâtreté brutale.

Lorsque les pasteurs communiquèrent à Lemaitre cette dure sentence, il renouvela ses protestations d'innocence. Ses supplications, celles de son épouse Suzanne Lobe, ne furent point prises en considération. Outre les pasteurs désignés, MM. Pictet et Sartoris, qui avaient interrogé l'accusé, reconnurent sa parfaite innocence dans un rapport qui porte une date postérieure à l'exécution, soit du 9 septembre 1707.

Avant d'aller au supplice, Lemaitre, calme et résigné, dit plusieurs fois qu'il n'y avait pas un mot de véritable dans la sentence de mort ; il exprima surtout son contentement de n'avoir accusé personne.

Le jour même où il reçut les consolations pastorales, soit le 23 août à midi, Nicolas Lemaitre était conduit au lieu d'exécution. Il y avait hors de la porte de Plainpalais une compagnie de la garnison, M. le capitaine De la Rive, en tête, et, outre cela une haie de soldats depuis la porte de la ville

jusqu'au gibet, lequel était également entouré de soldats. On avait aussi doublé la garde du Corps de garde et les sentinelles sur les ponts.

Le lugubre cortège, de l'Evêché se rendit au-devant de l'Hôtel-de-Ville, où Lemaitre entendit lecture de sa sentence de mort. Il se contenta de répondre avec assurance : « Je prends Dieu à témoin de mon innocence. »

De l'Hôtel de Ville on descendit la Treille, pour sortir de la Ville par la porte de Neuve et se diriger, de là, à l'entrée du chemin des Savoises.

En marchant d'un pas ferme, Lemaitre réitérait ses protestations, disant : « On s'en prend à moi parce que je suis le moins considérable. »

Pauvre Lemaitre ! Il doutait que le même sort devait être réservé à son plus sincère ami Pierre Fatio.

On arrive au gibet ; Lemaitre y monte sans défaillance. Et lorsque le pasteur Léger voulut commencer la prière, — le futur martyr affirme énergiquement son innocence et déclare qu'on n'a pas besoin d'implorer en sa faveur la miséricorde divine. Comment aurais-je pu être coupable de ce dont on m'accuse ? Il faut avoir pour cela de l'esprit, de la facilité pour s'exprimer, du crédit, du bien et je suis dépourvu de toutes ces choses !

Alors l'exécuteur remplit son office et le corps de Lemaitre balança dans l'espace.

Une chronique inédite de l'époque nous apprend qu'il serait difficile d'exprimer l'amertume avec laquelle la plupart des assistants virent cette exécution de Lemaitre. — Le pasteur et professeur Antoine Léger en fut si frappé et si ému qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : Bon Dieu ! C'est quelque chose de terrible si ce pauvre Lemaitre est innocent !

De retour chez lui, le brave pasteur était rempli d'affliction et il avait tant d'amertume dans le cœur qu'il en devint gravement malade.

Oui, Lemaître était innocent de tout crime ; cet honnête citoyen subit le premier les effets de la haine d'un gouvernement aristocratique, ce que ne se gênèrent point de faire entendre les gouvernements dont on avait, dans ce but, réclamé l'intervention armée. De hauts personnages joignirent leurs protestations.

. . .

Un des fervents amis de Fatio, de Lemaître et de tous ceux qui concoururent au mouvement populaire, c'était Jean-Antoine Piaget. Aussi fut-il accusé par le Conseil d'avoir prononcé des discours insolents dans l'Assemblée du Conseil général, d'avoir harangué les mal intentionnés dans le temple de la Madeleine, d'avoir soutenu l'avis de Pierre Fatio et excité les huées dans la seconde assemblée générale, d'avoir murmuré contre l'augmentation de la garnison.

Aussi, le 29 août 1707 fut-il condamné à être pendu sur la place de Plainpalais. Cette mort par la pendaison était désignée comme un moyen de douceur, de clémence, du charitable et évangélique Conseil de Genève.

Piaget put s'échapper et ne fut exécuté qu'en effigie.

Ne pouvant supporter la situation douloureuse qui lui était faite ainsi qu'à sa famille par cette indigne condamnation, Piaget recourut au suicide ; il se jeta dans le Rhône. Ce fut le châtelain de Châteaueux, M. Beddevolle, qui annonça au Conseil la reconnaissance de la dépouille mortelle de l'infortuné Piaget.

Les citoyens prévoient le sort réservé au principal instigateur de la revendication de leurs droits, aussi constitu-

rent-ils une garde composée de 8 ou 10 adhérents pour veiller jour et nuit à l'entrée de la demeure de Pierre Fatio.

Les adhérents appelaient Fatio *leur prince*, comme marque de dédain envers l'autorité de la Seigneurie.

Le Registre du Conseil cite parmi ces gardiens : Charles de la Rive, Seissel, Giroud, hôte de la Sirène, son fils et son gendre, Crétien et Jacob Caillat.

Le 17 août 1707, à 4 heures après-midi, commençait le procès tendant à un nouvel assassinat juridique, celui de Pierre Fatio.

Arrêté par ordre du magnifique Conseil, son crime consistait dans les démarches faites par ses adhérents, dans les réunions auxquelles il prit part avec eux après le semblant d'amnistie dont il a déjà été parlé et principalement dans les propositions recopiées par François de la Chanaz, trouvées dans la poche de Fatio au moment de son arrestation.

Ce que voulait Fatio dans ces propositions destinées à être soumises au Conseil Général, c'était :

1° Qu'aucunes troupes étrangères, savoir de nos chers alliés, ne puissent être appelées, ni introduites dans la ville, sous quelque prétexte que ce soit, sans en avoir auparavant fait opiner et délibérer en Conseil Général.

2° Que les dites troupes, ni la garnison, ne soient employées ni commandées pour violenter, gêner, tenir en bride et assujettir en aucune manière les citoyens et bourgeois de Genève, puisque les dits citoyens et bourgeois composant un peuple libre et absolument souverain doivent, en ce glorieux caractère et dignité, être très-considérés et respectés et principalement de ceux qui sont à leur solde et pour leur service, défense et sûreté.

3° Que le magnifique Conseil des Deux Cents étant le Peuple Représentatif et y en ayant cependant un très grand

nombre d'entr'eux qui ont paru fort contraires et extrêmement opposés aux louables sentiments de la plus grande partie des citoyens et bourgeois ; que pour ce sujet, dis-je, et sans conséquence, le dit Magnifique Conseil des Deux Cents soit grabelé dans la première assemblée générale.

4° Que M. l'ancien Auditeur Pierre Fatio fut incessamment rappelé et rétabli dans le Deux Cents et son mérite bien reconnu et avoué.

Ces quatre propositions bouleversaient le système politique des gouvernants pour mieux faire ressortir les effets de la souveraineté populaire.

Comme l'Assemblée générale dans laquelle Fatio comptait faire prévaloir ses idées ne devait être tenue qu'en l'année 1712, à forme de l'Edit du 26 mai 1707, les gouvernants arrêterent de sévir avec rigueur contre Fatio.

Le lundi 5 septembre 1707, le Magnifique Conseil des Deux Cents résolut unanimement de faire exécuter Fatio dans les prisons, pour raison d'Etat. Cette sentence fut confirmée le lendemain. Dans ce second tour, on arrêta de le faire arquebuser en considération de sa famille et particulièrement de M. le Conseiller Fatio, son frère.

Eu égard à ce dernier, et pour témoigner à ses successeurs ce que le Conseil appelait sa bienveillance, il résolut le 21 septembre de leur abandonner la confiscation des biens du condamné ; la fille en eut le quart et les deux fils les trois quarts. L'hoirie resta chargée d'une somme de 10,000 florins pour les frais du procès, pour l'Hôpital et le fisc.

Aussitôt la condamnation prononcée, les pasteurs Antoine Léger et Antoine Maurice se rendirent à la prison pour préparer Fatio à la mort. Ils consignèrent par écrit les déclarations catégoriques du condamné qui ne cessa d'opposer à ce

qu'on lui reprochait que tout ce qu'il avait entrepris ou voulait entreprendre ne l'était que pour le bien de Genève et de sa Patrie et qu'il ne pouvait ainsi abandonner la cause qu'il avait à soutenir dans l'intérêt du Peuple.

A cinq heures de l'après-midi du 6 septembre 1707, une forte garde entourait le lieu de détention. On vint donner lecture de la sentence prononcée au défenseur des droits populaires; cette cérémonie, si on peut appeler ainsi cet acte de cruauté, fut accompli dans la chambre de l'évêque. Fatio témoigna beaucoup de résignation; il écouta les exhortations pastorales, puis, se mettant à genoux, il fit une prière secrète. De là, on le conduisit dans la cour de la prison où il tomba foudroyé sous les coups d'arquebuse. On arrêta que son corps serait inhumé dans le petit jardin de la prison ou dans un terrain à côté de la salle basse; c'est là que son corps fut placé.

Fatio mourut en homme profondément convaincu de la justesse de sa cause: « Je sens mon âme tranquille, s'était-il écrié, et je pardonne de tout mon cœur à ceux qui me font mourir. » !

Ainsi commencèrent dans la libre Genève une série de violences meurtrières qui devaient tour à tour déshonorer les patriciens et les bourgeois et amener quatre-vingt-dix ans plus tard la honte et la ruine momentanée de la République.

Quelques semaines après ces étranges exécutions, les 400 soldats de troupes suisses qui restaient furent congédiés et les officiers qui les commandaient remerciés et récompensés.

On osa même donner avis officiel de ces exécutions aux Alliés suisses qui se réjouirent de ce que la tranquillité était rétablie.

Mais ce fut de Neuchâtel qu'on reçut avis que les députés

de Berne, les ministres d'Angleterre et de Prusse, blâmaient hautement ces exécutions faites après une amnistie solennellement proclamée. M. de Pesmes, seigneur de St-Saphorin, qui se trouvait à Neuchâtel de la part de l'empereur, tint aussi le même langage.

Beaucoup d'illustres citoyens des Etats voisins unirent leur propres sentiments à ces unanimes et légitimes protestations.

. . .

La Ville de Genève a vengé de nos temps la mémoire de Pierre Fatio en donnant son nom à un quai et à l'une de ses artères. Espérons que Plainpalais donnera celui de Nicolas Lemaitre à l'avenue où il subit le dernier supplice ou le substituera à celui de chemin des Savoises.

L'opinion publique a justifié Fatio comme elle justifiera Lemaitre. L'opinion est si bien la reine du monde, a dit Voltaire, que lorsque la raison veut la combattre, la raison est condamnée à mort.

On peut appliquer à ces martyrs des droits du peuple cette maxime du philosophe Boiste : « Une injustice faite à un seul est une menace faite à tous. »

J'ai consigné dans mon Histoire de Céliguy la belle conduite du pasteur de cette localité M. Des Prez, ami de la famille Fatio.

Il fut censuré par le Conseil de Genève parce qu'il avait prié pour un suspect à l'Etat et qu'en faisant de la sorte, il avait agi contre son devoir et contre son serment.

Ce respectable ecclésiastique, pour ne pas mourir de faim, dut demander pardon à Dieu et à la Seigneurie.

M. Paul Lullin, dans son second rapport sur l'ancienne résidence de l'évêque, convertie en prison à partir de la

Réforme, rapport qui traite des découvertes faites lors de la démolition de cet ancien édifice de Genève, opérée de 1840 à 1841, cite dans la nomenclature des objets découverts des débris humains trouvés dans un caveau comblé connu sous le nom d'oubliettes.

Il nous apprend que lorsque les ouvriers eurent atteint ce bizarre massif de maçonnerie et déblayé les abords des nombreux planchers superposés on se trouva en présence d'environ cinq pieds de débris et de terres déjà remuées.

C'est là qu'on découvrit deux cercueils placés l'un à côté de l'autre et entourés de chaux. Le sapin non raboté qui les formait était assez intact et avait encore son élasticité ; une grande quantité de charbon entourait les corps, comme si l'on eût eu l'idée qu'ils seraient peut-être exhumés un jour et que dans cette prévoyance on eut désiré prolonger leur conservation. C'est en effet ce qui a eu lieu, car tous les membres occupaient encore leur position naturelle et l'on pouvait aisément reconnaître qu'aucun d'eux ne manquait.

Nous nous hâtons, ajoute Ad. Lullin, de les faire transporter à l'Hôpital, afin de les soumettre, avec le respect dû à ces débris d'un autre âge, au savant examen de quelques-uns de nos docteurs.

Ceux-ci ont constaté que ces corps avaient appartenu à des hommes d'âge mûr et pouvaient avoir été enterrés depuis un siècle au moins ; une balle en plomb a été retrouvée sous le cou de l'un des cadavres. De telles données, rapprochées des détails dans lesquels entrent quelques-uns des documents de notre histoire du siècle dernier, ne nous ont laissé aucun doute que ce corps ne fut celui de Pierre Fatio, cette malheureuse victime de nos troubles politiques en 1707. Quand à l'autre cadavre, nous avons conjecturé que ce pouvait être celui de Nicolas Lemaitre pendu quelques jours

avant la mort de Fatio, mais que, vu les circonstances, on aura jugé prudent d'enterrer à côté de lui dans ce lieu secret. L'inhumation régulière de ces ossements dans le cimetière de Plainpalais a suivi immédiatement notre vérification.

. . .

Messieurs et chers collègues,

Vous venez d'entendre le récit des actes sublimes d'abnégation et de courage, par lesquels Pierre Fatio, Nicolas Lemaitre ainsi que leurs adhérents ont consacré leur existence au service de leurs semblables, et, plus spécialement, pour le bien futur de leurs concitoyens.

Quel exemple de fermeté et de patriotisme !

Et nous, continuateurs de leur œuvre — nous qui travaillons encore à l'extension des droits populaires, à l'affranchissement matériel, moral et intellectuel des individus, pourquoi nous laisserions-nous affaiblir ou dominer par le découragement ?

Aurions-nous perdu la foi en notre œuvre, la fixité dans nos principes, pour renoncer de gaité de cœur, à créditer de notre confiance ceux qui travaillent à notre relèvement et à la réalisation de nos espérances.

Reportons-nous, mes chers collègues, à la terrible année 1707 et, pénétrés de cette foi ardente qui anima les martyrs de la sainte cause de la Liberté, resserrons de plus fort les liens qui nous unissent.

Soyons un exemple de constance patriotique si nous voulons gagner le cœur de la jeunesse et lui inculquer avec l'amour de la Patrie, le dévouement à la chose publique.

Sachons bien que le relâchement conduit inévitablement à la faiblesse, à l'inertie, au désœuvrement.

Sachons bien que le marasme politique nous ferait tomber dans le dégoût de notre propre liberté et c'est alors que nos adversaires sauraient profiter de cette situation pour détenir les rênes de l'Etat et nous ramener insensiblement au temps de nos très honorés et magnifiques seigneurs, c'est-à-dire au règne de la servitude coiffée d'une apparence de liberté.

Retrempons donc notre ardeur civique dans notre union, dans notre foi politique, dans nos espérances communes, afin que la Liberté n'ait plus jamais à se voiler la face sur le sol de cette République genevoise qui a produit jusqu'ici tant de valeureux champions du progrès et tant de martyrs pour la noble cause de l'extension des droits du Peuple.

C. F.-B.

LA
RÉPUBLIQUE DE GENÈVE

d'après Pierre Davity.

M. Albert de Montet m'a fait remarquer un jour, parmi les livres de sa riche bibliothèque, le traité de géographie de Pierre Davity, daté de 1613. On y trouve quelques pages sur la république de Genève, que je lus avec intérêt. Cette lecture attira mon attention sur cet ouvrage oublié, et je fis à ce sujet quelques recherches, dont je vais résumer les résultats.

L'exemplaire de M. de Montet est celui de la première édition, que je n'ai vue citée nulle part. J'ai trouvé à Genève des exemplaires de quatre éditions postérieures de l'ouvrage de Davity : celles de 1648, 1655, 1660 et 1665 ; en outre, deux volumes dépareillés de l'édition de 1643. Je cite les autres éditions d'après les auteurs qui les ont mentionnées : Weiss, dans l'article DAVITY de la *Biographie universelle* (tome X, publié en 1813) ; A. Jadin, dans l'article DAVITY de la *Nouvelle biographie générale* (tome XIII, publié en 1855) ; Barbier, dans le *Dictionnaire des anonymes* ; Brunet, dans le *Manuel du libraire* ; M. Louis Delavaud, dans le *Bulletin de la Société de géographie de Rochefort*, année 1879 ; etc. Je suis arrivé à établir la série des éditions ainsi qu'il suit, sauf erreur ou omission :

•

Les Estats, Empires et Principautez du Monde, representez par la description des pays, mœurs des habitants, richesses des provinces, les forces, le gouvernement, la religion, et les Princes qui ont gouverné chascun estat, par le sieur D. T. V. Y., gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy. A Paris. chez Olivier de Varennes, rue Saint-Jacques, à la Victoire. 1613.

Un volume de 1396 pages in-4° ; plus 10 feuillets pour les titre, table et avant-propos : et 76 pages pour un Discours de l'origine de toutes les religions (*c'est-à-dire de tous les Ordres religieux*) et un traité de l'origine des Ordres militaires.

(*Bibliothèque de M. Albert de Montet, à Chardonne.*)

Les Etats, empires et principautés du monde. . . . par le sieur D. T. V. Y. Saint-Omer. 1614, in-4°.

(*Edition citée par Barbier.*)

Les Estats, empires et principautés du monde. . . . par le sieur D. T. V. Y. Paris, 1616, in-8°.

(*Catalogue de la Bibliothèque cantonale vaudoise.*)

Les Etats, empires et principautés du monde. . . . par le sieur D. T. V. Y. Genève, P. Aubert, 1619, in-4°.

(*Edition citée par Barbier.*)

Les Estats, empires, royaumes. . . ensemble les origines de tous les chevaliers et ordres militaires institués par les empereurs, roys et princes chrétiens, avec leurs blazons et devises. Saint-Omer. 1621-22. deux volumes in-folio.

(*Edition citée par la Grande Encyclopédie, article DAVITY.*)

Les Etats, empires et principautés du monde. . . . par le sieur D. T. V. Y. Paris. 1626. in-folio.

(*Edition citée par Weiss et Jadin.*)

Les Etats, empires et principautés du monde. 1630, in-folio.

(*Edition citée par le Bulletin de la Société de géographie de Paris, année 1879, XVII, 359.*)

Les Etats, empires et principautés du monde. . . . par le sieur D. T. V. Y. Rouen, 1633, in-4°.

(Edition citée par Barbier.)

Le monde, ou la description de ses quatre parties, avec tous ses empires, royaumes, estats et républiques. Paris, 1637, cinq volumes in-folio.

(Edition citée par Brunet.)

Description de l'Univers, revue et augmentée par François Ranchin. Paris, 1643, cinq volumes in-folio.

(Edition citée par Quérard. Jadin, qui la cite aussi, ne lui attribue que trois volumes ; ce qui doit être une erreur.)

Les Estats, empires et principautés du monde. . . . dernière édition, revue et augmentée par le sieur D. T. V. Y. Genève, 1648 ; un volume de 1869 pages in-8°, plus 12 feuillets pour les titre, épître dédicatoire, avant-propos et table ; 20 feuillets à la fin, pour une table alphabétique.

Cette édition reproduit, je n'en doute pas, le texte de l'édition de 1626. C'est ce qui se voit par toutes les dates citées çà et là, qui ne sont jamais postérieures à l'année 1626, notamment dans le discours de l'Etat de l'Eglise, où l'auteur parle de l'ambassade du cardinal-légat Barberini, qui vint en France en mai 1625, et « fut à la cour jusqu'au mois de septembre, auquel temps il prit congé du roi à Fontainebleau ; et du depuis, il est passé en Espagne à ce printemps. . . »

Archontologia cosmica. Francfort, 1649, trois volumes in-folio.

C'est une traduction latine de l'ouvrage de Davity, par Louis Godefroy, citée par Weiss. A cette époque, la langue latine était encore la langue internationale ; et pour répandre un ouvrage et le faire lire dans les pays étrangers, on le traduisait en latin.

D'après M. Louis Delavaud, une première édition de cette

traduction, œuvre de Ludwig Gottfried (Lud. Gothofredus) aurait déjà paru en 1638 ; et d'après M. Adolphe Rochas (*Biographie du Dauphiné*. 1861), il y aurait encore une autre édition de l'*Archontologia*, Paris, 1660, in-folio.

Les Etats, empires et principautés du monde. Rouen. 1649, in-4°.

(Edition citée par le Bulletin de la Société de géographie de Paris, année 1879. XVII. 359.)

Nouveau théâtre du monde, contenant les Etats, empires, royaumes et principautez. . . par le sieur D. T. V. Y., avec un nouveau supplément. Paris, 1655, deux volumes in-folio de 1414 pages (la pagination se suit du premier volume à l'autre) outre 4 feuillets pour les titre, épître dédicatoire et table.

Le monde, ou la description générale de ses quatre parties, avec tous ses empires, royaumes, estats et républiques par Pierre Davity, seigneur de Montmartin, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy ; et dans cette nouvelle édition, revu, corrigé et augmenté tant pour les descriptions géographiques que pour l'histoire, par Jean Baptiste de Rocolles, conseiller et aumosnier du Roy. et historiographe de sa Majesté. Paris, 1660, six volumes in-folio.

Le premier volume a 584 pages pour un *Discours universel, comprenant la connaissance générale du monde céleste et terrestre* ; au commencement, des feuillets non paginés pour la préface, la vie de Pierre Davity et d'autres pièces liminaires ; et à la fin, d'autres feuillets non paginés pour une table. L'Asie remplit le tome II, 1017 pages. Le tome III a 660 pages pour l'Afrique, 208 pour l'Amérique. L'Europe remplit les tome IV, 949 pages ; V, 742 pages ; VI, 1216 pages. Au commencement et à la fin de chacun de ces cinq volumes, on trouve, comme au premier, des feuillets non paginés.

Les Etats, empires, royaumes et principautés du monde, par le sieur D. T. V. Y., gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy, entièrement revu, corrigé et augmenté en cette dernière édition. Genève, 1665, un volume de 930 pages in-folio, outre 4 feuillets, pour les titre, épître dédicatoire et table; et 13 feuillets à la fin pour une table des choses plus mémorables.

M. Louis Delavaud indique d'autres éditions encore; mais il n'en donne que les dates: 1625, 1627, 1628.

Il est possible que telle ou telle de ces éditions ne soit qu'un trompe-l'œil: le titre peut-être a été seul réimprimé, et le millésime changé; tandis que le corps du livre ne serait que celui d'une vieille édition dont il restait des exemplaires à écouler (1).

Dans ces éditions successives, l'œuvre première de Davity a été remaniée plusieurs fois, et largement développée. Davity lui-même, à deux reprises au moins, a remis à jour son texte primitif: dans l'édition de 1626, dont j'ai parlé plus haut, et dans celle de 1637, qui ne parut qu'après sa mort. La préface du quatrième tome de l'édition de 1660 dit à ce sujet: « Lors du décès de Davity, arrivé en mars 1635, l'Afrique, l'Amérique et l'Asie, avaient été entièrement composées et fournies. Quant à l'Europe, il en avait la copie prête, sauf l'entière description de la France, avec les terres

(1) Aux juges difficiles qui trouveraient à redire à la bibliographie que j'ai essayé de dresser, parce qu'elle est en grande partie faite de seconde main, je répondrai que j'ai vu les éditions les plus importantes, la première et les dernières; l'énumération des éditions intermédiaires pourra fournir un cadre et un répertoire utiles au savant qui, mieux placé que moi, se trouvera en mesure de faire la bibliographie complète et raisonnée d'un livre qui a été beaucoup trop oublié et négligé depuis deux siècles.

qui doivent être censées de son corps. » Les titres, et les tables ou les préfaces des éditions de 1643 et de 1660, indiquent la part que Ranchin et Rocoles ont eue dans les additions et remaniements dont elles ont été l'objet.

Citons enfin deux réimpressions qui ont été faites, de nos jours, de quelques chapitres de l'œuvre de Davity et de ses continuateurs.

Le libraire Gay a publié : DAVITY. *Liste et origine de tous les ordres de chevalerie, militaires et civils, institués par les papes et par les princes chrétiens jusqu'à la fin du XVI^e siècle.* Turin, 1875, in-8°.

L'abbé Valentin Dufour, dans sa *Collection des anciennes descriptions de Paris*, publiée à Paris (librairie Quantin) de 1878 à 1883, a fait figurer sous le numéro 10 : *La Prevosté de Paris*, par Davity ; *Paris et l'Isle de France*, par Ranchin ; *L'Isle de France*, par Rocoles (1).

On trouve une notice biographique sur Davity en tête du premier volume de l'édition de 1660. A titre de poète. — Davity avait publié dans sa jeunesse un recueil de prose et de vers : *Les travaux sans travail*, — il a eu un article dans la *Vie des poètes français* de Guillaume Colletet. On sait que le manuscrit de cet ouvrage a été brûlé en 1871, au milieu des incendies allumés par les gens de la Commune. Mais avant ce désastre, la notice de Colletet sur Davity avait été copiée ; M. Mazon l'a publiée dans ses *Petites notes ardéchoises*. De nos jours, M. de Gallier (*Les Tournonnois dignes de mémoire*, lettres au *Journal de Tournon*, Paris, lib. Rouquette, 1878) a écrit sur Davity quelques pages intéressantes.

(1) M. le baron de Grenus a inséré dans ses *Glanures* (n° 4. Genève, 1830) une grande partie du chapitre de la *Description de l'Europe*, qui est intitulé : *République de Genève*, d'après l'édition de 1660. Il y a joint quelques notes.

Avec tout cela, la biographie de Davity est encore à faire (1).

Il y aurait lieu aussi de faire des recherches sur son livre, pour en dégager les parties originales, et celles que Davity a tirées de bons mémoires manuscrits. En effet, une grande partie de son ouvrage est empruntée à d'autres écrivains, qu'on aimera mieux aujourd'hui lire eux-mêmes, et sans son intermédiaire, en sorte que ses extraits n'ont plus de valeur, tandis que ce qui vient de son éstoç mérite attention.

Les auteurs qui dans notre siècle ont parlé de Davity sont d'accord à traiter sévèrement son ouvrage. Écoutons-les : *C'est un livre fort au-dessous du médiocre*, lit-on dans le Nouveau Dictionnaire historique de Chaudon et Delandine, Lyon, 1804; et cette phrase a été copiée dans le Dictionnaire historique de l'abbé de Feller, Paris et Lyon, 1821. C'est une *compilation très médiocre*, dit Weiss; une *compilation mal choisie*, dit Jadin. Et Larousse : *Davity ne produisit que des œuvres médiocres*. Brunet enfin, après avoir cité *Les travaux sans travail* : « On recherche peu ce volume dit-il, et encore moins les autres ouvrages de l'auteur, parmi lesquels se trouve une mauvaise compilation intitulée : *Le Monde, ou la description de ses quatre parties*. . . »

Weiss, le bibliothécaire de Besançon, l'ami de Charles Nodier, était un homme d'esprit, qui savait lire et juger; et

(1) M. André Lacroix a publié (*Bulletin de la Société d'archéologie de la Drôme*, IV, 101) une lettre du 26 novembre 1588, adressée à Davity par son père :

« Vous ne sçavez menüsser que de vous en'uyr, et laisser l'estude, aussitost que vous n'avez ce que vous demandez... il faut que je vous dye qu'il n'y a argent qui vous puisse suffire, et faudroit ordinairement un monnoieur après vous... »

C'est un piquant épisode de la jeunesse de Davity; il faisait ses études à Paris, et il les faisait bien. Son père voyait les choses trop en noir.

je regrette d'être en désaccord avec lui. Quant aux autres, je n'hésite pas à croire qu'ils ont condamné notre auteur, les yeux fermés, sans l'avoir lu. Le fait est que l'ouvrage de Davity et de ses continuateurs, qui en son temps a eu un grand et long succès, peut encore être feuilleté avec agrément, et consulté avec profit. On en jugera par les deux fragments que je lui emprunte ; ce sont deux descriptions de Genève (1).

La première, qui est tirée de l'édition de 1613, est de Davity lui-même, qui avait voyagé avant d'écrire, et qui notamment était venu en Suisse, comme le prouve ce passage :

« Il ne faut parler du pays des Suisses comme d'une contrée riche et abondante de toutes choses. veu que son assiette l'empesche de pouvoir estre tel; et son naturel faict qu'on doit encore l'estimer beaucoup de ce qu'il est capable de nourrir tous ses habitants. . . . Mais pour dire quelque chose de ce dont ils peuvent tirer du profit, pour ce que *dans la qualité du pays, je l'ay marqué comme en passant*, je diray seulement qu'ils tirent quelquefois beaucoup d'argent de la nourriture du bestail et de leurs pasturages. . . ».

Le fait de ces voyages de Davity montre ce qu'il faut pen-

(1) On peut les comparer avec deux autres, du même siècle. J'ai publié la première, qui est du temps du roi Henri IV, dans le tome XXII des *Mémoires de la Société genevoise d'histoire*, d'après un manuscrit de l'époque, qui appartient à cette Société : et j'ai réimprimé la seconde, d'après l'*Europe vivante* de S. Chappuzeau (1666) dans l'*Almanach de la Suisse romande* de 1886.

M. Edouard Rod a connu les deux descriptions de Genève que j'ai extraites de Davity ; il a cité et commenté ce vieil auteur, en faisant à son tour un tableau de notre ville, pour le bel ouvrage illustré : *Les capitales du monde*, Paris, 1892.

ser du mot de *compilation* qu'on a appliqué à son ouvrage ; il n'est juste que pour certaines parties seulement.

Davity connaissait par lui-même la France, l'Italie, l'Allemagne et les Pays-Bas ; et pour d'autres contrées, l'Angleterre par exemple, il a eu de bons mémoires.

L'esquisse que Davity avait tracée de Genève et de ses habitants, n'était pas faite, le lecteur le verra bien, pour les contenter. Quand notre auteur donna plus d'étendue à son ouvrage, en préparant l'édition de 1637, il remplaça le court chapitre : *La République de Genève*, de la première édition, par un autre tout différent, et beaucoup plus développé : C'est sans doute un Genevois qui le lui a fourni, et Davity n'a fait que retoucher çà et là son manuscrit. Je cite ce second morceau d'après les éditions de 1643 et 1660 ; j'y ai fait des coupures ; et comme au premier, j'y ai ajouté quelques notes.

EUGÈNE RITTER.

I

LA REPUBLIQUE DE GENEVE

(1613)

La ville de Geneve, comprise (1) dans la Savoie, est fort ancienne, veu que Cesar mesme en a faict mention au premier livre de la guerre des Gaules, assurant qu'il y avoit un pont, passant outre le Rhosne, qui de son temps estoit sous la puissance des Suisses. La situation de ceste ville est plaisante; et du costé où le Rhosne sort de ce grand lac, qu'on nommoit anciennement le lac Lemman, elle est basse: mais depuis cela, elle est eslevee sur une petite montagne.

Il y a à Geneve encor comme deux villes, au milieu desquelles on void passer le Rhosne, sur lequel il y a un pont qui les conjoint. La grande ville est du costé du Midy, et la petite du Septentrion.

Les Allemans l'appellent Genf.

Le terroir d'aupres de Geneve est de bon raport, veu qu'il produit du bled, du vin, des raves, des melons, toutes sortes de legumes, de l'orge, du foin et de l'aveyne. Ses

(1) Semblablement, dans le *Thresor de la langue françoise*, tant ancienne que moderne, de Nicot (1606), l'article GENÈVE est conçu en ces termes : GENÈVE, *ville de Savoie. prochaine des Suisses*, Geneva.

fruits ordinaires sont des noix, des pommes, des poires de plusieurs sortes, des guignes et des cerises, des meures noires et blanches, des chataignes et des amandes ; mais il y vient fort peu de figues. L'air y est bon et sain ; et l'hiver n'y est si fascheux qu'en Allemagne, ny l'esté si importun qu'en plusieurs lieux de Dauphiné (1). Dans le lac de Geneve on prend de beaux poissons de fort bon goust, principalement des truites saumonees qu'on porte à Lyon et ailleurs, et dont on fait si grand estat comme de la plus delicate viande qu'on puisse manger.

Les habitans de Geneve sont assez grossiers en leurs mœurs et façons de faire ; mais ils ont l'esprit bon, et se savent assez bien conduire en leurs affaires. Ils n'ayment guiere de voir des estrangers dans leur ville, principalement si l'on a le moindre soupçon qu'ils sont catholiques. Ils les plument aussi dans les hosteleries le mieux qu'il leur est possible. Ils se sont un peu apprivoisez avec les François depuis que le Roy estoit en Savoye, et que demandant le sien avec les armes en la main, il les garantit de beaucoup de dommages qui leur pouvoient arriver, principalement du fort Sainte-Catherine qui fut rasé.

Les femmes y font plus les chastes qu'en lieu du monde, et toutefois quelques-unes ne laissent de faire l'amour en cachette. Tout le monde se met sur la gravité et la retenue.

(1) Davity parait avoir emprunté quelques traits de ce tableau à la *Chorographie ou description du lac Lemman et lieux circonvoisins*, par Jacques Goulart. Senebier (*Histoire littéraire de Geneve*, II, 176) donne à cet opuscule la date de 1609. Ce morceau de Goulart a été inséré dans l'*Atlas de Mercator* ; en français (style de l'époque) dans celle de 1613 ; en latin, dans celle de 1623. C'est d'après ce dernier texte que M. Louis Dufour-Vernes a traduit ce chapitre en français moderne ; il a publié son travail dans l'*Almanach de la Suisse romande*, 1883.

Les gens de qualité qui se meslent de parler françois le parlent aussi mal qu'il est possible. Le menu peuple parle savoyard. Ils vont tous vestus fort modestement, et la coutume est qu'il n'y a point d'excez aux habits comme ailleurs. Aussi, s'ils se mettoient sur cette despence, leurs revenus au bout de l'an seroient fort petits.

C'est chose assuree que les Genevois ne sont guiere riches, et c'est tout ce qu'ils peuvent faire que de s'entretenir avec beaucoup de peine en une honneste liberté. Et n'estoit leur grand travail à imprimer des livres de toutes sortes, et à inventer, et faire force draps de soye, cette Republique seroit aussitost pauvre et abbatue. Puis ils usent d'un bon moyen de se maintenir avec quelques moyens, veu que l'espargne y est extremement pratquee, et c'est aussi presque leur plus grand revenu. Ils envoient aussi dehors de bons fromages, des chapons gras, et du fil d'or bien travaillé.

La ville de Geneve est bien fortifiée, et fournie d'artillerie et de toute sorte de munitions de guerre. On y fait ordinairement bonne garde; et sitost qu'un estranger y arrive, on espie ses actions, et l'on prend garde à tout ce qu'il fait. Que si quelqu'un estoit si hardi de s'aller promener autour des murailles pour les considérer, outre qu'on ne luy en permettroit longuement la veüe, il seroit tout aussitost mis en prison, et en danger de perdre la vie. Il y a un Arsenal, pres la Court, qui est garni de toute sorte d'armes, et pourveu de tout ce qui peut estre necessaire pour soustenir un long siege.

Il y a à Geneve une Court, où s'assembtent tous les jours vingt-cinq Senateurs pour les affaires de la Republique. Mais on a remarqué qu'ils ne font guiere bonne justice à Geneve à un estranger qui demande quelque chose à un des

habitans du lieu, de sorte que tous s'en retirent malcontents, lorsqu'ils y ont quelque affaire de cette sorte (1).

Si quelqu'un desire sçavoir les statuts et loix de cette Republique, il y en a livre nouvellement imprimé à Geneve (2), qui pourra contenter les curieux.

Ceux de Geneve font profession de la nouvelle opinion, et n'ont aucun exercice de la religion catholique; ains leur ville est la retraicte de ceux qui sentent mal de la foy, et une vraye pepiniere de Ministres, qui vont de là aux autres contrees. Chacun sçait assez comme cette ville, jadis siege de tant de bons Evesques, receut Calvin l'an 1539, et l'ayant recogneu pour chef, embrassa son opinion, et depuis s'y est tellement confirmee qu'il semble impossible qu'on arrache jamais l'heresie de cette ville par moyens humains, si ce n'est en exterminant tous ses habitans (3). Mais de mesme que le premier est insupportable, le second est du tout cruel. Il en faut laisser le remede à Dieu, qui fait bien des chose plus merveilleuses.

(1) De ce reproche que fait Davity à la justice de Genève, on peut rapprocher une remarque analogue que Jean-Jacques Rousseau a faite au livre VII des *Confessions*, dans le récit de son séjour à Venise :

« Je savais que l'usage constant des nobles vénitiens est de ne jamais payer, de retour dans leur patrie, les dettes qu'ils ont contractées en pays étranger : quand on les y veut contraindre, ils consomment en tant de longueurs et de frais le malheureux créancier, qu'il se rebute, et finit par tout abandonner, ou s'accommoder presque pour rien. »

(2) Davity veut parler sans doute de l'édition publiée en 1609 des *Ordonnances ecclésiastiques de l'Eglise de Genève*.

(3) Dans le traité conclu à Joinville, le 31 décembre 1584, entre Philippe II. roi d'Espagne, et les ligueurs, il est dit des hérétiques : « Seront poursuivis ceux d'entre eux qui ne se voudront reconnoistre et remettre sous l'obéissance de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, à toute outrance, et jusqu'à les anéantir du tout. » Dumont. *Corps diplomatique*, IV, 442.

II

REPUBLIQUE DE GENEVE

(1637)

La ville de Genève, nommée par Jules Cesar *Geneva*, puis *Aurelia* par l'Empereur Aurélian, qui l'embellit et répara (1), reprit, aussitost après, son ancien nom, bien qu'en nostre siècle ceux qui font les suffisans en latin, la nomment encor *Aurelia Allobrogum*, pource qu'elle est au pays des Allobroges, au lieu que les François l'appellent simplement Genève, de mesme que ceux du pays ; et les Alemands et Suisses, Genff.

Elle est divisée par le Rhosne en deux parties inégales, dont la plus grande se nomme la ville, et l'autre le fauxbourg de S. Gervais, et les deux sont attachées par trois ponts de bois, sans qu'on face toutefois estat que du grand et principal, sur lequel on passe ordinairement. Sur le dernier de ces ponts, proche de la boucherie, on fait la poudre à canon ;

(1) Léonard Baulacre, dans une de ses dissertations (*Œuvres*, publiées par Ed. Mallet, Genève, 1857, tome premier, pages 293 et suivantes) a montré qu'on a mal à propos appliqué à Genève (*Genava*) ce que les historiens ont dit de la ville d'Orléans, qui s'appelait *Genabum* au temps de César, et qui, rebâtie par Aurélien, a pris le nom de cet empereur.

mais les deux autres sont accompagnez de divers moulins, de plusieurs maisons et boutiques d'ouvriers et d'artisans. Au milieu des deux ponts, on voit une Isle, avec une tour qu'on tient avoir esté bastie par Cesar, où ceux de Genève tiennent grande quantité de munitions de guerre. On voit encor en cette Isle plusieurs autres maisons, principalement celle qu'on nomme *le poids du bled*, où l'on pèse tout le grain de la ville qui doit estre moulu. Au bout du premier pont, du costé de la grande ville, on voit la Maison de la Monnoye, avec son horloge.

La grande ville est divisée en haute et basse, dont la haute est habitée par des gens de lettres, de justice, et estrangers, et par les libraires ; la basse a deux belles rues pleines et couvertes, par lesquelles on peut aller en tout temps sans estre mouillé, et c'est là que se tiennent les orfèvres, drapiers, marchands et artisans ; et la troisieme rue qui n'est point couverte, est pour les chevaux et charrettes, et garnie, tant d'un costé que d'autre, de bancs pour les artisans. Quant aux rues qui sont entre le haut et le bas de la ville, où l'on voit presque partout comme une espèce de degrez, pour soulager ceux qui montent ou descendent, elles sont pour la plupart peuplées de massons, charpentiers, veloutiers, passementiers, et semblables gens.

Il y a bien de belles places, comme celle du Marché du bled, où sont les mesures de la Ville, la Fusterie, le Moulard, qui est la place du marché, où est la Hale où l'on pèse toutes les marchandises qui entrent dans la ville, et la place de Saint-Gervais.

Les maisons y sont grandes, et la plupart de pierres de taille, hautes de cinq ou six estages, et fort claires.

Il y a quatre églises, qu'ils appellent temples, dont le principal est celui de S. Pierre, autrefois église cathédrale,

avec quatre tours fort hautes, en une desquelles est l'horloge, de mesme qu'en une autre où l'on pose des sentinelles la nuit, et où il y a quelques canons. Ce temple est plus grand que tous les autres, et plus beau par dedans que par dehors ; mais les habitants en ont abbatu ou effacé les images, et l'on n'y voit plus que les pierres des sépulchres de quelques cardinaux, évesques et autres, avec leurs épitaphes.

L'une des plus belles pièces de Genève, c'est la Maison de Ville, superbement bastie à neuf, ayant à sa porte quatre colonnes de marbre noir, avec les armoiries de la ville au-dessus. On y voit, après, une belle montée sans degrez, toute pavée, et si large qu'on y peut mener une charette jusqu'au plus haut de la maison. Au bas de cet escalier, il y a un cachot, où l'on met les prisonniers après les avoir condamnez, pour les mener au supplice ; et dans une sale, on voit un crocodile et un ichneumon pendus, et douze urnes antiques pleines de cendres, qu'on trouva avec plusieurs autre antiquitez, lorsqu'on agrandissoit les fossez. Contre la muraille de la chambre où les Sénateurs s'assemblent, il y a sept juges peints, dont celuy qui est au milieu n'a qu'une main, et les autres six sont tout-à-fait sans mains.

Le Collège est encor une belle pièce, tant pour ce qu'il est séparé de la ville en un lieu haut qui a sa vue sur le lac, qu'à cause de ses bastiments. Il y a une grande cour à l'entour, et d'un costé les jardins pour les professeurs, de l'autre neuf classes ; puis au-dessus, une sale où les escoliers s'assemblent pour ouyr les exhortations qu'on leur fait tous les samedis. On voit au-dessus une belle bibliothèque, avec le logis du Principal et des Professeurs en grec, hébreu et philosophie ; puis une autre cour, avec les jardins des Régens, et leurs maisons, le tout clos séparément de muraille.

On y voit aussi le grand Hospital, où l'on reçoit et nourrit en passant toute sorte de personnes, de quelque religion et qualité qu'elles soient, et où les malades, voire mesme leurs ennemis Savoyars, sont traitez jusqu'à ce qu'ils soient guéris. Hors de la ville, près de la Colovrenière, on en voit un autre, nommé l'Hospital morveux, avec plusieurs autres petits bastimens, où l'on loge les infects en temps de peste. Le grand cimetière est là mesme, et non guière loin de là le bastiment de la Colovrenière, fait nouvellement (1), où l'on s'exerce à tirer de l'arquebuse, du mousquet et de l'arbaleste.

Au bout du plain Palais, on trouve hors la ville la maison du pont d'Arve, et le pont couvert, basti sur cette rivière avant qu'elle entre dans le Rhosne, ayant pour soustien de grosses colonnes de pierre. Du costé de la porte de Rive, on voit encor un autre bastiment fait de nouveau pour le jeu de l'arc, en un lieu proche du lac, dit le pré l'Evesque.

Cette ville avoit autresfois de belles murailles de bois ; mais elles ont depuis esté transformées en bonnes murailles de pierre, accompagnées de bons fossez, rempars et bastions.

Pour conclusion, cette ville est des mieux assises, comme ayant du costé de la Savoye un beau vignoble, et des montagnes d'où viennent les bons bleds ; du costé du pays de Vaux et du Bailliage de Gex, des vignes et de belles prairies,

(1) On lit dans le Registre du Conseil, du 28 décembre 1616 : Les tireurs au jeu de l'arquebuse ont présenté requeste à ce qu'il plaise à Nos Seigneurs que la maison du dit jeu ne tombe en ruine. Arresté que la Seigneurie fournira pour la réparation de la dicté maison la somme de 3,000 florins, outre les pierres de taille pour les arcades, commettant M. le Syndic Dansse et M. Barillet pour tenir la main au dict bastiment et en mesnager la despense.

d'où vient qu'elle en a de bons fromages ; d'un autre costé, le lac ; et du midy, une vue bornée d'une enceinte de montagnes, d'une rivière, et de beaux jardins, outre le vignoble et les prairies. Au dehors de chaque porte, il y a de belles campagnes, où l'on se va promener tant à pied qu'à cheval ; puis, outre ces commoditez, elle a celle de sçavoir tous les mardis des nouvelles de France, Alemagne, Angleterre et Italie, à cause de la communication que les gens de lettres et marchands ont avec les estrangers ; de sorte qu'ils sont advertis dans peu de jours de tout ce qui se passe en la plus grande partie de l'Europe.

Pour le regard de son lac, que les Latins ont nommé Lemanus, les Alemans et Suisses le nomment Genfersée, c'est-à-dire lac de Genève ; et ceux des environs tantost lac de Morges, tantost de Lausanne, de Thonon, d'Evian et de Vevay, selon l'endroit de ces villes qui sont le long de son bord. Il porte de grands commoditez à Genève, tant par le moyen du commerce, qu'à cause qu'il défend la ville du costé de la porte de Rive. Il y a des ports et descentes aysées au nombre de seize, dont il y en a trois dans la ville, à sçavoir Longemale, le Moulard et la Fusterie. A une portée de mousquet du port de la Fusterie, on voit l'Isle où la Seigneurie tient quelques galères (1), et les moulins pour battre la poudre ; et prez de là le réservoir à poisson, qu'ils nomment la Serve, où les pescheurs gardent du poisson, afin que s'il survient quelque personne de marque, on la puisse traiter honorablement par le moyen de ces truites.

Au milieu du lac, vis à vis des Eaux-Vives, il y a une grosse pierre eslevée par dessus l'eau, nommée la pierre de

(1) Deux ou trois galères bien armées, est-il dit plus loin, afin de rembarrer ceux qui les voudroient attaquer de ce costé-là, et mesme aller en course au besoin.

Neyton, jadis de Neptune auquel on y sacrifioit autrefois, selon quelques-uns, ou portant selon quelques autres le nom du traistre Neyton ou Nyton, qui prétendant de faire prendre la ville par le lac, eut la teste trenchée sur cette pierre.

L'air de Genève est fort sain, principalement à cause du vent de bize, qui est véhément du costé du lac, et rend la ville plus sujete au froid ; mais en récompense purge l'air et emporte toutes ses infections. Les eaux rendent aussi la ville fort nette, outre le soin ordinaire qu'on a d'oster l'ordure des rues. Ils ont aussi de fort bonnes eaux pour se rafraichir, de mesme que force bois et charbon pour se chauffer ; et près de Genève, au village de Coligny, il y a une source d'eau tiède, qui passe par le soufre et l'alum, qui guérit la gale et les ulcères, tant des hommes que des bestes.

Le pays circonvoin, dont une partie obéyt à ceux de Genève, porte de très bon fromage en assez grande quantité, de mesme que toute sorte de légumes, et de fort bon vin blanc et rouge, nommé Servagnin, qui est du plant de Beaune. Il abonde encor en foin, et produit quantité de nois, cerises, prunes, pommes, poires, principalement de bon Chrestien d'Ilyver et d'Esté, des capendus ou courpendus, amandes, figues et grenades. On y a bien des oliviers par rareté, mais ils ne portent aucun fruit. Il s'y nourrit beaucoup de bestial, dont la chair est parfaitement bonne, et surtout on fait estat de leurs chapons gras, qui sont du meilleur goust du monde, de mesme que ceux de Nyon au pays de Vaux, et beaucoup plus agréable que celui des chapons du Mans, dont on fait si grand estat à Paris : de sorte qu'on envoie de ces chapons de Genève en France et en Allemagne, jusqu'à Francfort.

Ils ont dans le lac des poissons de diverses espèces,

comme brochets, perches, besoules (qui sont comme lavarets) et truites, dont quelques-unes pèsent octante, voire cent livres, et sont envoyées à Lyon, Grenoble et Chambéry ; mais celles du Rhosne sont meilleures que celles du lac. On y trouve aussi des loutres, qui se prennent principalement lorsqu'il y a gros orage, pour ce que les ondes les jettent au bord. Mais ils tiennent pour la perdis du lac le poisson qu'ils nomment milecanton, qui n'est pas plus long qu'une épingle ordinaire, tellement qu'on en peut manger cinquante en un morceau ; mais on ne sçait que c'est ailleurs, pource que cette espèce ne se peut transporter comme le gros poisson, combien qu'on vende parfois à Lyon une sorte de petit poisson fort délicat, venant de Genève, sous le mesme nom de milecanton, et que plusieurs tiennent à Grenoble que celui qu'on y porte sous le nom d'Aveyne soit mesme chose.

Les Genevois sont courageux, modestes, francs et de bon esprit, et réussissent aux arts auxquels ils s'employent. Ils ayment la liberté plus que gens du monde, et choysiroient toujours plustost de mourir que de la perdre. Ils sont du tout gracieux et courtois aux estrangers, de quelque religion qu'ils soient, et tellement respectueux à l'endroit de ceux qui ont tant soit peu d'apparence, qu'encor qu'ils ne les connoissent pas, ils les saluent, et leur rendent force honneur en les rencontrant par les rues. Ils ont une grande bonté, non niaise, mais louable, qui ne les empesche pas d'estre fort accorts en leurs affaires et négociations, dangereux lorsqu'ils sont irritez, et des plus avisez au gouvernement de leur République : si bien que cette qualité, jointe à leur courage, a maintenu leur ville libre parmy mille attaques. Ils sont aussi diligens et laborieux, mais fort meffians, voire mesme entr'eux ; pour ce qu'ils se persuadent que c'est

humainement un des moyens de leur subsistance, de ne se fier les uns aux autres : tant ils ont de peur d'estre asservis ! Ils estoient anciennement fort grossiers, tant en langage qu'en mœurs ; mais ils sont à présent plus civilisez par la fréquentation des autres païs : veu que, des qu'ils sont en l'âge de douze ou quinze ans, ils voyagent par tout le monde et s'y façonnent, puis à leur retour dressent boutique, ou sont employez aux charges publiques.

Ils s'occupent au trafic, à divers arts et mestiers, ou bien à l'estude ; et leur Université abonde en escoliers tant de la ville qu'estrangers, comme Alemans, Suisses, Danois et autres, qui s'y vont tenir pour apprendre la langue françoise avec les sciences. Car, outre les Régens des lettres humaines, et les Professeurs de la langue grecque et de l'hébraïque, il y en a deux en philosophie, un en droit, et trois en théologie à leur mode ; et l'une des plus remarquables et plus agréables actions de leur ville, c'est celle des promotions des escoliers, qui se font le premier lundy de may dans l'église S. Pierre, où la Seigneurie est d'un costé, et les Pasteurs et Professeurs sont de l'autre ; et lors on donne des prix aux deux plus capables de chaque classe ; et les pères et mères courent pour voir passer, depuis le Collège jusqu'au temple, leurs enfans vestuz et parez le mieux qu'il leur est possible, en bel ordre, jusqu'au nombre de 800 ou mille.

Pour le regard de leurs exercices, ils ont des promenoirs agréables, le jeu du mail, de la paume et du balon, la liberté de pescher et s'égayer sur le lac, et la chasse qui est permise à chacun. Ils s'exercent dehors à tirer de l'arquebuzé, de l'arc et de l'arbaleste, et proposent des prix pour les plus adroits, et mesme font des Rois, qui sont accompagnés et reconduits dans la ville, avec l'enseigne déployée, jusqu'à leur logis.

La jeunesse pratique encor une fois la semaine les exercices militaires dans un boulevard, afin de s'en servir au besoin. Au dedans de la ville, outre les jeux de paume couverts pour se récréer, il y a une académie (1) où l'on apprend à monter à cheval, courir la bague, voltiger et manier toute sorte d'armes.

Le menu peuple parle savoyard ; mais les personnes de qualité parlent pur françois, voire mesme la plupart entendent l'alemand et l'italien et le parlent, de mesme que quelques-uns ont connoissance de l'anglois et du polonois.

Les habits, tant des hommes que des femmes, y sont fort modestes ; et les Seigneurs mesme, qui gouvernent leur République, sont seulement vestus la plupart de bonne sarge, d'autant qu'ils ne se plaisent pas de voir le velous, satin ou autre estoffe de soye entr'eux, quoyqu'ils en facent beaucoup pour le vendre aux autres. Les hommes y sont habillez à la françoise, et la plupart portent en hyver des robes fourrées, principalement les Ministres et marchands. Les Seigneurs portent des manteaux, ou robes, avec quelque riche fourrure. Celles qui se nomment Damoiselles portent le chaperon de velous, ou bien un autre habillement de teste, qui est de velous, qu'ils appellent le pointal, que plusieurs du tiers estat portent aussi, de mesme qu'un autre de taffetas, qu'elles appellent taffetas, ou scoffion. Quelques vieilles Damoiselles portent aussi des manteaux doublez de belles fourrures. Les femmes des artisans ont des coiffes de soye, avec des cornettes de velous noir, et quelques-unes la simple coiffe avec un chapeau.

Quelques jeunes filles, qui se disent Damoiselles, portent le pointal de taffetas noir, ou de couleur, fait à peu près

(1) *Académie* se disait d'un lieu où les jeunes gens apprenaient l'équitation et les autres exercices du corps.

comme les aisles des chauvesouris, ou le scoffion comme celles du tiers estat. En esté, elles vont en poil, avec une simple coiffe de soye blanché, et d'autres sans coiffe, portant quelques nœuds ou rubans de soye faits en rose.

Quant à leurs mariages, lorsque les parties sont d'accord, on les fait fiancer par un Ministre, et l'on a de coutume de donner lors à boire séparément à l'époux et à l'épousée; puis celui qui donne à boire prend les deux verres, et mesle le vin de l'un avec l'autre, puis donne le verre de l'époux à l'épouse, et au contraire; après quoy, l'époux donne quelque bague à sa fiancée. Mais avant qu'ils puissent épouser, il faut que leur Ministre publie au temple la promesse de leur mariage trois dimanches de suite, de peur qu'il y ayt quelque autre promesse; et la publication estant faite et signée par le premier Syndicq, ils ont pouvoir de s'épouser.

Lors l'époux s'achemine avec ses parens et amis au temple, où l'épouse, suivie de quelques filles et de ses parens et parentes, est menée par deux hommes, ou deux jeunes garçons ses plus proches parens; puis au sortir de là, au logis de son mary par deux autres de ses plus proches. Si c'est une Damoiselle, elle porte le chaperon de velous pendant, et derrière la teste un chapeau de fleurs, et deux bouquets au devant du sein, avec la robe de gros de Naples, ou d'autre telle estoffe de soye, et quelque collier. Si c'est quelque une du tiers estat, elle porte une coiffe de fil d'argent, avec un chapeau de fleurs derrière la teste, un bouquet devant le sein, et une robe de camelot de Levant, ou de quelque autre estoffe de mesme valeur. Les mécaniques portent une coiffe noire de soye, avec un chapeau de fleurs beaucoup plus grand que les autres et un bouquet sur le sein. Quant aux vefves qui se remarient, elles n'ont point de chapeau de fleurs sur la teste, mais seulement un bouquet

devant le sein, et sont menées par une vefve, leur plus proche parente.

La République est des moins riches, bien qu'elle ayt des dismes, censes et rentes, tant près de la ville, qu'ès mandemens de Peney, Jussy, Séligny, Collogny et autres. Dans la ville, elle a la huitiesme des ventes des maisons ; la douane ; le poids des marchandises ; celui du bled, qui est pesé avant qu'il soit remis aux meusniers, et raporté pour estre pesé de rechef, afin qu'on rende le mesme poids ; la pesche, qui s'affirme ; avec les impôts sur le bled, vin, chair, sel et autres denrées. Plusieurs Seigneurs estrangers de leur religion leur font aussi bien souvent présent de notables sommes d'argent pour employer à leurs fortifications, dont ils laissent le remerciement gravé dans les pierres, livres, et cœurs de leurs enfans.

Pour le regard de la ville, elle est des plus riches pour son contenu, comme possédant plusieurs mandemens enclos dans les terres de France, Savoye et Suisse, qui raportent quantité de bled, vin, foin, bois et fruits. Leur Université, jointe à l'Académie des exercices, attire beaucoup de seigneurs et gentilshommes estrangers de leur religion, qui y laissent bonne quantité d'argent. Les habitans font un grand trafic de manufactures de soye, taffetas, velous et semblables estoffes, passemens, orfèvrerie, qui se débite en France et en Alemagne, tasses, cuilliers, bagues et pierreries ; d'horloges et couteaux, chevaux d'Alemagne, Suisse et Bourgogne ; rouets d'arquebuze, draperie des laines qui leur viennent de France, et quantité de livres qu'ils impriment à fort bon marché, par le moyen de force batoirs à papier, qu'ils ont mesme hors des terres de Genève ; ayans après la facilité de les débiter à Francfort et d'en envoyer encor ailleurs aussi bien que d'en recevoir. Ils ont la commodité de faire

conduire leur marchandise sur le lac jusqu'à Morges, et de là par charrettes environ six lieues, puis sur les lacs d'Yverdun, de Neufchâtel et Bienne, et de là dans l'Aar, et de l'Aar dans le Rhin, par le moyen duquel ils la débitent après en plusieurs endroits. Ils se hasardent fort pour gagner quelque chose, et négocient en France, Allemagne, Italie et Bourgogne, nonobstant la diversité de religion.

Les étrangers qui s'y sont retirés s'y sont rendus fort aises par le moyen du commerce, et les nobles qui n'ont pas voulu mécaniser, ont mis leur argent en fons, du revenu desquels ils s'entretiennent honorablement; et ceux qui veulent éviter cette peine, baillent leur argent aux marchands qui leur en payent l'intérêt de six en six mois à assez haut prix; tellement qu'un qui y porte quatre ou cinq mille écus, a un suffisant revenu pour tenir des premiers rangs entr'eux, tant pour ce qu'on y vit à prix honnête, qu'à cause qu'on n'y fait point de dépenses excessives et superflues. Les Seigneurs de la ville n'ont pas de grands revenus; les bourgeois et les marchands sont médiocrement riches; et le menu peuple est pauvre, pour ce qu'il n'a pas toujours où travailler.

Toutes les places publiques qui regardent le dehors et le lac, tous les boulevards et les plateformes de leurs temples sont garnies de canons, sans qu'on les bouge jamais. Il y peut avoir dans la ville quatre mille hommes propres à combattre, qui sont volontiers fort courageux, comme témoignent les victoires admirables qu'ils ont emportées avec un petit nombre d'hommes, et particulièrement la journée de Menoge, où quarante eurent la hardiesse, en un passage désavantageux, de charger et faire fuir trois ou quatre mille hommes; et celle de la ville de Versoy, que dix-sept hommes prirent, emmenant quatre pièces de canon dans l'Arcenal de leur ville.

Pour se rendre si hardis, ils permettent à leurs enfans de faire des compagnies, presque dès qu'ils sont hors du berceau, et de s'armer de batons, avec lesquels ils combattent tellement entr'eux, que c'est honte d'avoir enduré quelque coup de son compagnon sans le rendre ; ce qu'ils font afin de les aguerrir, et de faire que leur grand courage augmente l'effet de leur petit nombre ; puis, lorsqu'ils deviennent plus grands, ils continuent l'exercice des armes toutes les semaines. Les femmes et les enfans ne s'épouventent non plus de la guerre que les hommes ; et les femmes, particulièrement, semblent autant d'Amazones aux jours d'alarme, ne sachans que c'est de pleurer pour ce regard, mais bien de donner courage à chacun.

Jamais on ne sonne les cloches quand il faut courir au feu, mais seulement en cas d'alarme ; et lors chaque maison est obligée de mettre une chandelle aux fenestres, outre les falots publics ; les chaisnes sont tendues par toute la ville, et les estrangers n'osent sortir du logis jusqu'après l'alarme passée, de peur d'estre exposez comme suspects à la fureur du peuple.

Au reste, on sonne la cloche de S. Pierre à neuf heures, et depuis il n'est permis à personne d'aller sans lumière ; si bien que ceux qu'on trouve autrement sont menez en prison, quand ce seroient mesme des enfans de leurs Seigneurs ; et les estrangers n'osent marcher la nuit par la ville, après la retraite, sans un habitant.

Aujourd'huy, cette République est gouvernée aristocratiquement, avec quelque meslange de démocratie. Car elle a vingt-cinq Sénateurs, qu'ils nomment Seigneurs ou Messieurs, dont les chefs, compris dans ce nombre, sont les quatre Syndics, ou Syndiques comme ils disent, qui gouvernent toute chose ; et ces vingt-cinq sont presque tous de

trois ou quatre familles seulement, et doivent estre nez à Genève, et fils de bourgeois.

Quant aux crimes, ils ont d'estranges tourmens pour tirer la vérité des accusez, et particulièrement les gantelets de fer ardans, et le Bourrier, qui est comme une grande hote plus haute qu'un homme, fort pointue par le bas, où l'on met le criminel, la remuant après si rudement qu'on le fait descendre au fond, où il est comme entre deux presses, tandis qu'on remue tousjours le bourrier (1), qui est un des plus grands tourmens qu'un homme puisse endurer sans mourir.

Le Lieutenant est instant, comme ils disent, en toutes les causes criminelles, c'est à dire fait toutes les procédures, informations et poursuites contre le criminel. Le procès estant instruit, les vingt-cinq le condamnent à la mort, qui luy est dénoncée dès le grand matin par quelques Ministres, qui demeurent deux ou trois heures avec luy pour le disposer, et l'accompagnent au supplice. La sentence luy est prononcée publiquement par le Secrétaire, les Syndics estant eslevez sur un siege tapissé, au devant de la maison de ville, en pleine rue, ayans leurs bastons en main, et devant eux la Bible ouverte, que l'Huissier (ou Sautier) tient. Mais avant que prononcer la sentence, on lit le procès et les confessions du criminel. Après cela, le Premier Syndic donne par écrit la sentence (qu'il a dans sa pochette) au Secrétaire qui la lit tout haut devant tout le peuple; puis on en remet l'exécution au Lieutenant, qui l'enjoint à quelques-uns de ses Auditeurs, dont aucuns vont à cheval jusqu'au lieu du

(1) Nos auteurs genevois, Galiffe par exemple (*Genève archéologique*, II, 206) donnent à cet engin le nom de *beurrière*, et c'est la vraie forme du mot : cet instrument de supplice tirant son nom de son rapport avec une baratte, où l'on agite le lait pour faire du beurre.

supplice. Les corps sont enterrez le propre jour de l'exécution, sauf ceux que les médecins demandent pour faire des leçons d'anatomie, ceux des traistres qui sont mis en quatre quartiers près les portes de la ville, et ceux des sorciers et sodomites qui sont bruslez.

Les adultères, tant hommes que femmes, y sont grièvement punis. On trenche la teste aux hommes mariez, de quelque condition qu'ils soient ; et les femmes mariées sont menées dans un basteau sur le Rhosne, où l'on les plonge avec une corde sous les aisselles, et une pierre pour les faire aller à fonds ; et lorsqu'elles sont suffoquées, on les retire pour les enterrer.

UN
CHAPITRE DU LIVRE

DE MESSIRE DE LA TOUR-LANDRY

1372

(Est-il permis à une honnête femme ou fille d'être amoureuse?)

Geoffroy de LaTour-Landry chevalier banneret possessionné en Touraine, composa en 1371 et 1372, un livre de morale pour l'instruction de ses trois filles(1). Au cours de cet ouvrage de littérature familière — l'un des plus curieux que nous ait légués le XIV^me siècle — l'auteur rapporte textuellement un entretien très intime qu'il eut certain jour, devant ses filles, avec sa femme Jeanne de Rougé, dame de Cornouaille, qui vivait encore en 1383. Le sujet de cette controverse — on aurait dit alors « de ce tanson » -- est l'examen de la question suivante : *Une honnête femme ou fille peut-elle, sans blesser les convenances, sans faillir à ses devoirs et sans démériter de sa propre estime, se laisser éprendre d'amour?* Le mari soutient l'affirmative et pose en fait qu'une dame ou damoi-

(1) Publié en 1854, Paris. *Bibliothèque elzévirienne*, chez P. Jeannet, libraire, 1 vol. in-12. et précédé d'une excellente préface de M. Anatole de Montaiglon.

selle peut bien aimer « en certain cas », entre autres en espérance de mariage. « Pourquoi, dit-il, ne aimeraient les dames et les damoiselles par amour ? Car il me semble qu'en bonnes amours il n'y a que bien. Le cavalier assuré de plaire en est plus gai et plus joli, il hante plus souvent les armes et les honneurs, il prend de meilleures manières et un meilleur maintien afin de contenter sa mie. Celle-ci fait de même pour celui qu'elle aime. Et aussi vous dis-je que c'est grande aumône quand une dame ou damoiselle fait un bon chevalier ou un bon écuyer. Telles sont mes raisons. »

Ces « raisons », qu'inspirent évidemment les traditions séculaires de la chevalerie et le culte ardent de la femme aimée jusqu'à l'adoration, sont combattues avec un rare bon sens par la mère de famille, dont on oublie ici les étranges préjugés et les idées, si différentes des nôtres quant à la pratique de la vie, tant le langage de la femme, épouse et mère de famille, s'inspire de sentiments de chaste réserve, de vigilance, de piété, de prudence, sentiments que les femmes de notre temps et de tous les temps ne sauraient désavouer bien que celle qui les exprima vécût il y a cinq siècles.

J'essaierai dans les pages suivantes de transcrire librement, en l'abrégeant beaucoup, ce dialogue conjugal dont le seul défaut selon moi, est d'être, dans le texte original, assez difficile à lire, au moins pour beaucoup de personnes peu familiarisées avec les prolixités de l'ancien langage.

Ainsi me répondit votre mère : « Sire, je ne m'étonne pas si, entre vous hommes, vous soutenez la maxime que toute femme doit aimer d'amour ; mais puisque ce débat s'élève entre nous devant nos propres filles, j'en dirai mon avis sincèrement, selon mon jugement, car nous ne devons rien

dissimuler à nos enfants. Vous dites et les autres hommes disent aussi que les dames et damoiselles valent mieux lorsqu'elles aiment d'amour, qu'elles sont alors plus gaies, plus séduisantes, que leurs façons et leur maintien ont plus de charmes, et que c'est toujours une bonne action d'encourager, par la tendresse qu'on lui témoigne, un bon chevalier ou un brave écuyer. Ce sont là des assertions frivoles ou banales, à l'usage des compagnies de jeunes seigneurs, mais rien de plus. Car les gens de chevalerie qui prétendent que leurs exploits n'ont d'autres motifs que celui de plaire à leur amie disent ce qu'ils veulent et cela ne leur coûte guère, de même que d'autres propos semblables qu'on entend communément. En réalité, ce qu'ils disent vouloir faire en l'honneur de leur dame, ils le font pour eux-mêmes et dans le seul but d'en acquérir la renommée. Aussi je vous engage, mes chères filles, à ne pas croire en cela votre père, et vous prie au nom de votre affection pour moi, et pour que vous vous mettiez à couvert du blâme et de la médisance, que vous ne deveniez jamais éprises d'amour, cela pour plusieurs raisons que je vais vous dire.

Et d'abord, je ne prétends pas qu'une femme ne doive pas mieux aimer l'un que l'autre et j'admets au contraire qu'elle doit témoigner en bien des cas sa préférence aux gens de bien et d'honneur, et de bon conseil, car il n'est pas défendu de faire meilleur accueil aux uns qu'aux autres. Mais quant à passer de cette estime affectueuse à un sentiment plus tendre, cela est d'autant plus dangereux que la médisance, toujours aux aguets, ne manquera pas d'incriminer, à tort ou à droit, cette manifestation de sympathie, au grand préjudice de la femme dont je parle; une fille à marier doit tout particulièrement se défendre d'un tel entraînement.

D'ailleurs, une jeune personne devenue amoureuse ne

peut servir Dieu de tout cœur et sincèrement comme elle avait coutume de le faire, et j'ai maintes fois ouï dire à plusieurs dames, qui confessaient avoir été éprises d'amour dans leur jeunesse, qu'en ce temps-là, lorsqu'elles étaient à l'église, leurs pensées se portaient bien plus sur l'objet de leur tendresse mondaine que sur l'office divin auquel elles étaient censées participer. Ce sortilège est, paraît-il, le fait de Vénus, déesse païenne, qui prit son nom d'une planète, ainsi que je l'ai ouï dire à un frère Prêcheur fort instruit des histoires anciennes. Cet homme de bien ajoutait que la dite Vénus était jolie femme à merveille et que le démon s'étant emparé d'elle, elle faisait faux miracles de possédée, en sorte que les païens l'avaient en grande vénération. De nos jours encore, elle attise les amoureux, particulièrement à la Messe, à seule fin de troubler le service et la dévotion que nous devons avoir envers Dieu. On ne saurait donc trop recommander aux jeunes filles de lire leurs Heures très dévotement pendant les offices, afin d'éviter ces dangereuses tentations.

Un autre sérieux motif pour se garder d'être éprise d'amour, c'est le décevant langage dont usent et abusent la plupart des galants avec les honnêtes femmes. Ils les sollicitent de répondre à leur prétendue tendresse, ils jurent par leur foi qu'ils les aimeront toujours loyalement, et disent qu'ils préféreraient être morts que de les induire à aucune chose mauvaise. Puis ils gémissent, ils soupirent, font les pensifs et les attristés, tant que ceux qui les verraient ainsi les croiraient animés de la passion la plus sincère. Cependant de telles gens ne sont que trompeurs de dames et de damoiselles, et il n'est femme qu'ils ne parviennent à décevoir si elle prête l'oreille à leurs fallacieux discours. En réalité, ce sont là tout le contraire de véritables amoureux ; car on dit,

et je pense qu'il en est ainsi, que celui qui est vraiment épris est si craintif de déplaire à celle qu'il aime, qu'il sera bien trois ou quatre ans avant d'oser lui découvrir sa pensée. Quant à ces beaux discoureurs dont je parle, ils sollicitent d'amour toutes les femmes qu'ils ont en gré, sans que nulle honte les retienne, car s'ils n'ont pas bonne réponse de l'une, ils espèrent bien l'avoir de l'autre. Ont-ils obtenu quelques aveux qui les flattent ? ils se hâtent d'en faire part à leurs compagnons, et font de leur prétendu succès le sujet de leurs ébats. C'est ainsi que les dames et damoiselles sont raillées, brocardées et même diffamées devant le monde, car ceux qui ont recueilli malignement ces vanteries, ne manqueront pas d'en ajouter d'autres et de les colporter encore : On dit toujours plus volontiers le mal que le bien dans les compagnies.

(Suit la recommandation maternelle donnée aux jeunes filles de rompre sans façon l'entretien galant du cavalier qui les courtise.)

Et pour cela, mes belles filles, si vous vous apercevez de leur manège, appelez avec enjouement quelqu'un de l'assistance et dites lui : « Venez un peu écouter ici les aimables discours que me tient ce chevalier et voyez comme il sait bien être badin avec les dames. » Lorsque vous aurez joué ce tour là une fois ou deux à votre soupirant, assurez-vous qu'il ne reviendra pas s'y exposer. Mais peut-être aussi vous en estimera-t-il davantage et sera-t-il contraint de se dire : « Celle-ci ne se laisse pas facilement énuvoir ».

Le mari. Alors je répondis à votre mère : Dame, vous êtes d'humeur bien austère, vous qui ne voulez aucunement souffrir que vos filles aiment d'amour ! Me direz-vous au moins pourquoi, si quelque bon chevalier, homme de bien et d'honneur, et suffisamment dans l'aisance pour tenir

ménage, s'efforce de plaire à l'une d'elles dans l'intention de l'épouser, pourquoi celle-ci ne l'aimerait pas et ne lui témoignerait pas l'affection honnête qu'elle a pour lui?

La dame répond: Sire je réponds à cela : que toute femme à marier, soit veuve, soit jeune fille, peut en pareil cas avoir à se repentir de sa conduite (1) quelle que soit celle qu'elle tiendra, car tous les hommes ne sont pas d'un même naturel et ce qui plaît aux uns ne plaît pas aux autres. Tel époux est charmé qu'on lui fasse dès l'abord un accueil empressé et n'en est que plus ardent à sa poursuite, tel autre au contraire entre en soupçon de la faveur trop marquée qu'on lui témoigne et craint alors d'avoir rencontré une femme trop sémiillante, ces réflexions fâcheuses l'engagent parfois à abandonner tout à fait le projet d'union qu'il avait en vue. Combien de pauvres damoiselles ont été victimes de cette impression défavorable! Et vous-même ne m'avez-vous pas raconté certain jour une petite aventure de jeunesse que je n'ai eu garde d'oublier? Ne me dites-vous pas qu'on parlait de vous marier avec certaine damoiselle de bonne famille, qu'il est inutile que je nomme ici. Vous la voulûtes voir, et elle savait bien pourquoi vous veniez, car elle vous fit un aussi gracieux accueil que si vous fussiez d'anciens amis. Puis quand vous lui adressâtes quelques propos galants que vous jugiez être sans conséquence, elle fit si peu la sauvage et parut vouloir vous faire si beau jeu que tout cela vous fit réfléchir.... Somme : vous vous retirâtes sans la demander à ses parents. Peut-être si elle se fût tenue plus réservée, si elle vous avait accueilli plus simplement, vous l'eussiez fiancée, avouez-le; cependant j'ai ouï dire que, par la suite, sa conduite a donné prise à la médisance, mais je ne sais pas si ce fut à tort ou à droit. Quoi qu'il en soit de ce point

(1) *Texte* : se peut bien battre de son baston mesme....

délicat, il est certain qu'une damoiselle fera toujours sagement d'accueillir avec réserve et simplicité (tout en lui faisant bon visage) celui dont elle pressent les intentions matrimoniales.

Le chevalier. Voulez-vous donc, Dame, tenir les damoiselles de si court qu'elles n'aient pas plus de plaisir à se trouver avec l'un qu'avec l'autre?...

La dame répond : Tout d'abord, je n'admets pas qu'une femme prenne aucun plaisir dans la société de quelqu'un qui soit au-dessous d'elle, et moins encore qu'elle s'attache à lui; on l'en tiendrait pour abaissée et celles qui font ainsi témoignent qu'elles manquent de fierté et du sentiment des convenances. En effet, on ne doit rien tant rechercher que l'estime, en ce monde, et dès qu'une femme prétend se soustraire au jugement de son entourage, elle se déconsidère et se voit bien vite négligée par ceux qui furent ses meilleurs amis. Je crois que, si je voulais, je pourrais vous en citer de beaux exemples! Voilà pourquoi je défends à mes filles de se laisser jamais courtiser, ni peu ni prou, par un galant qui ne puisse devenir un jour leur mari. Et cette règle de conduite doit les guider, selon moi, non seulement dans leurs relations avec ceux qui sont au-dessous d'elles, mais aussi avec les cavaliers occupant une position ou tenant un rang auquel elles savent qu'elles ne peuvent prétendre. Ces derniers ne songeront jamais à les prendre pour femme et cela s'entend assez, et s'ils viennent leur conter fleurette, c'est seulement, comme on dit en langage familier, « pour le cheval et le harnais »; vous savez, monseigneur, ce que cela veut dire (1).

Quant à celles qui sont assez malheureuses pour s'éprendre

(1) Dans un mauvais but, comme celui qui ne combat que pour dépouiller son adversaire.

d'un homme marié, d'un prêtre ou d'un valet, je n'en fais nul compte, car de telles créatures sont plus coupables, selon moi, que les plus viles courtisanes. Ces dernières ont au moins l'excuse des tentations de la pauvreté, et des mauvais exemples qui les ont perdues ; mais les dames de la noblesse, les bourgeoises, les marchandes et autres dont le vivre est assuré moyennant qu'elles travaillent, il faut pour qu'elles se laissent éprendre de si honteuses amours que ce soit la seule dépravation de leur cœur qui les y porte.

Le chevalier parle : Au moins, Dame, veuillez souffrir, puisque vous n'accordez pas à vos filles la permission d'être amoureuses avant d'être mariées, qu'elles puissent fleurir quelque peu (je dis en tout honneur) dans les bonnes compagnies lorsqu'elles seront épouses. C'est pour une femme bien née une très bonne action, je vous l'ai dit tantôt, d'user de son influence et de l'empire de ses charmes pour porter à la vertu et aux belles actions un galant homme.

La dame répond : Sire, je consens volontiers et j'attends de mes filles qu'elles seront toujours courtoises, s'efforceront de témoigner leur déférence aux gens d'honneur, et qu'elles sauront distinguer les plus dignes de leur estime et de leur sympathie. J'admets qu'une jeune femme mariée chante et danse ou s'ébatte honnêtement avec les plus gentils cavaliers parmi ceux qui font honneur aux armes ou sont réputés pour d'autres mérites, et j'admets encore qu'elle trouve son plaisir dans leur compagnie. Mais qu'une femme mariée laisse dégénérer la préférence que lui inspire tel ou tel en un amour qui la maîtrise, qu'elle soit assez inconsidérée pour agréer le serment d'un chevalier qui dit vouloir la prendre à jamais pour la Dame de ses pensées, pour sa souveraine maîtresse ? enfin qu'elle pousse la folie jusqu'à se

laisser arracher la promesse d'un attachement impérissable... Non, je ne puis l'admettre, et je dis au contraire qu'une honnête épouse n'engagera jamais son honneur dans ces liens qu'on tient secrets, parce que déjà ils sont coupables.

(Ici la mère de famille expose de nouveau les pernicious effets des pensées amoureuses qui hantent trop souvent l'imagination d'une damoiselle jusque dans le saint lieu, puis elle donne pour motiver l'abstention des engagements soi-disant vertueux d'une dame avec son chevalier une raison de prudence que justifie assez bien la fragilité humaine.)

L'autre raison est que le marchand de mercerie pesant de la soie peut fort bien mettre tant de petits écheveaux, l'un après l'autre, dans la balance, que la soie ne finisse par emporter le poids. C'est à dire que la femme peut en venir à s'amouracher peu à peu si follement de son chevalier qu'elle en aimera beaucoup moins son mari,.... si même elle ne lui retire pas tout à fait l'affection qu'il a lieu d'attendre d'elle. Car une femme n'a pas deux cœurs, cela est certain ! elle ne peut pas aimer également son mari et son chevalier, non plus que le lévrier ne peut courir deux lièvres à la fois ; et l'affection qu'elle donnera à l'un, il est évident qu'elle en prive l'autre. Or la tendresse conjugale est la plus sacrée, c'est la seule légitime, la seule qui plaise à Dieu ; et cela dès le commencement du monde. Notre Seigneur Jésus n'a-t-il pas dit, et nos prêcheurs ne répètent-ils pas que les mariés doivent s'entr'aimer jusqu'à laisser s'il le faut leur père et leur mère et toute autre créature ? et n'est-ce pas pour cela qu'on fait jurer à la porte de l'église à ceux qui s'épousent : d'être fidèles l'un à l'autre, d'avoir soin l'un de l'autre, sains ou malades, et de ne se séparer jamais, soit dans l'adversité, soit dans les jours prospères ?

Mais il y a encore, pour fuir ces sortes d'engagements

dont nous parlons, un très sérieux motif que je vais vous dire :

(Ce motif sérieux c'est la crainte de donner prise, ne fût-ce qu'innocemment, aux propos médisants, aux interprétations défavorables ; et cette idée déjà énoncée par la dame de La Tour à propos des filles et des veuves, doit préoccuper, dit-elle, d'autant plus la femme mariée que la paix de son ménage peut être à jamais troublée par de tels propos).

Car s'il advient par cas fortuit que le mari en ait quelque connaissance, il s'éloigne d'elle, il lui retire son affection, il est même très possible que désormais il manque d'égards pour elle, et, si elle se montre revêche, qu'il la rudoie. Voilà leur mutuelle affection perdue, et perdue sans retour, car s'ils se réconcilient, assurez-vous qu'ils ne s'aimeront jamais comme précédemment. Il est donc très périlleux à une épouse de mettre son honneur et son repos, et la joie de sa maison, dans une telle balance ; aussi je ne saurais approuver aucunement les femmes qui laissent germer dans leur cœur ces tendres sympathies illégitimes et, pour tout dire en un mot, je blâme celles qui n'aiment pas exclusivement leur mari.

Le chevalier. Vraiment, Dame, je suis fort étonné de vous entendre réprover avec tant de chaleur la conduite des amoureuses. Voulez-vous donc me faire accroire que jamais, non jamais, au temps de votre jeunesse vous n'avez souffert nul propos galant, nulle amoureuse complainte ?

La dame répond : Si je vous le disais, vous ne me croiriez pas. La vérité est que, si j'eusse voulu entendre à ces cajoleries, je crois bien que certains galants n'en eussent pas été fâchés ; mais je rompais leurs discours, et, si je le jugeais à propos je faisais, sans affectation, intervenir un tiers dans

un entretien que je voyais devenir trop confidentiel. Il m'arriva certain jour que dans une belle assemblée de dames et de chevaliers où l'on jouait *au Roi qui ne peut dire le nom de sa mie*, un jeune homme en prit l'occasion pour me dire à l'oreille que c'était moi « sa mie » s'il était Roi, et qu'il m'aimait plus que femme qui fût au monde. Je lui demandai s'il n'y avait guère qu'il s'était épris de moi ? (1) et il me répondit qu'il y avait bien deux ans, mais qu'il n'avait jamais osé me le dire. Sur quoi je répartis en plaisantant : que ce n'était rien, que deux ans, pour se dire amoureux ; tout au plus était-ce la durée d'un caprice. Mon avis était qu'il allât à l'église et prit de l'eau bénite, qu'il s'agenouillât et récitât dévotement son *Ave Maria* et son *Pater*, après quoi son mal d'amour serait bientôt passé, car heureusement il n'était pas invétéré, d'après son aveu. — Et comment donc ? demanda-t-il. — Parce que, ajoutai-je sur le même ton enjoué, selon les bonnes ordonnances de la chevalerie, nul poursuivant d'amour ne doit se déclarer à sa mie s'il n'y a pas au moins sept ans et demi qu'il est épris. Puis comme il voulait argumenter encore, je dis à une damoiselle placée près de nous : Voyez-vous ce gentilhomme-ci, il prétend qu'il est fort amoureux, et il n'y a que deux ans qu'il aime une dame. Que vous en semble ? Mais mon cavalier me fit signe que je voulusse bien me taire, et depuis ce jour là, il se garda de reprendre avec moi cet entretien.

Le chevalier. Madame de La Tour vous êtes et vous étiez, je le vois, étrangement fière et d'une grande sauvagerie ; vous ressemblez à une dame de votre connaissance, madame de la Jaille, qui m'a dit aussi n'avoir jamais voulu souffrir qu'on lui parlât d'amour. A telles enseignes qu'un galant ayant entrepris certain jour de lui déclarer la passion qu'elle lui inspirait, disait-il, elle fit un petit signe de tête à un sien

(1) S'il y avait longtemps.

oncle, qui vint derrière eux en tapinois pour prendre sa part de ce beau discours. N'est-ce pas là une horrible trahison ? et n'êtes-vous pas, l'une et l'autre de grandes moqueuses, sans merci pour les honnêtes cavaliers ? Quant à l'opinion si absolue que vous venez de soutenir, je ne puis la partager entièrement, je le confesse. Nos filles, qui nous écoutent ici, en prendront ce que bon leur semble, c'est affaire à elles et je n'y prétends rien.

La dame répond : Sire, je prie Dieu que leur cœur se porte de lui-même au bien ; car si mon sincère désir est de leur enseigner la bonne voie, il n'est nullement dans mon intention de les contraindre à la suivre. Quant aux autres damoiselles et dames, leur conduite est le moindre de mes soucis, et je ne prétends nullement les catéchiser.

(Cependant le chevalier de La Tour-Landry ne peut se résoudre à voir clore le débat sans avoir obtenu de sa femme qu'elle lui fasse quelque concession). « Au moins, dit-il, si vous m'accordiez qu'une femme bien née peut exercer la plus heureuse influence sur la carrière et l'existence d'un galant homme, simplement par l'intérêt affectueux et la sollicitude qu'elle a pour lui, nous serions bien près de nous entendre ». A quoi la dame, adoucissant un peu la rigueur de sa doctrine, répond : « qu'il y a amour et amour, et que si celui d'un cavalier et d'une vertueuse dame se borne à une mutuelle estime sans prétendre à rien de plus, elle est prête à y souscrire ».

Le chevalier. Allons, Dame..... Et si le galant demande la faveur d'un baiser, que direz-vous ? Un baiser ce n'est pas grand'chose, autant en emporte le vent.

La dame répond : Sire, je consens qu'une dame se laisse prendre un baiser devant tous par celui qu'elle veut honorer

d'un bon accueil ; c'est là une simple courtoisie (1). Mais en toute autre circonstance, je défends absolument à mes filles de souffrir d'être embrassées ou seulement d'être étreintes, ni qu'on prenne avec elles aucunes libertés semblables.

Rebecca, mère d'Esäü et de Jacob, laquelle fut toujours femme de bien, dit que l'échange d'un baiser peut entraîner à la perdition, et la reine de Saba nous rappelle que des doux regards on vient facilement à l'étreinte, puis à ceci et à cela, tant qu'on oublie l'honneur du monde et, bien plus encore, nos devoirs envers Dieu.

Le mari étant, paraît-il, réduit au silence par la force de ces deux citations, la dame de La Tour en profite pour adresser à ses filles une dernière recommandation touchant les jeux « de tablier » — les échecs, les dames, le tric-trac, etc. — fort en usage en ce temps-là dans les compagnies. Elle insiste pour qu'une damoiselle ne témoigne jamais un trop vif désir de gagner « certains fermails et petits bijoux, comme annelets d'or et autres choses » dont les galants ne manquaient pas de se pourvoir et qu'ils proposaient comme enjeu à leur adversaire afin d'intéresser la partie.

« Car ces présents, bien qu'ils soient offerts d'une façon détournée, n'en constituent pas moins une sorte d'obligation, et c'est encore là une chose qu'une femme doit savoir éviter, si elle veut ne pas donner prise à des interprétations malveillantes. J'ai ouï raconter que l'épouse d'un chevalier banneret, une fort jolie femme, avait ainsi une vingtaine de poursuivants d'amour qui, sous prétexte de fournir leur enjeu, se laissaient gagner par elle, tantôt quelque jolie ceinture, tantôt quelque drap de soie, quelque

(1) Cette courtoisie était encore en usage en France dans les bonnes compagnies trois cent cinquante ans plus tard, c'est-à-dire du temps de Louis XIV.

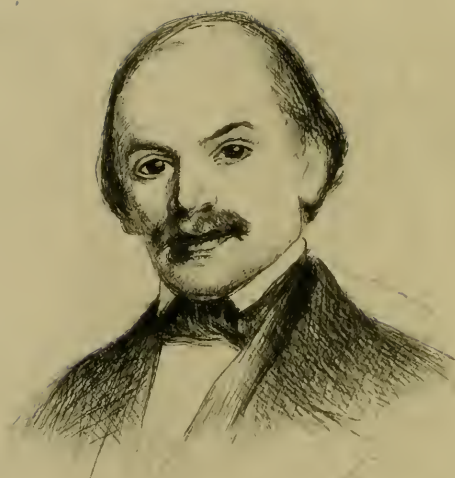
fourrure de vair (1), et même des perles et des bijoux de grand prix. Mais il eût mieux valu pour l'honneur de la dame, si elle désirait tant acquérir ces colifichets, qu'elle eût emprunté d'un usurier au denier douze (2), car elle finit par se perdre entièrement de réputation. Prenez donc un bon enseignement du fait que je vous cite, mes belles filles, ne vous montrez jamais joneuses trop passionnées du désir de gagner les petits fermaux mis au jeu par les cavaliers. Il peut être dangereux ou tout au moins très embarrassant d'être tenue, auprès d'un galant, par une sorte de reconnaissance. Puis souvenez-vous du proverbe : *Il convient de tout aviser avant le coup.* »

Ici se termine le chapitre dont j'ai cherché à interpréter le sens, bien plus qu'à traduire le texte, car celui-ci est déparé par de nombreuses redites et de fâcheuses obscurités. Ce n'en est pas moins le franc langage d'une bonne mère de famille, celui que nous fait entendre la dame de La Tour-Landry, et à ce titre seul, il me semble qu'il peut encore être médité. Puis les mœurs de la vie privée, pour le XIV^me et le XV^me siècle, sont encore si peu décrites, si mal définies, que tout ce qui tend à les faire connaître a pour nous le charme d'une révélation. Peut-être aussi, et c'est là ma pensée, ceux qui recherchent la vérité dans l'histoire et ne croient pas aveuglément tout récit légendaire, pourront-ils opposer avec quelque fruit aux peintures conventionnelles des romans d'amour de l'époque féodale le petit tableau de la vie réelle que je viens d'exposer pour eux.

DuBOIS-MELLY.

(1) Petit-gris.

(2) Au 8 p. o/o.



Jules Vuille.
1815 - 1896.

Genève

B. P. L.

DISCOURS

DE

M. le Professeur Eugène RITTER, Président de l'Institut genevois
à la séance annuelle du 27 mars 1896

. (1)

Il me reste à vous entretenir de nos morts, comme je suis appelé à le faire dans chacune de nos séances générales.

L'année écoulée a été exceptionnelle à cet égard, et marque une date funèbre dans l'histoire de notre Institut. Nous avons vu mourir ceux qui ont pour ainsi dire personifié, pendant tout un âge d'homme, le corps savant que James Fazy a fondé en 1852: M. Charles Vogt, qui a été président de notre Institut pendant trente-sept ans, et M. Vuy, qui en a été le vice-président pendant vingt ans environ; tous deux étaient du nombre des membres fondateurs de l'Institut genevois; et leurs noms figurent sur cette

(1) Le *Bulletin de l'Institut* ne tardera pas à publier une étude sur *le patois et le parler de Genève*, dans laquelle entrera la première partie du discours dont nous ne donnons ici que les dernières pages

première liste de cinquante membres effectifs, où nous ne voyons plus, parmi les vivants, qu'un petit groupe de vieillards vénérables, que nous sommes heureux de saluer : MM. les professeurs Brun, Mayor, Olivet, Gabriel Oltramare et Thury.

M. Vogt avait une gloire européenne ; notre Institut était fier de l'avoir à sa tête. Nous allons entendre les souvenirs de l'un de ceux qui l'ont connu de près, M. Henri Fazy. Vous avez vu, cher collègue, notre président et notre maître dans le cercle intime d'une familiarité qui était charmante pour les amis de cet illustre savant ; mieux que moi, vous saurez parler de lui, et faire revivre cette figure énergique et fière.

C'était aussi un vieux savant, un vieux lutteur, que M. Vuy. Sa vie, à lui aussi, a été remplie par le travail. Il a beaucoup écrit, beaucoup publié ; et il laisse beaucoup de matériaux : des travaux manuscrits, dont quelques-uns sans doute pourront voir le jour ; des mémoires commencés ; des documents curieux, accumulés et classés dans les archives particulières qu'il s'était formées ; pendant sa longue vie, M. Vuy a profité des occasions qui s'offraient à lui pour recueillir des livres anciens, des papiers, des parchemins, que souvent il a sauvés de la destruction. Sa riche correspondance est aussi un des héritages qu'il a laissés aux siens.

M. Vuy était poète ; dans un moment d'inspiration, il a écrit le *Rhin suisse*, noble témoignage des idées qui enthousiasmaient sa jeunesse ; et, on peut le dire, date mémorable dans l'histoire de notre pays. Ces beaux vers fixent le moment où, dans le petit territoire qui fut réuni à la Suisse après les guerres du premier Empire français, les générations nouvelles qui avaient grandi à l'ombre du drapeau fédéral ont senti vibrer dans leur âme les sentiments de

fierté patriotique que notre ancienne histoire suisse inspire si naturellement. La petite branche allobroge, greffée sur le vieux tronc helvétique, était définitivement unie à lui, et la sève circulait. Dans des pages d'un accent sincère, M. Vuy a raconté avec quelle émotion il avait écrit une poésie qui demeure sa meilleure page. Les *Echos des bords de l'Arve* en contiennent beaucoup d'autres qui sont aussi d'un souffle élevé, et qui respirent également l'amour du pays natal :

Voici notre Léman, Saint-Pierre et ses clochers,
Les Voirons, le Salève aux bleuâtres rochers ;
Voici cette nature aimée, enchanteresse,
Ce sol de mon pays, ce ciel de ma jeunesse ;
L'Arve au cours sinueux se déroule là-bas :
Je crois lire ma vie écrite à chaque pas !

M. Vuy était jurisconsulte. Son étude d'avocat et de notaire l'occupait beaucoup ; il a été membre et président de notre Cour de cassation ; il a fait dans notre *Bulletin* le récit intéressant de quelques épisodes dramatiques de sa carrière d'avocat.

M. Vuy était un érudit ; et nous pouvons dire que notre Institut a contribué à éveiller et à entretenir chez lui cette vocation. Nos Mémoires, notre Bulletin lui ont été ouverts avec empressement ; il y a publié des documents inédits de sa riche collection ; il y a inséré beaucoup de travaux d'histoire locale. Nos annales genevoises, vous le savez, messieurs, sont entrelacées avec celles de la Savoie, et c'est de ce côté que par ses origines, par sa foi catholique, par l'aimable accueil qu'il recevait chez nos voisins du Sud, M. Vuy s'est toujours senti encouragé à porter ses recherches ; c'est sur ce terrain qu'il a fait ses plus remarquables découvertes.

M. Vuy aimait à prendre part à ces congrès de sociétés savantes qui se réunissent dans les villes de Savoie ; et

quand je lui ai, pour ainsi dire, succédé dans ces assemblées comme représentant de notre Institut, j'ai toujours entendu résonner l'écho prolongé et vibrant des souvenirs d'affection et de respect qu'il avait laissés à ceux qu'il y avait connus.

Ce léger crayon que je viens de tracer est peu de chose ; il faudrait une biographie détaillée pour un homme qui, comme M. Vuy, a incarné pendant toute une époque, l'âme de cette petite race qui vit dans la plaine étendue au pied du Salève. L'Institut avait un hommage à rendre à un homme qui l'a fidèlement servi et qui l'a beaucoup aimé. J'ai fait de mon mieux pour m'acquitter de ce devoir (1).

Nous avons fait d'autres pertes encore : M. Viollier-Rey, ancien conseiller d'Etat ; M. Cavillier, M. Philippe Hornung, M. Louis Michaud. MM. les professeurs Muller et Vulliet. Nous adressons un dernier salut à ceux qui nous ont quittés ; et en reprenant nos travaux sous l'impression de ces solennels départs, nous nous promettons, messieurs, de maintenir toujours les traditions de notre Institut : la recherche sérieuse et désintéressée du vrai, et un franc ralliement à cette démocratie virile à laquelle appartient l'avenir !

(1) Nous publions dans les pages qui suivent un fragment autobiographique rédigé par M. Vuy, avec son *cursus honorum*, et une notice bibliographique sur ses publications.

JULES VUÿ

SOUVENIRS PERSONNELS⁽¹⁾

(Mes premiers pas dans la voie de la publicité littéraire)

SOMMAIRE : Société de Belles-Lettres. — Journal *Le Mortel*. — Première poésie imprimée. — Echec littéraire. — Le Rhin suisse.

Au moment où éclata la révolution de Juillet, et où des rassemblements étaient en permanence dans la rue du Rhône, devant l'hôtel de la poste, je subissais des examens pour gagner une année d'étude, en esquivant la première classe du Collège de Genève.

Après les épreuves qui avaient lieu dans le bâtiment des Macchabées, nous nous dirigions du côté du lac et nous nous mêlions à la foule : la curiosité publique était vivement surexcitée. Nous écoutions les bruits qui circulaient, les lettres dont on donnait lecture à haute voix, en plein air, les commentaires qui se faisaient jour par moments et cette rumeur inaccoutumée qui troublait la monotonie de la vie ordinaire. Il se passait en France, des événements graves ;

(1) Lu le samedi 23 décembre 1882, dans la séance publique de la Section de littérature de l'Institut, tenue en la grande salle de l'Université, à Genève.

nous nous préoccupions toutefois davantage du résultat de nos examens que de toutes les révolutions du monde. Nous réussîmes et bientôt nous pûmes prendre le titre d'étudiants que l'on donnait alors déjà à de tout jeunes gens.

Bientôt je devins membre de la société de Belles-Lettres et malgré une timidité pénible dont j'ai eu peine à me débarrasser, je ne tardai pas à prendre une part active à ses séances.

J'habitais les bords immédiats de l'Arve, un petit jardin seulement nous séparait de la rivière, nous voyions couler devant nous l'eau des glaciers, de cette montagne maudite qui a pris dans les temps modernes, un nom moins terrible : le Mont-Blanc ; mon existence était solitaire, retirée, laborieuse, j'ignorais absolument le monde et j'allais passer mes vacances, avec quelques livres, sur les pentes de la montagne où je suis né (1) : dans les rares loisirs que me laissaient des études suivies avec entrain, j'apprenais à connaître de bons auteurs et je m'exerçais à écrire tantôt un peu de prose, tantôt même de loin en loin, quelques vers. Ceux-ci, comme les enfants qui savent à peine marcher, vacillaient et boitaient souvent, un de mes chers condisciples (2), à la vue de mes premiers essais, m'avait prédit que je rimerais toujours en dépit de Minerve. Nature franche et loyale, sévère et bienveillante, c'est un des derniers qu'a emportés le combat de la vie dans cette jeunesse d'alors dont les rangs sont bien éclaircis et s'éclaircissent

(1) Le 21 septembre 1815, à Malbuisson, commune de Coppo-
nex, Haute-Savoie.

(2) M. Elie Lecoultre, mort en 1882. C'est de lui que parle
M. Edmond Scherer, dans son étude sur Henri-Frédéric Amiel,
page XXI.

tous les jours de plus en plus ; comme l'a dit un poète du seizième siècle, dans son charmant langage :

L'un meurt à son printemps, l'autre atteint la vieillesse,
Le trépas est tout un, les accidents divers,
Le vrai trésor de l'homme est la verte jeunesse,
Le reste de nos ans ne sont que des hivers.

La Société de Belles-Lettres se réunissait régulièrement tous les vendredis ; il n'y avait pas de seconds actes dans ce temps-là. Nous tâchions de terminer la séance un peu avant dix heures ; Genève était encore fortifiée et pour ceux qui habitaient la banlieue, nous étions quelques-uns dans ce cas, il s'agissait de sortir de la ville avant la fermeture des portes. Les destinées de la Société varièrent beaucoup ; les hivers se suivirent et ne se ressemblèrent pas.

Une année, réduits à l'humble nombre de trois, nous accaparâmes, à nous seuls, toutes les dignités de notre petite république ; en revanche, nous nous distinguâmes par notre activité littéraire et nous sauvâmes l'honneur de notre drapeau. Notre beau zèle, notre activité modèle portèrent leurs fruits : moins nous étions nombreux et plus nous travaillâmes. Ajoutons que l'un des trois a conquis dès lors un beau rang dans la science (1).

Quelle physionomie différente, un autre hiver ; les membres de la Société étaient nombreux, les séances nourries et pleines d'animation. Il y avait là de jeunes hommes qui se firent un nom plus tard ; je me borne à en citer un ou deux. Henri Blanvalet, par exemple, à qui nous devons ce chef-d'œuvre intitulé : *La petite sœur* ; Marc Fournier, publiciste distingué, auteur des *Libertins de Genève*, futur direc-

(1) M. Elie Wartmann, professeur de physique à l'Université de Genève.

teur de la Porte Saint-Martin ; il devait connaître tour à tour les grands succès et les grands déboires, la prospérité brillante et les revers ; d'autres encore, car je ne veux pas les citer tous ; un, entre autres, qui promettait déjà alors un orateur éloquent, qui déclamait très bien les lambes d'Auguste Barbier et qui devait occuper un jour, dans un pays voisin, une des positions politiques les plus élevées. J'essaye en passant une page de sa jeunesse qu'il n'a sans doute point oubliée.

L'émulation était forte par moments, j'allais presque dire plus ou moins passionnée. Une lutte très vive s'engagea entre deux journaux littéraires manuscrits qui donnèrent à nos séances de la vie et un entrain inaccoutumés. Dans cette lutte pacifique, mais réelle, où l'amour des lettres jouait son rôle, où se mêlaient à la fois l'amour-propre, la bienveillance et une certaine fièvre de combat, c'était à qui serait le plus actif, à qui travaillerait le plus pour la Société de Belles-Lettres, à qui enrôlerait et entraînerait avec lui le plus de collègues. J'avais donné à l'un de ces journaux, avec quelque orgueil, le titre de *Mortel*, l'autre avait pris fièrement le titre opposé, c'était l'*Immortel*. J'avais affaire, comme on le voit, à une forte partie et dans cet exercice prolongé qui réclamait une volonté ferme et persévérante, besoin de toute mon énergie pour ne pas succomber.

Si j'ai bonne mémoire, et à cinquante ans de distance environ, il est facile de se tromper, le *Mortel* fit son apparition durant trente-neuf séances et compta trente-neuf numéros, l'*Immortel* avait vécu un peu moins. En tenant compte des vacances, c'était une année de travail, une année d'étude, une bonne gymnastique littéraire, qui avait secoué un peu la plume et n'était pas à dédaigner. Le *Mortel* avait eu à cœur, avec une ténacité carougeoise, de ne mourir que

lorsque l'*Immortel* serait mort. En laissant de côté ce petit amour-propre de jeune homme, nous nous applaudissions de cette activité que la lutte avait fait naître, qui nous avait tenus longtemps en haleine, qui n'avait point passé inaperçue dans nos études ; nous nous applaudissions peut-être davantage encore d'être restés bons amis et bons camarades.

Mon cher collègue devait un peu plus tard redevenir citoyen du grand pays qui avait été la patrie de ses ancêtres, il devait aller terminer ailleurs ses études, je devais partir moi-même pour l'Allemagne ; nous nous séparâmes bientôt, gardant l'un de l'autre un souvenir cordial. Dans les rangs bien éclaircis de cette volée dont je parlais tout à l'heure, la Providence a voulu que nous soyions encore aujourd'hui tous deux debout. Longue vie à mon vieux camarade (1) !

Aussi comprendrez-vous sans peine quelle émotion, j'allais dire quelle joie j'éprouvai, il y a quelques mois, lorsqu'en examinant une liasse d'anciens papiers, je retrouvai, à ma grande surprise, un numéro de ce pauvre journal manuscrit qui avait échappé, je ne sais trop comment, à un autodafé inexorable, aveugle, dont je suis l'auteur et que je ne puis me pardonner. Cette petite feuille sans importance, sans valeur, sans talent, c'était un rien, mais ce rien me rappelait une année de ma vie de jeunesse, mais il y a des riens qui tiennent dans le cœur une grande place, qui le touchent et le remuent et qui semblent de vieux amis. Si je pouvais avoir à ma disposition ces deux petits journaux, je les lirais, je crois, avec une ardeur sans pareille.

(1) M. Elie Le Royer, président du Sénat de France. Je relis ce travail le 9 février 1890 ; M. Le Royer est toujours président du Sénat.

Ils étaient pour nous alors une grande affaire et une véritable préoccupation, mais ils ne visaient point, comme on le voit, à une publicité exagérée; dans l'année de mon départ pour l'Allemagne, mon ambition fut un peu moins modeste. C'était en 1835; un de nos plus spirituels écrivains que je connaissais de nom seulement et avec lequel je devais être très lié plus tard, M. Petit-Senn, rédigeait avec une verve intarissable, une petite revue, comme nous n'en avons plus à Genève, le *Fantasque*. Les articles pleins d'entrain, les plaisanteries de bon aloi, les malignes et saines remarques, les piquantes études n'étaient point rares dans cette publication qui avait une originalité dont nous avons momentanément perdu le secret. Etre imprimé dans le *Fantasque* me parut une grande distinction, mais je n'avais pas le courage d'affronter tout haut la publicité. J'avisai un pseudonyme qui put couvrir le secret de la marchandise, si cette expression n'est point trop prosaïque lorsqu'il s'agit de strophes, les premières, dues à ma plume, qui virent le jour et pour lesquelles j'ai gardé un faible paternel que me pardonnera toute âme bienveillante. Ce pseudonyme ressemblait fort à un autre pseudonyme illustre qui a pris naissance dès lors et qui avait, à l'orthographe près, la même signification. Accompagné d'un prénom, comme en porte tout bon chrétien, il n'était autre que Valmont; il m'a paru toujours de race plus gauloise que celui de Valberg (Valbert) accouplement de deux mots, l'un français, l'autre germain.

Ces strophes, d'une main bien novice encore, parurent ainsi, à ma grande satisfaction, en l'année 1835, dans le *Fantasque*, sous le titre : *Prière pour une jeune fille* et sous le pseudonyme de *René Valmont*. A défaut d'autre mérite, elles avaient de l'âme et du sentiment.

C'est ainsi que, pour la première fois, je fis imprimer quelques vers : j'entendis sur ces naïves et innocentes strophes des éloges qui m'encouragèrent, des critiques judicieuses dont je tâchai de profiter. Eloges et critiques, le tout spontané, de franc aloi ; j'étais à l'abri des flatteries de l'admiration mutuelle ; Valmont entraînait dans le monde littéraire, absolument inconnu de tous.

Peu de temps après, il me prit envie d'envoyer à la rédaction du *Fantasque* une pièce de vers qui roulait sur les beautés alpestres de notre pays ; celle-là ne parut jamais. J'eus beau interroger plusieurs numéros du journal, impossible de l'apercevoir. L'échec était évident ; je me promis bien de ne plus rien imprimer de longtemps. Mon départ pour l'Allemagne me donna d'autres soucis ; dans nos promenades du soir, après les cours de l'Université, nous parlâmes souvent littérature avec ce cher condisciple de la Suisse orientale qui a fait un si grand chemin dans le monde fédéral (1). Toutefois, je ne songeais plus, ni alors ni à mon retour, à publier des vers, lorsqu'une circonstance particulière vint changer mes idées à ce sujet : *Dieu seul dispose*.

Dans le domaine des journaux et des revues, domaine parfois purement littéraire, trop souvent ouvert aux passions nationales, se débattaient de grandes questions, de vives et aigres querelles qui réveillaient d'anciennes haines mal éteintes entre les peuples des deux bords du Rhin. Ces combats de plume étaient des combats d'avant-poste ; trente ans après, ils devaient prendre une physionomie plus terrible. A la bataille des strophes devaient succéder tôt ou

(1) M. A.-O. Aeppli, de Saint-Gall, successivement président du tribunal fédéral, du Conseil des Etats et du Conseil national de la Confédération suisse.

tard les coups d'épée et de canon, les batailles sanglantes ; au loin avait retenti le *qui vive* des littérateurs et des poètes. les bardes avaient entonné le chant de guerre.

Vous vous souvenez sans doute des alexandrins ambitieux d'un professeur de France qui a longtemps habité les rives vaudoises du Léman ; vous n'avez pas oublié les vers humanitaires, grandioses et vagues, de Lamartine, à propos du Nil de l'Occident. Elles sont présentes à votre pensée ces strophes d'une acerbe ironie qu'écrivit un soir, comme en se jouant, Alfred de Musset ; elles répondaient à la fière chanson qu'avait lancée, de l'autre rive du Rhin, un poète allemand, Nicolas Becker, presque inconnu la veille, et qui avait un nom le lendemain.

Ces mélodies, qui sentaient la poudre, ne pouvaient demeurer inaperçues, elles ravivaient de vieilles antipathies, ces étincelles allaient produire un grand incendie. Chants de guerre, ils avaient été précédés par d'autres ; Béranger qui voulait *que la France reprit son shako*, avait dit bien haut :

« Le Rhin, lui seul, peut retremper nos armes. »

D'autres avaient suivi la voie qui leur était ouverte ; sur les bords d'un des fleuves qui descendent de nos montagnes, un poète de la Suisse allemande (1) nous représentait le dôme de Strasbourg comme prisonnier sur terre étrangère, comme exilé au milieu des Francs. Lorsqu'une fièvre belliqueuse ébranla tout à coup, en 1870, deux grandes nations et l'Europe entière, croyez-vous que tous ces souvenirs fussent oubliés ? Cette autre fièvre, cette fièvre poétique tranchante comme un couteau, n'était-elle qu'un badinage,

(1) M. Léon de Roten du Valais.

comme le pensaient, il y a quarante ans, des esprits superficiels ?

Pour moi, ces strophes ennemies, passionnées, de plus en plus vives, m'agitèrent profondément ; je pensais à mon père jeté si longtemps comme tant d'autres, dans le néfaste tourbillon des guerres de la Révolution et de l'Empire, à ces récits de grandes batailles souvent répétés dans mon enfance, à ces générations décimées par des luttes à outrance et sans pitié ; mes regards se portaient avec attendrissement sur notre chère et petite patrie, sur ces *Alpes qui sont à nous*, j'éprouvais une émotion involontaire, inconnue jusqu'alors et je m'efforçais en vain de m'en rendre maître.

J'étais jeune, mon cœur battait fort, je ne me suis jamais senti plus dévoué à mon pays qu'à cette heure-là ; non, je ne vivais certainement pas de ma vie ordinaire.

C'était une magnifique soirée d'été, précisément le vingt-deux Juin, l'un des jours les plus longs de l'année ; le ciel pur et clair, semé d'étoiles, se montrait dans toute sa profondeur. Au milieu de deux leçons, j'avais quelques heures auparavant, lu, une nouvelle poésie sur le Rhin. Cette lecture faite à la hâte, me poursuivait, car les mêmes idées me préoccupaient encore ; le soir, appuyé sur la petite fenêtre de la mansarde qui me servait de chambre de travail, j'étais seul, admirant la beauté de la nuit. A travers un rideau de peupliers, j'apercevais les flots de l'Arve qui brillaient çà et là, le pont de pierre que demandèrent autrefois les habitants de Carouge au général Bonaparte, précisément dans la maison que j'habite aujourd'hui, les arbres de la campagne Prévoist, le long de la rivière, l'extrémité du Salève, les pentes plus éloignées des Voirons. Par un clair de lune radieux, tout était tranquille et calme, à peine de loin en loin, un bruit de voiture dans le recueillement d'une nuit sereine ;

la solitude avait, à ce moment, un charme singulier qui me rappelait mes vacances, les grandes ombres des forêts, l'éloquence muette des montagnes et ces larges horizons, à demi brumeux qui nous parlent et nous élèvent.

Puis, ma pensée allait ailleurs et j'éprouvais bientôt une de ces émotions rares que je ne saurais dépeindre ; ces combats de plume, ces passions déchaînées, *ce fleuve qu'on s'arrachait par lambeaux*, tout repassait devant moi, tout bouillonnait confusément dans ma tête : je pris un crayon, une feuille de papier ; au clair de la lune, je m'appuyai sur ma fenêtre, j'écrivis six strophes avec une rapidité excessive, anormale ; quand elles furent terminées, ma main tremblait avec force, violemment. Que s'était-il passé en moi ? Je n'ai jamais rien connu de pareil ; une abondante sueur inondait tout mon visage.

Je descendis à l'étage inférieur où se tenaient mes parents ; c'était l'heure de la journée où je les voyais le plus. Qu'as-tu, ce soir, me dit mon père, en me regardant avec surprise, es-tu malade ? Je lui lus, à sa demande, sous le coup d'une émotion indicible encore, les six strophes du Rhin suisse. Quand j'eus fini la dernière, ce n'est pas mal, ajouta-t-il, et j'éprouvai un vif sentiment de joie ; car, s'il nous aimait beaucoup, il ne nous prodiguait, pour ainsi dire, jamais un éloge direct. Bien faire, c'était faire son devoir, et faire son devoir plein et entier, ce n'était rien faire de trop.

Ce premier jet, tracé au crayon, en abrégé, sans que je visse ce que j'écrivais, présentait un curieux entassement de vers dont plusieurs chevauchaient les uns sur les autres, comme des wagons dans un accident de chemin de fer. J'ai regretté vingt fois de ne l'avoir pas conservé ; toutes les strophes ont été plus ou moins légèrement remaniées, à

l'exception de l'avant-dernière qui est seule demeurée intacte :

Les Alpes sont à nous et leurs cimes de neige,
Et leurs pics sourcilleux, formidable cortège,
Séculaire berceau du fleuve souverain ;
Là, nos pères ont bu sa vague froide et pure,
Il fallait au grand fleuve une grande nature,
Il est à nous le Rhin.

Aussi, je tiens de tout cœur à l'intégrité de cette strophe; lorsqu'à l'exemple d'une partie des bienveillants artistes qui ont mis le *Rhin suisse* en musique, — je n'ai jamais pu les connaître personnellement pour les remercier, — on substitue les expressions: *Nos pères ont goûté sa vague froide et pure*, aux mots plus mâles: *Là, nos pères ont bu sa vague froide et pure*, j'éprouve un involontaire mécontentement; *boire la vague froide et pure* me semble aller mieux que le mot *goûter* avec l'ensemble de la pièce, avec nos cimes de neige — *nives celo prope immixtæ* (1), -- avec les sentiments patriotiques que le *Rhin suisse* respire, avec le grand fleuve, avec notre grande nature. Dès lors, j'ai retrouvé plusieurs fois le mot *boire* pris dans le même sens: Brizeux a dit: *boire la brise fraîche* (2) et un de nos vieux auteurs (3), qu'on cite toujours volontiers, a parlé non sans audace :

.... « de la nation qui, prompte au tambourin,
Boit le large Danube et les ondes du Rhin »

C'est dans une séance de la Société de Zofingue, de

(1) Tite-Live.

(2) Voici deux vers de M. Auguste Barbier, l'auteur des Iambes :

« Que d'autres sur les monts boivent à gorge pleine
Des vents impétueux la bienfaisante haleine. »

(3) Ronsard (*Discours sur les miseres du temps*).

Genève, réunie à la Coulouvrenière, que le *Rhin suisse* fut lu en public pour la première fois. Le titre éveilla quelques rires étouffés ; la lecture achevée, les applaudissements furent prolongés et unanimes.

Au commencement de l'année suivante, il y avait à Lausanne, une grande réunion à laquelle je fus convié, réunion cordiale, elle avait son côté triste, un jeune et vaillant poète, Henri Durand, était au lit de mort. Cette circonstance jeta comme une ombre sur notre assemblée qui était nombreuse et pleine d'entrain ; nous allâmes en corps donner une sérénade au pauvre malade, sous sa fenêtre ; ce touchant adieu dut être une de ses dernières joies.

Dans la séance académique où se distribuèrent les prix, je dus lire le *Rhin suisse* qui fut accueilli avec une grande faveur ; le même soir, dans le banquet auquel assistaient des étudiants de la Suisse allemande et que l'Académie de Lausanne honorait de sa présence, on le redemanda de divers côtés ; sa lecture fut écoutée dans un religieux silence.

Le recteur de l'Académie du canton de Vaud (1) vint me prier, avec une bienveillance particulière, au nom de ses collègues et au sien, de lui communiquer le manuscrit et de lui permettre de l'insérer dans la *Revue suisse* qui s'imprimait alors à Lausanne et dont je ne tardai pas à devenir un des collaborateurs. C'est ainsi qu'il parut pour la première fois en l'année 1842.

Je possède encore l'aimable lettre que m'adressa le recteur de l'Académie vaudoise en me transmettant des exemplaires à part de cette poésie. Cette pièce qui respirait, je puis le dire, un grand patriotisme, un amour ardent de notre liberté et de nos montagnes, devint presque aussitôt

(1) M. le professeur Chappuis.

populaire. Un de nos peintres bien connus que je voyais souvent, disait dans son langage à lui, que le *Rhin suisse* avait *beaucoup de diable au corps, qu'il était carrément assis sur jambes*.

A peine cette pièce avait-elle paru que bon nombre de journaux de toutes les nuances la reproduisirent ; dès lors, il ne s'est jamais écoulé une année sans qu'elle ait été reproduite de nouveau. L'année 1882 a été, sous ce rapport, fidèle aux précédentes ; dans certaines années, elle a été réimprimée à plusieurs reprises, en particulier, lors du conflit prussien, à propos de Neuchâtel, et, à l'occasion de la grande guerre, en 1870.

Elle a été illustrée et mise en musique deux ou trois fois, sans que j'aie pu savoir exactement par qui ; on m'a parlé d'une dame écossaise, mais je n'ai pu contrôler l'exactitude de ce dire. Traduit dans des langues étrangères, en particulier en allemand par Kertbeny, par Peschier, etc., le *Rhin suisse* a été chanté souvent dans les camps fédéraux, dans les sociétés d'étudiants, dans les réunions nationales ; enfin, il a été à plusieurs reprises parodié, ce qui est, dit-on, le signe d'un véritable succès.

Son histoire détaillée nous mènerait bien loin ; elle est pour moi riche en souvenirs, et se lie en quelque sorte à ma vie elle-même.

Plus surpris que personne, j'entends toujours les mâles accords d'un groupe de jeunes hommes qui chantent en chœur le *Rhin suisse*, sur un lac de nos Hautes-Alpes ; je l'entends chanter, le 30 décembre 1872, dans la grande salle de l'Université de Genève, toujours viennent à moi ces voix de jeunes filles, je les écoute avec bonheur, mais notre joie est si précaire que les souvenirs les plus agréables sont parfois à distance les plus douloureux ! — Le *Rhin suisse* me

rappelle un vieillard vénérable hautement estimé dans les deux mondes et qui m'honorait de son amitié. Le comte Sclopis, qui présida dans Genève un tribunal célèbre choisi par deux grandes nations, avait mieux compris que personne ces deux vers du *Rhin suisse* :

Soir et matin, là-haut, le pâtre, au sein des nues,
Contemple en priant Dieu, ses deux rives connues.

Quelques mois avant sa mort (1), il m'écrivit dans une de ses lettres, ces lignes qui me firent, je l'avoue, un extrême plaisir, et dont je suis fier :

« Je vous félicite de vous tenir tout à fait en dehors de cette malheureuse école qui ne mène qu'au néant et au désespoir. Je suis charmé de pouvoir dire avec vous : « La jeunesse se retrouve pour ainsi dire dans toute la vie. » J'éprouve ce bonheur dans ma vieillesse et j'en remercie le bon Dieu, car il me fait la grâce *de savoir encore ce que c'est que prier*. . . . (*Et plus bas*). Je n'abandonne point l'espoir de vous venir encore serrer la main aux bords de l'Arve, et, en attendant, je répète avec vous :

« Mon amitié demeure, et je sais, Dieu merci,
Que la vôtre, à son tour, sera fidèle aussi (2). »

JULES VUY.

(1) 14 janvier 1873.

(2) Ces deux vers sont empruntés à la pièce intitulée : *Souvenir d'Octobre* (*Echos des bords de l'Arve*, tome I, page 133.)

JULES VUÿ

Jules-Jean-François-Marie Vuÿ, né à Malbuisson (commune de Copponex, Haute-Savoie), le 21 septembre 1815, mort à Carouge, près Genève, le 15 février 1896.

Docteur en philosophie (*summa cum laude*) de l'Université de Heidelberg, 26 août 1837. — Licencié en droit et avocat, 1838. — Notaire, 1862-1887.

Membre du Conseil d'administration de la Caisse d'Épargne, 1859-1891.

Juge suppléant au Tribunal civil, 1848-1850. — Juge suppléant à la Cour de Justice civile, criminelle et correctionnelle, 1850-1854. — Juge à la Cour de Cassation, 1854-1858. — Président de la Cour de Cassation, 1872-1876.

Conseiller municipal de la Ville de Carouge, 1854-1858 et 1866-1870.

Député au Grand Conseil du Canton de Genève : 1842-1846 ; 1848-1850 ; de 1856 au 21 mai 1870, date de sa démission. — Vice-Président du Grand Conseil, 1856-1857 ; 1861-1863. — Président, 1858-1859.

Député à l'Assemblée constituante de 1862.

Conseiller d'Etat chargé du Département de Justice et Police, 1859-1861.

Député du Canton de Genève au Conseil des Etats de la Confédération suisse, 1857-1859. — Député au Conseil National, 1863-1866.

Membre fondateur de l'Institut national genevois. Dans la Section de littérature : Membre effectif, 1852. — Vice-

Secrétaire, 1853-1855. — Président, 1855-1859, — et dans la Section des sciences morales et politiques, d'archéologie et d'histoire : Membre effectif, 1859. — Vice-Président, 1862-1865. — Président, 1865-1884 ; à cette dernière date, il donne sa démission, et il est nommé Président honoraire.

Membre du Comité de gestion de l'Institut, 1865-1892. — Vice-Président de l'Institut, 1872-1891 ; à cette dernière date, il donne sa démission, et il est nommé Vice-Président honoraire.

Membre honoraire de la Société jurassienne d'Emulation, 1856. — Membre de la Société d'histoire de la Suisse romande, 1857. — Membre associé de l'Association florimontane d'Annecy, 1858. — Membre correspondant de la Société d'histoire du Canton d'Argovie, 1861. — Membre de la Société générale d'histoire suisse, 1863. — Membre correspondant de l'Académie de Savoie, 1864. — Membre de l'Académie des sciences, lettres et arts, de Cori (près Rome), 1864. — Membre correspondant étranger de l'Académie des sciences et des lettres de Palerme, 1864. — Membre correspondant de la Société d'histoire de Saint-Gall, 1864. — Membre honoraire de la Société savoisiennne d'histoire et d'archéologie, 1866. — Membre correspondant de la Société impériale d'Emulation de l'Ain, 1868. — Membre correspondant du Comité royal pour l'histoire nationale (d'Italie), 1874. — Membre correspondant de la Société d'histoire et d'archéologie de la Maurienne, 1879. — Membre correspondant de l'Académie de Besançon, 1883. — Membre effectif de l'Académie de la Val d'Isère, 1885. — Membre agrégé de l'Académie chablaisienne, 1887. — Président d'honneur du Congrès des Sociétés savantes savoisiennes, à Thonon, août 1886.

Chevalier de la Couronne d'Italie, 13 décembre 1883.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

POÉSIE

RECUEILS

Echos des bords de l'Arve, 176 pages in-12. Genève, Cherbuliez, 1850. — 2^{me} édition, 155 p. grand in-8. Genève, Cherbuliez, 1859. — 3^{me} édition : 1^{er} volume, 197 p. in-16 : 2^{me} volume, 200 p. in-16. Genève, Georg, 1873.

Nouveaux Echos des bords de l'Arve : Clotilde, Poésies diverses ; 92 p. in-16. Genève, imp. Grosset et Trembley, 1878 (n'a pas été mis dans le commerce).

POÉSIES ÉPARSES

Le Fantasque

1835, 15 juin. Prière pour une jeune fille (sous le pseudonyme de René Valmont).

La Revue suisse

1842. Le Rhin suisse, p. 243. — La tombe des deux Lucernois, p. 574.

1846. L'Adieu des Suisses. — La Voix lointaine, p. 438. — Le Jour de Dieu, p. 688. — Le Tilleul des Confédérés, p. 913 ; à part, 7 p. in-8.

1847. Les roses du printemps, p. 504. — Le dernier Adieu, p. 755.

1848. A un ami, Souvenir des montagnes, p. 242. — A ma Sœur, p. 610. — A un ami qui voyageait en Italie, p. 611. — Impression d'automne, p. 613.

1849. Le Cygne, p. 132. — La grand'mère à sa petite-fille, p. 407. — Les deux Voix, p. 492.

1858. Enfance et Vieillards, p. 750.

Journal de Genève

1842, 22 mars. Le Rhin suisse.

1846, 26 juin. L'Adieu des Suisses. — La Voix lointaine.

1847, 8 janvier. Le Tilleul des Confédérés.

1850, 18 janvier. Les deux Voix.

Le Représentant

1842, 22 mars. Le Rhin suisse.

Le Nouvelliste vaudois

1842, 25 mars. Le Rhin suisse.

L'Helvétie

1842, 29 mars. Le Rhin suisse.

1850, 31 janvier. L'Alpe libre.

Le Narrateur fribourgeois

1842, mars. Le Rhin suisse.

**Chants des Sections vaudoise et genevoise de la
Société de Zofingue, Lausanne, 1844.**

Le Rhin suisse, p. 52.

Chansons bellettriennes, Genève, 1848. Recueil autographié
publié par la Société de Belles-Lettres de Genève. Ph. Plan
scripsit.

N° XV. Chanson d'hiver.

Chants Zofingiens, Genève, 1849.

Le Rhin suisse, p. 26.

Observateur de Genève

1849, 29 décembre. Le Rhin suisse. — Prière pour une jeune fille. — La goutte de rosée. — A ma Sœur.

Revue de Belles-Lettres

1850, juin. Petit oiseau des bois.

La Volière ouverte, recueil de poésies. Genève, 1852

Le vieux Saule, p. 23.

Bulletin de l'Institut national genevois

Tome I. A Elle, dans ses vieux jours, p. 73. — Le dernier Adieu, p. 339.

Tome IV. Rêverie. — A Elle. — Premier sourire, p. 67. — La Ballade des quatre Frères, p. 464.

Tome V. L'éternel Voyageur, p. 40. — A Frederika Bremer, p. 43.

Tome VII. Chant national suisse, p. 60. — Paysage d'automne, p. 320.

Tome VIII. Le Tombeau, p. 167.

Tome XI. L'Etoile et l'enfant, p. 45.

Tome XIV. Douze Poésies, p. 184; à part, 19 pages in-8°.

Tome XVIII. Poésies, p. 217; à part, 6 pages in-8°.

Recueil de Chants pour la Suisse romande. Genève

1853, 1^{er} volume. La goutte de rosée, n° 38.

1854, 2^{me} volume. Cri d'amitié, n° 21. — L'Alpe libre, n° 35.

1855, 3^{me} volume. L'Alpe libre, n° 6. — L'Adieu des Suisses, n° 21.

Recueil de Chants publiés par la Section vaudoise de la Société de Zofingue. Lausanne, 1853

Le Rhin suisse, p. 52.

Album genevois

1854, 15 mai. A Elle, dans ses vieux jours, p. 403.

L'Emulation. nouvelle Revue fribourgeoise

1854, août. A Elle, dans ses vieux jours, p. 256.

Album suisse

1854, 1^{er} septembre. A Marc-Monnier, p. 9. — 1855, 31 juillet. Réverie, p. 361.

1855, 1^{er} septembre. A Elle, dans ses vieux jours, p. 15. — 1^{er} octobre. Le dernier Adieu, p. 40. — 1^{er} décembre. Premier sourire, p. 112.

1856. Hêtre et Sapin, p. 159. — La Ballade des quatre Frères, p. 292. — L'Aïeule, p. 337. — Larmes inaperçues, p. 368.

Revue de Genève

1857, 8 septembre. Chant national suisse.

1859, 9 mars. Rêve d'amour. — Le Cygne.

La Suisse

1857, 30 octobre. Chant national suisse.

La Gazette de Savoie

1857, 30 octobre. Chant national suisse.

Le Courrier du Valais

1857, 31 octobre. Chant national suisse.

Le Messager de Genève

1857, 15 novembre. Chant national suisse.

1862, 28 juin. La goutte de rosée.

1863, 17 janvier. Cri d'amitié. — 28 février. Larmes inaperçues.

Le Rhin suisse. chant patriotique mis en musique, par M^{me} Prescott. Paris et Genève, 1857

N. B. Cette poésie a été mise en musique plus d'une fois, entre autres par Stunz (voir la 3^{me} édition des *Echos des bords de l'Arve*); mais nous ne sommes pas en mesure de donner à cet égard d'autres indications bibliographiques.

Le Conflit prusso-suisse, par Marin Laracine, Genève, 1857
Le Rhin suisse, p. 153.

St-Galler Sonntagsblatt

1859, 29 mai. Traduction allemande de : La blanche étoile et de : A un jeune poète élégiaque.

La France littéraire

1859. Italie, p. 407.

Almanach de Genève

1860. Le Rhin suisse, p. 143.

1861. Chant national suisse, p. 130. — Paysage d'automne, p. 141.

1862. L'étoile et l'enfant, p. 122.

1863. Le petit Nouvel An, p. 177.

1866. La Traversée, p. 158.

L'Entr'acte

1861, 30 avril. L'Alpe libre, mise en musique par M. Liénard-Mauguin.

Le Bund

1861, 13 juin. Le Rhin suisse, traduit en allemand par M. Kertbeny.

Le Carillon de Saint-Gervais

1861, 27 juillet. Le Rhin suisse.

The St-James's Medley

1861. L'étoile et l'enfant, p. 319.

La Suisse, revue littéraire et artistique

1863. L'Orage, p. 212. — Les ruines de Pomiers, p. 374.

Genève-Suisse, 1864

Le Rhin suisse, p. 93. — L'Alpe libre, p. 95. — Le Tilleul des Confédérés, p. 97. — Chant national suisse, p. 103.

Dichterbuch der françoesischen Schweiz. Gesammelt und übersetzt von Eugène Peschier. Glarus, 1864.

Le Rhin suisse. — Le Tilleul des Confédérés. — Les deux enfants (traductions allemandes), p. 177.

Choix de poésies destiné aux jeunes filles. Genève, 1864

Le Peuplier, p. 47. — Hêtre et Sapin, p. 56. — L'Alpe libre, p. 82.

N.B. Ces poésies se retrouvent dans la seconde édition de cet ouvrage, publiée en 1870.

Choix de poésies à l'usage des maisons d'éducation,
par Philippe Fazy, 1866

Cri d'amitié, p. 395.

Revue savoissienne

1867. Le Rêve, p. 32.

1871. A Elle, dans ses vieux jours, p. 47.

1872. Le Bois de sapins, p. 24. — Le billet de l'Ange, p. 83.

1875. Tempête, p. 86.

1879. La Fenêtre, p. 17.

1884. L'Eglise perdue, p. 91.

Les Alpes, Annecy

1870, 4 août. Le Rhin suisse.

Le Patriote savoisien, Chambéry

1870, août. Le Rhin suisse.

Almanach de la Suisse romande

1871. La Couronne engloutie, p. 50.

1872. Strophes écrites au pied du Salève, p. 84.

1873. Le Bois de sapins, p. 68.

1874. Le Voyageur et la Scie, p. 150.

1876. Le petit Boîteux, p. 127.

1877. Tempête, p. 132.

1878. Impression d'automne, p. 152.

1882. Chant du berger, p. 129.

1883. La Voix de l'onde, p. 181.

1884. Rêverie, p. 158.

1886. L'Eglise perdue, p. 62.

Les Alpes suisses, par Eug. Rambert. Quatrième série. 1871

Le Rhin suisse, p. 316.

Livre de lectures à l'usage des écoles de la Suisse romande, par Dussaud et Gavard. Lausanne, 1871

Le Rhin suisse, p. 371.

Bibliothèque universelle

1873. Hêtre et Sapin, p. 542. — La goutte de rosée, p. 544. Cri de douleur, p. 544.

L'Echo du Salève

1873, 29 mars. L'Enfant à la mamelle. — Soleils couchants. — La blanche Etoile.

Le Mont-Blanc

1873, 20 avril. Bouquet d'enfant. — Les ruines de Pomiers. — Le Rhin suisse.

Revue suisse. Genève

1876, 1^{er} mai. Le Rhin suisse. — 1^{er} juin. Jour de Mars. —
1^{er} août. Impression d'automne.

Almanach miniature de la Suisse romande

1877. Impression du soir, p. 50.

1878. L'Etoile, le voyageur et le sapin, p. 64.

**Chansonnier de l'Helvetia vaudoise des étudiants
suisses.** Lausanne, 1877

Le Rhin suisse, p. 36. — L'Alpe libre, p. 47.

L'Obole des poètes. Genève. 1877

Souvenir, p. 49.

**Franzoesische und deutsche Anthologie franzoesischer
Lyrik des neunzehnten Jahrhunderts,** von Werner Schö-
nemark. Halle, 1878.

La Rose, p. 104.

Nouveau Parnasse Français. Leipzig, 1880.

La petite Chambre, p. 127.

Le Biographe de Bordeaux

1881. Une Feuille verte. — Le Rhin suisse, t. IV, p. 280.

La Famille

1881. Tempête, p. 328.

**Comptes rendus des Congrès des Sociétés savantes de
la Savoie.**

1882. La Vie humaine, p. 109.

1886. Souvenir d'Octobre, p. LVII.

En Pays romand. Anthologie, 1882

Le Rhin suisse, p. 21. — Les Vieux Amis, p. 141.

Chants du Pays. Lausanne

(1^{re} édition, 1883)

Le Rhin suisse, p. 106. — Hêtre et Sapin, p. 108. — Cri de douleur, p. 109.

(2^{me} édition, 1887)

Le Rhin suisse, p. 141. — Hêtre et Sapin, p. 143. — Impression d'automne, p. 144. - - Propos d'enfant, p. 145. — La goutte de rosée, p. 145. — L'Etoile.

Soixantième anniversaire de la Société de Belles Lettres de Genève, 1884

Le Tilleul des Confédérés, p. 27.

Le Voleur

1886, 27 mai. Bouquet d'enfant.

Chants populaires de la Suisse romande. Genève, 1887

L'Alpe libre, p. 88. — Le Rhin suisse, p. 103.

Le Semeur

1888. Tempête, p.

1889. Cri de douleur, p. 378.

Almanaco del Popolo Ticinese. 1889

Consolation. — Sais-tu pourquoi je rêve? — Le Rhin suisse.

La Muse romande. La Chaux-de-Fonds

1890. Brouillards d'hiver, p. 150.

1893. Italie, p. 207.

PROSE

OUVRAGES ET BROCHURES

Essai sur la Taxe des Gardes (thèse de licence en droit), 74 p. in-8°. Genève, 1838.

C.-F.-Alphonse Vuy, notice biographique, 46 p. in-8°. Genève, 1852.

Avant-propos de : *Les Hirondelles, poésies et Divicon, ou la Suisse primitive, poème en cinq chants*, par Ch.-L. de Bons. Paris et Genève, 1857.

Lettre au Département des Contributions, au sujet des droits de succession Brunswick, dans *Avis de droit*, par J.-H. Serment. Genève, 1874, p. 37.

La Philothée de saint François de Sales. Vie de Madame de Charmoisy, xviii et 392 p. in-12. Paris, lib. Palmé, 1878.

La Philothée de saint François de Sales. Vie de Madame de Charmoisy. Pièces justificatives et documents divers, xxx et 296 p. in-12. Paris, lib. Palmé, 1879.

Jean Gacy. La Déploration de la Cité de Genève, publiée avec un avant-propos, ii et 6 p. in-8°. Genève, H. Trembley, 1882.

Une chanson sur l'Escalade, publiée avec un avant-propos viii et 4 p. in-8°. Genève, H. Trembley, 1882.

Le Réformateur Froment et sa première femme, 42 p. in-8°. Genève, H. Trembley, 1883.

Le Codicille d'Ami Lévrier, 12 p. in-8°. Genève, H. Trembley, 1888.

Origine des Idées politiques de Rousseau, xxvii et 260 p. in-12. Genève, H. Trembley, 1889.

A propos de saint François de Sales. Une légende apocryphe : N° 1, tirage à part de la Revue savoissienne, 13 p. in-8°. Annecy, F. Abry, 1890. — N° 2, 18 p. in-8°. Genève, H. Trembley, 1891. — N° 3, Un dernier mot sur la légende apocryphe, 2 p. in-8°. Genève, H. Trembley.

A propos de la Mission du Chablais. Quelques remarques. N° 1, 44 p. in-12. Genève, H. Trembley, 1892. — N° 2, 20 p. in-12. Genève, H. Trembley, 1892.

Revue étrangère et française de jurisprudence et d'économie politique, de Félix

1839, septembre. Notice sur la Caisse des Familles établie à Genève.

1840. Du Commerce, des Fabriques et de l'Industrie de la Suisse. Question du libre échange, p. 186.

Mémorial du Grand Conseil

N.B. Nous n'indiquons que les discours qui ont été publiés en brochure.

1842, 1^{er} juillet. Discours sur les affaires d'Argovie, p. 88, à part, 6 p.

1863, 16 septembre. Discours à propos du Compte rendu de l'Administration du Conseil d'Etat en 1862, p. 2081, à part; trad. allemande, 14 p. in-12. Genève, Pfeffer et Puky.

Revue suisse

(*Chroniques de Genève*, signées * * *)

1847. Janvier, p. 72. — Février, p. 154. — Mars, p. 228. — Avril, p. 318. — Juillet, p. 498. — Août, p. 571. — Septembre, p. 629. — Novembre, p. 753.

1848. Janvier, p. 45. — Mars, p. 189. — Mai, p. 301. — Juillet, p. 444. — Novembre, p. 708.

1849. Février, p. 140. — Mars, p. 199. — Avril, p. 282. — Juin, p. 403. — Octobre, p. 701.

1877. Compte rendu de : *Les Sources de l'Histoire de France*, par Franklin, p. 148.

Annales catholiques de Genève

1854. (4^{me} série). Compte rendu des poésies du Père Gall Morel, p. 347.

1855. (6^{me} série). L'Italie et l'Art Moderne, p. 401.

Livre des familles, Almanach de la Suisse française

1855. Souvenirs d'un jeune prisonnier, p. 91.

1856. Souvenirs d'un avocat. Un repris de justice, p. 96.

Bulletin de l'Institut national genevois

Tome II, p. 16. Rapport sur le Concours de poésie ouvert par la Section de littérature (lu le 18 juin 1855 à la séance générale.)

Tome V, p. 160. Notice sur Chaponnière ; à part, 8 p. in-8°.

Tome VII, p. 7. Rapport sur le Concours de poésie ouvert par la Section de littérature (lu le 24 août 1857 à la séance générale.)

Tome X, p. 177. Le dernier Seigneur de Copponex ; à part, 35 p. in-8°.

Tome XI, p. 231. Rapport à l'Institut sur le Concours relatif aux Franchises de Genève (lu le 28 mai 1863 à la séance générale) ; à part, 28 p. in-8°.

Tome XIV, p. 176. Le Landammann Sailer ou Echos des bords de la Thour ; à part, 8 p. in-8°.

Tome XVI, p. 229. Liber Quatuor causarum, imprimé à Genève, dans le quinzième siècle ; à part, 4 p. in-8°.

Tome XVII, p. 25. Rapport sur le Concours de poésie

ouvert par la Section de littérature (lu le 22 mai 1871 à la séance générale).

Tome XXII, p. 55. Discours d'ouverture à la séance générale du 15 juin 1876. — P. 82. Notice sur Daniel Gevril ; à part, 12 p. in-8°.

Tome XXIII, p. 19. Origine des Idées politiques de Rousseau. Premier mémoire ; à part, 28 p. in-8°.

Tome XXIV, p. 174. Origine des Idées politiques de Rousseau. Deuxième mémoire ; à part, 32 p. in-8°.

Tome XXIV, p. 525. Notice sur Albert Richard ; à part, 20 p. in-8°.

Tome XXV, p. 273. Origine des Idées politiques de Rousseau. Troisième mémoire ; à part, 74 p. in-8°.

Tome XXVII, p. 1. Discours d'ouverture de la séance générale du 2 mai 1884, sur l'Origine de la Commune de Genève ; à part, 19 p. in-8°.

Tome XXVIII, p. 379. Esquisses et souvenirs : Deux Condamnés ; à part, 17 p. in-8°. — P. 435. Une Consultation du Président Favre ; à part, 10 p. in-8°.

Tome XXIX, p. 15. Esquisses et souvenirs : Une Exécution capitale à Genève ; à part, 32 p. in-8°.

Tome XXX, p. 57. Esquisses et souvenirs : Les Débuts de Marc Monnier ; à part, 58 p. in-8° (long extrait dans le *Semeur* du 10 janvier 1890). - P. 207. Quatre pièces contemporaines ; à part, 6 p. in-8°. — P. 305. Un Grand Voyage en Europe : Genève en 1761 ; à part, 17 p. in-8°.

Mémoires de l'Institut national genevois, in-4°

N.B. Il y a eu un tirage à part de chacun de ces mémoires.

Tome VII. Convention entre l'Abbaye de Pomiers et la Ville de Cruseilles. Sentence de Hugues de Genève, 30 p.

Tome VIII. Jugement rendu par Amédée VIII, à Ripaille, en 1438, entre l'Abbaye de Saint-Jean d'Aulps et Samoens, 16 p.

Tome IX. Chartes inédites, VIII et 40 p.

Tome X. Note sur la Villa Quadruvium, 14 p. — Nouvelle série de Chartes inédites, 21 p.

Tome XI. Les Franchises de Châtel en Genevois, du 18 mars 1307, 42 p.

Tome XII. Notes historiques sur le Collège de Versonnex et documents relatifs à l'instruction publique à Genève, avant 1535, 48 p. — Troisième série de Chartes inédites, 60 p. — Chézery, Chartes du douzième siècle, 18 p.

Tome XIII. Les Etats généraux de Savoie de l'an 1522, 24 p. — Petit mémoire sur la Regiquina, 24 p. — Capitulation du Fort Sainte-Catherine, 19 p.

Tome XIV. Note sur l'étymologie du mot Corraterie, 31 p. — Deuxième note sur l'étymologie du mot Corraterie, 31 p.

Tome XV. Chartes inédites du Duc de Savoie, Charles III, 16 p.

Journal de Genève

1857, 17 juillet. Lettre sur la question des Israélites dans le Canton de Genève, (reproduite dans la *Revue de Genève*, ainsi qu'une seconde lettre au *Journal de Genève* sur la même question). — 1^{er} novembre. Lettre sur l'Election fédérale du 25 octobre 1857.

1861, 20 mai. Lettre en réponse au *Salut public*, de Lyon.

1862, 20 juillet. Lettre à propos d'une lettre de M. Marinac (reproduite par la *Nation suisse*).

1863, 15 juillet. Lettre sur la Caisse de police.

1868, 6, 11 et 17 décembre. Lettres à l'Abbé Fleury.

1869, 10 et 12 juin. Lettres à propos des saisies (reproduites par la *Suisse radicale* du 12 juin).

1871, 4 mars. De la Justice et des Juges, par M. Borély.

1883, 13 octobre. Lettre à propos d'une erreur d'impression.

Revue de Genève

1857, 15 et 21 juillet. Deux lettres sur la question des Israélites dans le Canton de Genève. — 13 Novembre. Compte rendu des Alperoses, de X. Kohler.

1858, 11 juin et 25 septembre. Compte rendu de : Les Hirondelles et Divicon, de C.-L. de Bons.

1859, 28 septembre et 5 octobre. Compte rendu des ouvrages de MM. Fontaine et Gaullieur relatifs à Carouge.

La Suisse, revue littéraire et artistique

1859, 2 juillet. Compte rendu de *Bezanson Hugues*, de Galiffe. — 25 septembre et 1^{er} octobre. Compte rendu des ouvrages de MM. Fontaine et Gaullieur relatifs à Carouge. — 26 novembre. Compte rendu de *Les Lois civiles et commerciales*, de M. Flammer et de *Les Filles de Catherine*, de M^{me} Jeanne Mussard.

1863. Profils et Pensées, p. 63, 122, 156, 246, 319.

Le Bund

1859, 4, 6 et 7 octobre. Compte rendu des ouvrages de MM. Fontaine et Gaullieur relatifs à Carouge.

1860, 5 mars. Compte rendu de l'Almanach de Genève. — 8 mai. Compte rendu des Souvenirs du Jubilé de l'Académie de Genève.

La Nation suisse

1860, 8 décembre. Feuilleton sur le Dr Jacques Papon, de Coire.

1861, 24 et 25 avril. Lettres à un membre du Grand Conseil sur la démission du Conseil municipal de Lancy.

1863, 27 septembre. Catalogue du Musée cantonal d'archéologie. — 19 juillet. Lettre sur la Caisse de police.

1864, 26 août. Lettre sur la séance du Grand Conseil du 24 août.

1866, 6 octobre. Lettre pour refuser toute nouvelle candidature au Conseil national.

**Mémorial des séances de l'Assemblée constituante
de 1862**

N. B. Nous n'indiquons que les discours qui ont été publiés en brochure.

Discours du 8 juillet à propos de la Société économique et de l'Hôpital, p. 216 ; à part, 8 p. in-4°.

Discours du 9 septembre, à propos de la Restauration et des arrondissements, p. 423 ; à part, 26 p. in-12.

Indicateur d'histoire et d'antiquités suisses. Zurich

1863. Quelques mots encore sur les Ménaïdes, p. 6.

Indicateur d'histoire suisse. Berne

1873. Les Ménaïdes et les lieux dits sur les bords du Lac de Genève, p. 321.

Indicateur d'antiquités suisses. Zurich

1877. Quelques mots sur les Ménaïdes, p. 781.

Feuille fédérale suisse. Berne

1864. Rapport de la Commission du Conseil national chargée du préavis sur la Convention conclue à Genève, pour l'amélioration du sort des militaires blessés dans les armées en campagne, p. 794.

Revue Savoisienne

Glanures historiques

1865; p. 72, 98. — 1866; p. 26, 34, 48, 112. — 1867: p. 18, 72, 103. — 1868; p. 18, 99. — 1869; p. 37, 60, 89. — 1870; p. 68. — 1871; p. 5. — 1873; p. 18. — 1877; p. 63.

A propos de saint François de Sales

1867; p. 25, 84, 97. — 1870; p. 38. — 1871; p. 80. — 1872; p. 12, 95. — 1873; p. 100. — 1883; p. 43. — 1890; p. 178. Une légende apocryphe. — *N. B.* Le tirage à part de cet article a déjà été mentionné sous le même titre, parmi les brochures.

1865. M. Pierre Gaud, p. 97.

1867. Une charte inédite du XIII^e siècle et un article du Regeste genevois, p. 33; à part, 28 p. in-8°. — Courte réponse aux observations sur l'interprétation d'une charte du XIII^e siècle, etc., p. 54.

1868. Les suites d'une condamnation prononcée contre un noble de haute lignée, p. 41 et 51. — Histoire de la Commune de Flumet, de MM. Dufour et Rabut, p. 81. — Le dernier seigneur de Copponex, p. 119.

1869. Note sur la date de l'avènement de Guillaume III, comte de Genève, p. 51; à part, 16 p. in-8°. — Histoire du premier royaume de Bourgogne, de C. Binding, p. 71.

1870. Un nouveau volume de la collection des Recez fédéraux, p. 17. — Jean Calvin, son église, son gouvernement à Genève, de F.-W. Kampschulte, p. 19 ; à part, 14 p. in-8°. — Les peintres et les peintures en Savoie du XIII^e au XIV^e siècle, de MM. Dufour et Rabut, p. 40. — Lettres inédites de Madame de Warens, p. 59 ; à part, 15 p. in-8°.

1871. Marie Armand, p. 77. — 1872. Suite et fin, p. 41 ; à part, 20 p. in-8°.

1872. Franchises municipales de Cusy en Genevois, de M. A. de Foras, p. 6. — *En Savoie*, de Moïse Hornung. — Société d'histoire du Canton d'Argovie, p. 15. — Notice sur la Bâtie d'Albanais, le prieuré S. Robert et Montcel, de l'abbé E. Dufour, p. 51. — Mort du professeur Kampschulte, p. 100.

1874. Histoire de Grésy-sur-Aix, de M. de Loche, p. 13. — Notice sur la plus ancienne charte de franchise d'Avigliana, p. 101.

1876. Armorial et nobiliaire de Savoie, de M. de Foras, p. 70. — 1878 ; p. 22. — 1879 ; p. 142.

1877. Encore la Regicquina, p. 76. — Quelques mots sur les Ménaïdes, p. 84. — Imprimeurs et libraires de Savoie, p. 90, 99 et 108 ; 1878, p. 1 ; à part, 30 p. in-8°. — Sources de l'histoire de France, de M. A. Franklin, p. 102.

1878. Un nouveau docteur de l'Eglise, par un ecclésiastique, p. 4. — Une lettre inédite de Henri IV, p. 19. — Encore l'ouvrage sur le doctorat de saint François de Sales, p. 26. — Somme ascétique de saint François de Sales, de M. Albert, p. 103.

1879. Quelques mots sur l'étymologie du mot anciêge, p. 16. — Une famille savoisiennne d'origine cypriote, p. 116. Travaux de la Société d'histoire de Maurienne, p. 123.

1880. Une entreprise du Duc de Savoie, par G. Claretta,

p. 17. — Le Prieuré de Chamonix, par MM. Bonnefoy et Perrin, p. 31. — Histoires de voyage, par Auguste Barbier, p. 80. — Les Somarons, p. 116.

1881. Martyre de la Légion thébaine, p. 1. — Jeanne de Jussie et les sœurs de Sainte-Claire de Genève, p. 13. — Suite et fin, p. 25 ; à part (avec un avant-propos), 46 p. in-8°. Paris, lib. Palmé, 1881. — Le docteur Carové, histoire sans fin, trad. par Auguste Barbier, p. 80. — Chez les poètes, par l'auteur des Iambes, p. 122.

1882. Gerbes poétiques, de Louis Gross, p. 56.

1883. Obituaire de Saint-Pierre de Genève, de A. Sarasin, p. 8.

1884. Le Prieuré de Chamonix, de Bonnefoy et Perrin, p. 7. — Note sur la littérature du droit des gens, d'Alphonse Rivier, p. 66. — Documents relatifs à l'histoire de Vevey, d'Albert de Montet, p. 98.

1885. Poésies posthumes, d'Auguste Barbier, p. 24 ; à part, 13 p. in-8°. — Les Pays libres, de J. Ferrand, p. 277.

1886. Une consultation du Président Favre, p. 139 ; à part, 10 p. in-8°. — Histoire de l'Abbaye de Sainte-Catherine, de F. Mugnier, p. 337 ; à part, 8 p. in-8°. — Une lettre du Duc Charles-Emmanuel, p. 361.

1887. Suisse française et poésie. Chants du pays, p. 87. — Une lettre de David Rousseau, p. 291.

1888. Petites glanures, p. 73.

1889. A propos du fleuve Léman, p. 122.

1891. Droit de la guerre sous la République romaine, de Michel Revon, p. 97. — Une singulière erreur de mémoire. Louis de la Rivière. — Pierre et Jean-Claude Gazel, p. 197.

1892. L'arbitrage international, de Michel Revon, p. 177.
— Joseph de Maistre, de Michel Revon, p. 343.

Le Radical

- 1865, 28 juin. Lettre à propos de l'Hôpital cantonal et de M. Richard (reproduite par la *Nation suisse*).

Almanach de Genève

1866. Notice sur Pierre Gaud, p. 177.
1885. Simples pensées, p. 54.
1887. Une lettre de Victor de Laprade, p. 108.
1888. Une lettre de David Rousseau, p. 48 ; à part, 4 p. m-8°.
1890. Volontaires de Carouge en 1778 et 1779. (Communication de la liste des).
1893. Vieux souvenirs, p. 44.

Almanach des gloires de la Savoie

1868. Le Chanoine Gazel, p. 53.
1870. La Médecine universelle du Seigneur de Copponex, p. 27.

La Suisse radicale

- 1868, 6, 9 et 16 décembre. Lettres à l'abbé Fleury.
1869, 28 avril. Lettre à propos du Rhin suisse (reproduite par un grand nombre de journaux).
1870, 9 et 10 mai. Lettres déclinant toute candidature pour le Conseil municipal de Carouge.

Comptes rendus des Congrès des Sociétés savantes savoisiennes.

- 1879, 2^{me} session. Une famille savoissienne d'origine cypriote, p. 87.

1880, 3^{me} session. Discours sur la Légion thébaine, p. 143.

1885, 7^{me} session. Une page de l'histoire de saint François de Sales, prévôt de Genève, p. 95.

1886, 8^{me} session. A propos d'un testament, p. 69; à part, 16 p. in-8°.

Revue des questions historiques

1881, octobre. Une procédure calviniste au seizième siècle p. 369; à part, avec de légères différences, 18 p. in-8°. Genève, lib. Trembley, 1889.

Revue de Genève

1886. Esquisses et souvenirs. Le Sept octobre, p. 457; à part, 19 p. in-8°.

Mémoires de l'Académie chablaisienne

Tome II. Notes historiques sur la prise du Château de Thonon, p. 140 et sur le pillage de Marclaz, p. 144; à part, 10 p. in-8°. — Charte inédite, p. 299.

Tome III. Encore Adémar Fabri, p. 181; à part, 16 p. in-8°.

Tome IV. A propos des guerres du XVI^e siècle, p. 165.

Tome VII. Trois lettres du cardinal Mermillod, p. 88; à part, 8 p. in-8°. — Pièces relatives à la vie municipale d'Annecy, p. 95; à part 8 p. in-8°.

Miscellanea di Storia Italiana

1889. Adémar Fabri, prince-évêque de Genève, tome XXVII (12^{me} de la seconde série), p. 135; à part, 35 p. in-8°.

Le Semeur. Paris et Lausanne

1889, 10 décembre. Glanure : Marc-Monnier.

La semaine littéraire. Genève

Lettres inédites de H.-Fréd. Amiel, 1894, p. 592 et 621.
— 1895, p. 33 et 6.

(Si toutefois qu'il paraisse cette bibliographie, elle est incomplète encore. Signalons par exemple un *Coup d'œil sur la révolution genevoise du 22 novembre 1841*. Nous en avons le manuscrit sous la main avec une note de M. Vuy, indiquant qu'une partie de ce travail a été publiée dans un journal, le *Journal de Genève*, le 29 mai 1892, que la Société de l'histoire de la Suisse dans le tome XIV, sous le titre de *La révolution genevoise de 1841*, éditée par M. Vu

4621.

est in-
et sur
avons
indi-
ns un
que la
IV de
(Nuy).



La Semaine littéraire. Genève

Lettres inédites de H.-Fréd. Amiel, 1894, p. 592 et 621.
— 1895, p. 33 et 76.

(Si touffue que paraisse cette bibliographie, elle est incomplète encore. Signalons par exemple un *Coup d'œil sur la révolution genevoise du 22 novembre 1841*. Nous en avons le manuscrit sous les yeux, avec une note de M. Vuy, indiquant qu'une partie de ce travail a été publiée dans un journal de Saint-Gall. — Une charte du 29 mai 1292, que la Société d'histoire de Genève a publiée dans le tome XIV de ses Mémoires, p. 434, lui avait été communiquée par M. Vuy).





DAUER.

1817

CARL VOGT

1895.

CHARLES VOGT⁽¹⁾

MESDAMES, MESSIEURS ET CHERS COLLEGUES,

Depuis sa dernière séance publique l'Institut genevois a fait une perte, cruelle entre toutes. Charles Vogt, qui pendant de longues années fut l'âme de notre association, a succombé, emportant dans la tombe les regrets de tous. Est-il quelqu'un parmi vous qui ait oublié ses admirables discours qui ouvraient nos séances, discours si riches d'idées et de faits, où le trait piquant se mêlait aux considérations les plus élevées.

Retracer la noble et féconde carrière de Vogt est une tâche que je ne saurais assumer ; mon but plus modeste, plus restreint, est simplement de rendre hommage à la mémoire de l'homme éminent que nous avons perdu, de rappeler et de caractériser quelques-unes des faces de son talent. Ce qui frappe tout d'abord, c'est la merveilleuse variété de ses attitudes. Naturaliste, il menait de front les recherches originales et l'enseignement ; il unissait les dons du savant et du vulgarisateur. Publiciste et homme politique, il défendait ses opinions aussi éloquemment par la plume que par la parole.

Comme naturaliste, notre regretté président a sa place

(1) Discours lu à l'assemblée annuelle et publique de l'Institut le 27 mars 1896.

marquée au premier rang dans la science contemporaine. En 1839, il faisait déjà ses débuts à Neuchâtel comme collaborateur d'Agassiz, avec lequel il publia l'*Histoire naturelle des poissons d'eau douce*. A partir de cette époque son labeur a été incessant, embrassant à la fois la géologie, la zoologie et la paléontologie. Il était à la fois, ce qui est rare, l'homme de la recherche spéciale, minutieuse, et de la haute synthèse. A ce dernier titre son influence a été considérable ; ses *Lettres physiologiques*, écrites pendant son séjour à Paris, le rangèrent de bonne heure parmi les chefs de l'école matérialiste scientifique ; dans la suite ses fameuses *Leçons sur l'homme* obtinrent un vif retentissement, car elles bouleversaient toutes les notions traditionnelles en appliquant à l'espèce humaine la théorie nouvelle de l'évolution. Il nous semble entendre encore l'écho lointain et affaibli des rumeurs et des protestations et aussi des chaleureux éloges que provoqua le livre à son apparition. Les *Leçons sur l'homme*, rédigées avec toute la précision scientifique, mais émaillées de spirituelles saillies, s'adressaient à tous ; il me resterait à vous signaler les nombreux ouvrages, d'une nature plus spéciale, qui ont largement contribué à la renommée scientifique de Vogt et qui embrassent les domaines les plus variés, mais cette revue, même sommaire et superficielle, m'entraînerait trop loin et elle exigerait d'ailleurs une plume plus compétente que la mienne ; d'autres faces du talent de Vogt appellent notre attention.

L'illustre naturaliste n'était pas de ceux qui se confinent exclusivement dans leurs études favorites et qui se désintéressent des luttes du forum. Lorsque la révolution gronda en Allemagne, il se lança dans l'arène avec tout l'enthousiasme, toute l'ardeur de la conviction et de la jeunesse ; il fit partie du Parlement de Francfort où il se fit remarquer

par sa fougueuse éloquence ; c'était l'homme des vigoureux coups de boutoir qui déconcertent l'adversaire et tout récemment un vénérable historien, un de ses collègues d'autrefois, me disait avec quel plaisir, quel intérêt, le Parlement écoutait les vives et spirituelles improvisations de K. Vogt. La réaction monarchique triompha et Vogt dut prendre le chemin de l'exil. Une carrière nouvelle allait s'ouvrir pour lui : le 5 mai 1852 le gouvernement genevois lui confia la chaire de géologie dans notre ancienne Académie ; il devint aussitôt l'un des plus utiles et des plus zélés auxiliaires de James Fazy et ses nouveaux concitoyens l'appelèrent à siéger au Grand Conseil et au Conseil National. Dans une assemblée délibérante, Vogt était une force de premier ordre ; orateur consommé, il dédaignait les petits moyens, les fleurs de rhétorique, il allait droit au but ; nul ne maniait plus finement que lui l'ironie et nul ne développait ses opinions avec plus d'ampleur, d'énergie et de verve railleuse. C'était un terrible joueur, impitoyable de logique et de bon sens. Il y a dans toutes les assemblées des prétentieux médiocres qui parlent pour ne rien dire, des rhéteurs qui dissimulent sous des phrases sonores et redondantes le vide de leur pensée ; pour ceux-là Vogt n'était pas tendre ; de sa parole brève et acérée il les réduisait au silence ; on le trouvait parfois véhément, mais dans la vivacité saisissante de ses ripostes, il n'y avait ni haine, ni colère, mais simplement l'expression vibrante d'une profonde conviction. Sa parole, énergique et tranchante comme l'acier, le faisait parfois considérer comme un autoritaire et cependant nul n'était plus foncièrement libéral que lui ; il avait eu à souffrir de l'intolérance, mais il dédaignait les représailles. Il aimait la liberté pour elle-même et il la voulait égale pour tous ; il respectait comme sacrée la conviction d'autrui et en même temps dans le

conflit des idées il croyait au triomphe final de la vérité. Il ne haïssait réellement qu'une chose, l'esprit sectaire, le fanatisme, de quelque manteau qu'il s'affublât. Son idéal, c'était l'indépendance absolue de l'Etat en matière religieuse ; champion convaincu de ce principe, il le soutint par d'admirables discours qui ne s'effaceront pas de notre souvenir.

Est-il nécessaire, chers collègues, de rappeler la place éminente occupée par Vogt dans l'Institut genevois ? Il avait été l'un des ouvriers de la première heure, un des membres fondateurs de notre association et pendant plus de quarante ans il participa activement à ses travaux. Nos *Mémoires* contiennent de lui plusieurs monographies qui ont largement contribué à la bonne renommée de l'Institut ; dans le premier volume figure son remarquable travail sur les animaux inférieurs de la Méditerranée ; notre onzième volume contient son mémoire si connu sur le microcéphales ou hommes-singes ; enfin dans le dernier volume figure encore sa dissertation sur un nouveau genre de médusaire sessile. L'activité et le zèle de Vogt ne se démentirent jamais ; président de l'Institut et de la Section des sciences naturelles, il savait répandre et entretenir l'animation et la vie autour de lui. Quel plaisir nous éprouvions à le voir arriver à nos séances du Comité de gestion qu'il présidait avec tant d'entrain et de belle humeur. Et nos excursions annuelles ! Sa présence leur donnait un attrait particulier ; avec quelle simplicité, quelle bonne grâce il mettait à la disposition de ses collègues les trésors de ses connaissances si variées, comme il animait nos modestes banquets de sa franche et communicative gaieté ! Il était profondément attaché à notre Institut et il ne se décida à le quitter que lorsque ses forces commencèrent à le trahir. Le 29 mai 1894 il adressa au Comité de gestion une lettre dans laquelle il exprimait en termes émus

tous ses regrets d'une retraite devenue nécessaire ; cette lettre qui n'a pas été publiée mérite d'être connue :

« Plainpalais, le 29 mai 1894.

« *A Messieurs les Membres du Comité de gestion
de l'Institut national genevois.*

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

« A différentes reprises déjà et notamment aux approches des dernières assemblées générales et élections périodiques, je vous ai priés de me permettre de me retirer des fonctions honorifiques, que les membres de l'Institut ont bien voulu me conférer et renouveler depuis tant d'années. Vous avez été si aimables dans vos démarches, si persuasifs dans vos instances, que j'ai dû m'incliner et renoncer temporairement à la perpétration de ma demande.

« Ce n'est pas sans un certain serrement de cœur, que je persiste aujourd'hui, à la veille d'élections nouvelles, dans mon désir de rentrer dans le nombre des membres émérites de l'Institut, et que je vous prie de faire savoir aux électeurs qu'ils doivent porter leurs voix sur un autre de nos membres comme président de l'Institut. Je vous prie en même temps de faire savoir à la Section des Sciences qu'elle doit me remplacer comme président et comme membre actif.

« Il m'a été permis de coopérer, dans le temps, à la fondation de notre Institut avec un certain nombre d'amis, dévoués au progrès, désireux de voir se propager des tendances intellectuelles et scientifiques parmi des couches de la société genevoise auxquelles dans ce temps, heureusement déjà assez éloigné de nous, on tenait la dragée haute, sous ce rapport. De nombreuses difficultés s'opposaient à

l'exécution de ces projets, inspirés par un amour sincère et désintéressé du pays. A force de courage et d'énergie ces obstacles furent surmontés. La conscience de l'utilité de l'œuvre pour le pays décuplait les forces de cette poignée d'hommes, malheureusement tous morts aujourd'hui.

« Membre de l'Institut depuis sa fondation, ce n'est pas sans d'amers regrets que je désire échanger le rôle d'un membre actif contre celui d'un membre émérite. Ce qui me console, c'est que je reste attaché de cette manière à une société que je chéris entre toutes et dont je garde les plus précieux souvenirs. Rien ne saurait effacer dans ma mémoire ces jours de travail acharné, voués aux publications de mémoires originaux, qui devaient assurer à notre Institut un rang honorable au milieu des sociétés savantes des autres pays civilisés ; ces heures de séances nourries par des communications intéressantes et par des discussions animées d'un souffle scientifique ; ces gaies excursions dans les environs, où l'on se délassait des travaux sérieux en bonne et aimable compagnie !

« Aujourd'hui j'éprouve le besoin de concentrer entièrement les forces qui me restent encore, sur mon enseignement universitaire, théorique dans les cours, pratique dans le laboratoire, dont la direction m'est confiée. Je me suis livré à ces enseignements depuis 47 ans — je désire le continuer aussi longtemps que mes forces me le permettront. Mais, pour se maintenir seulement au niveau des progrès énormes que fait la science tous les jours, il faut toute l'activité d'un homme, quelque vaillant qu'il soit. J'ai toujours pensé qu'un professeur qui veut mériter ce nom et remplir consciencieusement son devoir, ne doit pas rester stationnaire, que son rôle ne se bornait pas seulement à enseigner les matières demandées aux examens et connues à l'époque de

sa nomination, à rabâcher année par année le même cahier immuable, mais qu'il était appelé aussi à guider la jeunesse studieuse dans les sentiers qui mènent vers les horizons, encore éloignés, de l'avenir, qu'il devait indiquer à cette jeunesse les questions nouvelles qui surgissent, pour qu'elle puisse travailler à son tour d'une manière indépendante, mais en pleine connaissance de cause, à la solution des problèmes qui se posent sans cesse.

« Voilà, chers collègues [et amis, les seules raisons qui m'engagent à agir comme je le fais aujourd'hui. Recevez, vous et tous les membres de l'Institut, mes remerciements de toutes les bontés que vous m'avez toujours prodiguées, des témoignages de sympathie et d'amitié, dont vous m'avez comblé, conservez-moi ces sentiments comme je les conserve vis-à-vis de vous et croyez moi

« Votre dévoué de cœur

« C. VOGT. »

Cette lettre, conçue en termes si touchants et si affectueux, était un adieu; elle fit sur nous une vive et douloureuse impression. Un an plus tard, presque jour pour jour, notre éminent collègue succombait, après une douloureuse maladie, supportée avec une stoïque résignation.

Messieurs et chers Collègues,

Ceux d'entre vous qui ont eu le privilège d'être en relations suivies avec notre illustre et regretté président, conserveront le souvenir de ses hautes qualités intellectuelles et morales. La vivacité primesautière de ses allures était tempérée par une bienveillance qui n'était pas de simple sur-

face. Converser avec lui était un véritable régal, car il abordait les sujets les plus opposés avec une égale aisance, exempte de toute pédanterie. Science, art, littérature, politique lui étaient également familiers ; il avait sur tout des vues personnelles, originales. C'était sans contredit l'une des intelligences les plus puissantes, les plus ouvertes, qu'il fût possible de rencontrer. C'était en même temps un esprit vraiment génial, un remueur d'idées. La haute situation scientifique dont il jouissait était due à un travail opiniâtre, infatigable ; il disait plaisamment que pour lui la journée de huit heures n'existait pas, et en effet, son labeur journalier dépassait de beaucoup les limites ordinaires que s'imposent les travailleurs les plus acharnés. Pendant sa dernière maladie nous l'avons entendu se plaindre avec amertume de son inaction forcée ; la privation dont ce vaillant souffrait le plus, c'était la privation de son travail journalier.

A la génération qui s'élève C. Vogt laisse un noble exemple à suivre, l'exemple d'une vie consacrée tout entière à la recherche désintéressée du vrai. A une époque où les fortes individualités se font rares, il fut quelqu'un, il fut un caractère ; il ne sut jamais courber la tête, ni devant le despotisme des coteries, ni devant la tyrannie des préjugés ; il suivit sans dévier la voie que lui traçait sa conscience. Ce sont les hommes de cette trempe qui sont les véritables artisans du progrès. Pour nous, Genevois, nous n'oublierons pas que le proscrit de 1848 s'est noblement acquitté envers sa patrie d'adoption ; il lui a donné le meilleur de son temps et de son admirable intelligencé. Notre cité reconnaissante l'inscrit au nombre de ceux qui l'ont honorée et qui l'ont fidèlement servie.

Henri FAZY

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR LE

MOUVEMENT ET LES ÉLÉMENTS

DE LA

POPULATION DE GENÈVE

1893



Le développement de la prospérité économique est dans une relation constante avec l'accroissement de la population. Celui-ci résulte des naissances et de l'afflux de population étrangère. Les circonstances politiques, sociales, religieuses entrent comme facteurs dans l'appel qui se fait au dehors.

Le canton de Genève obéit à ces lois de la population et se recrute des éléments que lui apportent, surtout les pays voisins, la France, la Savoie tout particulièrement, les autres cantons de la Suisse, en forte proportion également, comme le montrent les tableaux ci-joints, établis par M. Jules Denis.

Il est cependant nécessaire de faire une distinction pour les parties diverses du canton : la ville ou l'agglomération urbaine sont soumises à des mouvements de population différents de ceux de la population rurale. La situation topographique et économique des communes détermine aussi des apports de population étrangère plus ou moins forts.

Il faut donc faire l'étude des recensements successifs pour tout le canton et ensuite reprendre par communes et pour cent les résultats en détail. L'étude comprend le mouvement de la population en chiffres et ses variations pour les nationaux et les étrangers. Elle marque l'augmentation ou la diminution pour cent habitants pour *les 3 éléments*, les Genevois, les confédérés établis ou en séjour, les étrangers. L'étude ensuite doit classer ces éléments par rapport *au sexe*, *à la confession religieuse*, déterminer l'état civil, le nombre des *naissances* et celui des *décès* et la relation entre ces chiffres. De ce travail résulteront les quelques considérations sur le mouvement et la caractéristique de la population que nous désirons vous présenter.

Le canton de Genève présente au point de vue démographique une situation sans parallèle par la variation des éléments.

La caractéristique de notre peuple doit être cherchée dans les familles les plus anciennement attachées au sol national et qui ont traversé les phases souvent troublées ou brillantes de notre histoire.

Citoyens d'une république fière et indépendante, vivant d'une vie nationale intense, représentant une idée religieuse dans l'univers et constamment sur les remparts à la veillée des armes, ils ont acquis une trempe et un caractère indélébiles.

Sans nous attacher néanmoins à cette idiosyncrasie et à en détacher les traits, occupons-nous de l'ensemble et du mouvement collectif.

La variabilité des éléments, les mélanges et les apports constants de population, les additions faites il y a trois quarts

de siècle de communes rurales pour désenclaver notre territoire, constituent un tout d'éléments qui souvent ne se pénètrent plus les uns les autres, il y a en outre un élément de population flottante qui ne peut se définir et les étrangers cosmopolites.

M. le professeur Dunant dans ses *Recherches et Tableaux sur la population de Genève*, M. le professeur Wuarin dans ses *Conditions générales et contingences*, M. le docteur Em. Kühne dans ses *Renseignements sur la population du canton* et M. J. Cuénoud dans son *Rapport sur la statistique suisse* ont jeté une vive lumière sur plusieurs points.

La démographie ne s'occupe pas seulement des diverses fractions composant la population pour déterminer le nombre et l'importance des éléments, elle s'efforce de classer ceux-ci et de démêler les causes des variations.

Les causes économiques, sociales, politiques et religieuses, climatiques, sont agissantes, et je n'ai pas besoin de rappeler les contingences mises en évidence par l'éminent professeur ; il se détermine des courants d'immigration et d'émigration à côté des mobiles d'intérêt qui retiennent ceux qui ont été attirés par les salaires, le négoce, les professions diverses. La situation géographique, le climat, les agréments de l'existence, les ressources intellectuelles, artistiques, scientifiques jouent leur rôle pour retenir les visiteurs étrangers.

Le professeur de Candolle avait déjà remarqué une sélection se faisant par en haut, mais aussi la perte à l'étranger de beaucoup des forces vives du pays, après qu'il a eu la charge de l'instruction et la formation du caractère de ces jeunes gens.

Il y a dans les raisons économiques ou politiques et sociales qui déterminent les courants d'immigration et d'émigration

des populations beaucoup d'inconnues, l'amour du sol natal ne peut prévaloir contre les nécessités de l'existence, souvent contre les besoins factices, avec la fascination que les villes exercent sur les gens de la campagne par leurs attraits et leurs avantages ou même contre la recherche de l'assistance. Il y a un phénomène d'endosmose, la richesse d'une communauté détermine pour les éléments hétérogènes un appel que des barrières artificielles n'arrêtent pas. C'est le même phénomène qui se produit entre un liquide plus dense et un moins dense au travers d'une membrane interposée. Notre patriotisme fier du développement général du pays, ne laisse pas de s'alarmer à de certains égards, de la réduction de la population indigène. Il voit mêlés au bon grain beaucoup d'ivraie et des éléments non assimilés ! Le paupérisme a augmenté. La Constitution fédérale à son article 45 n'autorise le renvoi des personnes ou familles que si elles tombent à fois réitirées à la charge de la bienfaisance publique, les traités d'établissement assimilent les étrangers aux nationaux pour tous les droits et avantages dont jouissent les confédérés (art. 60, Constitution); or ces droits et avantages sont en tout égaux à ceux des Genevois du sol.

On pourrait examiner, à ce propos, si nous ne faisons pas bénéficier les ressortissants d'autres nationalités d'un traitement plus favorable que celui dont jouissent soit les Suisses à l'étranger, soit nos nationaux sur le sol natal. L'exemption d'impôts, de charges et de contribution (militaires, scolaires, taxe mobilière), dont ils bénéficient, leur fait une position de privilégiés.

La marche progressive de la fortune, le progrès de nos institutions ne doivent pas nous rendre aveugles sur les mœurs et les traditions d'une population flottante nom-

breuse qui, dans nos banlieues, est plus nombreuse que la population genevoise sédentaire.

La division de notre étude est la suivante :

I. Population totale ; variation depuis la restauration de la république.

II. Répartition suivant l'origine, suivant la confession :

a) Genevois ; b) Suisses confédérés ; c) Etrangers.

III. Répartition suivant la confession et la langue.

IV. Répartition suivant les naissances et les décès.

V. Répartition suivant les sexes.

VI. Répartition suivant les nationalités.

Les chiffres sont compris dans deux feuilles, formant trois tableaux qui sont :

I^{re} Feuille :

Mouvement de la population totale du canton, de 1815 à 1895.

II^{me} Feuille, deux tableaux :

I^o Canton: Genevois; Confédérés; Etrangers. Proportion de ces éléments pour cent suivant l'origine et la confession religieuse.

2^o Ville : Mêmes constatations.

SECTION I.

Population totale

L'augmentation générale de la population depuis 1815 est déterminée dans le tableau I par la courbe supérieure commençant à :

48,489 âmes pour le canton et à
114,975 âmes au 31 décembre 1895.

Il donne également sur l'accroissement des éléments de cette population des chiffres absolus et sur lesquels nous aurons à revenir ainsi que sur les variations des éléments dans ce total.

On peut remarquer la lenteur de l'accroissement de 1822 à 1843, depuis 1860 elle prend un élan considérable jusqu'en 1880. Pendant les 15 dernières années, il y a un faible ralentissement, cependant depuis 1888 la reprise est assez forte.

Les faits qui ont grandement influencé la population vers 1850 sont la démolition des fortifications qui ont développé à l'octuple les faubourgs extérieurs, les grèves et les transformations de l'industrie qui ont amené une expatriation d'une fraction de la population ouvrière indigène. Signalons aussi l'état de révolution ou de changements politiques des Etats voisins qui nous ont amené un apport considérable de population flottante, continué et renouvelé vers 1870. Le développement de la bâtisse opérée par des non Genevois est aussi une cause d'immigration ouvrière.

Les mêmes effets avec les mêmes causes, ou d'autres semblables, se retrouvent pendant les années qui ont suivi 1870 et 1880; il y a cependant un ralentissement marqué qui ne cesse que dans la dernière décade.

L'accroissement de la population totale est de 1815 à 1895 :

1815.....	48,489	1860.....	83,345
1822.....	51,113	1870.....	93,239
1828.....	53,407	1880.....	101,595
1837.....	58,666	1888.....	106,738
1843.....	61,871	1895.....	114,975
1850.....	64,146		

Les plus fortes augmentations sont de 1850 à 1860 de 28,40 %, de 1870 à 1880 de 11,87 % et de 1888 à 1895 de 8,97 %.

Si nous séparons la population urbaine de la population suburbaine et de la population rurale, nous trouvons pour chacun de ces éléments le développement qui suit :

	Ville	Banlieue	Agglomération
1815.....	22,300	2,989	25,289
1822.....	24,879	3,349	28,228
1828.....	26,121	3,784	29,905
1837.....	28,003	5,711	33,714
1843.....	29,139	7,403	36,542
1850.....	31,238	6,466 (recul)	37,704
1860.....	41,756	12,664	54,420
1870.....	46,783	16,736	63,519
1880.....	50,043	21,815	71,859
1888.....	52,638	24,127	76,765
1895.....	52,043	29,364	81,407

Ainsi tandis que la ville s'accroît assez régulièrement de deux mille âmes en 5 ans pendant toute la durée, ce n'est que depuis 1850 (après les démolitions des fortifications) que la banlieue prend un essor énorme, soit de 6,466 à 29,364 âmes, quintuplé en 45 ans.

Voici la proportion de l'accroissement pour les périodes se terminant à l'année 1895 :

	Ville 0/0	Banlieue 0/0	Agglomérat. 0/0
Depuis 1815.....	133,48	882,30	225,86
„ 1850.....	66,60	354,14	115,92
„ 1888.....	10,84	21,78	18,70

A ce taux d'accroissement, d'environ 15,000 âmes en 20 ans, de 1850 à 1870, et de 1870 à 1896, l'agglomération urbaine de Genève, qui a dépassé 95,000 en 1896, atteindra 110,000 habitants en 1910 et 125.000 en 1925.

Pour les trois groupements suivants, la statistique des Genevois et étrangers a donné :

	1822	1843	1888	1895
	Genevois :			
De la Ville :	15,846	16,928	17,936	19,370
	non Genevois :			
	9,033	12,261	34,107	38,383
	1822	1843	1888	1895
	Genevois :			
De l'agglomération :	18,020	21,112	26,450	30,859
	non Genevois :			
	10,208	15,480	49,169	59,258
	1822	1843	1888	1895
	Genevois :			
Des communes rurales :	16,861	17,692	13,584	11,571
	non Genevois :			
	6,024	7,584	16,306	13,286

Ainsi tandis que les Genevois ont passé depuis 1822 de la proportion de :

	Genevois	non Genevois		
Pour le canton en				
1822	68,24	31,76		
			Confédérés	Etrangers
Ils sont en 1895 .	36,95	63,04	dont 25,49	37,55
Pour l'agglomération urbaine en 1822	67,10	31,90		
en 1895	27,49	72,51	dont 34,55	37,95
Pour la ville en				
1822	63,67	36,3		
En 1895	33,58	66,42	dont 29,47	36,95
Pour les communes rurales en 1822	63,64	36,31		
en 1895	40,64	59,36	dont 27,20	32,16

Pour les communes rurales la progression est beaucoup plus lente.

	Rive droite	Rive gauche	Communes rurales moins la banlieue
1815	6,523	13,567	23,200
1822	6,865	14,479	22,885
1828	7,947	20,237	23,502
1837	7,567	22,740	24,952
1843	8,509	24,173	25,279
1850	7,411	25,439	26,422
1860	9,033	32,556	28,905
1870	9,706	36,750	29,720
1880	11,067	40,485	29,737
1888	11,899	42,201	29,973
1895	11,934	42,809	29,858

Les communes rurales où l'état stationnaire est le plus caractérisé, avec recul pour quelques-unes d'entr'elles sont

les anciennes communes protestantes désenclavées en 1815. (Traité de Turin). Cependant Dardagny, Bellevue et Genthod font exception ainsi que Céligny.

Les conditions topographiques ou le développement industriel ont donné aux grandes communes voisines de la ville, y compris la banlieue, un progrès qui va à neuf fois sa population en 1815 pour les Eaux-Vives et Plainpalais et pour les communes suivantes :

Lancy	158 ‰	Genthod	77 ‰
Versoix	117 »	Chêne-Bougeries	144 »
Pregny	51 »	Veyrier	105 »
Dardagny (La Plaine)	45 »	Cologny	19 »

Depuis le dernier recensement celui de 1888 pour les communes les plus en recul ou les plus en avance, nous avons :

Les plus fortes augmentations à :

Lancy	33,1 ‰	Céligny	14,6 ‰
Chêne-Bougeries	18,2 »	Soral	12,5 »
Petit-Saconnex . .	13,2 »	Avully	11,5 »
Eaux-Vives	13 »		

Ici viennent se placer les trois autres grandes communes de l'agglomération urbaine :

Genève 10,8 ‰ Plainpalais 7,2 ‰ Carouge 10,3 ‰

Viennent ensuite :

Thônex	9,9 ‰	Vernier	5,4 ‰
Anières	7,5 »	Chêne-Bourg . . .	2,7 »
Bellevue	7 »		

Versoix, Satigny et Cologny sont sans variation.

Les communes qui ont déchu sont :

Aire-la-Ville	11,4 ‰	Veyrier	2,26 ‰
Jussy	9,8 »	Hermance	2,18 »
Presinges	9 »	Grand-Saconnex .	1,16 »
Onex	8,1 »	Versoix	0,4 »
Cartigny	6,2 »	Satigny	0,1 »
Vandœuvres	3,41 »		

Nous ne citons pas en détail les communes rurales de la Rive gauche qui principalement ont des diminutions variant de 0,30 à 3 $\frac{1}{2}$ ‰.

Dans le tableau II la notation graphique représente le mouvement entre les deux dates de 1822 et 1895 de chacun des trois éléments.

Dans les trois-quarts de siècle, de 1815 à 1895 le progrès de la population indigène est de 100 à 237 de 1822 à 1895, de 100 à 186 de 1843 à 1895, de 100 à 117 de 1888 à 1895, seulement augmentation de 17 ‰; l'élément confédéré de 1843 à 1895 représente 100 à 321 ou augmentation de 221 ‰ (cette augmentation serait d'un tiers plus forte si nous remontions à 1815.)

L'élément étranger de 1843 à 1895 également représente 100 à 287 ou une augmentation de 187 ‰.

En 1895, les étrangers ont dépassé en nombre les Genevois puisqu'ils sont au nombre de 43,437 contre 42,431, mais si l'on ajoute à ce dernier chiffre les Suisses d'autres cantons 19,307, nous trouvons 71.738 non Genevois sur une population totale de 114,975.

SECTION II.

Variations des éléments de la population par communes

La variation de la population de l'agglomération et de résidence ordinaire des communes, au recensement cantonal de 1895, absolue et pour cent, est la suivante :

Agglomération

	Total	Genevois	Confédérés	Etrangers	Variation	
Genève.....	52,043	19,370	16,999	21,314	+	5,640
Plainpalais.....	11,311	4,845	3,384	4,604	+	922
Eaux-Vives.....	7,853	2,815	2,167	3,889	+	1,018
Petit-Saconnex.....	3,902	1,655	1,298	1,489	+	540
Carouge.....	5,698	2,174	1,185	2,929	+	590
<i>Total.....</i>	<i>81,407</i>	<i>30,859</i>	<i>25,033</i>	<i>34,225</i>	<i>+</i>	<i>8,710</i>

RIVE DROITE

Bellevue.....	105	136	124	365	+	24
Céligny.....	139	149	124	412	+	52
Collex-Bossy.....	219	129	112	460	+	20
Dardagny.....	265	89	325	679	—	8
Genthod.....	153	114	98	365	+	8
Meyrin'.....	291	113	217	651	—	15
Pregny.....	188	139	261	588	+	2
Russin.....	119	42	116	277	—	21
Grand-Saconnex.....	263	160	258	681	—	8
Satigny.....	500	185	322	1,207	+	1
Vernier.....	435	164	288	843	+	44
Versoir.....	502	475	409	1,354	+	32
<i>Total.....</i>	<i>7,958</i>	<i>3,179</i>	<i>1,895</i>	<i>2,884</i>	<i>+</i>	<i>185</i>
						<i>54 133</i>

RIVE GAUCHE

	Total	Genevois	Confédérés	Etrangers	Variation	
Aire-la-Ville	187	135	4	48	—	24
Anières	458	302	60	96	+	32
Avully	348	185	42	121	+	36
Avusy	457	262	29	166	—	6
Bardonnex	673	323	53	287	—	18
Bernex	931	554	57	320	+	36
Cartigny	368	237	36	75	—	24
Chancy	320	192	57	71	—	5
Chêne-Bougeries . . .	1.776	687	436	653	+	274
Chêne-Bourg	1.066	349	127	590	+	28
Choulex	452	192	54	206	+	4
Collonges-Bellerive . .	857	489	110	258	+	47
Cologny	617	292	168	157		
Confignon	276	181	12	83		
Corsier	340	181	55	104	—	1
Gy	202	139	34	29	+	6
Hermance	430	280	42	108	—	8
Jussy	607	283	109	215	—	66
Lacornex	243	135	24	84	+	1
Lancy	1.301	553	269	479	+	324
Meinier	473	261	20	192	—	14
Onex	249	117	45	87	—	22
Perly-Certoux	280	143	31	106	—	1
Plan-les-Quates	791	432	30	309	+	19
Presinges	298	151	47	100	—	31
Puplinge	249	153	14	82	—	20
Soral	343	222	33	88	+	38
Thônex	711	239	114	358	+	64
Troinex	324	144	38	142	—	10
Vandœuvres	538	261	132	145	—	19
Veyrier	735	289	97	349	—	17
<i>Total</i>	16.900	8.393	2.379	6.128	+	909
					—	286
						623

En retranchant Lancy et Chêne-Bougeries comme de la banlieue, la population de la Rive gauche est effectivement stationnaire à 25 unités près.

Le tableau présente le mouvement des divers éléments : les Genevois, les Suisses, les étrangers, distinguant les protestants, les catholiques et les professants d'autres cultes.

D'abord les Genevois : ils sont en augmentation de 1815 à 1860 de 34,881 à 40,976, il y a un temps d'arrêt et de léger recul de 1860 à 1870, de 40,976 à 40,533, et de nouveau de 1880 à 1888 de 42,541 à 40,034, de sorte que de 1860 à 1888, le recul est de plus de 900 habitants Genevois.

Passé la première période jusqu'en 1860, le progrès n'a repris que depuis 1888 jusqu'au dernier recensement cantonal de 1895.

Les confédérés et les non Genevois, suisses et étrangers, sont confondus dans les recensements antérieurs à celui de 1843, leur progrès commun est lent. De 16,232 en 1815, ils s'élèvent en 1850 à 24,283 et progressent presque du double en 10 ans, de 1850 à 1860, soit de 24,000 à 40,976; ils ont franchi 50,000 en 1870 à 52,706 et touchent 70,000 en 1880, enfin ils atteignent 72,000 dans l'année dernière, tandis que les Genevois n'étaient que 42,431 à cette dernière date, donc 171 non Genevois pour 100 Genevois sur notre territoire (et cette proportion dans l'ensemble est bien moins forte que dans certaines communes, les Eaux-Vives, par exemple, 215 non Genevois contre 100 Genevois).

I.

Voici la liste des communes en suivant dans l'ordre celles où l'élément genevois est le plus fort :

Aire-la-Ville...	72,19 %	Hermance	63,11 %
Cartigny.....	69,84 »	Confignon	63,58 »
Gy.....	68,81 »	Soral	64,72 »
Anières	659,4 »	Puplinge	61,44 »

Chancy.....	60, ⁰ / ₆	Lancy.....	42,51
Avusy.....	57,33 »	Choulex.....	42,48 »
Collonge-Beller.	57,06 »	Genthod.....	41,92 »
Laconnex.....	55,56 »	Satigny.....	41,42 »
Meinier.....	55,18 »	Veyrier.....	39,32 »
Plan-les-Ouates	54,62 »	Dardagny.....	39,03 »
Corsier.....	53,24 »	Chêne-Bouger.	38,68 »
Avully.....	53,16 »	Grand-Saconn.	38,62 »
Perly-Certoux.	51,07 »	Plainpalais....	37,75 »
Presinges.....	50,67 »	Petit-Saconnex.	37,26 »
Bardonnex.....	49,48 »	Versoix.....	36,22 »
Bernex.....	49,50 »	Carouge.....	34,57 »
Vernier.....	49,04 »	Céligny.....	33,74 »
Vandœuvres....	48,51 »	Thônex.....	33,62 »
Collex-Bossy..	47,60 »	Genève.....	38,58 »
Cologny.....	47,32 »	Chêne-Bourg..	32,73 »
Onex.....	46,99 »	Pregny.....	31,97 »
Jussy.....	46,62 »	Eaux-Vives...	31,73 »
Meyrin.....	44,70 »	Genthod.....	31,24 »
Troinex.....	44,45 »	Bellevue.....	28,77 »
Russin.....	42,96 »		

Nous trouvons la plus forte proportion des non Genevois correspondant à la moindre proportion de Genevois dans la banlieue et la ville de Genève.

Pour la Ville, elle est de 66,42 % non Genevois (29,47 % confédérés et 35,95 % étrangers) contre 33,58 % Genevois.

Les communes qui ont la plus forte proportion de Genevois sont les communes rurales où la propriété foncière attache au sol.

Aire-la-Ville	Anières	Soral	Bernex
Cartigny	Confignon	Puplinge	Avusy
Gy	Hermance	Chancy	

Les communes qui ont la plus forte proportion de non Genevois, c'est-à-dire une population flottante ou de date récente, sont :

Bellevue	Pregny	Thônex	Versoix
Eaux-Vives	Chêne-Bourg	Céligny	

puis viennent la ville et la banlieue, la ville l'avant dernière. Sur les 48 communes après les Eaux-Vives à la 47^{me} place, la ville vient à la 44^{me} place, Carouge à la 41^{me}, Petit-Saconnex à la 39^{me}, Plainpalais à la 38^{me}.

Dans 21 communes l'élément genevois a décréû depuis 1888, ce sont :

Onex	20,4 %	Dardagny	7,7 %
Saconnex	18 »	Pregny	7,3 »
Veyrier	14 »	Plan-les-Ouates . .	5,2 »
Jussy	14,4 »	Confignon	5 »
Bardonnex	13,3 »	Bernex	4,8 »
Céligny	12 »	Collonge-Bellerive	3 »
Choulex	10,7 »	Chêne-Bourg	2,5 »
Presinges	10,7 »	Meynier	2,9 »
Russin	10,5 »	Perly-Certoux	4 »
Meyrin	9,6 »	Vandœuvres	1,8 »
Collex-Bossy	9,4 »		

Sans doute par l'exode à la ville.

En dernier lieu la diminution dans le canton de l'élément genevois tend à s'accroître relativement aux deux autres éléments : depuis 1888 où il était de 37,94 %, il a baissé en 1895 à 36,96 %, avec 25,49 % confédérés, 37,55 % étrangers. Depuis le dernier recensement, les Genevois ont perdu 1 % très approximativement ; les confédérés ont progressé dans le rapport de 1,5 %. Dans l'agglomération de 35,06 en 1888

à 34,24 % en 1895; dans la ville de 34,45 % à la première date à 33,58 %, et dans la banlieue ce phénomène est plus saillant aux Eaux-Vives, l'élément genevois descend de 33,77 % à 31,73 % et les 2 % de différence résultent d'immigration, des Suisses 1 % et des étrangers 1 %.

Si nous prenons maintenant les campagnes seules, la répartition est la suivante :

44 % Genevois, 18 % confédérés et 37,3 % étrangers

Les conditions topographiques ou économiques de certaines communes font baisser la proportion des Genevois par un fort recrutement de non Genevois.

Les communes rurales progressent lentement, excepté les communes protestantes, particulièrement celles du Mandement, de Vandœuvres et Jussy qui sont stationnaires avec 40 à 72 % de Genevois. La proportion pour l'ensemble de ces communes est de :

44 % Genevois, 18 % confédérés, 38 % étrangers.

II.

Nous donnons maintenant la liste des communes en suivant dans l'ordre celles où l'élément des Suisses confédérés est le plus fort :

Bellevue.....	37,26 %	Cologny	27,23 %
Céligny	36,16 »	Plainpalais	26,43 »
Versoix	34,24 »	Chêne-Bougeries .	24,55 »
Genève.....	29,47 »	Vandœuvres . . .	24,53 »
Petit-Saconnex ...	29,22 »	Carouge	24,43 »
Collex-Bossy	28,05 »	Eaux-Vives	24,43 »

Pregny	23,54 ‰	Anières	13,10 ‰
Grand-Saconnex . .	23,05 ‰	Collonges-Bellerive	12,84 ‰
Lancy	20,64 ‰	Avully	12,07 ‰
Vernier	18,86 ‰	Choulex	11,95 ‰
Carouge	18,85 ‰	Chêne-Bourg	11,91 ‰
Vernier	18,49 ‰	Perly-Certoux	11,07 ‰
Onex	18,07 ‰	Laconnex	9,87 ‰
Jussy	17,96 ‰	Hermance	9,76 ‰
Troinex	17,93 ‰	Cartigny	9,78 ‰
Chancy	17,81 ‰	Soral	9,62 ‰
Meyrin	17,36 ‰	Bardonnex	7,87 ‰
Gy	16,83 ‰	Avusy	6,34 ‰
Corsier	16,18 ‰	Bernex	6,12 ‰
Thônex	16,03 ‰	Puplinge	5,62 ‰
Presinges	15,77 ‰	Confignon	4,34 ‰
Satigny	15,33 ‰	Meinier	4,22 ‰
Russin	15,16 ‰	Plan-les-Ouates . . .	3,79 ‰
Veyrier	13,17 ‰	Aire-la-Ville	2,14 ‰
Dardagny	13,11 ‰		

Dans l'agglomération urbaine, l'augmentation de la population des Confédérés a été de 1888 à 1895 de 14,2 ‰, dans la ville seule de 15, dans le canton 15 ‰ aussi, dans les communes de la Rive gauche 19 ‰ et celles de la Rive droite 13 ‰.

La progression du nombre des *Suisses d'autres cantons*, depuis 1850, a été de 9,141 à 29,307, dépassant 15,000 en 1865, 17,000 en 1870, ils ont atteint 21,147 en 1880, 25,565 en 1888 et 29,307 en 1895.

III.

Voici ensuite la liste des communes en suivant dans l'ordre de celles où l'*élément étranger* est le plus fort :

<i>Chêne-Bourg</i>	55,35 ‰	Laconnex	34,57 ‰
Thônex	50,35 »	Bernex	34,38 »
Dardagny	47,86 »	Avully	34,15 »
Veyrier	47,52 »	Bellevue	33,97 »
<i>Carouge</i>	46,58 »	Presinges	33,56 »
Choulex	45,57 »	Petit-Saconnex	33,52 »
Pregny	44,39 »	Vernier	33,47 »
<i>Eaux-Vives</i>	43,84 »	Puplinge	32,94 »
Troinex	43,82 »	Corsier	30,58 »
Satigny	43,25 »	Céligny	30,10 »
Bardonnex	42,65 »	Collonge-Bellerive	30,10 »
Russin	41,88 »	Confignon	30,08 »
Plan-les-Obates	41,59 »	Versoix	29,51 »
Meinier	40,60 »	Vandœuvres	26,96 »
Meyrin	37,94 »	Genthod	26,84 »
Grand-Saconnex	37,88 »	Aire-la-Ville	25,67 »
Perly-Certoux	37,86 »	Soral	25,66 »
<i>Genève</i>	36,95 »	Cologny	25,46 »
Lancy	36,81 »	Hermance	25,13 »
Chêne-Bougeries	36,77 »	Collex-Bossy	24,35 »
Avusy	36,33 »	Chancy	22,19 »
<i>Plainpalais</i>	35,82 »	Anières	20,97 »
Jussy	35,42 »	Cartigny	20,49 »
Onex	34,94 »	Gy	14,36 »

Dans l'agglomération urbaine, l'augmentation totale de la population étrangère a été de 1888 à 1895, de 10,5 ‰, dans la ville seule de 10,34 ‰, de l'agglomération dans le canton

de 8.47 %., les communes de la Rive gauche 3 % et de la Rive droite 4.3 %.

Le nombre des étrangers dépasse celui des Genevois dans le canton de quelques centaines (800), et la progression a été de :

15,142 en 1850	37,907 en 1880
28,700 » 1860	39,910 » 1888
35,564 » 1870	43,231 » 1895

L'augmentation en 45 ans a été de 287 %.

IV.

Après la décomposition de la population, si nous relevons le nombre et la proportion de Genevois pour tout le canton, des Suisses d'autres cantons et des étrangers, nous trouvons aux recensements de :

	Population totale	Genevois	%	Etrang. au canton	%
1822..	51,113	34,881	68,24	16,232	31,76
1828..	53,407	37,319	69,88	16,088	30,12
1834..	56,665	37,907	66,90	18,788	34,10
1837..	58,666	38,156	65,04	20,510	34,96
1843..	61,871	38,804	62,71	23,067	37,29
1850..	64,146	39,868	60,74	24,283	39,26
1860..	82,876	40,976	49,44	41,900	50,56
1870..	93,239	40,533	42,97	52,706	57,08
1880..	101,595	42,541	41,87	59,054	58,13
1888..	101,509	40,034	37,94	65,483	62,06
1895..	114,975	42,431	36,91	72,544	63,09

Depuis 1843 seulement, les étrangers au canton sont

séparés dans la statistique et présentent pour les deux éléments Confédérés et non Suisses les chiffres suivants :

	Suisses	%	Etrangers	%	Ensemble	%
1850. . .	9,141	14,25	15,142	25,01	24,283	37,26
1860. . .	13,200	15,95	28,701	34,63	41,900	50,56
1870. . .	17,142	18,38	35,564	38,65	52,706	57,08
1880. . .	21,147	20,82	37,907	37,30	59,054	58,12
1888. . .	25,565	24,25	39,918	37,83	65,483	62,06
1895. . .	29,307	25,49	43,237	37,58	72,544	63,04

On peut remarquer que la population totale ayant doublé depuis le demi-quart du siècle, la population indigène n'a augmenté que de $8\frac{1}{4}$ (8,23 %) et que son rapport à la population totale de 68,24 % en 1822 n'est plus que de 36,91. Les étrangers au canton ont augmenté dans la même période de 31,76 à 63,09, et les étrangers à la Suisse séparés des autres non Genevois, c'est-à-dire des Confédérés.

La même variation est indiquée pour la ville seule par les chiffres suivants :

	Population totale	Genevois	%	Etrangère	%
1822. .	24,879	15,846	63,7	—	—
1828. .	26,121	17,138	65,6	—	—
1837. .	28,013	16,856	60,2	—	—
1843. .	29,189	16,928	58,—	5,994	20,5
1850. .	31,238	17,982	57,6	6,165	19,9
1860. .	41,415	18,930	47,7	8,279	19,9
1870. .	46,783	17,979	38,04	10,616	22,6
1880. .	50,043	19,262	38,49	12,476	24,93
1888. .	52,638	17,936	34,45	14,772	28,38
1895. .	57,683	19,370	33,57	16,999	29,47

	Etrangers à la Suisse	‰	Etrangers au canton	‰
1822...	—	—	9,033	36,03
1828...	—	—	8,983	34,40
1837...	—	—	11,147	39,8
1843...	6,267	21,5	12,267	42,—
1850...	7,091	22,5	13,256	42,2
1860...	14,206	34,4	22,485	54,5
1870...	18,188	39,—	28,804	61,6
1880 ..	18,305	32,38	30,781	61,51
1888...	19,335	37,17	34,107	65,55
1895...	21,304	36,95	38,313	66,42

Les étrangers seuls depuis 1850 ont augmenté de 25,01 à 37,50 % de la population totale, les Suisses ont progressé plus rapidement, de 14,25 à 25,49 % de la population totale.

SECTION III.

Etrangers au canton, classés par nationalités

Les étrangers au canton peuvent se classer ainsi entre les trois principales nationalités et les autres nationalités réunies en un chiffre :

Pour le canton :

	Français	Allemands	Italiens	Autres Nation.	Total
1888.	30,621 (77 %)	3,965 (10 %)	3,289 (8 %)	2,095 (5 %)	39,910
1895.	31,852	38,98	5,492	1,995	43,237
	+ 1,231	— 67	+ 2,203	—	+ 3,327

Pour l'agglomération :

1888.	—	—	—	—	28,943
1895.	23,825	3,621	5,007	1,774	35,209
					+ 3,327

Pour la ville seule :

1888.	—	—	—	—	19,337
1895.	14,423	2,621	3,147	1,123	21,314
					+ 1,978

Pour Plainpalais :

1888.	—	—	—	—	4,273
1895.	3,276	391	543	395	4,604
					+ 331

Pour Carouge :

1888.	—	—	—	—	2,716
1895.	2,337	122	437	33	2,929
					+ 213

Pour les Eaux-Vives :

	Français	Allemands	Italiens	Autres Nation.	Total
1888.....	—	—	—	—	3,367
1895.....	2,813	318	634	124	3,889
					+ 522

Pour le Petit-Saconnex :

1888.....	—	—	—	—	1,489
1895.....	975	169	246	99	1,726
					+ 237

Pour la Rive droite, à l'exclusion du Petit-Saconnex :

1888.....	—	—	—	—	3,015
1895.....	2,579	89	430	86	2,884
					— 131

Pour la Rive gauche, à l'exclusion de Plainpalais, Carouge, Eaux-Vives :

1888.....	—	—	—	—	6,028
1895.....	5,449	188	355	439	5,252
					— 776

Pour le canton, sur 1000 habitants dans les communes en 1888, 564 étaient natifs de la commune. 436 immigrés.

SECTION IV.

Répartition au point de vue de la confession

Au point de vue de la confession, les chiffres et les rapports sont les suivants pour le canton :

	Protestants	%	Catholiques	%
1822.	31,284	61,21	19,760	38,66
1828.	31,682	59,71	21,435	40,14
1834.	32,682	57,68	23,890	42,16
1837.	33,584	57,16	25,028	42,65
1843.	34,254	55,56	25,028	44,10
1850.	34,212	52,33	29,764	46,04
1860.	40,069	48,35	42,099	51,70
1870.	43,689	46,86	47,868	52,14
1880.	48,369	47,41	51,557	51,75
1888.	50,975	48,31	52,297	51,61
1895.	54,364	47,29	59,343	51,61

La proportion de la population totale dans cette période a varié de 61,21 % protestants, 38,66 % catholiques en 1822 à 47,28 % protestants contre 52,72 % catholiques en 1895. Dans l'agglomération urbaine, elle est de 50,9 % protestants, 47,76 % catholiques, 1,10 % autres cultes.

Les chiffres et les rapports au point de vue des confessions sont les suivants pour la ville de Genève :

	Population totale	Protestants	%	Catholiques	%
1822. . .	24,879	21,267	85,48	3,612	14,52
1828. . .	26,121	21,591	82,66	4,412	17,27
1834. . .	27,177	21,434	78,87	5,688	20,95
1843. . .	29,189	21,430	73,42	7,673	26,29

	Population totale	Protestants	%	Catholiques	%
1850...	31,238	21,774	69,07	9,322	29,16
1860...	41,415	24,363	58,87	16,564	40
1870...	46,783	25,406	54,32	20,284	43,3
1880...	50,043	27,593	55,14	21,375	42,78
1888...	52,618	28,558	54,95	22,035	42,23
1895...	57,683	30,471	52,82	26,336	45,44

En 1822 les protestants étaient 85,8 % de la population, ils sont 69,7 % en 1850 et 54,3 % en 1870. Tandis que le gros accroissement de population de la ville de 1850 à 1870 a été de 50 % (exactement 49,80), la partie protestante n'a avancé que de 16,60 % et la partie catholique de 203,40 %. En 1895, la proportion est de 45,66 % pour les catholiques, de 52,82 % pour les protestants et pour les autres cultes de 1,52 %.

Les étrangers pour la confession sont pour 100 étrangers :

Protestants 11 %, catholiques 89 %

SECTION V.

Relation des naissances et décès

Les naissances en 1895 au total de 2,361 se décomposent en

1,222 naissances du sexe masculin,
 1,139 » » féminin,
 environ 107 naissances masculines
 pour . . 100 » féminines.

Les naissances illégitimes ont été de 222 sur 2361 naissances, soit 10,64 %.

Les Genevois ont eu 630, les confédérés 755 et les étrangers 976 naissances.

Si nous mettons en regard les naissances et les décès, les Genevois depuis 7 ans ont en :

	Naissances	Décès
1889.	630	897
1890.	625	1,041
1891.	722	900
1892.	665	972
1893.	719	1,034
1894.	688	924
1895.	630	1,058
	4,679	6,921

L'excédant des morts est de 2,242 en 7 ans.

Voici maintenant les décès en 1895 :

1,253 décès de personnes du sexe masculin,
 1,259 » » féminin,

au total 2,512, en excédant de 151 sur les naissances ; sur ce nombre 95 enfants morts nés.

Nous ne suivrons pas M. le professeur Dunant dans son beau travail sur les *Recherches sur la mortalité, sur les conditions d'habitation d'hygiène des divers quartiers et leurs résultats dans les coefficients constatés.*

Il y a quelque chose d'anormal à la faible fécondité et à un recul aussi fort. Pour expliquer la triste réalité pour les naissances genevoises (les naissances sont à raison de 2 environ seulement pour 3 décès), il faut tenir compte des naturalisations, environ 600 annuellement, qui vont augmenter la population et les décès sans avoir figuré aux naissances.

Les conditions morales, la précocité de relations, les maïsons de débauche, la contrainte et l'absence des nationaux à l'époque où se contractent la plupart des mariages sont parmi les causes de cette infécondité.

Pour la même période, la natalité était plus forte chez les Suisses et les étrangers que la mortalité :

	Confédérés			Etrangers		
1889...	663	490	+ 173	951	761	+ 190
1890...	602	519	+ 83	888	905	— 17
1891...	675	514	+ 161	1,009	870	+ 139
1892...	705	420	+ 245	937	810	+ 127
1893...	717	534	+ 183	981	988	— 7
1894...	731	546	+ 185	937	905	+ 32
1895...	755	616	+ 139	976	957	+ 29
	4,848	3,679	+ 1,169	6,679	6,186	+ 493

Cela peut s'expliquer par le nombre de Genevois qui après une longue période passée à l'étranger où leur famille est née, rentrent au pays, d'une part et de l'autre, par le grand nombre de naturalisés qui devenus bourgeois sont nés à

l'étranger ou dans d'autres cantons et finissent leurs jours sur notre territoire.

M. J. Cuénoud, dans son rapport sur la statistique de juin 1896, fixe pour la ville de Genève en 1895 à 2,269, 2,06 % les naissances et à 2,20 %, les décès.

Il n'en demeure pas moins qu'il y a dans la réduction des Genevois de vieille souche, dans le peu de naissances, un phénomène qui n'est pas réjouissant au point de vue du maintien de la nationalité, l'alliage entrant pour une bien large part dans le développement de notre population indigène. L'augmentation de la population cantonale est donc due uniquement à l'immigration des deux éléments ci-dessus, des confédérés et des étrangers. Les naissances pour l'ensemble étaient, de 1889 à 1895, de 16,206 et 16,786 décès.

Les *naissances* n'équilibrent donc pas les décès dans la population totale; les décès sont plus nombreux.

Si l'on prend séparément les Genevois, les Suisses et les étrangers, la disproportion est bien plus forte en faveur des décès pour les Genevois.

Pour les sept années de 1889 à 1895, nous avons

		Genevois	Suisses	Etrangers
sur	16,206 naissances	4,679	4,848	6,679
	16.786 décès	6,921	3,679	6,186
		Genevois	Suisses	Etrangers
En	1895 2,361 naissances	630	755	976
"	2,512 décès	944	616	974

Les Suisses et les étrangers rachètent par une natalité plus grande, les vides que l'insuffisance des naissances genevoises laissent, ou bien les ménages viennent s'établir

au moment où la famille s'accroît. Si l'immigration ne rétablissait l'équilibre, nous irions vers une forte décroissance.

Les naissances des non Genevois sont de 11,522 pour 9,865 décès.

	Genevois	Suisses	Etrangers
Sur 100 naissances, il y a	29	30	41
» 100 décès	42	22	47

L'élément genevois a été en recul de 1860 à 1870, mais il est en légère reprise depuis 1888.

L'étude qu'il y aurait à faire sur la persistance de certains types, au moral et au physique, sur la durée des familles autochtones et du refuge, serait pleine d'intérêt vis-à-vis de cette statistique.

SECTION VI.

Mariages

Les mariages ont été au nombre de :

en 1888

1,058 en 1895

et sont ainsi répartis à la dernière date, entre :

Genevois	Genevois-Suissesses	Genevois-Etrangères
118	89	109
316		
Suisses-Genevoises	Suisses-Suissesses	Suisses-Etrangères
48	175	82
305		
Etrangers-Genevoises	Etrangers-Suissesses	Etrangers-Etrangères
77	86	274
274		

La fréquence des mariages a augmenté pour le canton de 1860 à 1888 de 537 à 623, mais elle recule à 503 par 1,000 hommes majeurs en 1895.

Le nombre des célibataires était :

en 1895, de 22,842 du sexe masculin

de 27,201 du sexe féminin.

Sur les mariages contractés en 1895, il y en avait 16 % mixtes, en 1880 10 %.

Les facilités de la loi de 1874 sur le mariage l'ont rendu accessible et facile à tous; l'indigence n'est pas sans secours; à ces divers points de vue le relâchement est fatal, les mœurs seules sont un obstacle au peuplement. M. Le Play avait remarqué l'influence à Genève de la culture religieuse dans les ménages ouvriers, il y a 40 ans; que dirait-il aujourd'hui.

Je me tais sur ce dont nous sommes témoins chaque jour; la facilité des mœurs et des relations des jeunes gens des deux sexes. L'alcoolisme tarit aussi la fécondité, comme l'a démontré sur des familles à la première ou à la deuxième génération le Dr Legrain, dans son ouvrage *L'Alcoolisme et l'Hérédité*.

SECTION VII.

Répartition par sexes

La prédominance du sexe féminin sur le sexe masculin va en s'accroissant.

Il y avait :

en 1880 49,125 hommes ou enfants du sexe masculin.
contre 56,470 femmes ou personnes du sexe féminin.

en 1888 49,148 hommes ou enfants du sexe masculin.
contre 56,312 femmes ou personnes du sexe féminin.

en 1895 53,447 personnes du sexe masculin.
» 61,528 » » féminin.

La proportion des naissances des enfants, est en faveur des mâles, puisqu'en 1895 il était né 1,139 filles seulement et 1,222 garçons.

L'équivalence disparaît graduellement à la fois par l'émigration des garçons et l'immigration des filles.

Jusqu'à 19 ans, les jeunes gens sont relativement aux jeunes filles dans la proportion de 90 à 100, elle baisse à 85 % de 20 à 49 ans et à 76 % au-dessus de 50 ans.

Pour l'agglomération urbaine les chiffres étaient :

38,103 personnes du sexe masculin

45,726 " " féminin

Excédent 7,623

Pour la ville seule 26,177 " " masculin

31,506 " " féminin

Excédent 5,330

SECTION VIII.

Répartition confessionnelle

La variation au point de vue des cultes de la population totale est donnée dans le tableau II :

de 1822 à 1895 il y a 31,284 à 54,364 protestants
 » » » 19,760 à 59,343 catholiques.
 soit 23,55 % d'augmentation pour les premiers
 » 499,20 % » seconds.

La variation dans la ville est de :

1822 à 1895 . . . 21,267 à 30,471 protestants
 3,612 à 26,336 catholiques.

L'augmentation de 1822 à 1895 est pour les 1^{res} 23,11 %
 » » » » les 2^{mes} 629,3 %

On peut remarquer que le progrès de la population catholique dans la banlieue comme dans la ville provient de l'immigration. Dans le canton, les deux confessions sont stationnaires.

La population étrangère a 37,627 catholiques.
 » » 4,635 protestants.
 » Genevoise et Suisse 49,709 protestants.
 » » » 21,716 catholiques.

La même population aux divers recensements a présenté pour le canton, au point de vue de la confession religieuse, les variations suivantes :

En 1845 31,264 protestants et 19,760 catholiques

En 1857, les 2 lignes se croisent. Le nombre des protestants et catholiques se balance 38,155 pour l'un et l'autre culte.

Jusqu'en 1880, les catholiques ont un accroissement plus fort, dans la dernière période 1888 à 1895 un accroissement encore plus fort, les chiffres sont :

47,868 en 1870, 51,557 en 1880, 52,297 en 1888 et
59,343 en 1895,

la ligne remonte brusquement dans la dernière période.

Les protestants ascendent à :

38,155 en 1857	48,309 en 1880	54,368 en 1895
43,689 en 1870	50,975 en 1888	

Ils sont donc de 500 âmes au-dessous des catholiques.

Les autres cultes sont représentés par 1,268 personnes israélites, ou professant n'avoir aucune religion.

SECTION IX.

Répartition des langues et idiômes

En 1888, les proportions étaient pour la ville :

41,678	parlant français
8,129	» allemand
1,454	» italien
1,502	» d'autres langues.

Pour le canton :

89,111	parlant français
12,317	» allemand
2,579	» italien
717	» d'autres langues.

	Français	Allemand	Italien	Autres
Dont : Rive gauche	37,048	3,271	862	558
Rive droite	10,385	920	263	159
Ensemble	47,433	4,191	1,135	717

Pour l'agglomération urbaine soit la ville avec Plainpalais, les Eaux-Vives et le Petit-Saconnex nous trouvons en 1888 sur 76,765 habitants :

62,445	de langue française
10,346	» allemande
5,474	» italienne
500	autres langues.

CONCLUSIONS

Pour terminer, résumons brièvement les conclusions de notre étude.

Il est important que l'élément genevois pur conserve, dans une cité devenue cosmopolite, les traditions et le caractère qui lui ont assuré sa place lumineuse dans l'histoire.

Il faut lutter contre les éléments qui tendent à oblitérer le sens de la patrie et de la nationalité, et contre les tendances à un internationalisme mauvais.

Il faut combattre la licence des mœurs qui atteint la natalité et la stabilité de la famille et contre l'alcoolisme qui frappe la descendance du buveur, et finit par anéantir les générations à naître.

Il faut ouvrir l'accès aux bons éléments suisses et étrangers, chercher d'autre part une participation plus égale aux charges publiques, et refouler un paupérisme paresseux et vicieux qui vient s'implanter à la faveur d'une excessive tolérance.

Notre population étrangère a passé de 17,4 % à la Restauration de la république, à 37,83 % en prenant les non Suisses et à 62,15 % en prenant les non Genevois, donc quadruplé en 70 ans.

Sans doute, il faut rendre l'acquisition du droit de cité plus facile, comme l'ont recommandé MM. Dunant et Fazy, car le danger est imminent et nous Genevois ne représentons qu'un petit tiers des habitants du pays. — Ces immigrants donnent sous toutes les formes, police, tribunaux, éducation,

répression, assistance surtout, une charge énorme, mais cherchons à les assimiler, que le noyau vraiment national ne se laisse pas désagréger, et sa vertu propre s'abâtardir et la nationalité ne sombrera pas.

En résumé :

1° *Augmentation de population.* — L'augmentation totale est de 48,489 en 1815 à 64,196 en 1850 et 114,975 en 1895.

Le mouvement ascensionnel est d'un millier environ en quatre ans; jusqu'en 1850, il y a un gain de 20 mille âmes de 1850 à 1860, et de 10 mille dans les 3 dernières décades.

La Ville de Genève a augmenté de 24,879 âmes en 1820 à 57,683 en 1895. elle a doublé depuis 1843, et depuis le dernier recensement fédéral de 1888 elle a augmenté de 5,000 âmes.

L'agglomération urbaine a crû dans des proportions analogues, même plus fortes, de 28,223 en 1822 à 90,117 en 1895. depuis 1888 seulement, de 9,000 âmes.

Traduits en pour cent, ces résultats donnent :

	de 1822 à 1895	de 1888 à 1895
pour le canton	137 ‰	10,84 ‰
" la ville	147 "	13 "
" les communes rurales, rive droite	} 17 "	{ 2,9 "
" " " gauche		
" l'agglomération	—	1,7 "

Les Suisses ont bien augmenté depuis 1850 surtout, leur nombre à Genève, qui était de 22,283 en 1888, est de 23,307 en 1895, ayant monté de 7,024 depuis 7 ans. Ils représentent 25,5 ‰ dans le canton et 29,5 ‰ dans la ville (16,909), 28,5 ‰ dans l'agglomération urbaine (25,033) de la population totale.

C'est le cas de reproduire ici pour les Suisses d'autres cantons des remarques déjà faites. Tandis que l'élément étranger n'entre dans nos mœurs, ne s'assimile qu'incomplètement ou mal, qu'il tend plutôt à dénationaliser notre peuple, à lui infiltrer en tous cas des manières de vivre, de sentir et de se conduire auxquelles nous ne saurions nous rattacher, libre pensée, faible moralité, que cet élément est la cause directe de l'introduction de tripots, casinos, cafés chantants, pièces grivoises, journaux et littérature rabelaisienne, des notions révolutionnaires, antisociales et d'un matérialisme pratique. Il y a eu d'autre part d'excellents apports de population laborieuse, probe et qui a été un gain pour nous, mais c'est surtout du côté des Suisses, plus que du côté des étrangers, que nous sont venus ces bons éléments.

Dans les diverses sphères d'intérêt et d'activité nous les trouvons bien placés, et intimement mêlés au mouvement social et à la vie nationale, remplissant d'utiles fonctions. leur immigration peut être considérée comme heureuse.

Si, d'autre part, ils nous versent par surcroît des non-valeurs, des incapables et des indigents, nous sommes loin de vouloir fermer nos portes. Sous l'empire de la Constitution fédérale, la population suisse établie d'autres cantons que son canton d'origine a augmenté considérablement.

Comme nous l'avons établi, les Genevois, de 1822 à 1895, ont augmenté de 34,881 à 42,480, soit de 7,600, tandis que le canton gagnait 63,862 âmes de population.

Les non Genevois étant en 1822 de 16,232 soit 19 %
de la population.

Ils sont en 1895. 72,544 soit 63,10 %
de la population.

Tandis que le progrès général de la population a été de 1822 à 1895 de 63,862, le progrès des étrangers a été pour cette dernière période de 29,347, soit 469 %.

En 1895, les Français sont au nombre de 31,852, les Allemands, les Italiens de 5,492, les autres nationalités de 1,990.

Sur 100 étrangers à Genève, 74 sont Français, 9 Allemands, 13 Italiens, 4 d'autres nations, 89 % de la population étrangère professe la religion catholique, sur 100 mariages, la proportion des mariages mixtes est de 16 %, elle était de 10 % en 1880.

Le caractère de cité calviniste d'une forte trempe, ayant une culture propre intense demeure, mais il s'efface un peu. Il est plus celui d'une ville ouverte cosmopolite, ayant adopté les bons et les mauvais côtés d'une civilisation avancée, mais qui a aussi renoncé à des traditions et à des mœurs républicaines plus accentuées et austères.

La sollicitude des pouvoirs publics peut exercer une action, mais les mœurs sont plus fortes que les lois. Une législation progressive contribue au développement de nos institutions sur le terrain fédéral et cantonal. L'instruction, des moyens scientifiques et industriels, les encouragements à l'initiative, avec l'entretien des relations commerciales contribuent au progrès dans tous les domaines.

La fidélité à notre histoire nous fait des devoirs quel que soit le mystère qui couvre notre avenir.

F. LOMBARD.

NOTE

Cette étude était terminée lorsque la récapitulation pour 1896 a paru; la population de la Ville, de la banlieue, y compris Carouge et Chêne-Bougeries, est de :

	Genevois	Confédérés	Etrangers	Totaux	Comparaison avec 1895
Genève.....	18,721	17,569	21,630	57,920	+ 237
Plainpalais.....	4,995	4,011	5,062	14,068	+1,235
Eaux-Vives.....	2,961	2,378	4,207	9,556	+ 685
Petit-Saconnex .	1,752	1,499	1,740	4,991	+ 549
Carouge	2,300	1,300	3,344	6,944	+ 656
Chêne-Bougeries	755	500	709	1,964	+ 188
Totaux . . .	31,484	27,257	36,702	95,443	+3,550

Si on compare les chiffres ci-dessus à ceux du recensement fédéral de 1888, on trouve que la ville s'est accrue de 11 %, Plainpalais 18 %, Eaux-Vives et Carouge 22 %, Petit-Saconnex 28 % et Chêne-Bougeries 31 %; le progrès de 1896 s'accuse sur toute la périphérie.

Le faible progrès de la ville s'explique par les importants percements de rues du quartier Saint-Gervais qui ont délogé de nombreuses familles.

L'élément genevois est resté à peu près stationnaire : 31,484 en 1896 contre 31,546 l'année précédente, diminution de 62. L'augmentation porte exclusivement sur les Confédérés, 1,788 de plus qu'en 1895, et sur les étrangers, 1,824 de plus.

Le dénombrement total de la population du canton accuse pour 1896 environ 118,500 habitants.





COMPTE-RENDU

DES

TRAVAUX DE L'INSTITUT GENEVOIS

PENDANT L'ANNÉE 1895

L'Institut a publié en 1895 le tome XXXIII de son *Bulletin*.

Bibliothèque. — La Bibliothèque a continué à s'enrichir par de nombreux échanges avec les sociétés correspondantes, réparties dans presque tous les Etats de l'Europe, ceux de l'Amérique, et jusque dans l'Extrême-Orient, formant ainsi un total de 180 sociétés savantes. Plusieurs anciens membres nous ont envoyé des livres et brochures, dont ils sont les auteurs, témoignant ainsi de l'intérêt, qu'ils continuent à porter à l'Institut. M. Revon, fils de l'ancien archéologue d'Annecy, nous a fait parvenir un ouvrage en langue japonaise, dont il est l'auteur et qui donne le récit des victoires du Japon sur la Chine.

Depuis longtemps le défaut de place entravait la mise en bon ordre des collections de la Bibliothèque. L'installation de trois grandes vitrines et de plusieurs étagères ont permis de se mettre à l'œuvre pour un nouveau classement des volumes, qui ne tardera pas à être terminé.

TRAVAUX DES SECTIONS

I

Section des Sciences naturelles. physiques et mathématiques

Cette section a entendu les communications suivantes :

M. le Professeur Emile YUNG : *Répartition des divers indices céphaliques dans la population genevoise.*

M. le Dr John BRIQUET : *Du rôle de l'histologie dans la classification des plantes.*

M. F. LACHENAL : *Remarques sur les conditions mécaniques de la chute des chats.*

La Section des Sciences naturelles a reçu pendant l'année 1895, M. le Dr d'Adelung, entomologiste, en qualité de membre honoraire.

Elle a eu le regret de perdre son éminent président, M. Ch. Vogt, et M. Louis Michaud, membre effectif.

II

Section des Sciences morales et politiques. d'archéologie et d'histoire.

Dans le cours de l'année 1895, la Section a tenu neuf séances ordinaires et une séance de membres effectifs ; elle a entendu les lectures suivantes :

M. le Professeur Eug. RITTER : *Lettres de Sainte-Beuve au Professeur Gaullieur (1844-1852.)*

M. le Professeur J. NICOLE : *Communication sur les papiers d'un commandant de cavalerie romaine en Egypte.*

M. le Professeur L. WCARIN : *Communications relatives à la réforme scolaire.*

M. le Professeur BROCHER de la Fléchère : *Le droit au travail.*

M. le Professeur GENTET : *Communication sur le homestead, ou le Foyer de famille insaisissable.*

M. Emile GOLAY : *Le régime féodal sous les Pharaons.*

M. Ch. DU BOIS-MELLY : *Le déclin de la chevalerie et gent d'armes du règne de Jean le Bon à celui de Louis XI (1350-1547.)*

M. le Professeur HENRI FAZY : *Charles-Emmanuel et Genève, les préliminaires de la guerre de 1589.*

III-

Section de littérature.

Cette Section a tenu en 1895, 6 séances ordinaires et 2 séances d'effectifs ; elle a élu membre émérite, M. le Prof. TAVAN, et membres effectifs, MM. Emile JULLIARD et John PETER ; honoraires, MM. Eug. PITTARD, Louis AVENNIER et Jules NICOLE ; correspondants, MM. FERMAUD et CHENEVIÈRE.

Elle a entendu les lectures suivantes :

MM. BONIFAS : « Parole d'ami, nouvelle ».

ANDRÉ OLTRAMARE : « Pensées ».

DUVILLARD : Genève littéraire.

VULLIÉTY : Michel Ange, poète.

P. RUDHART : Etude sur Louis Tognetti.

FERMAUD : Le Français au Canada.

PETER : « L'Italie inconnue ».

BLANCHARD : « La main tachée », nouvelle.

L. MOREL : « La Sophonisbe de Mairet et celle de Geibel, essai de littérature comparée ».

MM. GRANDJEAN : L'Immeuble Audouard, nouvelle.

Jules COUGNARD : « Fragments d'Iliane et Fridolin ».

SCHNEEGANS : « Les gens qui ne rient pas », étude.

M^{lle} Berthe VADIER : « Conte bleu ».

M. Eug. PITTARD : Impressions de voyage.

En outre des poésies ont été lues par M^{lle} Durand, MM. Pittard, Baudin, Avennier, Delesmillière, J. Copponex et Bonifas.

IV

Section des Beaux-Arts.

Cette Section a tenu, pendant l'année 1895, 8 séances de membres honoraires et 3 séances de membres effectifs. Ont été reçus membres honoraires, MM. J. Mayor, Mégard et Delapalud.

M. Salmson ayant quitté Genève, a été élu membre correspondant.

Les séances ont été consacrées à des expositions et à des discussions concernant l'art et la protection des œuvres artistiques. La Section s'est mise d'accord avec le Comité central de l'Exposition pour organiser le concours de l'affiche illustrée destinée à l'Exposition. Ce concours a parfaitement réussi et il a donné les résultats suivants :

55 projets ont été présentés ; 5 ont été primés et 7 jugés dignes de mention honorable.

La Section a alloué la somme de 1,200 francs pour les cinq prix. Après la décision du jury, la Section a organisé une exposition publique de tous les projets.

Sur la demande du Comité central de l'Exposition, la Section a désigné deux de ses membres pour faire partie du jury de concours pour la couverture du *Journal officiel*.

M. Silvestre a présenté à la Section une série de photographies représentant des maisons, cours, ruelles et allées du vieux Genève; M. Ed. Jeanmaire a présenté une centaine de dessins d'après nature; M. F. Dufaux a communiqué trois gros cahiers de dessins, compositions, illustrations de voyages, laissés par un jeune artiste, M. Wernly, enlevé prématurément par la mort. Enfin, M. Mégard a présenté 40 tableaux et études, résultat de son récent voyage en Algérie et en Tunisie.

V

Section d'industrie et d'agriculture.

Cette Section a tenu 5 séances de membres effectifs et 5 séances ordinaires. Elle a entendu les communications suivantes :

Rapport de M. Nicodet, délégué à l'assemblée de la Fédération des Sociétés d'agriculture de la Suisse romande, tenue à Lausanne le 12 décembre 1894; une étude de M. Gavard, médecin-vétérinaire, sur la tuberculine.

Un rapport de M. Dumur sur l'assemblée générale des délégués de la Fédération des Sociétés d'agriculture de la Suisse romande, tenue à Fribourg le 27 mai 1895.

Une étude de M. Courvoisier sur le traitement des maladies de quelques végétaux par des solutions non cupriques.

Un rapport de M. Le Cointe, délégué de l'Etat de Genève à l'assemblée générale des délégués de l'Union suisse des arts et métiers, tenue à Bâle les 26 et 27 octobre.

Un rapport de M. Fontaine-Borgel sur l'assemblée générale des délégués de l'Union suisse des arts et métiers, tenue à Bienne le 16 juin.

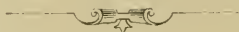
Des recherches sur les couleurs d'émail, par M. A. Schoni.

La Section a discuté le programme d'un concours pour la culture des fraisiers. Des conférences ont été faites dans plusieurs communes sur le fraisier et sa culture ; ces conférences, faites aux frais de la Section par M. Nicodet, ont eu beaucoup de succès.

La formation d'une Section industrielle a été discutée et approuvée. Les séances de cette section auront lieu le soir dès 8 heures.

La Section a consacré une somme de 300 francs à décerner des prix à diverses écoles professionnelles. Des diplômes accompagnaient ces récompenses. En outre, elle a mis 500 francs à la disposition du groupe 40 (Horticulture) de l'Exposition nationale, pour être distribués comme dons d'honneur au nom de la Section.

Dans le cours de l'année 1895, cinquante membres honoraires ont été admis.



COMPTE-RENDU

DES

TRAVAUX DE L'INSTITUT GENEVOIS

PENDANT L'ANNÉE 1896

Publications. — Le tome XXXIV du *Bulletin* est en cours d'impression.

Exposition nationale. — L'Institut a exposé ses diverses publications, *Mémoires*, *Bulletin*, et autres et a obtenu une médaille d'or.

TRAVAUX DES SECTIONS

I

Section des Sciences naturelles. physiques et mathématiques

Cette section n'a tenu en 1896 qu'un petit nombre de séances à cause de l'Exposition nationale qui préoccupait tous les esprits; elle a cependant entendu les communications suivantes :

M. Emile YUNG : *De la structure intime de la paroi intestinale chez quelques poissons.*

M. CH. MARGOT : *Des propriétés des alliages d'aluminium et d'étain ou de zinc.*

M. le D^r JOHN BRIQUET : *Nouvelles observations sur les relations biologiques entre les fleurs et les insectes.*

M. JEAN ROUX : *Analyse d'un mémoire du professeur Scheviakoff, de St-Petersbourg, sur la répartition des protozoaires d'eau douce à la surface du globe.*

M. le D^r CORBÈS : *Résultats généraux de la frigothérapie et en particulier de l'influence des très basses températures sur l'organisme humain.*

M. le D^r ETIENNE RITTER : *Recherches sur le mode de formation des vallées latérales.*

La Section a eu la douleur de perdre l'un de ses membres effectifs, M. Louis Michand, chimiste au Bureau de la salubrité publique, et trois de ses membres honoraires, MM. les professeurs Maurice Schiff, D^r Vulliet et Welter-Crot. Elle a élu en qualité de membre effectif M. le prof.-D^r Hugues Oltramare, secrétaire adjoint : en qualité de membres honoraires MM. Otto Fuhrmann, Marc Juge, Etienne Ritter et Jean Roux. Elle a nommé membre correspondant M. le prof.-D^r Wladimir Tichomirow, de l'hôpital St-Paul, à Moscou.

II

Section des Sciences morales et politiques. d'archéologie et d'histoire.

Dans le cours de l'année 1896, la section a tenu six séances ordinaires.

Elle a entendu les lectures suivantes :

M. Louis DEFOUR, archiviste d'Etat : *Curiosités d'archives.*

M. C. FONTAINE-BORGEL : *Nicolas Lemaitre, citoyen de Genève, exécuté à Plainpalais le 23 août 1707.*

M. le prof. BROCHER DE LA FLÉCHÈRE : *L'Eglise et le droit*

M. DuBOIS-MELLY : *Un chapitre du livre de Messire de la Tour Landry, 1372. (Est-il permis à une honnête femme ou fille d'être amoureuse ?)* traduction libre et analyse.

M. E. GOLAY : *La philosophie première chez les anciens Egyptiens et les Hébreux et la science moderne.*

III

Section de littérature.

Cette section a tenu quatre séances pendant l'année 1896 ; elle a entendu les lectures suivantes :

MM. Emile JULLIARD : Un satirique de la France, de l'Italie et de l'Angleterre, critique littéraire. Deux chapitres des Désespérés et déserteurs de la vie.

John PETER : Printemps montagnard. — Jacques Chouet, nouvelle. — Les vendanges de Bonne. récit historique.

Prof. RITTER : La famille de J.-J. Rousseau, causerie.

Prof. WERTHEIMER : La poésie arabe avant Mahomet.

SCHNEEGANS : Pain des oiseaux. — Idylle au coin d'une borne. — Mariage à la bombe. — Fantaisies.

Louis BOGEY : Vient de paraître, comédie.

L. MOREL, membre correspondant : Othenin d'Haussonville, critique littéraire.

IV

Section des Beaux-Arts.

Cette section a eu pendant l'année 1896 neuf séances de membres honoraires et une de membres effectifs.

Les séances plénières ont été consacrées à des expositions de travaux et à plusieurs communications artistiques.

L'Exposition nationale a donné une activité nouvelle aux travaux de la Section qui a fait don au Musée des Arts décoratifs de notre ville de vingt et quelques états par lesquels a passé l'impression en couleur de l'affiche officielle de la dite Exposition (en vue de laquelle la Section avait ouvert un concours). Cette collection, intéressante aussi bien pour l'artiste que pour le public amateur, a été exposée dans les salles du Musée des Arts décoratifs.

Une partie des séances de la Section ont été occupées par une discussion approfondie sur les avantages que peut offrir pour les artistes la protection du droit d'auteur.

La Section a eu le regret de perdre un de ses membres honoraires, Simon Durand, dont l'éloge n'est plus à faire.

V

Section d'industrie et d'agriculture.

Pendant l'année 1896 la Section a tenu cinq séances de membres effectifs et deux réunions générales.

M. Gabriel Tournier a été confirmé dans ses fonctions de président et M. Fontaine-Borgel dans celles de secrétaire.

Six membres honoraires ont été admis.

La Section a eu à déplorer la perte de M. Viollier-Rey qui appartenait à l'Institut dès 1864.

La Section a entendu les communications suivantes :

M. Fontaine-Borgel, un rapport sur la marche de la Section pendant l'année 1895.

M. Pautry, trésorier, un rapport sur les comptes de l'exercice écoulé.

M. Louis Plan, un rapport sur la réunion de la Fédération des Sociétés d'agriculture de la Suisse romande, tenue à Lausanne le 12 novembre 1895.

Sur la demande du Département de l'Instruction publique, la Section a discuté la question de la création d'un enseignement supérieur agricole dans la ville de Genève.

La Section a voté une allocation de 500 fr. en faveur du groupe 40, horticulture, à l'Exposition nationale. Les prix ont été décernés à l'Athénée, le 17 décembre 1896; voici les résultats du concours :

1^{er} prix, 250 fr., *Culture maraîchère*, à l'Association des maraîchers de Genève.

2^{me} prix, 150 fr., *Culture fruitière*, à MM. Choquens père et fils, pépiniéristes, aux Acacias et à Carouge.

3^{me} prix, 100 fr., *Concours de gazons*, à M. Louis Druz, marchand grainier, à Longemalle.

La section a participé à la réception à Genève de la Fédération des Sociétés d'agriculture de la Suisse romande; elle s'est fait représenter par MM. Plan et Nicodet à l'assemblée générale des délégués de cette fédération, réunion qui a eu lieu à Lausanne le 17 décembre 1896.

La Section a décidé : 1° l'organisation de cours de médecine vétérinaire dans les communes rurales; 2° l'achat de semences de pommes de terre à grand rendement.

RAPPORT SUR LA BIBLIOTHÈQUE

Outre les échanges avec nos 190 sociétés correspondantes ou établissements officiels (1), l'Institut a reçu en don divers ouvrages : du D^r Ladé, *Le trésor du Pas-de-l'Echelle* ; de quelques élèves de M. Pierre Vaucher, *Les pages d'histoire* ; de M. Charles Hipman, deux numéros du bulletin trimestriel de la nation tchèque, sa mission et son rôle en Europe, avec illustrations ; du comité d'organisation des Orientalistes, trois volumes des actes du 10^{me} congrès tenu à Genève en 1894 ; de M. Ch. DuBois-Melly, son roman historique, *Ceux de Genève* ; de MM. Alfred Cartier et Jacques Mayor, le tome second publié par eux de l'histoire de Genève de Jean-Antoine Gautier ; et de M. Emile Julliard, *Femmes d'Orient et femmes européennes*. En outre, MM. Michel Frolov, membre de la Société mathématique de France, et Henri Fazy, nous ont fait parvenir un certain nombre de brochures. Il est à souhaiter que les membres de l'Institut ne l'oublient pas dans leurs libéralités, surtout lorsqu'il s'agit de volumes dont ils sont les auteurs.

Le déblaiement des locaux et l'arrangement par divisions et sous divisions des volumes de la bibliothèque a continué

(1) Dont 49 en Suisse, 43 en France, 19 en Italie, 48 dans les pays de langue allemande, les Iles Britanniques et autres parties de l'Europe et 31 dans l'Amérique, l'Asie, l'Océanie.

malgré les difficultés qui entravent ces opérations. La première provient de ce que la seule salle qui offre une place et une lumière suffisantes pour ces travaux est souvent inutilisable, par l'usage qui s'est établi dès longtemps, de la prêter à mainte société pour en faire un entrepôt quelconque, lorsqu'il se donne quelque fête dans le Palais électoral ; même exceptionnellement, cet été, nous avons été plus ou moins contraints de prêter ce local à la commission des fêtes de l'Exposition nationale.

Il en résulte que les livres et papiers entassés sur les tables doivent être chaque fois transportés ailleurs, souvent avant d'avoir été classés. Nous avons réussi à fermer cette salle à quelques sociétés qui pouvaient réellement s'en passer.

Une autre raison qui ne permet que d'avancer avec lenteur dans ces travaux, c'est l'enchevêtrement d'une énorme quantité de papiers mélangés avec des brochures que notre prédécesseur avait laissé s'entasser sur les tables et les planchers. Beaucoup d'entre eux sont entièrement inutiles, par exemple d'énormes quantités de circulaires-réclames de toutes sortes d'industries de l'étranger et de notre pays. Il faut les revoir tous un à un parce qu'on rencontre ici et là des fascicules de sociétés ou des brochures à conserver. Cependant la fin du triage se laissait entrevoir à la fin de l'année et nous espérons l'avoir terminé avec le mois de juin de l'année 1897.

Nos locaux, composés de cinq salles passablement remplies deviendront insuffisants d'ici à la fin du siècle. Depuis quelques années notamment, nos départements fédéraux multiplient les publications et nous inondent par conséquent de leurs volumes et brochures de statistiques et études de toutes sortes. Il n'est pas jusqu'à la Feuille fédérale (quatre

gros volumes par année) dont on nous gratifie depuis trois ans.

Le Conseil d'Etat médite de réunir en quelque vaste bâtisse les collections des départements qui encombrent de plus en plus l'hôtel-de-ville et les archives d'Etat. Ne serait-ce pas le cas de rappeler aux autorités que l'Institut étant un établissement officiel mériterait une bonne place dans ce nouvel édifice? Nos collections y pourraient être mieux classées, elles seraient plus facilement accessibles pour les travailleurs et nous ne serions pas obligés de partager avec d'autres la possession de nos locaux, soit pour la bibliothèque, soit pour les séances.



INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Comptes de l'exercice 1895, approuvés par l'Assemblée générale.

Recettes		Dépenses	
Solde disponible au 1 ^{er} janvier 1895.	Fr. 1,079 95	Allocation de la Section de Littérature (1894).	Fr. 400 —
Allocation de l'Etat.	» 5,000 —	Allocation de la Section d'Industrie et d'Agriculture (1895).	» 400 —
Reçu de MM. Georg et C ^e , libraires, pour vente des diverses publications de l'Institut, notamment pour les <i>Chroniques de Roset</i> et la <i>Neutralité de la Savoie</i> .	» 782 70	Allocation de la Section des Beaux-Arts (1895).	» 400 —
Intérêts à la Banque de Genève.	» 28 20	Indemnité du secrétaire-général.	» 300 —
		» du bibliothécaire.	» 300 —
		Frais d'impression, <i>Bulletin</i> et autres publications.	» 2,649 30
		Expédition des volumes.	» 42 50
		Circulaires, convocations.	» 48 —
		Menus frais de la bibliothèque.	» 64 85
		Frais d'éclairage et de chauffage.	» 180 30
		Gratification annuelle à la concierge du Bâtiment électoral.	» 50 —
		Prime d'assurance.	» 38 70
		Frais de port et d'expédition de livres pour échange.	» 172 55
		Frais divers.	» 176 —
Total.	Fr. 6,890 85	Total.	Fr. 5,222 20
A déduire les dépenses.	» 5,222 20		
Solde disponible.	Fr. 1,668 65		

INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Comptes de l'exercice 1896, approuvés par l'Assemblée générale.

Receettes		Dépenses	
Solde disponible au 1 ^{er} janvier 1896.	Fr. 1,608 65	Allocation de la Section de Littérature (1895).	Fr. 400 —
Allocation de l'Etat.	» 5,000 —	Allocation de la Section d'Industrie et d'Agriculture (1896).	» 400 —
Reçu de MM. Georg et C ^o , libraires, produit de la vente des diverses publications de l'Institut	» 194 40	Allocation de la Section des Sciences morales et politiques (1896).	» 400 —
Intérêts à la Banque de Genève	» 48 20	Indemnité du secrétaire-général.	» 300 —
		» du bibliothécaire	» 300 —
		Frais d'impression, <i>Bulletin</i> et autres publications.	» 1,217 10
		Clés et lithographie.	» 166 70
		Convocations	» 12 —
		Menus frais de la bibliothèque	» 47 90
		Frais d'éclairage et de chauffage.	» 115 10
		Travaux de menuiserie à la bibliothèque	» 33 10
		Gratification annuelle à la concierge du Bâtiment électoral.	» 50 —
		Prime d'assurance	» 38 70
		Frais de reliure	» 280 65
		Frais concernant l'Exposition nationale, vitrines, reliure	» 320 70
		Frais divers	» 40 60
Total.	Fr. 6,911 25	Total.	Fr. 4,122 55
A déduire les dépenses.	» 4 122 55		
Solde disponible.	Fr. 2,788 70		



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Discours de M. le Prof. Eug. RITTER, Président de l'Institut, à la séance annuelle du 25 Avril 1895. . .	1
L'Equation du futur, nouvelle, par M. le Dr BLANCHARD.	27
Le Français au Canada, par M. le Prof. Albert FERMAUD	45
Les clichés d'Aymon, par M. le Dr BLANCHARD . . .	65
Le poète danois Louis Holberg, causerie, par M. le Prof. KAUFMANN	79
Louis Tognetti, sa vie, son œuvre, par M. P. RUDHARDT	93
La Sophonisbe de Mairet et la Sophonisbe de E. Geibel, étude de littérature comparée, par M. le Prof. L. MOREL.	133
Le déclin de la chevalerie et gent d'armes, du règne de Jean-le-Bon à celui de Louis XI (1350-1483), par M. Ch. DuBois-MELLY.	165
A la mémoire de Nicolas Lemaitre, citoyen de Genève, fidèle ami de Pierre Fatio, par M. C. FONTAINE-BORGEL	273
La République de Genève d'après Pierre Davity, par M. le Prof. Eug. RITTER.	293

	Pages
Un chapitre du Livre de Messire de la Tour-Landry (1372), (Est-il permis à une honnête femme ou fille d'être amoureuse?), par M. Ch. DuBois-MELLY . .	321
Discours de M. le Prof. Eug. RITTER, à la séance annuelle du 27 Mars 1896	335
Jules Vuy (souvenirs personnels)	339
Charles Vogt, discours prononcé par M. Henri FAZY. à la séance annuelle du 27 Mars 1896	377
Quelques considérations sur le mouvement et les éléments de la population de Genève, 1895, par M. F. LOMBARD.	385
Compte rendu des travaux de l'Institut pendant les années 1895 et 1896.	427
Rapport sur la bibliothèque	439
Résumé des comptes de l'Institut pour les exercices 1895 et 1896	442 et 443



AS
322
I55
t.34

Institut national genevois
Bulletin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
